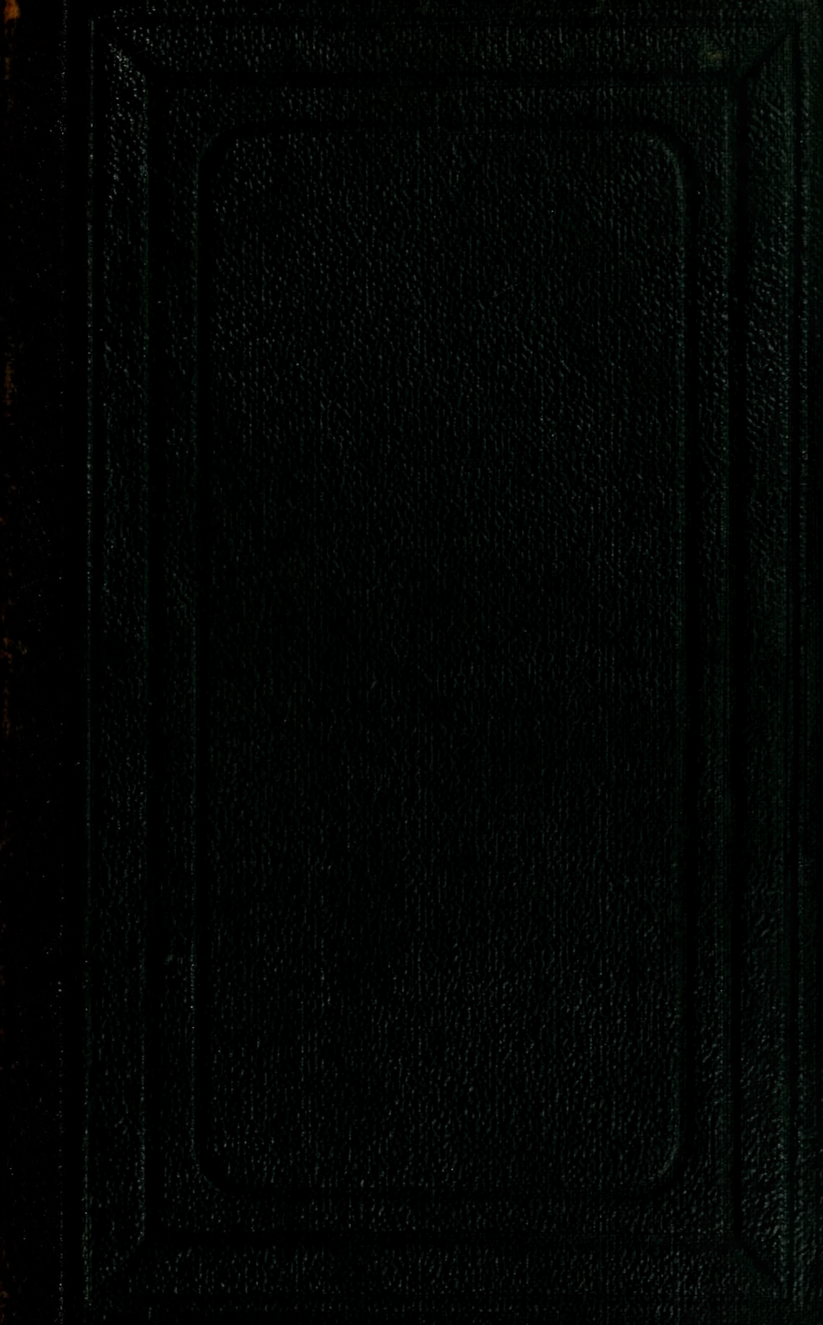
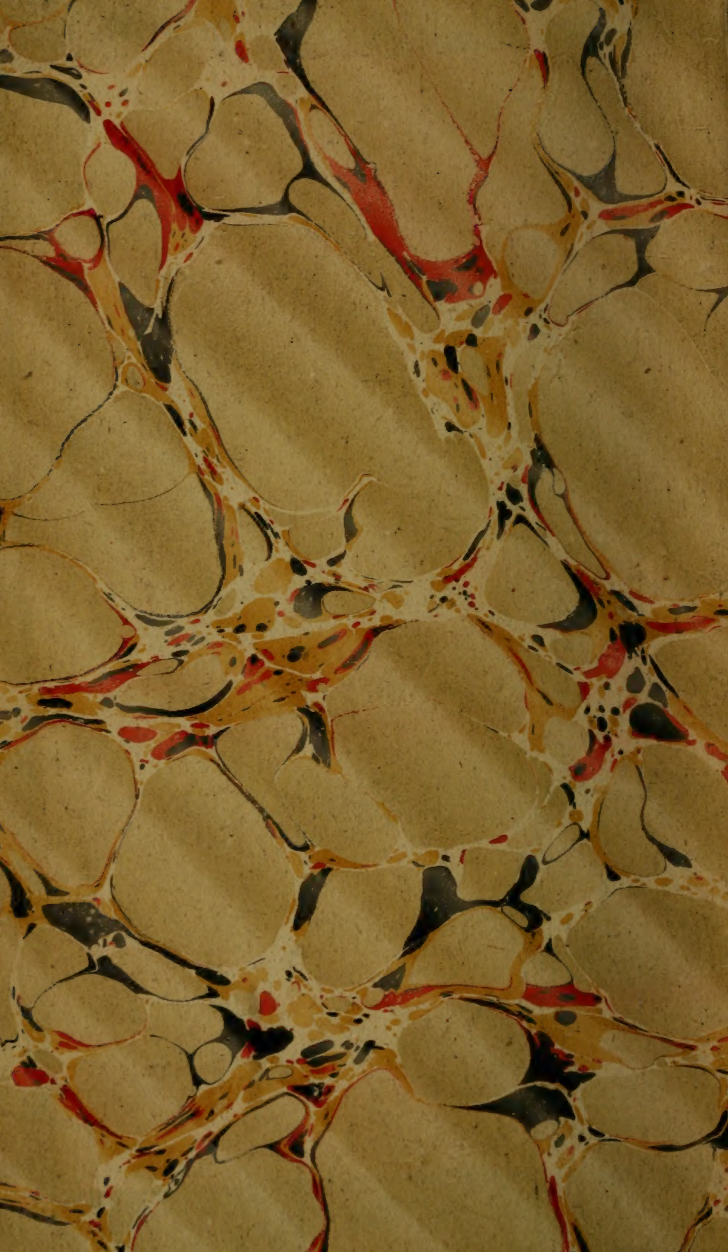
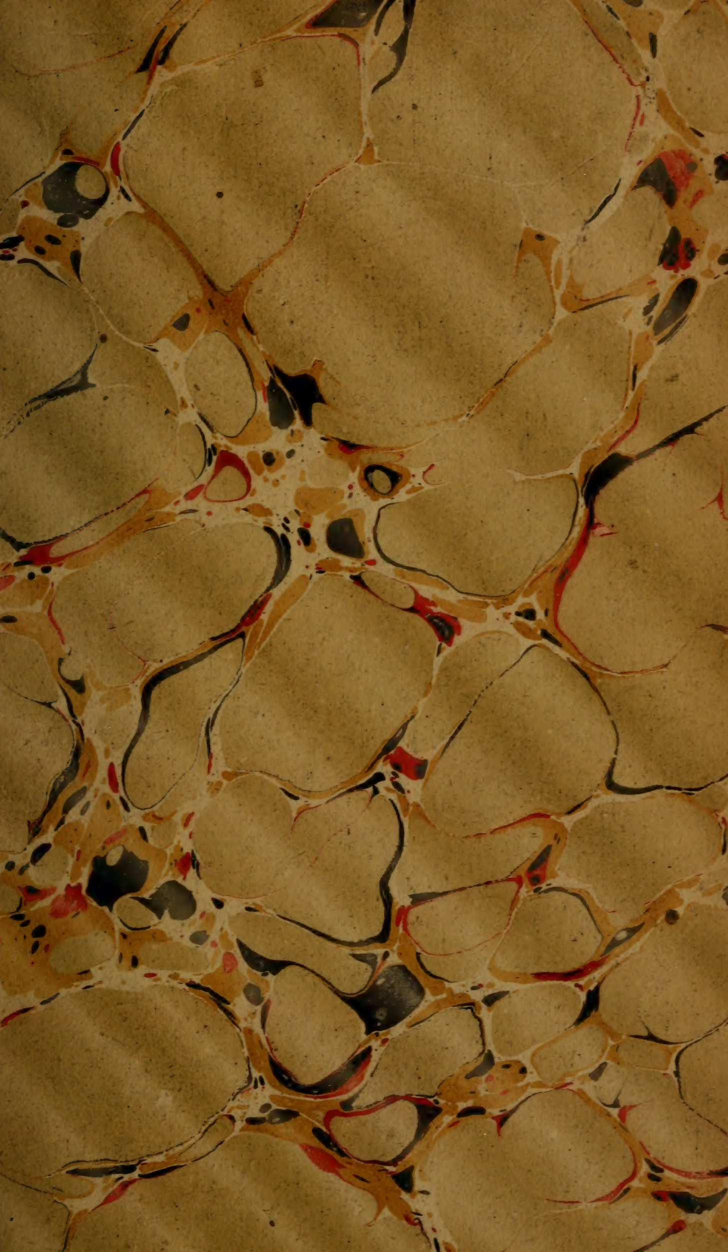






Joseph de Maistre

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Brizeux, sa vie et ses œuvres (Ouvrage couronné par l'Académie française), (Paris, de Gigord) 7 50

Du Dilettantisme à l'Action (Etudes contemporaines), 3 vol. (Paris, Lethielleux) 3 50

Le Fléau romantique, 1 vol. (Paris, Lethielleux) . . 3 50

Arthur Guillemin, lieutenant aux zouaves pontificaux, 1 vol. (Lille, Giard) . . . . 4 »»

Ceux de chez nous, Etudes septentrionales, (Lille, Giard) 3 50

Amédée Prouvost (Paris, B. Grasset) 3 50

Louis Veuillot (8e édition), (Paris, Lethielleux) . . . 3 50

Mme de Sévigné (Paris, Lethielleux). 0 70

Mme de la Fayette Ibid. 0 70

Mlle de Montpensier Ibid. 0 70

George Sand Ibid. 0 70

Mme de Staël Ibid. 0 70

Mme de Lamartine Ibid. 0 70

Mme Julie Lavergne Ibid. 0 70

Mme Desbordes-Valmore Ibid. 0 70

Mme la Duchesse d'Abrantès Ibid. 0 70

Mme Swetchine Ibid. 0 70

En préparation

Le Chanoine Timon-David.

Le Général de Charette.

Chanoine LECIGNE

Joseph de Maistre



PARIS
P. LETHIELLEUX, Libraire-Éditeur
10, rue Cassette, 10

Nihil obstat

H. Dehove
Censor librorum

Imprimatur

Insulis, die 4ª aprilis 1914.
A. Margerin
Rector. vic. gen.

Imprimatur

Parisiis, die 17ª aprilis 1914
A. Odelin
Vic. gen.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois en mai 1914.

A Sa Grandeur Monseigneur CHAROST

ÉVÊQUE DE LILLE

Hommage de respect et de gratitude.

Duci miles
Patri filius

C. L.

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME

CHAPITRE PREMIER

Les origines

J. de Maistre reprochait aux biographes de ne pas suffisamment s'inquiéter des détails de la vie privée : « L'historien, disait-il, conduit son héros au champ de bataille, sur la place publique, et il l'abandonne à la porte de sa maison. Eh ! malheureux écrivain ! Entre avec lui, suis-le jusqu'au sein de la famille... Ne vois-tu pas ce berceau? Ne vois-tu pas cet enfant qui débarrasse ses mains du maillot et qui tend ses petits bras à son père qui vient de rentrer? Eh bien ! que devient le grand homme? S'est-il jeté à genoux? S'est-il penché sur ce berceau? Les larmes paternelles ont-elles coulé sur ces langes? Laisse-là tes sièges, tes batailles et toutes ces illustres horreurs : montre-moi le père, l'époux, l'ami, dis-moi s'il aime ses semblables... ». Puisqu'il l'a souhaitée pour les autres, j'appliquerai la méthode à J. de Maistre lui-même.

Ce géant fut un enfant, ce prophète fut un écolier. Il eut un berceau, il s'est assis sur des bancs. Il a écouté et il a balbutié avant de parler ; il a eu ses commencements et ses « enfances », comme on disait jadis. La croissance est prompte chez lui, mais il y a une croissance et des progrès, un point de départ et même une certaine évolution dans les idées.

Il me paraît au surplus que le spectacle sera intéressant d'assister à l'aurore de ce grand esprit, de le regarder dans son milieu social et familial, sous la dépendance des mœurs, des principes et des affections qui ont disposé de lui à son insu. Je ne suis pas bien sûr qu'on le comprendrait sans cet examen préalable ; en tous cas, on le comprendra mieux et la logique rigoureuse de sa vie en sera plus évidente.

Commençons donc par là. Avant de suivre le prophète sur le Sinaï, arrêtons-nous devant le berceau qui flotte et devant « l'enfant qui débarrasse ses mains du maillot ».

I

Un de Maistre, un homme de cette taille et de cette physionomie, ne naît pas n'importe où, en un lieu quelconque du monde, à une heure quelconque de l'histoire. Il me paraît que, pour

le bien comprendre, il est nécessaire de le replacer d'abord dans son milieu natal.

Il naquit à Chambéry, en 1753. — On raconte qu'un jour trois femmes se vantaient devant lui de leurs origines. L'une disait : « Je suis de Paris », une autre de Vienne, une troisième de Saint-Pétersbourg. « Eh bien ! moi, — dit-il, — je suis né à Chambéry ; c'est vous dire qu'on peut tout se permettre ». Elles ne le lui dirent point, mais je suis sûr qu'elles pensèrent : « On s'en aperçoit ! » Et cela ne l'aurait point fâché. Il était fier de son berceau, fier des vertus qui l'avaient entouré, fier de tous les souvenirs qu'il gardait en son cœur. Il était fier d'être un Savoyard et un Savoyard de Chambéry.

Je ne sais rien au monde qui donne mieux l'image de la vie patriarcale que l'ensemble des êtres et des choses au milieu desquels de Maistre naquit et grandit. Vers 1750, la ville de Chambéry se recueille plus que jamais dans le cirque harmonieux de ses hautes montagnes. On la prendrait facilement pour quelque grande Chartreuse à ne regarder que ses murailles extérieures, son château royal à la face austère, la Sainte-Chapelle aux vitraux merveilleux et la petite tour légère, hardie, qui fait songer à la flèche d'un couvent. Et, en bas, les rues ne sont que des ruelles, des « allées sombres », dira J. de Maistre, sinueuses et tellement étroites que lorsque, par hasard, deux voitures peuvent y passer de front, ces allées se décorent tout de

suite du nom de « places ». Ce sont comme les couloirs du monastère. Si vous errez à travers la ville, l'illusion renaît à chaque pas : ici, le couvent de Sainte-Ursule ; là, le cloître des Antonins. Des chapelles, des sanctuaires, des églises, celle-ci dédiée à saint François de Sales, celle-là à saint Dominique, une autre à saint Léger, une autre encore à Sainte Marie l'Egyptienne. Un cérémonial, qui est presque une liturgie, commande les costumes et les démarches: le Président du Sénat ne sort qu'en soutane et en robe ; un huissier le précède, tenant la baguette élevée. Une atmosphère de respect rituel les enveloppe sur le chemin. A certains jours de l'année, une procession se déroule à travers la ville : on voit s'avancer un cortège d'hommes vêtus d'une lustrine noire, coiffés d'une cagoule noire ouverte seulement à la hauteur des yeux. C'est à l'heure du crépuscule : ils portent des flambeaux, ils psalmodient d'une voix lente et grave, un chapelet grossier pend à leur ceinture. On les appelle les *Pénitents noirs*. Ils s'adonnent à une vie vraiment chrétienne, ils pratiquent la charité ; ils passent une nuit auprès du condamné à mort et ce sont eux qui l'ensevelissent de leurs pieuses mains. J. de Maistre entrera dans la confrérie, à l'âge de quatorze ans. Tout cela donne à la ville de Chambéry un aspect religieux quasi-monacal. Heureusement que les dragons piémontais font sonner sur le pavé leur sabre et leurs éperons ;

sans cela, l'étranger de passage s'y tromperait et se croirait au moins tenu au silence austère qui est de rigueur dans les cloîtres.

Mais tout cet appareil assez lugubre s'égaye pour peu qu'on entre en familiarité avec lui. Non, de Maistre n'est pas un échappé de Chartreuse. Je ne connais pas d'âme plus épanouie, plus radieuse que son âme, de rire plus franc et plus sonore que son rire. Et l'on verra tout à l'heure que Chambéry lui a laissé d'autres souvenirs que ceux d'une retraite fermée et forcée entre les quatre murs d'une cellule. Il a fait des retraites à coup sûr chez les Jésuites de Chambéry, mais il n'y a laissé, ni son bel appétit, ni sa belle humeur. Un des menus de ces jours de pénitence est une litanie qui devait donner aux plus dissipés le goût d'y revenir : « *Poulet, un beau pâté, deux tourtes maigres, salé, melon et fromage* ». Et la loi du recueillement n'y était pas plus rigoureuse que celle de la pénitence. En 1771, à l'âge de 17 ans, J. de Maistre fit une retraite chez les RR. PP. ; il s'y commit de telles joyeusetés qu'on décida de ne plus admettre désormais aux pieux exercices que des jeunes gens d'au moins vingt-cinq ans révolus. Comme il était atteint par la limite d'âge, on peut conclure qu'il avait été d'abord atteint par l'éclat du fou rire... Le souvenir de Chambéry demeure attaché dans l'esprit de de Maistre à des images de vie heureuse, simple, un peu étroite, mais sans contrainte. Le froc

des *Pénitents noirs* n'a pas déteint sur son imagination. Il en corrige la teinte un peu sombre avec d'autres tableaux moins austères, et, par exemple, celui de la *Place aux Herbes,* aux heures de marché. Il revoit par la pensée cette petite foire quotidienne où les bonnes femmes apportent des fermes voisines leur beurre, leurs œufs, leur fromage, leurs poulets, leurs légumes, « tout le premier chapitre de la Genèse, — comme il dit, — tout ce qui nage, tout ce qui vole, tout ce qui chante, tout ce qui beugle, tout ce qui bêle » ; il respire l'agreste senteur qui monte de cette foule et de cette foire, il entend tout ce monde qui caquette, discute, rit et marchande « en bon jargon de Savoie ». Il n'y a pas jusqu'au fromage savoyard, le *vacherin*, qui n'ait laissé en son odorat comme une vague odeur nostalgique. Et, làbas, un jour, en son ambassade de Russie, il commettra des péchés de gourmandise rien que de songer au *vacherin*. Un prêtre, l'abbé Rey, lui en a envoyé quelque bon coin, et la lettre de remerciements est d'un dilettante sans pudeur : « Pour ce qui est du *vacherin*..., jamais je n'en ai mangé de meilleur. Ma femme m'en donne quand je suis sage, ou quand elle me croit tel. Mais je la séduis et presque tous les jours j'en tire quelque chose. Grand merci donc, Monsieur l'abbé, et mille fois grand merci ! Il ne manque que vous pour le manger avec nous... Et quant à la lettre imprimée de

l'Archevêque de Chambéry, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle sent le vacherin ». Admettons, puisque le paysage nous y invite, que Chambéry ressemblait à un monastère ; mais c'était un monastère à l'enseigne de la belle humeur, et, si les novices y prenaient des pensées sérieuses, ils ne renonçaient tout de même, ni au bon rire, ni à la bonne table, pas même au bon... vacherin.

Et la Savoie tout entière ressemblait à sa capitale. Le milieu social où va grandir Joseph de Maistre est infiniment curieux. La cour, le monde, la société, les salons, toutes ces expressions qui résument notre XVIIIe siècle n'ont ici aucun sens. « Qu'est-ce qu'une nation? » écrit de Maistre. — « C'est le souverain et l'aristocratie ». En Savoie, le souverain est un père, et tout le reste, la noblesse et le peuple, ne forme qu'une grande famille. De Maistre lui-même va nous présenter son roi, Victor-Amédée III. Dans une œuvre de jeunesse, une espèce de panégyrique qu'il a composé de son prince, il introduit un jeune étranger au Palais royal. Il est son cicérone. « Voilà, lui dis-je, voilà le lieu où le Roi-pasteur coule des jours tranquilles au sein d'une famille chérie ; c'est ici qu'il médite en silence sur les besoins de son peuple... Voyez ce salon ? C'est là que le dernier de ses sujets peut venir librement assister au repas de son maître et s'enivrer du plaisir de le voir ». On passe ensuite dans le cabinet du roi ; de

Maistre parle toujours : « C'est ici, disais-je, en m'approchant de la table, qu'il trace, souvent de sa propre main, des ordres pour le bonheur de son peuple ». Et le portrait se prolonge, esquissé tendrement, de ce roi qui est un père au milieu de ses enfants, un pasteur à la tête de son troupeau : « Veut-on savoir — ajoute-t-il, — comment le roi a reçu un ancien magistrat, un sujet fidèle qu'une légère indisposition avait empêché, pendant quelque temps, d'aller rendre ses hommages au Père de la patrie ? » — « Asseyez-vous, lui dit-il, je sais que vous avez été incommodé ». Et voilà le sujet assis devant son maître, qui daigne épancher son cœur et lui parler de son peuple. — « Les grands et les petits, lui dit-il, tout est égal à mes yeux : je suis le père de tous mes sujets indistinctement : je leur dois à tous justice et protection ». Tout ce discours de de Maistre palpite de tendresse ; on sent que le jeune homme a aimé ce roi et, derrière ce roi, l'état social du royaume. C'est que, vers la fin du XVIIIe siècle, la Savoie donne l'illusion d'une famille agrandie. Victor-Amédée III est le patriarche au milieu de sa tribu et, s'il la domine de toute la tête, il la gouverne surtout par le cœur. Son sceptre est la vieille houlette des pasteurs. Il est simple par tous ses goûts et par toutes ses habitudes. La philosophie, la littérature, les choses de l'esprit le laissent parfaitement indifférent et les vers ne sont pour lui que des « demi lignes » auxquelles

il préfère la prose, ne serait-ce que pour l'économie du papier. Il n'y a rien de curieux comme les entrées triomphales de ce prince dans les villes et les bourgades de son royaume. On dirait un bon gentilhomme campagnard qui vient visiter ses domaines et qui a l'horreur de l'inutile dépense. En 1775, il vient à Chambéry, et les illuminations de la ville ne doivent pas grever le budget, car l'intendant ne réclame que deux chandelles par fenêtre. Il est vrai qu'on en mit le double. De Chambéry, il se rend à Rumilly, et, là, l'enthousiasme se fait plus solennel. Il y a des arcs de triomphe, des compliments du curé, des discours des Syndics. Les Chevaliers-tireurs — quelque chose comme nos pompiers ou nos archers d'aujourd'hui — sont passés en revue, et le roi leur dit : « Voilà un fort joli uniforme ; je verrai avec plaisir qu'on le perpétue ». Le capitaine baise la main du roi, et le roi sourit : « Je vois bien qu'il faut faire le tour », et il fait le tour de la compagnie. Et l'on tire des fusées et l'on danse jusqu'à deux heures du matin. C'est l'aimable simplicité du monde patriarcal.

La noblesse se met au diapason. « On pourrait la comparer, — écrit de Maistre, — à ces ornements d'architecture d'un genre sobre et élégant qui parent les murs sans les charger. » Elle aime le peuple, elle aime le roi. Elle n'est pas riche, mais elle est généreuse, presque prodigue même, quand il s'agit du prince. En

1773, à l'occasion du mariage de Victor-Amédée, elle s'oublie en des dépenses fastueuses. — « Ils ne font que ce qu'ils doivent », dit la Marquise de Gallinara. — « Oui, mais ils doivent peut-être ce qu'ils font », réplique finement le roi. Et c'était vrai ; les nobles savoyards faisaient des dettes pour recevoir le roi avec la dignité convenable.

« Nous autres rois, disait un jour un prince de Savoie, nous ne sommes pas faits pour nous amuser. » C'est la devise de tout le monde au pays de J. de Maistre, de tout le monde même des... Sénateurs. A-t-on jamais vu ceci ? Des Sénateurs qui siègent tous les jours, des Sénateurs qui ouvrent leurs séances dès six heures du matin, des Sénateurs qui se contentent pour salle de réunion du réfectoire des Dominicains. De Maistre a vu tout cela. Il a vu un Etat où, du plus grand au plus petit, tous les membres se sentaient solidaires, unis dans la communauté des mêmes affections, des mêmes intérêts, des mêmes fidélités. Il a vu une nation où, sans doute, il y avait des rangs et des classes, mais pas l'ombre de ce qu'on appelle la « caste », où le roi se mêlait au peuple, où dans les associations religieuses le premier Président du Sénat marchait sur la même ligne que l'huissier audiencier, où le grand seigneur donnait l'eau bénite à son valet sur le seuil de l'église, où l'un et l'autre pieds nus, sur les mêmes dalles, s'inclinaient pour baiser la même croix. Mon Dieu !

il y avait bien parfois dans les masses populaires un peu de mécontentement, une rumeur de fronde ; Victor-Amédée disait même une fois : « Ces Savoyards ne sont jamais contents ; s'il pleuvait des sequins, ils diraient que le bon Dieu casse leurs ardoises ! » mais, ces mécontents ne l'étaient que pour une heure et pour l'espièglerie, et le roi savait bien qu'ils étaient prêts à donner pour lui tout leur sang comme une goutte d'eau.

Alors il est facile de se représenter ce que seront les idées politiques de J. de Maistre. Elles se formeront et se préciseront, sans doute, au jour le jour, à l'expérience des faits, à la lueur des catastrophes. Mais le fonds premier et la substance fondamentale sera une sorte de tendresse, de passion chaude et vibrante que nul sacrifice ne saurait décourager. On a remarqué tout à l'heure le mot qu'il dit des sujets devant le roi : « Ils s'enivrent du plaisir de le voir ». L'amour du roi fut chez lui une sorte d'ivresse, un sentiment qui ne se raisonnait point et dont le paroxysme était l'état normal. Qu'est-ce que cela lui fait à lui toutes ces théories qui murmurent dans les salons et dans les livres de France ? Que voulez-vous que disent à son cœur toutes ces satires du principe monarchique et ce lent effort de destruction qui font mouvoir en ce moment toutes les langues et toutes les plumes de la vieille Europe ! Quand même il n'aurait pas à leur opposer les

raisons de son esprit, il leur opposerait la raison de son cœur, et c'est bien son cœur qui l'inspire d'abord quand il s'écrie : « Non, grand prince, tu ne te trompes point ; repose-toi sur le cœur de tes sujets, il n'en fut jamais de plus fidèles. De Bérold à Victor, nos fastes ne nomment pas un traître. Jamais tu ne seras plus en sûreté que lorsque nous serons tous autour de toi ». Les mauvais jours peuvent venir, la Révolution peut sonner dans tous les clochers de la montagne et des vallées le glas de la monarchie de Savoie, de Maistre n'abdiquera ni une seule de ses idées, ni une seule de ses affections politiques. Croire, espérer, aimer.... quand même, cela lui sera aussi facile, même plus facile, que de vivre, car il sera si pauvre qu'à certains jours il devra vivre de presque rien. Il lui arrivera dans son ambassade de Saint-Pétersbourg d'exhiber un carrosse vermoulu et de ne pouvoir même pas remplacer le ruban qui soutient sur sa poitrine la croix de l'Ordre, mais il y aura toujours en son esprit et en son cœur quelque chose de tout neuf, d'éternellement frais, quelque chose d'inusable : ce sera son idée monarchique et son amour de la monarchie.

Tel fut le cadre où la Providence plaça le berceau du comte de Maistre : un pays qui vit à l'ombre du passé et de ses vénérables traditions, une ville dont les portes sont fermées à la philosophie et aux modes perverses du siècle et

qui rassemble autour d'un foyer pieux une grande famille de croyants unis dans la même foi et les mêmes joies, un gouvernement où l'autorité se tempère d'indulgence familière et comme familiale, de Maistre est inséparable de ce décor initial. Il en emportera le reflet en son esprit, dans ses principes et ses idées essentielles. Il est né dans l'ordre ; il vivra et il mourra dans cet ordre souverain.

II

Il faut maintenant rétrécir le cercle et considérer le foyer après la patrie.

Au château de Bissy, il y a un buste qui donne presque le frisson. Celui qui est représenté là a peut-être souri dans sa vie, mais il n'en reste guère de traces sur sa figure. La perruque est soignée avec ses six ou sept rangées de boucles, mais son bandeau frontal a déjà l'air d'une visière de casque. Il est clair que cette tête n'est pas celle d'un marquis frisé et poudré de l'ancien régime. Et, si l'on regarde de plus près, il n'y a plus à s'y méprendre : un front large et bosselé ; des sourcils qui froncent et dessinent entre les deux arcades un pli profond rempli de menaces et de colère chagrine ; un œil d'ange exterminateur ; un nez qui semble

taillé de deux coups de hache, au petit bonheur ; des lèvres serrées, fines, et qui vont lancer quelque trait brusque ; des joues osseuses, labourées d'un sillon droit..., vraiment cet homme hérissé ne devait pas être commode tous les jours. Et la toge rouge achève la physionomie. On ne regarde pas ce buste sans émoi. On supporte difficilement la fixité lugubre de ce regard et la menace de cette bouche. C'est la Justice en granit, l'austère et l'immuable Justice, celle qui ne feuillette pas seulement les codes, mais qui scrute les cœurs et les reins et qui prononce sans appel. C'est la Justice... et c'est le père de J. de Maistre.

Son blason portait d'azur à trois fleurs de souci d'or ; la devise était : *Fors l'honneur, nul souci*. Le cœur était plus ferme encore que le blason ; on imagine, à méditer une minute devant le buste du château de Bissy, une âme antique, un caractère droit comme une ligne et roide comme une barre. Il eût été terrible, ce père, s'il n'avait eu un si vif sentiment de l'honneur et un esprit chrétien si profond. Il savait pardonner et s'oublier lui-même. Un courtisan l'a desservi auprès du roi et tremble de tous ses membres en songeant aux représailles possibles. Il envoie donc au Président de Maistre un ambassadeur officieux avec mission d'arranger l'affaire. De Maistre toise de haut ce messager de couardise : « Ah ! l'animal, il croit que je m'en souviens ! », s'écrie-t-il.

Il était chrétien : il avait pardonné ; mais il avait bonne mémoire et je crois bien qu'il se souvenait. Il grinçait au moins après avoir oublié.

Et cet homme qui paraît dur est tendre au fond, tendre au moins dans l'intimité de son foyer et de sa famille, d'autant plus tendre qu'il se prodigue moins dans les effusions sentimentales. Il commande certes et il n'admet pas que chez lui tout ne marche point tambour battant ; mais, à certaines minutes, il permet à son cœur de se révéler et l'explosion en est tragique. Un de ses amis l'a vu au lit de mort de Mme de Maistre et le tableau est d'un géant abattu par la douleur : « Ce digne vieillard que les travaux ont vieilli plus encore que ses soixante-neuf ans,... Monsieur de Maistre était couché en désordre sur un canapé ; il s'agitait de temps à autre et cherchait à pousser de longs sanglots qui le suffoquaient presque. Cinq de ses dix enfants jetaient des cris perçants autour de lui,... se jetaient sur le corps de leur père ; ils lui promettaient encore plus d'amitié et de soins ; ils le conjuraient d'apaiser sa douleur, de ménager sa santé si chancelante ; et, si faibles, de leur conserver ses jours qui leur devenaient plus que jamais nécessaires. L'un et l'autre de ces chers enfants, assez judicieux pour sentir quelle perte ils ont faite, ne s'en consoleront jamais : ils ont gardé plusieurs jours cet air hébété que laissent les grands

malheurs ». Aussi le grand vieillard, l'homme fort s'avoue vaincu dès que la blessure le touche au cœur : il pleure comme un enfant et aux larmes qu'on mêle à ses larmes il est facile de voir que, non seulement il a aimé, mais qu'il fut aimé.

Voilà le père de J. de Maistre. C'est un roi encore, un roi qui a peut-être peu souri, mais qui a beaucoup aimé, un roi qui avait conscience des devoirs de sa fonction et qui ne jouait point avec son sceptre parce qu'il le tenait de Dieu, un roi enfin qui faisait sans doute comme Henri IV et qu'on eût surpris, à certains jours, portant sur son dos les petits êtres que ses sourcils froncés n'intimidaient point.

La mère est en contraste avec lui. Je la présenterai ailleurs. C'est une femme très douce, très pieuse, ouverte aux choses de l'esprit et qui fut adorée de ses enfants. Christine de Motz est la fille d'un magistrat qui ressemble peu au Président de Maistre : il n'a plus l'air, celui-ci, d'un pur bonnet carré, tout hermine et droit criminel, aussi tranchant dans sa fonction qu'un canif ouvert de toutes ses lames. Il se déride sur les livres et à l'étude des belles-lettres. Sa fille lui ressemble : on songe, à la voir près du Président de Maistre, à la fleur qui s'épanouit sur le quartier de granit. Elle a eu quinze enfants, il lui en reste dix et elle se consacre à eux avec tout son cœur et tout son esprit, Car elle est à la fois un esprit et un cœur, les deux sublimisés

dans la foi et la piété chrétiennes. Elle aime la musique, elle aime les beaux vers de J. Racine, elle aime encore plus l'Evangile, et toutes les divines harmonies murmurent en cette âme qui les épanche autour d'elle. « La religion sanctifie la joie et la joie embellit la religion », écrira un jour J. de Maistre. Sa mère lui avait laissé dans les yeux l'image des saintes joies et de la sainteté joyeuse. Un ami écrit d'elle qu'elle était « pieuse, dévote même sans *cagoterie*, sévère et sérieuse sans pruderie, retirée et sédentaire sans affectation et sans manquer à la bienséance, charitable et très charitable sans ostentation, pleine de bon sens, de cette facilité à saisir le vrai, le juste, l'honnête qui caractérise les femmes parfaites ». Une telle femme sait commander à ses enfants, elle est la reine d'un foyer. J. de Maistre n'oubliera jamais le ton d'une réprimande qu'elle lui fit un jour. Ce fut en 1763, il avait dix ans à peine, et suivait les cours au collège des Jésuites de Chambéry. Un soir, il rentra à la maison, tout fier d'apporter une nouvelle qui n'avait pas mis ses camarades en grand deuil, — car l'amour des maîtres ne fleurit que tardivement dans l'âme des écoliers. — « On a chassé les Jésuites ! » s'écrie-t-il. Et sa mère l'arrête net d'un regard et d'un mot très graves : « Ne parlez jamais ainsi, mon fils, — dit-elle, — vous comprendrez un jour que c'est un des plus grands malheurs pour la religion ».

J. de Maistre sera entre les mains de cette

femme, comme l'argile entre les doigts du potier. Il lui livre tout ce qu'il est et tout ce qu'il a ; il se laisse faire par elle, doucement, tendrement. Il l'aime avec une sorte de ferveur adorante, presque mystique ; elle est pour lui sa mère, sa « sublime mère », l' « ange à qui Dieu a prêté un corps ». Quand elle mourra, en 1774, la douleur du jeune homme sera quasi un désespoir ; il doutera un moment de pouvoir survivre à celle qui était son unique amour. Il prendra quelques mèches de cheveux, au front adoré, et, sur le reliquaire, ces mots seront gravés par lui :

« *A la mémoire de la plus aimante des mères,... — Les larmes de tous les gens de bien ont coulé, — les cabanes des pauvres ont retenti de gémissements. — Son infortuné fils, — accablé de douleur et malheureux de vivre, — a déposé ici — les cheveux de sa mère qui furent autrefois — le voile et non la parure de son visage modeste, — essayant ainsi de consoler son deuil inconsolable. — Adieu, mère bien aimée, adieu ! — Attends ton fils : — tu ne l'attendras pas longtemps.* »

Les poètes du romantisme rivaliseront à celui qui mettra plus haut le nom et l'image de sa mère. Toutes leurs strophes réunies ne valent pas le simple hommage de ce fils « malheureux de vivre » et qui ose dire à celle qu'il aima : *Tu ne m'attendras pas longtemps !*

Et le souvenir de cette mère ne s'atténuera

jamais dans le cœur de J. de Maistre. Après des années et des années, il écrira un jour de Saint-Pétersbourg à son frère Nicolas : « A six cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre, avec sa figure sainte, et en t'écrivant ceci, je pleure comme un enfant ». La blessure saignait toujours ; J. de Maistre n'avait point usé de ce remède, humiliant qui s'appelle la consolation,... une forme élégante de l'oubli.

Il va donc grandir entre ce père vénéré et cette mère passionnément aimée. L'harmonie familiale lui apparaîtra sous ces images : au sommet le père, avec sa couronne et son sceptre, le père qui commande et dont la figure est grave, car il porte en lui-même le grave souci de l'ordre, de l'honneur et des intérêts du foyer ; à mi-chemin entre le chef et le peuple des enfants, la mère qui, elle aussi, porte un diadème, mais dont la majesté se tempère d'un sourire aimable et qui est toujours indulgente, même quand elle gronde. En bas enfin, les sujets, les fils et les filles, la charmante et turbulente plèbe qui jacasse, trépigne, dit des sottises, en fait parfois, et ne se maintient dans la norme que par la discipline du respect et de l'amour. Plus tard, J. de Maistre n'aura qu'à transporter à la vie sociale les principes directeurs de la vie familiale. Mais, dès l'âge de vingt ans, il sera fixé à peu

près sur les conditions essentielles du gouvernement des hommes, et l'image qu'il se fera de la cité parfaite ne sera qu'une reproduction agrandie de ce foyer idéal qui fut celui de son enfance.

Il écrira dans son *Eloge de Victor-Amédée III* : « L'état monarchique est le plus parfait de tous ». Et cet état monarchique il le composera d'après ses souvenirs d'enfance. Les gestes de son père lui reviendront à la mémoire pour esquisser le rôle de l'autorité répressive : « Dès que l'erreur veut élever la voix, l'autorité lui met la main sur la bouche, en attendant que Dieu la juge dans l'autre monde ». La figure de sa mère surgira pour introduire des correctifs de douceur et de bonté : « Chez nous, rien ne se fait par secousses, point de révolutions considérables ; point de fortunes renversées ; peu d'illustres disgrâces, jamais la sévérité ne ressemble à la dureté ». Un grand sentiment de l'honneur, dût-il être inséparable de la pauvreté : « Les hommes qui se plaignent qu'on ne fait pas fortune au service du roi font, sans s'en apercevoir, le plus bel éloge de son gouvernement... Il est bien évident qu'un guerrier, un magistrat, tout entier à son devoir, ne peut ni labourer, ni commercer ; il faut donc que le Roi ou la Patrie se charge de son entretien ; passé cela, on ne lui doit rien : sa récompense, c'est l'honneur ». Et, enfin, par-dessus tout, cette idée que la religion est la grande

force sociale : pour le jeune de Maistre, elle n'est pas seulement « le lien sacré qui unit le ciel et la terre..., elle est encore le plus puissant des ressorts politiques et le vrai nerf des états ». Au fur et à mesure que j'analyse cette ébauche de jeunesse, il me semble y surprendre un écho des leçons et des exemples qu'il reçut au foyer. Un jour, relisant ces quelques pages, il ajoutait en post-scriptum : « J'espère qu'au lieu de critiquer impitoyablement des écarts d'imagination, des transitions brusques, des idées singulières... On se contentera de dire : *C'est un jeune homme !* » Oui, c'est un jeune homme et qui n'a encore eu le temps de mûrir ni sa pensée, ni son style, mais c'est un jeune homme qui fut à bonne école et qui fit d'excellentes études sous le regard de son père et de sa mère.

Il n'a rien gaspillé, rien oublié des enseignements reçus. On dirait que tous les mots ont porté et qu'il a pris des notes au jour le jour de tout ce qui tombait des lèvres paternelles et maternelles. On lui a recommandé d'aimer les Jésuites ; il les aimera toujours. Il brisera mille lances pour eux avec ses meilleurs amis, et le jour où Saint-Réal se permettra une injustice à l'égard de ces *damnés jésuites,* il s'attirera cette verte réponse : « Je te donnerai une règle sûre et facile pour juger les *hommes* et les *corps*. Cette règle est infaillible : tu n'as qu'à voir par qui ils sont aimés, par qui ils sont

haïs. Du côté des Jésuites, je te montrerai tout ce que le monde a produit, de plus excellent, dans l'ordre de la sainteté, de la science et de la politique. — Et quels sont leurs ennemis? Tous les ennemis de Dieu, tous les ennemis de l'Eglise, tous les ennemis de l'Etat... Enfin, mon cher ami, je n'aime rien tant que l'esprit de famille ; mon grand-père aimait les Jésuites, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera, si le Roi lui permet d'en avoir un ». De Maistre fut vraiment le modèle des écoliers : docilement, jusqu'à la fin de sa vie, il marcha dans la voie que lui avaient ouverte et tracée ses maîtres du collège et ses maîtres du foyer.

Je crois bien enfin, qu'il emporta de la maison paternelle un code définitif d'éducation, un certain nombre de principes sur lesquels il ne transigera jamais. Quand il parlera de l'éducation, les souvenirs de son enfance lui tiendront lieu de toutes les théories abstraites. Ne venez pas lui parler d'écoles, de collèges, de lycées! Pour les petits enfants la grande école c'est le foyer ; les grands instituteurs sont le père et la mère. Il sera toujours temps de les relever de leur fonction : « C'est pour avoir voulu transposer cet ordre, — écrira-t-il en 1794, — que de faux instituteurs ont fait tant de mal à la génération présente. Au lieu de laisser mûrir le caractère sous le toit paternel, au lieu de le

comprimer dans la solitude pour lui donner du ressort, ils ont répandu l'enfance au dehors : ils ont voulu faire des savants avant de faire des hommes ; ils ont tout fait pour l'orgueil et rien pour la vertu... — Qu'est-il arrivé ? Vous le voyez... » Il dit encore : « Retarder un jeune homme, c'est le sauver ». Et il est bien certain que si tous les pères ressemblaient au Président de Maistre, toutes les mères à Mme de Maistre et tous les enfants à J. de Maistre, il est bien certain que les écoles seraient à peu près inutiles, que celle du foyer suffirait et au delà. Seulement... oui il y a un *seulement*, il y en a même un certain nombre et je ne voudrais pas faire d'une faveur exceptionnelle la règle de l'éducation.

Les souvenirs de la maison et de l'école familiale l'inspireront mieux quand il proclamera que sans l'idée religieuse, sans la morale chrétienne, il est impossible de former les consciences. J.-J. Rousseau venait de jeter au monde les brillants paradoxes de l'*Emile :* « Je prévois, — écrivait le sophiste génevois, — combien de lecteurs seront surpris de me voir laisser passer tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans, il ne savait s'il avait une âme et peut-être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne, car s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais ». Joseph de Maistre lève les épaules devant cette théorie

« qui s'approche assez près de la démence pour n'exciter que la pitié ». Il sait tout ce qu'il faut pour faire un homme, que la science n'y suffit pas, et, comme il dit, qu' « avec une règle de trois on ne peut pas faire un ange, pas même une huître ». Il se rappelle ce qu'était l'ancienne éducation, celle qu'il reçut au foyer d'abord, au collège ensuite, et il réfute tout le Rousseau par cet apologue qui n'a rien perdu de son actualité : « Je me représente les anciens et les nouveaux instituteurs sous l'emblème frappant de deux compagnies d'alchimistes dont l'une se vante de faire de l'argent, et en a fait réellement pendant trois siècles à la face de toute l'Europe, au point que toute notre vaisselle en vient en grande partie. L'autre bande arrive, et dit qu'elle sait faire de l'or ; que l'ancienne alchimie ne suffit pas aux besoins de l'Etat ; en conséquence elle demande d'être substituée à l'ancienne compagnie, et d'être mise en possession des laboratoires, vases et ustensiles de sa rivale.

« La réponse saute aux yeux : « Point de difficulté, messieurs, quand vous aurez fait de l'or ; mais c'est de quoi il s'agit : montrez-nous d'abord le culot au fond du creuset, après quoi vous demeurerez seuls en place ; car il est bien certain que l'or vaut mieux que l'argent ».

« Les Français, qui aiment les grandes entreprises, firent l'expérience en question en 1762.

L'opération, après quelques années, a produit, au lieu d'or, une vapeur pestilentielle qui a suffoqué l'Europe ».

Il y aurait peut-être de la cruauté à insister et à transporter à l'an de grâce 1914 ce que de Maistre disait de l'autre an de grâce 1762... Tout ce que je veux retenir de cette rapide parenthèse c'est que de Maistre n'a rien gaspillé, rien oublié des enseignements reçus en son enfance et qu'il sera souvent permis de retrouver dans ses idées un écho prolongé de tout ce qu'il a recueilli des lèvres de son père et de la bouche de sa mère.

III

Mais je le vieillis trop vite. Avant d'avoir son esprit, il eut tout son cœur. Il y a comme un anachronisme à parler des idées de J. de Maistre autour de son berceau. J'écarte donc toutes ces graves images pour suivre, durant quelques minutes, l'enfant qui grandit à l'Hôtel de Salins.

Il dira un jour qu'il fut « élevé dans toute la sévérité antique » et « abîmé dès le berceau dans les études sérieuses ». C'est vrai, sans doute, mais ses amis d'enfance lui avaient laissé tout de même d'autres souvenirs. Et, dans

son lointain exil de Saint-Pétersbourg, quand il grelottera dans sa solitude, sans feu et sans joie, il lui sera facile d'évoquer les ombres charmantes qui l'entourèrent, dès le seuil de la vie.

Représentez-vous ce nid où dix enfants, cinq filles et cinq garçons, gazouillent et s'amusent à qui mieux mieux. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les humeurs ; les unes jouent à la poupée, d'autres jouent au soldat ; personne, pas même Joseph ou Xavier, ne joue au philosophe qui s'ennuie et qui ennuie les autres. Il est l'aîné, lui, et on l'appelle *Joson* ; mais ni son âge, ni son nom ne lui confèrent un privilège de gravité précoce. Il rit comme tout le monde, un peu plus haut, sans doute, que tout le monde, car il a l'esprit prompt et la saillie facile. Et, si grave que soit le front du père, la maison est pleine du frais tumulte de toutes ces voix qui rient et qui pépient. A certains jours, c'est double de première classe dans la liturgie de ce foyer : on souhaite la fête à « papa et à maman », à l'un ou l'autre des petits frères et des petites sœurs. Les fillettes font un bouquet, les petits garçons un compliment, Joseph ou Xavier y vont d'une pièce de vers.

Car les caractères sont différents, les talents aussi. Joseph est un laborieux, Xavier est un paresseux. En famille, on l'appelle *ban*, et c'est un petit mot savoyard qui est à peu près synonyme de cancre. Xavier ne s'en fâche pas au surplus. Il a conscience de ses mérites et de

ses droits. Il est celui qui chaque soir rentre du collège avec les doigts tachés d'encre ou bleuis des coups de férule. Il est habitué au pensum, au pain sec. Il a d'ailleurs contre les cruautés fraternelles une cuirasse d'indifférence olympienne. Il rêve, il a toujours l'air de monter dans la lune ou d'en redescendre. Et, si sa langue est moins bien pendue que celle de ses frères et sœurs, en revanche, il a un bout de crayon avec quoi il se venge. Il passe à l'office et croque en deux traits le béguin de la servante, et je crois bien que Joson et tous les autres eurent plus d'une fois les honneurs de la caricature fraternelle. Mais ses distractions le protègent encore mieux que son crayon d'humoriste. Il vit dans une sorte d'hallucination perpétuelle. A dix ans, il est le grand garçon qui n'entend rien, et regarde vaguement quelque part. Il sera d'ailleurs incurable. Un soir, à Naples, — vers la fin de sa vie — il disparaît tout d'un coup ; on le cherche une partie de la nuit. On le découvre enfin, couché à plat ventre sur le bord d'une pièce d'eau et lançant sur le flot de petits bateaux en papier. On le sermone ; il répond froidement : « Enfant, cette distraction m'amusait beaucoup ; j'ai voulu voir s'il en serait de même aujourd'hui que me voilà vieux, et, ma foi ! je dois vous avouer qu'il n'y a pas grande différence... » Xavier lance donc des bateaux sur l'eau et que voulez-vous que lui fassent tous les bateaux que lui montent Joson et les autres ?

La mort passera au milieu de cette famille ; elle prendra le père après avoir pris la mère, mais elle ne pourra désunir tous ces enfants qui ont un cœur pour s'aimer et de l'esprit pour le dire. Et ce fut, sans doute encore, une des grandes joies de J. de Maistre d'avoir eu pour frères et pour sœurs des hommes et des femmes qui savaient parler et écrire. Comment n'aurait-il point aimé une famille où l'on pouvait se payer des plaisirs comme celui-ci? C'est le 1er janvier 1790. Tous les dispersés se sont réunis chez le frère aîné. Il n'y manque que Xavier, malade, et une sœur, Marthe, qui est entrée au cloître et qui s'appelle maintenant Sœur Sainte-Eulalie. Et voilà qu'au milieu du dîner on apporte un pli mystérieux. C'est une lettre de Xavier, une lettre en vers, une lettre délicieuse :

Mes chères sœurs, bonjour, bon an !
Quoiqu'un peu vieux, ce compliment
Vaut, par ma foi ! mieux que les nôtres ;
Que ne puis-je à votre foyer
Passer ce mois de janvier
Accompagné de plusieurs autres !...

Mais puisque mon mauvais destin
Me fixe en un pays lointain
Et m'empêche d'aller au vôtre,
Je veux par écrit, à l'instant,
Vous envoyer ce compliment,
Accompagné de plusieurs autres...

Je n'ai point, comme vous, ici
Le talent de chasser l'ennui
En récitant des patenôtres ;
Sans user de ce passe-temps
J'ai déjà su gagner vingt ans,
Accompagné de plusieurs autres...

Mais comme il faut se convertir
Et que ce beau train doit finir,
Sans faire ici le bon apôtre,
Avant de renoncer au bal
Passons encor ce carnaval,
Accompagné de plusieurs autres...

La lettre tombait donc au beau milieu de la réunion familiale. Aussitôt J. de Maistre prend la plume et répond sur le même rythme, avec les mêmes rimes :

Autour du fraternel foyer,
Pendant le rigoureux janvier,
Quand tu ne peux être des nôtres,
C'est un veuvage pour tes sœurs
Dont tu possèdes les trois cœurs,
Accompagné de plusieurs autres...

Les autres cœurs sont masculins,
Ils s'unissent aux féminins
Comme des grains de patenôtres ;
Depuis longtemps tu les connais ;
Chacun d'eux ne marcha jamais
Qu'accompagné de plusieurs autres.

Et l'on envoie les vers de Xavier au cloître de Sainte-Ursule et Marthe — Sœur Sainte-Eulalie, — la pieuse recluse, s'empresse de répliquer, toujours sur le même rythme, avec les mêmes rimes :

Je veux te faire au nouvel an,
Mon cher ami, un compliment
Ni plus ni moins que tous les autres ;
S'il n'est pas aussi bien tourné,
Il n'en faut pas être étonné :
Je fais des vers comme tant d'autres.

Au vrai, je n'ai point de foyer
Où tu puisses au mois de janvier
Te chauffer avec tous les nôtres :
Je ne possède pour tout bien
Qu'un cœur digne d'aller au tien,
A la suite de tous les autres.

Si j'apprends que sans aucun mal
Tu as passé ce carnaval
Loin de ce lit où tu te vautres,
Je chanterai en répétant :
Pour mon ami, puisse ce temps
Etre suivi de plusieurs autres !

Ainsi on s'aimait, on se taquinait ; les cœurs étaient unis, l'esprit était en commun, et, si le vent avait dispersé la nichée fraternelle, les ailes restaient ouvertes pour se rejoindre toujours et ne se perdre jamais.

Ce n'est pas le moment d'analyser le cœur de J. de Maistre. Il me semble seulement qu'il a pris sa source près de la pierre du foyer, et que le beau flot dont je montrerai bientôt la largeur et la profondeur a jailli au choc de toutes ces baguettes magiques qui frappaient tour à tour le rocher. J. de Maistre a beaucoup aimé, il n'a rien aimé autant que la douceur des intimités familiales. Dans son œuvre grave ou âpre, il y a un coin riant — *angulus arridet* — un coin discret où l'on entend tantôt une note de mélancolie, tantôt une note de gaîté, c'est le coin où il a mis ses souvenirs d'enfance et où il exprime ses affections fraternelles. Il écrira un jour à sa sœur Jeanne, après les mille traverses de sa vie : « Une seule chose n'a jamais varié ; c'est l'esprit de famille et le souvenir de nos jeunes années : mon cœur, sur ce point, est d'une fraîcheur qui demande ton approbation... De près comme de loin, ma bonne Jenny, je serai toujours ce même frère que tu as aimé et qui ne t'a jamais *désaimé* un instant ». Son logis, sur les bords de la Néva, est peuplé d'ombres douces ou mélancoliques : ce sont les revenants et les survivants du foyer dispersé. Que lui font les honneurs, les fêtes, les soirées, les banquets, la cour, le monde ? Son âme est ailleurs. Il soupire vers sa sœur : « Griffonne-moi quelques mots, je t'en prie, sur toute la famille cisalpine. Où est ce scélérat de doyen qui n'écrit jamais ? Où est Marthe ? Que fait-elle et comment se porte-t-

elle?... Une de mes grandes curiosités est de savoir si nous nous reconnaîtrons quand nous nous verrons. Je compte écrire mon nom sur ma poitrine afin que tu ne te trompes pas; et toi, mon cher cœur, comment me prouveras-tu que tu es la belle Jenny? Pour moi, je m'en moque, car je n'ai jamais été le beau Joson. Nous ne serons au reste étonnés qu'un petit moment, et dès que nous nous serons donné les preuves convenables que nous sommes *nous*, j'espère que tout ira comme si nous avions vécu et vieilli ensemble ». Le plus souvent il badine en évoquant les visages lointains; il reste, après trente années écoulées, le *Joson* rieur et un peu gaillard dont le rire était contagieux. Mais il arrive aussi que l'effort ne réussit pas toujours, et la lettre commencée par des sourires se termine presque sur un sanglot. Il a beaucoup aimé une de ses tantes maternelles, celle qu'il appelle sa *quinquin Perrin*, sa tante *gâteau*, sa *bonne maman*, après l'avoir nommée *sa femme*, quand il était petit. Elle est maintenant Mme de la Chavanne et il s'amuse avec elle à des radotages exquis: « Vous n'avez sûrement pas oublié qu'à l'âge de quatre ou cinq ans, je vous épousai formellement, que je vous appelais fort bien *ma femme* envers et contre tout, et que je voulais tuer les téméraires qui auraient osé concevoir des projets sérieux sur votre personne. Si depuis, je vous cédai de bonne grâce à ce digne comte de la Chavanne, de vénérable

mémoire, pour sauver la chèvre et le chou, je ne tardai pas à vous déclarer ma mère ; ainsi, vous voyez, ma chère tante, que mon cœur a constamment voulu ajouter au titre que la nature m'avait donné auprès de vous, quoique la bonne dame m'eût placé assez près... » Et la lettre continue ainsi, mi-sérieuse, mi-badine, plutôt badine que sérieuse. Mais tout à coup, à côté de sa tante il aperçoit sa sœur Thérèse, et le cœur se gonfle et les paupières se mouillent : « Il y a des moments où il me semble que... j'entre chez vous. — Ah ! ma chère Thérèse, avance-moi donc un fauteuil. Je viens de loin, je suis très las : fais-moi donc du vin brûlé ; j'ai bien froid. — Mais quelle extravagance ! Cet homme est-il fou ? — Ma chère tante, si vous saviez pourquoi je ris, vous ne me blâmeriez pas... c'est pour ne pas pleurer ». Un mot comme celui-ci suffit à révéler une âme. C'est assez pour maintenant de soulever un coin du voile et de montrer que J. de Maistre avait emporté du foyer autre chose que des idées. Il va vivre dans l'absolu des principes, il ne rougira point de descendre à l'aveu des tendresses et des tristesses. Ni les unes, ni les autres ne sont des fleurs tardives ; elles naquirent aux jours de son enfance heureuse, entourée d'amour et bercée de chansons.

*
* *

Au commencement de l'année 1770, J. de Maistre montait dans une vieille voiture qui l'attendait devant la porte de l'Hôtel de Salins, sur la place de Lans. Il avait à peine seize ans, et son père l'envoyait faire ses études juridiques à l'Université de Turin. La mère s'approcha du marche-pied, elle embrassa son fils une dernière fois et lui dit ce simple mot : « Allez, et souvenez-vous de Dieu, de votre nom et de votre mère ». Il partit, l'âme déjà pleine des sentiments et des idées qui devaient l'accompagner tout le long de la vie. Il ne touchera pas à ce trésor primitif, sinon pour l'augmenter et le développer. Il se souviendra jusqu'à la mort, de son Dieu, de son nom, de sa mère ; et peut-être ces trois mots-là contiennent-ils tout son génie et tout son cœur.

CHAPITRE II

L'expérience de l'erreur

Le 14 février 1805, J. de Maistre écrivait à son frère Nicolas, le chevalier : « Je me suis mis à mépriser la terre ; elle n'a que neuf mille lieues de tour. Fi donc ! c'est une orange. Quelquefois, dans mes moments de solitude, que je multiplie autant qu'il m'est possible, je jette ma tête sur le dossier de mon fauteuil ; et là, seul au milieu de mes quatre murs, loin de tout ce qui m'est cher, en face d'un avenir sombre et impénétrable, je me rappelle ces temps où, dans une petite ville de ta connaissance, la tête appuyée sur un autre dossier et ne voyant autour de notre cercle étroit que de petits hommes et de petites choses, je me disais : « Suis-je donc condamné à vivre et mourir ici comme une huître attachée à son rocher ? » Alors, je souffrais beaucoup ; j'avais la tête chargée, fatiguée, aplatie par l'énorme

poids du rien ; mais aussi quelle compensation ! Je n'avais qu'à sortir de ma chambre pour vous trouver, mes bons amis. Ici tout est grand, mais je suis seul. » Ce sont ses années de jeunesse qu'il évoque dans ces lignes un peu amères. Il est ingrat pour elles ; il les remercie seulement de lui avoir donné les joies du cœur. Il oublie qu'elles ont agi sur son esprit et que peut-être de Maistre ne serait pas ce qu'il est si, durant une dizaine d'années, dans la paix de sa ville natale, il n'avait senti sur ses épaules « l'énorme poids du rien ». Il avait une grande mission à remplir, la plus grande qui soit, car c'était une mission de principes à affirmer et d'idées à semer. Il était nécessaire qu'il y eût, au seuil de cet apostolat, une retraite préparatoire et comme une longue expérience des idées qu'il devait combattre. Nous allons le suivre un moment sur ce théâtre où il s'ennuie moins qu'il prétend, sur cette route où il laisse à chaque halte une illusion ou une autre, sur ce « rocher » enfin où « l'huître » n'est attachée que pour former lentement sa perle précieuse.

I

Il rentre de l'Université de Turin en 1772. Il est docteur en droit. Il n'a rien laissé sur les bancs de l'école, ni un atome de sa foi ni un

seul des scrupules de sa conscience. Il est resté en contact permanent avec le foyer lointain, en un contact si intime que, dans sa chambre d'étudiant, il n'a jamais ouvert un livre sans la permission de son père. Il revient, il a dix-neuf ans et il s'inscrit au barreau de Turin.

Il s'ennuie, dit-il. C'est peut-être vrai. Il dit, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « J'ai une haine particulière pour l'exagération, qui est le mensonge des honnêtes gens. » Je crois bien qu'il a exagéré au moins une fois en sa vie ; c'est justement aujourd'hui. Il est certain que, s'il s'est parfois ennuyé à Chambéry, il ne s'y est pas ennuyé tous les jours. J. de Maistre, vers l'âge de vingt ans, est un adolescent qui ressemble à beaucoup d'autres : il ne se confine pas dans les choses sérieuses, dans la séquestration d'une vie comprimée. Il faudra toujours une forte dose d'imagination pour surprendre en lui ce qu'un de ses historiens appelle « la rigidité magistrale des moines de Zurbaran ». En tout cas, il ne débuta point par là. A vingt ans, il est homme du monde, et galant homme même. Il rit, il s'amuse et prend son plaisir où il le trouve.

Il y a un théâtre à Chambéry et il y va. Oh ! ce n'est point pour la musique. Il n'est pas mélomane pour un sou : « La musique m'assassine, — écrit-il, — je ne puis entendre un clavecin sans que toutes les touches frappent sur mon cœur, et souvent je le dis. » Mais il adore

au moins la musique des vers de Racine et de Corneille, et il va au théâtre pour en jouir. Et, comme il est difficile de se représenter J. de Maistre ailleurs que sur un fauteuil de juge, même si c'est un fauteuil d'orchestre, il fait de la critique théâtrale. Ainsi une grande artiste, Mlle de Saint-Val, est passée par Chambéry ; J. de Maistre l'a entendue et le portrait qu'il en fait n'est pas d'une indulgence excessive : « Elle rend très mal les sentiments tendres... Quant à l'amour tout court elle n'y entend rien. Elle pleure les déclarations, je vous assure que je n'ai jamais rien vu de si faible. Les gestes en général sont faux, guindés, monotones et tous faits devant le miroir. Parce qu'elle n'est pas jolie (est-ce de notre faute ?) elle est continuellement cachée derrière des gestes. Un mouchoir éternel, étendu en paravent, brave toutes les lorgnettes et nous n'avons pas encore vu les mains de cette actrice au-dessous de son front. Sa prononciation n'est pas non plus à l'abri de la critique ; elle est souvent affectée, emphatique ; ses accents graves ne valent rien. Elle fait sentir désagréablement certaines consonnes finales. Dans *hélas ! murs, fers, plus, fils*, l'*s* siffle comme un serpent dans la canicule ; mais son plus grand défaut, c'est une certaine exclamation de son invention qui ne ressemble à rien. C'est un cri qui prend la place des *eh !* et des *ah !* très communs dans la tragédie... Imaginez un vigoureux Auvergnat qui assène un

coup de hache. Prenez la bouffée de respiration qu'il lance du creux de son poumon pour se soulager, joignez-y un ton pleureur : c'est à peu près cela... » Voilà certes de l'imprévu : J. de Maistre critique dramatique ! Le plaisir est double pour lui : il écoute de beaux vers et il éreinte la malheureuse qui les massacre. Cet âge est sans pitié.

Il monte plus haut à certains jours, mais c'est pour s'amuser encore. Au mois d'avril 1784, une étrange rumeur circule dans les rues de Chambéry : on annonce qu'une montgolfière va s'élever dans les airs pour « explorer l'Empyrée » et que X. de Maistre sera dans la nacelle. Dans les salons, les dames ne travaillaient plus qu'à cela : on cousait des étoffes, on collait des bandes de papier sur les coutures, et les langues marchaient encore mieux que les aiguilles. Songez donc : une montgolfière à Chambéry !... J. de Maistre ne sera point de l'expédition : rendre visite aux nuages est un sport qu'il ne pratiquera jamais volontiers. Cependant il ne boude point à l'audace de son frère et il met sa plume au service des nautoniers de l'espace. C'est lui qui rédige le prospectus du voyage, le programme que l'on distribue sur les trottoirs pour allécher les curiosités. Et c'est une pièce très curieuse dans l'œuvre de J. de Maistre : l'imprévu cette fois voisine de près avec l'invraisemblable. J. de Maistre annonce donc dans la

plaquette le voyage projeté et il termine en faisant hommage de l'expédition à « la plus belle moitié de la société. C'est surtout aux dames que nous consacrons cette entreprise, — dit-il. — ...Nous pouvons les assurer que l'expérience aérostatique, exécutée avec prudence n'entraîne aucun danger ; qu'elle n'effraye que les yeux, et que, quand un sylphe malfaisant viendrait dans les airs renverser le réchaud, le ballon aurait toujours un parasol de 55 pieds de diamètre qui nous ramènerait les voyageurs sains et saufs. » Et il invite ces dames à venir jeter un coup d'œil sur le ballon qui se termine : il emploie le vocabulaire de la couture avec une verve intarissable : « Puisqu'elles savent encore allier aux qualités qui font les délices des cercles toutes celles de la *femme forte*, nous ne leur parlerons point une langue inconnue en les priant de venir admirer notre *toile écrue*, l'égalité et le mordant des différents *points de couture*, la rondeur des *ourlets* et nos immenses fuseaux assemblés en *surgets*, jetant au-dehors deux vastes *remplis* qui vont s'unir pour recevoir et fixer sous une couture *rabattue* des cordes robustes, fières de supporter cette galerie triomphale, d'où l'homme, perdu dans les nues, contemple d'un seul regard tous les êtres dont son génie l'a fait roi. » Mais il insiste surtout contre la crise des nerfs : il n'en veut à aucun prix : « Le voyage aérien ne causera à nos dames que cette douce émotion

qui peut encore embellir la beauté. Ainsi nous ne voulons absolument ni cris, ni vapeurs, ni évanouissements ; ces signes de terreur, quoique mal fondés, troubleraient cruellement de galants physiciens ; et les trois voyageurs qui ne manqueront point, en quittant la terre, d'avoir encore l'œil sur ce qu'elle possède de plus intéressant, seraient inconsolables si leurs trois lunettes *achromatiques*, braquées sur l'enclos, venaient à découvrir quelque joli visage en contraction. » Il y a, à travers toute cette réclame, un joli visage en gaieté et qui est en contraste avec la rude figure qui habite nos mémoires. J. de Maistre sera présent à la double ascension. La première tentative n'aboutit point : la montgolfière, aussi revêche qu'un cheval poussif, refusa de quitter le sol, et les bourgeois malicieux de Chambéry en firent des chansons. La seconde fois, tout alla bien : le 6 mai 1784, J. de Maistre est là, au moment où le ballon s'élève ; il serre la main à son frère, il lui dit adieu et il tremble comme une de ces dames dont il raillait les faciles pâmoisons... Une heure plus tard, après une ascension de cinq cents mètres, les aéronautes rentraient à Chambéry dans un cortège drôle : ils avaient débusqué les cochers de leur siège, pour bien prouver qu'ils étaient de taille à se conduire à la fois sur terre et dans les airs. On leur jetait des rubans et des fleurs. On les porta en triomphe sur la place de Lans, et je suis

bien sûr que X. de Maistre dut sentir deux robustes mains qui l'empoignaient et le soulevaient. Et, comme l'étreinte lui était familière, il n'eut pas de peine à reconnaître les bras de son frère.

C'est ainsi que J. de Maistre « s'ennuyait » à Chambéry !... Il y eut pourtant des jours où l'ennui vint et où il se sentit morose. Un plaisir manqué ou menacé lui faisait broyer du noir. Il écrivait à la veille d'un mardi-gras qui s'annonçait mal : « Il s'est élevé une bise noire ou grise qui nous perce comme cinquante millions d'aiguilles de Paris. Ce qu'il y a de vraiment fatal, c'est que, si elle continue de faire la diablesse, elle va nous priver d'une mémorable mascarade... Ce sera une belle chose, Dieu aidant ; mais j'ai peur que quelque cheval ne s'abatte et que les bourgeois ne disent que la chevalerie est à bas. » Un bal ne l'effraie point, un banquet encore moins ; il raffole de la chasse, de la marche, de la pêche. Il fait des vers, il compose des chansons. Et savez-vous par où commence celui dont les ailes planeront demain dans l'éther sublime ? C'est au mois de janvier 1778. Une aimable voisine de campagne, au village de Lémenc, lui a demandé d'être le parrain de son nouveau-né. De Maistre accepte. Et, bras-dessus, bras-dessous, il se dirige vers l'église avec la marraine. Or la route est couverte de verglas, on glisse, on menace de tomber. Alors de Maistre propose à la marraine de

se déchausser; il en fait autant, et, rieurs, cahotants, à pieds de bas, de Maistre et sa commère escaladent la pente qui conduit aux fonts baptismaux.

J'en passe et des plus belles. Non, il faut y renoncer tout de bon. De Maistre n'entra point dans la vie, le front plissé et les lèvres pincées. Il se la figura sous d'autres espèces qu'un long monologue sur les catégories d'Aristote ou les idées de Platon. Il fut un homme et rien d'humain ne lui fut étranger. Vers cette époque-là, des adolescents commençaient d'agoniser au pays de France. Ils étaient tristes à en mourir et sans savoir pourquoi. A Combourg, un enfant rêvait, languissait et songeait au suicide; tous les petits Adolphe, les petits Obermann, les petits René se vouaient au sombre. Et la jeunesse ressemblait en vérité à ce cortège de pénitents noirs que de Maistre voyait, de temps à autre, passer dans les rues de Chambéry vêtus d'un suaire et coiffés de la cagoule. Lui, il fut une belle âme souriante, ouverte à la douceur et à la joie de vivre, une âme chrétienne, robuste, vaillante, qui s'égayait sans se dissiper et qui méditait sans se mettre en deuil. Il était du pays de saint François de Sales et non pas du pays de Rousseau. Et le doux saint ne l'eût peut-être pas engagé beaucoup d'aller au théâtre ou à courir les mascarades, mais je suis bien sûr qu'il lui eût recommandé par-dessus tout d'être gai et d'éviter l'ennui.

II

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Il est écrit que de Maistre hésitera un moment devant la vérité, qu'il aura des illusions comme tout le monde et qu'il ne se fixera sur le roc qu'après avoir essayé des sables mouvants.

Il perd sa mère en 1774, il se marie en 1786. On dirait que, depuis un moment déjà, il échappe à l'autorité de son père, et que des influences d'à-côté agissent sur lui. Le barreau, « l'abominable procédure », les procès de bornage et de mur mitoyen ne sont pour lui que le métier, et un métier ingrat. Il est las de remuer les dossiers poudreux et de plaider l'innocence des clients qui le laissent sceptique. Un jour, un de ses amis, Joseph de Juge, fait son entrée au bureau des substituts. De Maistre va au-devant de lui, lui offre un de ces sacs où les procureurs entassent leur papier timbré, et, ouvrant des narines à humer tout un printemps en fleurs, il lui dit avec une solennité comique : « Vous allez voir, Monsieur, comme cela sent bon ! » Il en a assez de ce parfum de poussière et de moisissures qui ne l'a jamais grisé. Il parcourt lentement les divers degrés de la magistrature. En 1774, il est nommé subs-

titut et cela lui vaut l'honneur de prononcer de ces magnifiques discours académiques qui ennuient à la fois, et presque dans la même mesure, l'orateur et les auditeurs. Si de Maistre s'est vraiment ennuyé un jour et quelque part, je crois bien que ce fut à la barre des avocats et sur son siège de magistrat. L'aigle était en cage ; il aspirait vers l'air libre et les espaces infinis.

Il se console dans les douceurs de l'amitié, et c'est ici qu'il faut placer à ses côtés les trois amis dont les idées vont déteindre sur ses idées.

Le premier s'appelle Gaspard Roze. Le chevalier Roze est un grand jeune homme d'une maigreur ascétique, toujours poudré, toujours frisé, très élégant, et qui décoche avec autant de facilité une pointe mordante qu'un madrigal caressant. Son caractère est de fière indépendance. Un jour, un président piémontais essaie de peser sur sa conscience en un procès politique ; le chevalier Roze se redresse comme sous un affront et répond : « Si vous avez, Monsieur, la honte de le penser, vous devriez avoir la pudeur de ne pas le dire ». Cet homme d'honneur est un libéral. Il aime le roi sans doute et il est très attaché à la religion de ses ancêtres, mais la philosophie du siècle l'a touché légèrement ; il souhaite des réformes et s'offense des privilèges. Il est frondeur et son esprit caustique égratigne aussi bien la figure du roi que celle des nobles et des bourgeois. Il

dit, sans barguigner, de tel discours prononcé par le roi qu' « il ne présente rien de bien élégant ni de délicat », de telle promotion d'officiers qu'elle « humilie le militaire » et que « plus du quart des promus sont des jeunes gens sans talents, sans service, pris sur le pavé ou dans leur famille, qu'ils n'ont jamais quittée ». Le chevalier Roze est un de ces hommes d'avant-garde qui marchent droit devant eux, les yeux fixés très loin, et qui voudraient bien pouvoir reculer quand il n'est plus temps.

Le second ami de de Maistre est Jean-Baptiste Salteur. Il est froid comme les neiges du Nivolet, grave comme le Mont Blanc. Un de ses principes est celui-ci : « Pour être heureux, il ne faut pas être l'esclave de son cœur ni enchaîner sa liberté », et il ne s'enchaîne pas à la fortune des choses qui lui semblent périmées. C'est un royaliste, lui aussi, mais un royaliste épris de plus de justice et de plus de liberté. Il ne songe pas à une révolution, une évolution lente et douce rentrerait plutôt dans ses vœux.

Le plus aimé des trois amis fut Henri Costa de Beauregard, celui que de Maistre nommait « le compagnon, le consolateur de ma jeunesse, l'animateur de mes efforts et l'objet constant de ma tendresse ». Le château de Beauregard se mire dans les eaux bleues du Léman : le lac apporte vers les pelouses la caresse de ses flots et de ses voiles blanches. De là, à travers la ramure des chênes séculaires, on aperçoit la loin-

taine silhouette de Lausanne et les sommets neigeux des Alpes. Il n'y a pas au monde de paysage plus grandiose à la fois et plus gracieux. Quand vient septembre, « le plus beau des trois plus beaux mois de l'année », de Maistre s'enfuit vers le château de Beauregard. Il vient pour le plaisir de causer, de « verber » comme il dit ; il vient écrire aussi, et quand il a jeté quelques idées sur le papier, il les soumet à son ami. Le Marquis Costa est un bon juge, car il est un juge sévère. Il sabre parmi les épithètes et les redondances du jeune orateur : « Ce sont, — lui dit-il, — des mouches placées par mégarde sur le visage de cette aimable prude qui vient faire ses Pâques ». Mais le Marquis Costa a l'esprit moins sûr que le goût. Les vents mauvais qui soufflent de France l'ont touché. Il ne voit pas où commence l'erreur, où finit la vérité dans les choses politiques. Il écrit hardiment à son ami : « Le dogme ne saurait envahir la politique, et les principes, dans cet ordre d'idées, n'ont rien de révélé ». Et l'on sent aussi chez lui de ces candeurs à quoi se reconnaissent presque toutes les victimes de la Révolution. Il croit à l'Assemblée de Versailles ; les discussions des rhéteurs lui semblent de l'héroïsme, les folies de la nuit du 4 août le jettent en extase et il n'a pas assez de fleurs en son jardin pour en couronner le front de Necker. Il en reviendra bientôt ; mais, en attendant qu'il en revienne, il s'égare au pays

bleu de la chimère, et il tâche d'y entraîner J. de Maistre avec lui.

Tels sont les amis de de Maistre. C'est une petite phalange d'esprits « modernes », et d' « âmes sensibles », qui regardent vers l'avenir, ne lui boudent point et s'arrangent volontiers des généreux paradoxes qui commencent de monter vers les sommets de la Savoie.

Et de Maistre se laisse prendre au charme de ses nouveautés. Celui qui ne verra demain dans la Révolution qu'un effort « satanique » lui a souri de loin, et même de près. Il est facile de surprendre, dans les écrits de sa vingtième année, un reflet précis des conversations et des lectures qui étaient communes entre les trois amis. Même dans cet *Eloge de Victor Amédée III* où il y a de si belles pages, on se heurte çà et là à des déclamations qui sentent fortement la philosophie du XVIIIe siècle. Oui, et ce n'est pas un mythe, de Maistre a parlé la langue de Rousseau, et même la langue de Voltaire. Il a nommé Dieu « l'Etre des êtres » et « l'Etre suprême » ; il a fulminé contre les préjugés et les privilèges. Il a écrit cette phrase que Jean-Jacques aurait pu signer : « Les institutions gothiques vont disparaître. Victor amènera par la main la vraie philosophie ; il lui ordonnera de souffler sur les vieilles formules ; et l'ignorance, poursuivie, chassée, insultée dans toute l'Europe, ne se vantera plus que nous sommes ses derniers sujets. » Il a

jeté l'anathème aux bûchers de l'Inquisition, comme ferait aujourd'hui un primaire quelconque inspiré par un manuel quelconque : « N'a-t-on pas poussé l'extravagance et la cruauté, — s'écrie-t-il, — jusqu'à allumer des bûchers, jusqu'à faire couler le sang au nom du *Dieu très bon ?*... Sacrifices mille fois plus horribles que ceux que nos ancêtres offraient à l'affreux Teutatès, car cette idole insensible n'avait jamais dit aux hommes : « Vous ne tuerez point ; vous êtes tous frères ; je vous haïrai, si vous ne vous aimez pas ». Et voici le comble : de Maistre a cru en Rousseau et au *Contrat social*. L'absurde chimère de l'homme primitif, isolé dans ses forêts, sans lien social, et fondant la patrie par l'abdication de sa volonté propre sous le joug de la volonté générale, ce rêve de l'halluciné génevois entra dans l'esprit de de Maistre et s'exprima sur ses lèvres en un lyrisme déclamatoire. Le 1er décembre 1777, il prononce devant le barreau de Chambéry un éloge de la vertu, et tout d'un coup sa voix s'éraille en des notes fausses, criardes à faire hurler tout le bon sens des siècles : « Représentez-vous la naissance de la société ; voyez ces hommes, las du pouvoir de tout faire, réunis en foule autour des autels sacrés de la patrie qui vient de naître ; tous abdiquent volontairement une partie de leur liberté ; tous consentent à faire courber les volontés particulières, sous le sceptre de la volonté générale :

la hiérarchie sociale va se former ». On croit rêver en lisant ces phraséologies sous la plume de de Maistre et l'on se demande si le vieux Président, dont le siège ne vacillait jamais sur le roc des vérités éternelles, ne se disait pas après avoir écouté ces fantaisies de sociologue démocratique : Décidément, ils m'ont gâté mon fils !

J. de Maistre a donc donné dans le libéralisme ; il va maintenant flirter avec l'illuminisme. Vers 1780, il y a dans la ville de Lyon une secte de Martinistes qui l'attire étrangement : ce sont des chrétiens qui oscillent entre l'Eglise et la mystagogie des Alexandrins. Leur chef, Saint-Martin, a longtemps gardé ses croyances et ses pratiques religieuses ; puis, il s'est senti à l'étroit dans la discipline catholique. Il se considère comme le prophète et le précurseur d'un évangile nouveau : « A force de dire *Notre Père*, espérons que nous entendrons un jour dire : *Mon fils* » ; il attendait une révélation inédite, rajeunie au moins et qui restaurerait tout de bon sur la terre le règne de Dieu. Il a de nombreux disciples à Lyon : de braves gens qui rêvent d'un christianisme épuré et d'un retour aux origines évangéliques. Ils sont doux et humbles de cœur, pieux, pacifiques, prompts à l'extase et convaincus que tous les mystères vont se dévoiler à leurs yeux. Dieu leur est familier, ils communiquent avec les esprits, la nature est toute prête à leur livrer ses secrets.

Lyon est le centre d'une active propagande ; c'est là que Saint-Martin publie ses ouvrages : *Des Erreurs et de la vérité* et l'*Homme de désir*. De Maistre se rend à Lyon de temps à autre. Il y va par curiosité d'abord : « Voir ce qui se passe là » il résiste difficilement à cette tentation. Et puis il est en sympathies secrètes avec cette école qui accentue la réaction contre les sarcasmes froids de Voltaire. Celui-ci ne décolérait point quand il parlait de Saint-Martin ; après avoir lu *Les Erreurs et la vérité*, il écrivait à d'Alembert : « Je ne crois pas qu'on ait jamais rien imprimé de plus absurde, de plus obscur, de plus fou, de plus sot ». Des idées qui font écumer Voltaire ont quelque chance de séduire J. de Maistre. Il est donc séduit. Il fait le voyage de Lyon, il le fait plusieurs fois. Il assiste aux réunions des Martinistes, et, trente ans plus tard, il ne rougira point d'avouer qu'il y a pris plaisir. Quand paraît l'*Homme de désir*, sa sœur Thérèse se permet quelques objections contre le livre au nom du bon sens et de l'orthodoxie religieuse ; elle raille particulièrement cette théorie des nombres que Saint-Martin développe avec complaisance ; J. de Maistre réplique aussitôt : « Tu dis que ce prophète te paraît tantôt sublime, tantôt hérétique, tantôt absurde. Le premier point ne souffre point de difficulté. Je nie formellement le second et je m'engage à soutenir son orthodoxie sur tous les chefs... Sur le troisième point, je n'ai rien à te

dire, ou, si tu veux, je te dirai qu'il est très certain qu'avec une règle de trois on ne peut pas faire un ange, ni même une huître, ou un savant du café Blanc. Ainsi ce prophète est fou, s'il a voulu dire ce que tu as cru : mais s'il a voulu dire autre chose ?... » Il ne se rend donc point encore. C'est en 1790 : bien des chimères sont déjà expulsées du cerveau de de Maistre ; celle-là est plus obstinée.

Il ne faut rien exagérer d'ailleurs. De Maistre ne fut jamais un Martiniste proprement dit. Il n'a rien laissé de ses croyances catholiques dans les assemblées de Lyon. En 1816, il écrira de Saint-Pétersbourg : « Je consacrai jadis beaucoup de temps à connaître ces Messieurs (les Illuminés). Je fréquentai leurs assemblées ; j'allai à Lyon pour les voir de plus près ; je conservai une certaine correspondance avec quelques-uns de leurs principaux personnages. Mais j'en suis demeuré à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, non cependant sans avoir acquis une foule d'idées dont j'ai fait mon profit ». Mais enfin il faudra bien qu'il massacre un jour ce qu'il a commencé par vénérer. Il lui faudra combattre cet illuminisme qui le séduisit d'abord. Tous ces voyages à Lyon ne lui furent utiles qu'en lui faisant connaître un adversaire de l'avenir. Il avoue, le 20 janvier 1816, dans sa *Correspondance diplomatique* : « Je suis si fort pénétré des livres et des discours de ces hommes-là qu'il ne leur est pas

permis de placer dans un écrit quelconque une syllabe que je ne la reconnaisse ». Il affiche donc sa science de la secte : qu'il soit félicité, puisqu'il y tient, mais félicité deux fois ! Une fois pour la connaître si bien, une fois pour s'en être évadé de bonne heure.

Tous ces tâtonnements révèlent une jeunesse sollicitée en des sens divers. L'esprit de J. de Maistre n'a pas encore trouvé ses assises immuables, son orientation juste. Il oscille et vacille. Il est en harmonie avec ce temps où les têtes les plus saines ont au moins des commencements de vertige et ne se fixent dans le vrai décisif qu'après des expériences et des déceptions.

Ce n'est pas tout encore. Le jeune de Maistre ira très loin sur cette voie d'erreur, si loin qu'on finit par le perdre de vue et qu'on ne le reconnaît plus. Est-il possible d'imaginer cette chose extravagante : J. de Maistre franc-maçon?... J. de Maistre, grand orateur de la loge des *Trois Mortiers* de Chambéry ?... Ce seul fait permet de juger une époque : la société d'alors fait songer à quelque femme nerveuse, en crise permanente ; elle n'est plus la maîtresse de sa raison, de son bon sens ; elle est à la merci d'une sensibilité maladive et de ses imaginations folles. Elle a le mysticisme de la liberté, de l'égalité, de la philanthropie, et, chaque fois que l'on prononce devant elle ces mots nouveaux, elle entre aussitôt en des con-

vulsions mélodramatiques. Extérieurement, la loge maçonnique n'est qu'un sanctuaire de fraternité ; alors, par amour pour le genre humain, on joue à la truelle, comme à Trianon on jouait à la houlette pastorale et au petit pot de beurre. A Paris, la *Mère loge écossaise d'adoption* compte parmi ses membres Mme de Montalembert, Mme de Bouillé, Mme d'Hinnisdal, et Mme de Las-Cases. Marie-Antoinette écrit à la princesse de Lamballe qui se distrait à ce jeu dangereux : « J'ai lu avec intérêt ce qui s'est fait dans les loges maçonniques... Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées en délivrant des prisonniers et en mariant des filles... » On dote des filles et on délivre des prisonniers ; tout le reste s'efface devant cette enseigne de philanthropie, et les nobles, les catholiques, les prêtres mêmes encombrent ces banquets et ces réunions d'où sortira bientôt le mot d'ordre des spoliations et des massacres... Il y a donc une loge à Chambéry, et J. de Maistre se fait affilier en 1773. Ma foi ! il n'y voit pas plus de mal que Marie-Antoinette et que la princesse de Lamballe. Il écrit au baron Vignet des Etoles qui s'étonne de le voir en cette galère : « L'unique chose qui me fâche, c'est de vous voir parler sérieusement de cette niaiserie de franc-maçonnerie, enfantillage universel en deçà des Alpes, dont vous auriez été si vous aviez vécu parmi nous, et dont je me mêlais si

peu… que j'ai reçu un jour une députation pour savoir si je voulais être rayé de la liste… » Il n'attache donc pas grande importance à cette « niaiserie » ; au fond même, je crois qu'il y est allé surtout pour voir ce qui se passe là-dedans. Mais c'est déjà trop qu'il y aille, et trop surtout que, le 13 octobre 1774, il signe un placet adressé au Grand-Orient de Londres par la loge de Chambéry et de solennelles calembredaines comme celle-ci : « Vous qui n'avez jamais entendu retentir à vos oreilles la voix tonnante d'un souverain absolu ! Vous qui pouvez, dit-on, tout ce qui n'est pas injuste ! Songez que l'univers est plein d'hommes qui n'ont que la volonté de libre, parce qu'on ne connaît pas de moyen pour l'enchaîner. A Londres, quand le souverain lève le bras, vous mettez la grande Charte entre vous et lui ; son sceptre se brise sur ce bouclier, ou, s'il ne se brise pas, c'est votre faute. Mais ailleurs, dès que le Maître a parlé, tout ce qui ne plie pas est écrasé et il n'y a plus de remontrances à faire ni de distinction à proposer : la gloire est dans l'obéissance et la moindre contravention devient dangereuse ». Comprenne qui pourra : le nom de J. de Maistre est au bas de ce placard où les « trois points » gémissent, tonnent, implorent, en un amphigouri qu'ils ont à peine perfectionné depuis. En fin de compte, il était temps que quelqu'un l'arrêtât sur cette route où il s'emballait avec la belle insouciance de ses vingt ans. Déjà, il était

suspect à la Cour de Turin ; on l'accusait, non sans motifs d'ailleurs, d'être enclin aux idées nouvelles. Le mot de *jacobinisme* fut même prononcé un jour. On exagérait cette fois, mais il prêtait le flanc à ces malveillances outrancières. Le Roi intervint : il demanda la liste des maçons de Chambéry. De Maistre revendiqua l'honneur de porter lui-même à Turin le catalogue suspect. Le Roi lut : « Voilà, — dit-il, — des noms qui suffisent pour me rassurer, mais en ce moment où toute réunion est suspecte simplement comme réunion, on ne doit point s'assembler ». De Maistre donna sa parole et termina brusquement sa carrière maçonnique.

Peut-être fallait-il qu'il eût ces naïves illusions. On ne déteste jusqu'à l'horreur que ce qu'on a commencé par estimer. Il faut souvent avoir cru en quelqu'un ou en quelque chose pour le bien connaître, et, alors l'hostilité est plus vive, comme si le déçu voulait se faire pardonner son erreur initiale. De Maistre va déclarer à la Révolution une guerre sans merci. Il l'insultera, il la bafouera : il sera impitoyable à ses paradoxes, à ses dogmes, à l'ivresse des chimères et du sang. Il ne sera pas seulement, comme a dit Sainte-Beuve, « un Voltaire retourné » ; il sera à l'antipode de Jean-Jacques, le contradicteur forcené des rhéteurs vides et violents qui vont mettre la France d'abord, l'Europe ensuite, à feu et à sang. La Révolution sera pour lui, non pas une erreur quelconque, mais

l'Erreur totale, radicale, monstrueuse. Il a raison contre elle ; mais, s'il met dans la lutte une telle âpreté de conviction et de satire, c'est sans doute qu'il veut avoir raison contre lui-même et qu'il venge en ces fureurs expiatoires un peu de sa jeunesse crédule au mensonge et indulgente au mauvais rêve.

III

Lorsque de Maistre revint de Turin, il n'était que franc-maçon démissionnaire. D'une démission et même d'une soumission à une conversion, il y a souvent un assez large espace. Il va se hâter de le franchir et de dissiper les nuées qui obscurcissent légèrement son esprit.

Il se marie en 1786, et le mariage est presque toujours la fin de la jeunesse. Il y a bien des façons de vieillir ; celle-là n'est pas la moins efficace. Il faudra cependant des coups de tonnerre dans le ciel pour que de Maistre se libère tout de bon des illusions sur lesquelles il a vécu. De sourds grondements lui révèlent l'approche de l'orage ; il écoute, il est inquiet, il se signe en bon chrétien qu'il fut toujours. Et l'on arrive ainsi, par des alternatives de confiance et d'effroi, aux événements de 1789.

Ce ne sont que des phrases d'abord et de

beaux gestes de théâtre : de Maistre sourit. Ce sont ensuite les émeutes dans la rue, les massacres déjà : de Maistre devient grave. Et tout d'un coup ce sont des atteintes à l'autorité royale, la journée du 5 octobre et l'assaut des harengères contre les grilles de Versailles. Alors de Maistre bondit. Un flot âcre lui monte aux lèvres, et ses indignations sont à une telle gamme qu'il est impossible de les reproduire ici. La crapule des ruisseaux déferle sur les marches du trône et de Maistre la peint dans la réalité de sa physionomie et de ses mœurs. Il écrit à Henry Costa, — mais je choisis dans ce torrent d'injures ce qu'on peut recueillir — il écrit : « Le croiriez-vous, mon cher ami ? Mounier a vu, a bien vu, avec son œil droit et son œil gauche, des femmes de Paris qui venaient de prendre du pain dans les cuisines du Roi, tremper ce pain dans le sang des gardes du corps égorgés et le manger ensuite. Le joli peuple !... Quand les ambassadrices furent introduites auprès du Roi, elles lui demandèrent d'abord du pain ; il leur dit : « Mes pauvres femmes, je n'ai pas de pain dans ma poche, mais vous pouvez aller dans les offices, vous y trouverez des provisions ; pas autant qu'autrefois, mais enfin vous y prendrez ce qui s'y trouvera. Puis le Roi de France et de Navarre mit la main dans sa poche et leur donna sept louis, c'était tout ce qu'il avait dans ce moment ; mais ce don et cet air de bonté avaient fait trop d'im-

pression sur ces nobles dames, qui s'avisèrent de laisser éclater trop de sensibilité en sortant ; les autres femmes les accablèrent d'injures et de coups, et, entre autres gentillesses, leur donnèrent le fouet chez le Roi. Jamais le salon d'Hercule n'avait vu cérémonie de ce genre... Que vous dirai-je, mon cher ami ? ma foi est ébranlée ; au secours ! assistez-moi ! ma tête fermente toujours sur toutes ces affaires au point que quelquefois je n'en dors pas. » Et cela continue durant une page encore, une page d'ironies violentes, d'anathèmes courroucés contre la « canaille » de Paris « Quittons Paris ! — s'écrie-t-il enfin, — quittons Paris ! Quittons ce gouffre immonde où Mirabeau braille en vrai Lucifer ». De Maistre avait rêvé ; il avait fait un beau songe de pastorale. Il s'éveillait maintenant : au lieu de moutons et d'agneaux enrubannés, il avait sous les yeux des loups aux dents longues et rouges. Au lieu de bergères, on lui présentait les poissardes de la Halle. Et tout tremblait déjà,... et ni le Roi, ni la Reine n'étaient en sûreté dans le palais de Versailles. De Maistre avait fait un rêve et il se réveillait dans la boue et le sang. Son état d'âme est une façon de paroxysme où il y a de la douleur, de la honte, de la colère et un cruel sentiment d'impuissance. L'homme nouveau naît chez lui, et ce sont ses bouillonnements intérieurs, des secousses, de violents soubresauts, qui ne lui laissent pas la maîtrise de sa

pensée. Henry Costa lui écrit sur les choses de France ; il répond : « En m'écrivant deux pages de politique, vous avez jeté un boulet rouge sur un magasin à poudre. Je suis *monté* sur cet article au delà de toute expression, et même je vois là, devant moi, douze ou quinze pages écrites qui en appellent d'autres. Mais je suis seul, mal placé, découragé... Je me dis quelquefois et même souvent que je ne suis rien, que je manque de tout, que les occupations de mon état me paralysent. Je le crois même parfaitement pendant un jour, une semaine, un mois entier ; mais ensuite j'éprouve des élancements, des exaltations où il me semble que tout n'est pas faux. C'est ainsi que, ballotté entre la stupeur du dégoût et les accès de l'enthousiasme. je ne vois rien de clair sinon que je ne sais ce que je suis ». Et il jetait sur le papier des fragments de méditations politiques, des pensées, des anathèmes, des prophéties où ses amis, et lui-même tout le premier, avaient quelque peine à reconnaître le candide libéral de l'avant-veille. Et voilà déjà que les crimes succèdent aux actes de folie : la France, cette France que de Maistre adore, se transforme après quelques mois en un cirque où les maniaques vocifèrent et les bouchers égorgent. Des bandes de brigands incendient les châteaux et font peser une terreur sombre sur toute la province. Des diligences qui arrivent à Chambéry, il voit descendre des femmes, des enfants,

des vieillards : ce sont les émigrés qui fuient et qui apportent avec eux le frisson d'épouvante dont ils sont saisis. De Maistre voit tout cela, et le songe idyllique qu'il avait caressé s'évanouit tout de bon. Ses lettres à Henry Costa ne sont plus que des élégies ou des cris de colère. Il appelle la Législative « le grand tripot du Manège », les députés, « des législateurs *bébés*. » Il vient de lire le livre de Burke sur la Révolution. A la bonne heure ! il aime cette raison froide et éloquente qui ne fait point grâce à l'erreur : « J'en ai été ravi, — écrit-il à Henry Costa, — et je ne saurais vous exprimer combien il a renforcé mes idées anti-démocratiques et anti-gallicanes. Mon aversion pour tout ce qui se fait en France devient de l'horreur ; je comprends très bien comment ces systèmes, en fermentant dans des têtes humaines, se tournent en passion : croyez qu'on ne saurait trop abominer cette abominable assemblée... Voyez comment trente ou quarante drôles exécutent ce que ni le Prince Noir, ni la Ligue n'ont pu faire : les massacres, les pillages, les incendies ne sont rien, il ne faut que peu d'années pour guérir tout cela ; mais l'esprit public anéanti, l'opinion viciée à un point effrayant : en un mot, la *France pourrie*, voilà l'ouvrage de ces Messieurs. Ce qu'il y a de vraiment déplorable, c'est que le mal est contagieux et que notre pauvre Chambéry est déjà bien taré ».

Il ne se trompait pas ; la Savoie était contaminée par l'erreur révolutionnaire. A Chambéry, un petit journal, *Le Réveil de la Marmotte*, poussait le pays à s'unir à la France. Au mois d'août 1790, le commandeur Curti est trouvé mort dans les eaux de l'Albane. Curti est l'ami du peuple, une sorte de magistrat « bon juge », qui affiche des idées libérales et un grand amour pour le peuple. On croit à un suicide ; le clergé refuse à son cadavre la sépulture chrétienne, il l'accorde ensuite, mais discrète et sans pompe. Et les obsèques se transforment en un triomphe. Et, le lendemain, un pamphlet circule dans les rues de Chambéry dont la langue et le ton étaient déjà au diapason des feuilles jacobines de Paris : « Il est mort, — disait le placard, — il est mort, l'homme public, ami des hommes… l'ami du peuple et du roi !… Il est mort martyr de la vérité et de la justice ! — Triomphez, nobles ignobles, caste parasite pour qui l'honneur n'est que l'orgueil ; il était trop au-dessus de toi pour descendre à cajoler tes vices et ta nullité ! — Triomphez, ignorants et fourbes égoïstes qui ne voyez et ne cherchez dans vos places qu'un aliment à votre vanité et à votre ambition. —Triomphez, surtout, vous petits et vils despotes des finances, tuteurs insolents des communes que vous déchirez et mutilez à volonté, chétifs calculateurs, absurdes et atroces politiques, pour qui la fourberie est sagesse et l'inhumanité vertu ; vous

étiez tous ses ennemis naturels. — Mais triomphez encore, vous tous, tyrans oppresseurs qui trompez, qui souillez depuis si longtemps les vertus d'un bon roi, qui ne connaissez pour lois que le poids de la force qu'il vous confie. — Vous tous enfin qui avez la lâcheté de poursuivre de vos traits envenimés, dans la nuit du tombeau, celui que votre rage y précipita, lisez ces mots qui contiennent tous les éloges et montrent tous les forfaits : « *La Savoie pleure la mort du vertueux Curti.* » Je me représente de Maistre lisant ce pamphlet avec le chevalier Roze et Salteur : ils se regardent, ils sont anxieux, ils se demandent si c'est bien cela, le cher amour de l'humanité dont ils ont tant discouru. Ils avaient tout prévu, excepté ces cris de rage, cette ruée des haines et ces dents rageuses que l'on commençait de leur montrer. « Je vous dis qu'ils sont fous ! » s'écrie de Maistre dans une lettre à Henry Costa. Et les plus fous, ce sont encore peut-être ceux qui ont en mains l'autorité nécessaire pour imposer silence aux forcenés et qui ne s'en servent pas. Il assiste à un double drame : en bas, la crise de la fidélité ; en haut, la crise de l'autorité. Le Roi, par sa faiblesse, se fait le complice inconscient de l'émeute. De Maistre s'attriste de cela plus que de tout le reste : « Le gouvernement, — écrit-il à Henry Costa, — est dans une attitude de terreur très déplacée, et, quand on tremble, le moyen de faire trembler !...

Voilà, mon cher ami, comment les choses vont, avec tant de moyens de les bien diriger. Quand je vois tant de faux pas, tant de dangers où l'on se jette volontairement je suis quelquefois comme le Misanthrope : « *J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond.* » Et la comédie continue : les brochures paraissent qui invitent la Savoie à se donner à la France ou à la Suisse, et le ministère ne répond même pas. De Maistre constate même que les traîtres ont des complices dans le gouvernement lui-même, qu'on les encourage en dessous, si on les blâme en public. Alors, les bras lui tombent et il se répète le vers du poète ancien : *Quos vult perdere Jupiter dementat.*

Nous approchons du terme. La Révolution prend prétexte de la présence des émigrés à Turin et le général Montesquiou encercle la Savoie. De Maistre tressaille une minute au coup de clairon qui réveille son pays. Le spectacle ne manque pas de grandeur. « Des dignes gentilshommes savoyards, — écrit le marquis Costa de Beauregard dans *Un Homme d'autrefois*, — décrochaient leurs rapières, rajustaient leurs uniformes et dételaient la charrue pour remettre sur le pied de guerre le vieux cheval qui, avec eux, avait passé sa jeunesse au service du Roi. Paysannes et bourgeoises embarquaient leurs maris et leurs enfants comme de vraies Romaines. Chacun en arrivant au camp rivalisait d'entrain et d'activité ; c'était avec la

plus admirable désinvolture que les riches et les pauvres se ruinaient en équipages. Nos soldats, disait le marquis Henry, mettent leur dernier sou à faire aiguiser leurs sabres. » De Maistre tressaille et il s'attriste aussi, car les esprits sont incertains. On parle trop et « cent mille feuilles de papier ne suffiraient pas à rendre les discours courants. » Les traîtres se remuent, les meneurs se multiplient. « Tout ceci ne vaut pas le diable ! » écrit-il à son ami Costa, et il observe, le cœur partagé entre mille sentiments contradictoires... L'attente n'est pas longue d'ailleurs : dans la nuit du 21 au 25 septembre 1792, Montesquiou coupe en deux l'armée piémontaise et entre sans coup férir dans la ville de Chambéry.

Alors écoutez ce qu'a vu et entendu de Maistre : il a vu le Sénat et le corps municipal de Chambéry aller au-devant de Montesquiou, lui offrir les clés de la ville et prêter serment de fidélité à la nation française ; il a vu le peuple arborer la cocarde tricolore en chantant : « Vive la France ! vive la liberté ! » Il a entendu la fanfare de la Légion des Allobroges jouer sous ses fenêtres le *Chant de l'Armée du Rhin*. Il a vu ce spectacle lamentable qu'il décrit dans son *Discours à la marquise Costa sur la mort de son fils* : « Qui pourrait sans frémir se rappeler ce moment, cette dissolution terrible et subite de toutes les autorités, espèce d'agonie qui précède la mort, la joie transparente des lâches

et des traîtres, l'inexprimable douleur des bons, cette force indéfinissable qui entraînait tout, même la valeur, ce fracas sinistre de toutes les colonnes qui s'abîmaient à la fois devant le drapeau tricolore, et la fidélité sans armes, meurtries sous ces ruines, prenant tristement son vol vers les Alpes. » Il a vu tout cela. Et puis, il est rentré chez lui, dans sa maison vide, car sa femme et ses enfants sont partis depuis trois jours déjà. En son salon, il a regardé le buste de son père sur le socle duquel Xavier a gravé cette inscription : *Incorrupta fides nudaque veritas*. Les morts ont parlé en son âme, tous ces morts qui, sur le sol de France aussi bien que sur le sol de Savoie, furent les servants de l'honneur et de la vérité. Ils ont parlé et il a obéi. Il est sorti de sa maison, il est monté à cheval... et il est parti, fidèle à son tour, fidèle jusqu'à l'holocauste à ces deux choses qui seront désormais et pour toujours la lumière de sa vie : l'autorité légitime et la vérité intacte.

*
* *

A quelques jours de là, le 25 septembre au matin, il avait rejoint sa femme et ses enfants. La petite caravane arriva au sommet du col du Petit-Saint-Bernard. Soudain une tempête se déchaîne : le tonnerre gronde, les nuages se

heurtent et s'effondrent en un tourbillon d'éclairs lugubres. La montagne est comme secouée sur sa base, et les troupeaux effarés s'enfuient des pacages en meuglant, en bêlant. De Maistre ne bronche pas. Il dit à sa femme : « Ma chère amie le pas que nous faisons aujourd'hui est irrévocable ; il décide de notre sort pour la vie. » Et, le soir, il jette sur son carnet de voyage ces simples mots : « Passage du Saint-Bernard. Ma femme et mes enfants souffrent beaucoup de la tourmente ». Il a souffert, lui aussi, mais il n'en dit rien, et il ne regrette rien. Stoïquement, noblement, il se sacrifie à son Dieu, à son Roi, à sa patrie. Il accepte l'exil, la spoliation, la solitude pour le plaisir exquis de rester fidèle. L'erreur de sa jeunesse était bien réparée... *Incorrupta fides nudaque veritas*.

CHAPITRE III

J. de Maistre en face de la Révolution

J. de Maistre a donc quitté la Savoie au mois de septembre 1792. Quelque temps après, sur la prière de sa femme et pour sauver de la confiscation le patrimoine de ses enfants, il y rentre. Mais la Révolution lève un impôt de guerre sur la Savoie ; il le refuse, en déclarant qu'il ne donnera pas un sou pour combattre l'armée royale. Il est suspect, il n'a plus qu'à fuir. Il reprend donc le chemin de la Suisse et s'installe à Lausanne où Mme de Maistre et ses deux enfants aînés le rejoignent bientôt. Constance vient de venir au monde ; il l'a entrevue dans le berceau, il ne la reverra que vingt ans plus tard.

Sur le cahier où il note au jour le jour ses impressions, on trouve cet hémistiche de Virgile, à la date du 20 janvier 1793 :

Novus rerum nascitur ordo.

De Maistre n'inscrit pas seulement une date de l'histoire, mais la grande date de sa vie. Il recule devant la Révolution, mais cette retraite n'est pas la fuite d'un vaincu. Jusqu'alors son génie ne s'est révélé que par des éclairs intermittents ; il va désormais éclater et rayonner dans toute sa force. Un duel commence : l'esprit de de Maistre d'un côté ; de l'autre, l'esprit révolutionnaire. Deux radicalismes sont en présence : le radicalisme du bon sens et de la foi catholique, le radicalisme de l'impiété et de l'anarchie, le radicalisme de l'ordre et le radicalisme du désordre. Durant vingt-cinq années, ils se heurteront et se combattront. Et si bien couverte qu'elle soit par les triomphes insolents de la force et de l'erreur, on entendra la voix de de Maistre qui proteste, qui refuse d'accorder au sophisme le droit du sceptre et qui prophétise la fin de son règne. Le génie de de Maistre est né : à Chambéry, c'était l'aurore ; à Lausanne, ce n'est pas encore le plein midi, mais c'est déjà le plein soleil. Il n'y a plus d'ombre, plus de nuages ; et le mot du Psalmiste me revient à l'esprit : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*. L'astre s'est levé pareil à un géant pour parcourir sa course.

I

Les années qui vont de 1793 à 1802, ne sont qu'un long et pénible calvaire. Le décor change, le supplice est le même. Il est nécessaire de les reconstituer, d'abord, pour comprendre sous quelle pression d'expériences douloureuses a jailli la pensée de J. de Maistre.

En 1793, Lausanne était le rendez-vous d'une société brillante qui avait passé la frontière et attendait là la fin de la *giboulée*, car pour tout ce monde la tourmente ne durerait pas plus qu'une averse de mars. On croise dans la rue de vieux gentilshommes qui s'en reviennent de l'armée de Coblentz, des femmes tristes d'avoir vu l'échafaud de trop près et qui portent le deuil de quelques chères victimes. D'autres exilés sont moins abattus : ils ont de l'esprit et une heure de conversation les distrait de beaucoup de souffrances. L'historien anglais Gibbon a planté à Lausanne sa tente voyageuse, et la terrasse de son hôtel réunit ces proscrits qui se consolent avec des épigrammes de la perte de tout. On y entend l'abbé Raynal qui crie en causant, se fâche en discutant et qui met beaucoup de l'eau du lac de Genève dans son lourd vin rouge d'encyclopédiste. On y ren-

contre le prince de Ligne, l'abbé de Bourbon, le fameux Heller, et, de temps à autre, Necker et Mme de Staël. Tout ce monde est aux écoutes sur les nouvelles qui viennent de France ; on cause, on jacasse, on maudit, on prophétise ; et l'éclat de rire qui monte parfois de la terrasse de Gibbon montre bien que, si toutes ces victimes ont souffert, la souffrance ne les a point guéries.

J. de Maistre tombe au milieu de cette société frivole. La conversation est pour lui une habitude et un besoin. Il se passerait plutôt de dîner que de causer. Il cause donc, et surtout il observe. Il apporte dans ce tourbillon et ce papillotage la gravité de sa figure, de sa pensée et de son âme meurtrie. Rien ne l'éblouit, ni le théâtre, ni les salons. Il a l'audace de s'endormir pendant que Mme de Staël jette les fusées de son esprit. Ferme, en garde, carrément assis sur le bon sens, un sourire narquois aux lèvres, on le prend ou on le laisse pour un Savoyard dont il n'y a rien à tirer. Peu lui importe. Il écrira un jour : « Je laissai crier les émigrés qui nous entouraient, sans vouloir jamais tirer l'épée ». Il n'était pas venu pour le plaisir de ferrailler, mais pour regarder, pour écouter et pour comprendre. Un livre remuait en son cerveau ; tous ces hommes et toutes ces femmes en étaient les collaborateurs inconscients : « Chaque jour, il grossit sous sa main », écrivait-il à Vignet dès Etoles. La colonie française

de Lausanne lui fournissait des matériaux imprévus.

La Révolution pose là, devant lui : il lui suffit d'ouvrir les yeux pour la voir dans l'horrible réalité de ses sophismes et de sa barbarie. Raynal se frappe la poitrine, après avoir de longue main préparé le désordre ; il dit maintenant : « Mes yeux se sont remplis de larmes quand j'ai vu les plus vils, les plus méchants des hommes, employés comme instruments d'une utile Révolution, quand j'ai vu le saint nom de patriotisme, prostitué à la scélératesse et à la licence, marcher en triomphe sous les enseignes de la liberté... J'ai cherché les principes conservateurs des propriétés, et je les ai vus attaqués ; j'ai cherché sous quel abri reposent la liberté, la sécurité individuelle, et j'ai vu l'audace toujours croissante de la multitude attendant, invoquant le signal de la destruction, que sont prêts à donner les factieux... La France entière présente deux tribus très prononcées : celle des gens de bien, des esprits modérés est éparse, muette, consternée ; tandis que les hommes violents se pressent, s'électrisent et forment les volcans redoutables qui vomissent tant de laves enflammées ». Raynal a écrit cet acte de contrition ; il l'a adressé à l'Assemblée Constituante. Depuis lors, son repentir n'a fait que croître : de Maistre a devant lui le coryphée de la philosophie écœuré par les hideurs de la Révolution. Et Necker

n'est pas plus fier que Raynal. Et Mme de Staël est plus navrée que tous les autres. Si bien que tous les prophètes et tous les assembleurs de nuées sont maintenant descendus de leur tour idéale, très surpris de patauger dans la boue et le sang après avoir plané entre ciel et terre.

De Maistre regarde toujours les épaves que le flot révolutionnaire jette sur la rive suisse : épaves d'idéologies déçues, épaves de fortunes brisées, épaves de cœurs meurtris. Il en est une qui l'attriste jusqu'aux larmes. Henry Costa est à l'armée de Savoie : sa femme est installée à Lausanne. De Maistre lui a cherché et trouvé un petit nid où elle attend la fin de l'orage. La pauvre femme écrit à son mari : « Oh ! Henry, que me dites-vous d'aimer mon intérieur, de m'y plaire parce que vous y viendrez ! Vous me demandez ce qu'il est. Hé, mon Dieu ! je n'en sais rien, je ne le connais pas. Depuis un mois, je ne l'ai pas regardé... Que m'importe tout cela ! Cependant, Henry, j'ai là sous ma fenêtre un pauvre petit rosier venu par hasard au milieu des orties, comme ton image au milieu de mes larmes, mon mari bien-aimé... » Un rosier, il ne lui restait que cela des parterres de Beauregard. Et il n'y avait plus que des épines sur ce rosier. Le fils aîné de la marquise, Eugène Costa, est mortellement blessé au combat de la Saccarella, et c'est de Maistre qui est chargé d'annoncer la nouvelle à la triste mère. Il faut qu'il console ici, qu'il console là-

bas, que son cœur soit partout, et partout impuissant à fermer les plaies faites par la Révolution. Il écrit à Henry Costa : « Cher ami, que ne puis-je pleurer à Lausanne et à Coni... Il me semble que vous m'êtes plus cher depuis que je ne vois rien dans le monde de plus infortuné que vous. » De Maistre pleure, de Maistre se dévoue ; et, ne sachant plus que faire, il écrit une élégie (1) mouillée de larmes sur la mort du jeune héros. Mais qu'est-ce que cela ? Que peuvent les larmes et le chant de l'amitié pour panser de telles blessures ? Il ne sait que dire à la Mère Costa : « Pleurez, ah ! pleurez sans cesse l'ange que le Ciel vient de vous ravir. Au lieu de vous dire : *Ne le pleurez plus* ! je veux vous dire pourquoi vous devez le pleurer encore. Je sais que la plaie de votre cœur saignera longtemps ; je sais que vous ne jouissez que de ce qui peut entretenir votre douleur ; je sais que vous ne voulez pas être consolée parce qu'il n'est plus. Laissez donc approcher de vous l'amitié compatissante, laissez-la poser une couronne de cyprès sur l'urne de votre fils. Comment pourriez-vous la repousser ? elle ne veut que s'attrister avec vous ? » Et sur la tombe du pauvre enfant il jette la gerbe de lis dont les Anciens ont parlé : *Manibus date lilia plenis*... Durant trois années, de Maistre demeure à son poste de consolateur.

(1) *Discours à la Marquise de Costa, sur la mort de son fils.*

Enfin Costa arrive à Lausanne : la Marquise et de Maistre vont à sa rencontre. Et la scène est digne d'une tragédie grecque. La Marquise en deuil se jette dans les bras de son mari : elle ne sait que dire : Henry ! Henry ! Ils se tiennent serrés l'un contre l'autre, elle sanglotante, lui se raidissant dans un effort surhumain. Ni l'un ni l'autre n'osent prononcer le seul nom qui soit sur leurs lèvres. Et de Maistre est là qui regarde à travers les larmes et qui, de ce tableau de souffrance, s'élève jusqu'à la région des causes et des principes... Ah ! qu'elles sont donc barbares, — et par conséquent elles sont fausses — les idées qui brisent ainsi les cœurs, ouvrent des tombes, dispersent les familles et ne produisent sur leur route que la mort et des ruines...

Et les spectacles se multiplient dont un seul suffirait à faire toucher du doigt la cruelle absurdité des sophismes qui triomphent. Chaque soir, de Maistre se rendait chez Henry Costa et la conversation revenait toujours sur le même sujet, sur la politique, sur la guerre, sur les événements de France. Un jour, après un de ces entretiens auxquels les circonstances prêtaient une sorte de mélancolie tragique, Henry Costa emmena de Maistre vers la rive du Léman. Et tout d'un coup la pensée du château de Beauregard assaillit le marquis exilé et dépouillé : « Le souvenir de mes vieux murs m'obsède, — disait-il. — Je ne sais ce qui me

retient de sauter dans cette barque et d'aller à eux tout de suite ». Quelques jours après, les deux amis mettent à la voile et cinglent vers la demeure abandonnée. Les paroles sont tristes sur les flots : « Vous me faites songer à Job, — dit de Maistre, — c'est bien le vent du désert qui a ébranlé votre maison ». Et il développe des pensées de philosophie religieuse. Il parle de la Providence et du mystère de l'expiation par les larmes et par le sang. Henry Costa écoute, mais il comprend à peine. On débarque, on grimpe la rampe qui du lac mène au château. Les abords de la maison sont encombrés de poutrelles noircies, de tuiles brisées et de plâtras. Il n'y a plus de fenêtres aux murailles et les portes sont à demi enfoncées. Le tableau est si lamentable que Costa se laisse tomber, à bout de forces. « Courage, Henry ! Souvenez-vous de Job ! », murmure de Maistre. Et voilà que soudain quelque chose comme un fantôme se dresse au milieu des ruines. Une voix bizarre crie : « Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! », et elle chante la *Marseillaise*. Costa et de Maistre frissonnent d'épouvante. Et la voix continue : « Ça faisait un beau feu quand ils l'ont brûlé. Le marquis, ils l'ont chassé ; c'était un aristocrate. Je suis le maître ici. » Et Costa reconnaît enfin un pauvre idiot, autrefois recueilli par lui au château, et qui est maintenant le maître de Beauregard... Toute la Révolution était là : une demeure incendiée ; un pauvre fou

chantant sur les ruines un refrain sanguinaire ; et, à côté, des victimes des proscrits, des martyrs. Quelle vision et quelle page d'histoire ! De Maistre définira un jour la Révolution « un grand et terrible sermon que la Providence a prêché aux hommes ». Le premier point était pour les grands, le second point pour les peuples. De Maistre lisait là le premier point ; et, prenant doucement le bras de l'ami accablé, il l'entraînait, il le ramenait en lui disant : « Ce que Dieu fait n'est point sans raison pour votre bien. Levez-vous, Henry ; c'est Dieu qui fait chanter là-bas cet idiot sur vos ruines pour vous montrer le néant des vanités humaines. Regardez en face le spectacle, car il est digne de vous, et redites-le à vos enfants ». Et les deux amis s'agenouillèrent l'un après l'autre pour prier, pour glorifier la main qui les frappait.

Le séjour à Lausanne se prolonge jusqu'en 1797, et il est une parenthèse féconde dans la vie de J. de Maistre. Il acheva, non seulement de libérer, mais d'éclairer son esprit. Les nuages étaient dissipés, dès le départ de Chambéry ; à Lausanne, la lumière se fait, les principes éclatent, la vérité resplendit. Quelqu'un me disait un jour : « Pour bien comprendre la guerre de 1870, il faut avoir vu l'armée de l'Est dans sa retraite sur Pontarlier. » De Maistre assistait à la retraite de la Révolution : un défilé de déçus, de corrompus et de vaincus, un lamentable cortège où celui-ci abjurait son pa-

radoxe, où celui-là pleurait son aveuglement, où un troisième traînait la ruine de ses rêves, de ses ambitions, de ses affections, où tous étaient en deuil, où les plus heureux étaient ceux qui pouvaient dire comme de Maistre et Henry Costa, devant leur fortune abolie, mais leur honneur intact : « Mieux vaut un trou qu'une tache. » Il était mieux qu'un acteur, il était le témoin, et, de sa place chèrement payée, il observait à son aise le monstrueux phénomène de sang et de feu. Si de Maistre prend un jour la plume, s'il traduit les émotions et les pensées que le drame lui suggéra, ce ne sera point de la banale rhétorique comme il en sort sur des écritoires de l'époque, mais de l'histoire vécue, soufferte, longuement et passionnément méditée. Ecoutons ce témoignage : il n'y en a point de plus grave, de plus sûr et qui vienne de plus haut.

II

J'ai dit « de plus grave » ; il semble bien pourtant que J. de Maistre a commencé par railler la Révolution. « Faire rire en raisonnant », il formulera un jour ce principe de sa dialectique. C'était chez lui une vieille méthode et elle remontait à l'heure où il prit la plume

pour écrire les *Lettres d'un royaliste savoisien* et surtout la lettre de *Jean-Claude Tètu, maire de Montagnole à ses concitoyens*. La pensée est sérieuse, sévère même ; mais de Maistre s'applique à égayer le sujet. Et, tandis qu'autour de lui on se lamente ou on déclame, il badine, lui ; il plaisante. C'est comme une première vengeance qu'il tire des jacobins, de ne pas les prendre au tragique et de les attaquer par le ridicule. Les épigrammes voltigent donc ; il y en a d'acérées, il y en a de souriantes. Les « grands ancêtres » sortent des mains de ce satirique en assez piteux état. Il ne veut pas que les Savoyards se sentent pris d'admiration pour ces gens-là ; il les réduit donc à leur plus simple expression : ce ne sont que des sots et ils n'ont droit qu'au mépris du bon sens : « Quand on voit ces prétendus législateurs de la France prendre les institutions anglaises sur leur sol natal et les transporter brusquement chez eux, on ne peut s'empêcher de songer à ce général romain qui fit enlever un cadran solaire à Syracuse et vint le placer à Rome, sans s'inquiéter le moins du monde de la latitude. Ce qui rend cependant la comparaison inexacte, c'est que le bon général ne savait pas l'astronomie. » Et, si quelque Savoyard s'obstine à saluer des sages en ces improvisateurs de folies, il est tout prêt à l'insulter : « Je suis tenté de pardonner... à Thomas Corneille d'avoir dit dans une comédie : *Il est pis qu'Allobroge !* » Le ton s'élève

tout de même, mais l'impertinence éclate et l'on voit bien que de Maistre ne se résignera point à traiter en héros ceux qui ne sont que des fous criminels : « Rejetez, — s'écrie-t-il, en s'adressant à ses compatriotes, — rejetez loin de vous ces théories absurdes qu'on vous envoie de France comme des vérités éternelles et qui ne sont que les rêves funestes d'une vanité immorale. Quoi ! tous les hommes sont faits pour le même gouvernement, et ce gouvernement est la démocratie pure !... Quoi ! la royauté est une tyrannie !... Quoi ! tous les politiques se sont trompés depuis Aristote jusqu'à Montesquieu !... Non, ce n'est point de la fange du *Manège* que la Providence a fait germer des vérités inconnues à tous les siècles :

Steriles ne elegit arenas
Ut cäneret paucis, mersitque hoc pulvere verum.

Et, dans le cliquetis de ces traits et de ces ironies, on surprend de temps à autre, une de ces pensées qui annoncent déjà la haute philosophie et le grand style de de Maistre. Je n'en recueille qu'une seule ; elle parle à l'esprit autant qu'à l'imagination : « La monarchie est réellement, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une *aristocratie tournante*, qui élève successivement toutes les familles de l'Etat ; tous les honneurs, tous les emplois sont placés au bout d'une espèce de lice où tout le monde a le droit

de courir ; c'est assez pour que personne n'ait le droit de se plaindre. Le *Roi* est le juge des courses. » De Maistre est maintenant trouvé : philosopher en souriant, raisonner en flânant, il est là tout entier.

Donc il aime mieux rire aujourd'hui. Contre les barbares qui règnent du haut de l'échafaud, il s'accorde le droit à l'insolence, et voici maintenant qu'il amène devant eux Jean-Claude Têtu, le maire de Montagnole en Savoie, un brave paysan qui n'a lu ni Rousseau ni Montesquieu et qui malmène à coups de sabots les envahisseurs de son pays. Jean-Claude y va tout rondement ; il dit tout ce qu'il sait et dans la langue qu'il sait. Et c'est une belle langue, alerte, savoureuse, haute en couleurs, émaillée de proverbes qui sentent le chalet et qui sont autant de gifles sur la face des scélérats. Lorsqu'il était petit, sa grand'mère lui disait : « Jean-Claude, mon ami, quand tu ne comprends pas quelque chose, fie-toi à celui qui a fait le manche des cerises ». Jean-Claude est fidèle à la référence. Et, comme celui qui fit le manche des cerises a donné aussi l'idée du manche à balai, le maire de Montagnole en fait de terribles moulinets autour de lui. Il veut dégoûter les Savoyards de la domination française ; il s'efforce donc de les ragaillardir. Après tout, les Français sont des hommes comme les autres et on peut en venir à bout : « Le courage des Français fait plaisir à voir, mais ne vous laissez

pas leurrer par cette lanterne magique. Vous savez que lorsqu'on se rosse au jour de *vogue*, surtout lorsqu'on est un peu gris, on ne sent pas les coups ; mais c'est le lendemain qu'on se trouve bleu par-ci et bleu par-là, qu'on se sent roide comme le manche d'une fourche, et qu'il n'y a pas moyen de mettre un pied devant l'autre. Quand la France sera froide, vous l'entendrez crier ». La verve de Jean-Claude est intarissable. Je ne sais pas où il va chercher ses mots, ses images, ses comparaisons. Il se moque des assignats de la Convention, « tant d'assignats que si on les collait tous par les bords, il y aurait de quoi couvrir la France de papier » ; il raille les curés constitutionnels qui viennent prêcher en « chapeau rond au lieu d'un bonnet à houppe » et desquels il dit : « Je ne veux moissonner de ma vie si vous ne découvrez sur leur personne quelque chose d'hérétique, ne fût-ce qu'un bouton de veste » ; il rit au nez de Boissy d'Anglas qui promet la liberté des cultes au nom de Cicéron, de Socrate et de Marc-Aurèle : « Je mentirais, — dit-il, — si j'assurais... que je connais les trois théologiens dont il parle, mais je gagerais bien à tout hasard mes deux charrues contre un exemplaire de la nouvelle Constitution que Socrate, Marc-Aurèle et Cicéron étaient protestants. » Evidemment c'est de l'esprit de village, de la dialectique en sabots, mais de Maistre l'a voulu. Il s'est adapté à son auditoire de simples et

bonnes gens, et c'est plaisir de voir l'aigle qui oublie ses ailes et ses hautes cimes pour voler à ras de sol. Et Jean-Claude n'est un ignorant qu'en apparence ; il y a un superbe bon sens dans les idées qu'il effleure en raillant. Ecoutez ce bout d'histoire ; il s'agit de défendre la religion catholique : « Il y a plus de deux cents ans qu'il y eut un tapage en France pour les affaires des Huguenots. Notre curé en parlait un jour avec M. le châtelain : il appelait cela la *Digue* ou la *Ligue*, ou la *Figue*, enfin quelque chose en *igue*. Mais c'était diabolique. Il disait que cette machine dura je ne sais combien de temps, trente ou quarante ans, je crois. Sainte Vierge Marie ! cela ne fait-il pas dresser les cheveux ? C'est bien pire aujourd'hui, puisque alors il y avait des rois, des princes, des seigneurs, des parlements, en un mot, tout ce qu'il fallait pour faire la besogne après la folie passée ; mais, à présent, que tout le royaume est en loques, ce sera le diable à confesser pour tout refaire. Serait-il possible que nous fussions mêlés là-dedans ? » Et cette adjuration aux arrivistes savoyards qui ne boudaient pas à la Révolution parce qu'ils en espéraient quelque profit : « Vous croyez, peut-être, vous autres petits messieurs qui avez des habits de drap d'Elbeuf et des boutons d'acier, que c'est pour vous que le four chauffe et que vous serez toujours les maîtres ? Ah bien ! oui, fiez-vous-y. On a déjà fait main-basse sur les municipalités de cam-

pagne, aussi adieu aux rois de village ! Il n'y a plus de districts, aussi adieu aux rois de petites villes ! ne voyez-vous pas comme tout s'achemine à vous rendre des zéros en chiffre ? Quand tout sera tranquille, le peuple donnera les places à ceux que vous tenez en prison ; et si, pendant cette tempête, quelques champignons sont sortis de terre, vous n'y gagnerez rien, car les *ci-après* sont bien plus insolents que les *ci-devant* ». De Maistre prenait le masque de Sancho pour soulager son âme et sauver son pays ; mais il avait beau faire ; à travers les trous du masque, un éclair brillait, un regard perçait, un son de voix se faisait entendre à quoi l'on devinait le génie d'un maître. Et Jean-Claude Têtu se souvenait parfois qu'il parlait à la place de J. de Maistre.

III

Mais l'habit du paysan Savoyard était un peu étroit pour de Maistre ; sa philosophie et son gros rire un peu vulgaires en face des grandes choses qu'il observait. Pendant qu'il se déguise ainsi et qu'il contrefait sa voix, un livre est là sur sa table qui vient de naître, où sa pensée éclate, rayonne, dans une langue magnifique. Plus de masque, plus de voile, plus

d'artifice : de Maistre se révèle ; L'Europe ressemblait à un Sinaï entouré d'éclairs, étourdi de tonnerres. Et la voix de J. de Maistre, s'élevant dans cette catastrophe, fait songer à quelque parole d'en haut qui juge les crimes d'en bas et dévoile les secrets desseins du ciel parmi les crimes de la terre. Jean-Claude Têtu se muait soudain en un Moïse sublime, prophète et interprète des idées de Dieu.

Les *Considérations sur la France* paraissent en 1796. Et la première chose qui attire le regard dans ce livre est la beauté de l'âme qui l'a conçu. C'est une âme juste, intègre, très noble, et qui ne mesure ni les hommes ni les choses au point de vue de ses intérêts ou de ses rancunes personnelles. Les épigrammes dont on s'amusait au camp de Coblentz ne manquaient ni d'esprit ni de justice : seulement elles témoignaient d'un incurable aveuglement. Il faut avoir le courage de le dire : ces émigrés, les anciens amis de Voltaire, les lecteurs enthousiastes de Jean-Jacques, les familiers et les commensaux des philosophes, oubliaient leur part de responsabilité dans la sanglante tragédie. Et puis, ils étaient mesquins, étroits, ne respirant que vengeance et enveloppant tous les acteurs du drame, les bouchers de la rue aussi bien que les soldats sur la frontière, dans un égal et souverain mépris. Ils avaient souffert, ils souffraient. La souffrance est mauvaise conseillère. Et, d'autre part, je me souviens du mot que de

Maistre écrivait en 1794 : « La bonté de la cause qu'ils défendent devrait jeter un voile sur leurs défauts... Je suis forcé d'avouer que, depuis que je suis ici, j'ai vu moins de sottises de leur façon qu'on n'en aurait vu dans tout autre rassemblement d'une nation quelconque. Les Anglais en ont fait d'énormes, dont on n'a point parlé. Si un Français malheureux, irrité, dégoûté de la vie, poussé à bout par les contradictions, se permet un mot un peu léger, les démocrates crient *haro!* et le gouvernement... accueille des dénonciations qui n'ont pas le sens commun ». Ah ! il est bien difficile d'être doux, et même juste, à l'égard des pirates et des bourreaux ; et peut-être n'y avait-il à ce moment-là qu'un de Maistre qui fût assez grand, assez sage, assez maître de son esprit et de son cœur pour juger froidement, à la lumière d'en-haut, l'effroyable orgie du sang et des larmes. Il a souffert par la France ; elle a dispersé sa famille, elle lui a pris sa fortune, sa patrie et son roi. Il aurait le droit d'être sans pitié pour elle et de la confondre avec les brigands qui sont ses maîtres. Mais non ; il distingue lui, et ses lettres d'alors sont un magnifique hommage à notre mission dans le monde, à notre valeur sur le champ de bataille, à notre supériorité sur le reste de l'Europe. Il écrit de Lausanne au baron Vignet des Etoles : « Les Français, mon cher ami, ont, sans doute, des côtés qui ne sont pas aimables ; mais souvent aussi nous les blâ-

mons parce que nous ne sommes pas faits comme eux. Nous les trouvons légers, ils nous trouvent pesants : qui est-ce qui a raison? Quant à leur orgueil, songez qu'il est impossible d'être membre d'une grande nation sans le sentir ». Il applaudit aux succès de nos armes, à la gloire de nos soldats : « Les soldats français, — dit-il, — ne sont point les bourreaux des émigrés, mais les sujets de ces bourreaux : ils se battent pour une mauvaise cause, mais leurs succès n'en sont pas moins admirables... Je ne vois pas comment un Français pourrait ne pas sentir un certain mouvement de complaisance en voyant sa nation seule, avec une foule de mécontents dans l'intérieur, non seulement résister à l'Europe, mais encore l'humilier et lui donner beaucoup de soucis. Certainement c'est de la force bien mal employée, mais cependant c'est de la force ». Et il remercie la Providence d'avoir dit non à l'Autriche et à l'Angleterre qui voulaient le démembrement de la France ; et, quel que soit le désordre actuel de la grande nation, il n'hésite pas à écrire que sa défaite par l'Autriche serait « le germe de deux siècles de massacres, la sanction des maximes du plus odieux machiavélisme, l'abrutissement irrévocable de l'espèce humaine, et même... une plaie mortelle à la religion ». C'est ainsi que de Maistre se venge. Vous avez beau lui dire que la France est à cette heure le fléau du monde et que lui-même a trop souffert par elle pour avoir

la permission de l'aimer, il vous répond comme au baron Vignet des Etoles : « Si je n'ai point de fiel contre la France, n'en soyez point surpris : je le garde tout pour l'Autriche ».

Et si maintenant nous ouvrons le livre contemporain de ses lettres, c'est pour y entendre le plus beau des panégyriques qui ait été écrit à la gloire de la nation française. Cet étranger, ce proscrit, cette victime de la Révolution française parle de nous en des termes qui flatteraient notre orgueil, si nous n'étions des anges de modestie. Il exalte notre mission dans le monde et cette « magistrature » que la France exerce seule sur l'Europe. Il écrit : « La Providence qui proportionne toujours les moyens à la fin, et qui donne aux nations comme aux individus les organes nécessaires à l'accomplissement de leur destination, a précisément donné à la nation française deux instruments, et. pour ainsi dire, deux *bras* avec lesquels elle remue le monde, sa langue et l'esprit de prosélytisme qui forme l'essence de son caractère... La puissance, j'ai presque dit la *monarchie* de la langue française est visible : on peut tout au plus faire semblant d'en douter. Quant à l'esprit de prosélytisme, il est connu comme le soleil ; depuis la marchande de modes jusqu'au philosophe, c'est la partie saillante du caractère national ». Il sait tout, ce qu'on peut dire de nous, de notre vanité : « Les Français réussiront toujours à la guerre sous un gouvernement fort qui aura l'es-

prit de les mépriser en les louant, et de les jeter sur l'ennemi comme des boulets, en leur promettant des épithètes dans les gazettes ». Il sait tout, il dit tout au risque de scandaliser ceux qui attendent de lui autre chose que des louanges pour la nation coupable. Il pouvait écrire un jour à de Bonald : « Quel étranger vous a jamais et plus connus et plus aimés? Quel écrivain vous a rendu plus de justice ? » Oui, ce catholique, ce royaliste, cet étranger, à l'heure même où la France abattait la Croix et les fleurs de lis, à l'heure où elle lui volait son pays, nous a aimés ardemment, passionnément. Il a haï nos ennemis, il a magnifié nos soldats ; il nous a regardés comme Alceste regarde la perverse Célimène au coin de son salon et il nous aurait dit volontiers comme le bourru amoureux :

Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

Et lui qui abhorrait l'Autriche, lui qui écrivait une fois : « Où les Prussiens représentent, je n'ai rien à dire », il a adoré la France, il l'a adorée malgré elle, parce qu'il voyait en elle l'instrument de la Providence et le bras de Dieu sur la terre. Il l'a adorée jusqu'à excuser ses fautes, et sachant bien que cela ne durerait point, qu'après l'ivresse du péché et du crime, le soldat de Dieu se retrouverait sous les armes, avec la conscience de sa mission, plus ardent, plus

noble, plus héroïque, plus... français que jamais.

Les *Considérations sur la France* sont donc un panégyrique de la France. Mais, en même temps, elles élèvent contre la Révolution le réquisitoire du bon sens et de l'esprit catholique. On ne fait pas dire à de Maistre ce qu'il ne doit pas dire, et, s'il s'obstine dans son amour pour la nation égarée, il répudie impitoyablement les erreurs qui l'ont conduite à l'oubli de sa mission, au désordre, et à tous les crimes. Et, cette fois, ce n'est plus avec des épigrammes ou seulement avec une satire que de Maistre s'attaque au monstre révolutionnaire. Le philosophe et le théologien écartent le pamphlétaire ; et c'est devant la vérité religieuse, la vérité politique et sociale, devant la vérité éternelle que la Révolution est traduite.

Et tout de suite de Maistre la caractérise d'un mot solennel, profond, indiscutable, et que ceux-là seuls contesteront qui se laissent piper par les grandes chimères : « Il y a dans la Révolution Française un caractère *satanique* qui la distingue de tout ce qu'on a vu et peut-être de tout ce qu'on verra. Qu'on se rappelle les grandes séances, le discours de Robespierre contre le sacerdoce, l'apostasie solennelle des prêtres, la profanation des objets du culte, l'inauguration de la déesse Raison, et cette foule de scènes inouïes où les provinces tâchaient de surpasser Paris : tout cela sort du

cercle ordinaire des crimes et semble appartenir à un autre monde ». Voilà la Révolution définie pour les siècles : les idées de 1789, la Déclaration des Droits de l'homme, et toutes les harangues qui tombèrent de la tribune des assemblées et de la tribune des clubs, tout cela n'est qu'un écho, parmi les hommes du *Non Serviam* qui ameuta contre Dieu Lucifer et les mauvais anges. Entre Lucifer d'une part, Mirabeau, Danton et Robespierre de l'autre, il n'y a que la différence du succès : Lucifer est un révolutionnaire malheureux, les autres ont réussi. Mais de part et d'autre, c'est le même cri de révolte, la même insurrection contre le principe d'autorité, contre Dieu là-haut, contre Dieu et le roi ici-bas. Alors le crime central de la Révolution française est l'assassinat de Louis XVI. De Maistre se sent pris d'un frisson d'horreur devant cette tête qui tombe ; il tremble en songeant à ce qu'il faudra de sang pour effacer la flaque lugubre qui macula le pavé de Paris : « Si la souveraineté réside sur une tête, et que cette tête tombe victime de l'attentat, le crime augmente d'atrocité. Mais si ce souverain n'a mérité son sort par aucun crime, si ses vertus mêmes ont armé contre lui la main des coupables, le crime n'a plus de nom... Chaque goutte du sang de Louis XVI en coûtera des torrents à la France ; quatre millions de Français peut-être paieront de leur tête le grand crime national d'une insurrection anti-reli-

gieuse et anti-sociale, couronnée par un régicide ». Il écrit cela en 1796 ; non seulement de Maistre juge bien le présent, mais il voit clair dans l'avenir et tous les voiles tombent devant les regards de l'homme qui sait les lois de la Providence.

Vue du côté de la terre, la Révolution lui apparaît sous l'image d'une colossale absurdité. Elle s'est figurée que l'on fabrique des constitutions comme on fabrique une pompe ou un métier à bras. Elle a cru même qu'il était possible de rédiger une constitution qui conviendrait à tous les peuples, qui serait la charte idéale de l'homme idéal. Or, l'homme idéal n'existe pas pour de Maistre : « J'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes, je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan ; mais quant à l'homme je déclare ne l'avoir jamais vu ». Et la Révolution a légiféré pour l'homme, à peu près comme ferait un tailleur qui voudrait faire endosser à toutes les tailles la même veste ou la même redingote. Aussi son œuvre est fragile à l'infini. Que de lois, Seigneur, que de lois ! De Maistre en compte 15.479 enfantées en l'espace de six ans. Et il éclate de rire devant cette collection, devant l'énorme machine qu'il compare à l'organisme si simple que la nature française avait créé d'elle-même au jour le jour, dans l'inconscience de l'instinct vital : « Ouvrez les yeux — écrit-il de la première république, — et vous verrez

qu'elle ne vit pas. Quel appareil immense, quelle multitude de ressorts et de rouages ! quel fracas de pièces qui se heurtent ! quelle énorme quantité d'hommes employés à réparer les dommages ! Tout annonce que la nature n'est pour rien dans ce mouvement ; car le premier caractère de ses créations, c'est la puissance jointe à l'économie des moyens : tout étant à sa place, il n'y a point de secousses, point d'ondulation ; tous les frottements étant doux, il n'y a point de bruit et ce silence est auguste ». Tout cela ne peut pas durer, et non seulement parce que, comme il dit en sa langue brutale, « la pourriture ne mène à rien », mais encore parce que cette république est contre nature et qu'il est impossible de vivre longtemps dans un état contre nature.

Satanique et absurde, telle est la bacchante révolutionnaire. Elle ne parle que de raison et elle s'agite dans le délire de la folie ; elle a sans cesse à la bouche le nom de la vertu et elle n'est qu'une « courtisane fanée, jouant les airs d'une vierge avec une pudeur de carmin » ; elle chante la fraternité sur tous les airs, et « les serpents des Furies se dressent sur sa tête effroyable, elle agite des poignards, elle monte sur des cadavres pour se faire entendre de plus loin ». Et, résumant tout cela en une phrase lapidaire qui devance le jugement de l'Eglise et qui sera sans doute un jour le jugement de l'histoire, de Maistre écrit : « Ce qui carac-

térise la Révolution française et ce qui en fait un événement unique dans l'histoire, c'est qu'elle est mauvaise radicalement ; aucun élément de bien n'y soulage l'œil de l'observateur : c'est le plus haut degré de corruption connu ; c'est la pure impureté. »

Il y a tout de même un côté par où la Révolution apparaît grandiose, mystérieuse, divine en un certain sens. Quelqu'un disait un jour à de Maistre : « Bonaparte est parti du ciel. » Il répondit : « Oui, mais comme la foudre. » Il dit la même chose de la Révolution : elle vient du ciel, oui mais comme tous les fléaux vengeurs, comme l'orage qui fait des ruines et comme l'éclair qui tue. La pensée de J. de Maistre se complète en cette vision terrible. Que voulez-vous ? La France avait une magnifique mission ; elle exerçait sur l'Europe « une véritable magistrature » et elle en a abusé. « Elle était surtout à la tête du système religieux, et ce n'est pas sans raison que son roi s'appelait *très chrétien* : Bossuet n'a rien dit de trop sur ce point. Or, comme elle s'est servie de son influence pour contredire sa vocation et démoraliser l'Europe, il ne faut pas être étonné qu'elle y soit ramenée par des moyens terribles. » Et au-dessus des hécatombes de la place publique, plus haut que l'échafaud, plus haut que les chefs et les comparses de la tragédie, plus haut que la nuée d'erreurs et que la buée de sang qui monte du sol de France, de Maistre aperçoit

un grand acteur qui conduit tout et qui fait son œuvre de justice nécessaire. Que de coupables il y avait dans la nation française ! Tous ceux qui ont travaillé à affranchir le peuple de sa croyance religieuse, tous ceux qui ont ébranlé par leurs sophismes les lois de la propriété, tous ceux qui ont touché aux lois fondamentales de l'Etat, tous ceux qui ont dit : *Frappez, pourvu que nous y gagnions !* tous ceux qui ont ajouté : *Il est impossible qu'une grande révolution s'opère sans amener des malheurs*... Ils sont légion, ceux-là, et de Maistre ne se gêne pas pour conclure : « Qu'il est peu de Français parmi ceux qu'on appelle *victimes innocentes de la Révolution*, à qui leur conscience n'ait pu dire :

Alors de vos erreurs voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous avez conduits... »

La France était criminelle ; la Révolution fut le châtiment de Dieu, la réponse de la Providence aux sophismes insolents et aux impiétés du XVIII[e] siècle. « Il fallait que la grande épuration s'accomplît, et que les yeux fussent frappés ; il fallait que le métal français, dégagé de ses scories aigres et impures, parvint plus net et plus malléable entre les mains du roi futur. Sans doute, la Providence n'a pas besoin de punir dans le temps pour justifier ses voies, mais, à cette époque, elle se met à notre portée et punit comme au tribunal humain. » Et, sans doute, cette idée de la Providence n'innocente

pas, n'excuse même pas un tant soit peu les misérables qui ont fait couler les larmes et le sang, mais elle grandit leur taille, elle fait d'eux des fléaux de Dieu, les instruments inconscients de la vengeance éternelle. Ah ! ne vantez pas à de Maistre le génie d'un Mirabeau, d'un Danton ou d'un Robespierre ; ne lui dites point qu'ils ont conduit la Révolution. Ils n'ont rien conduit; ils ne furent que les agents d'une force qu'ils ne distinguaient point : « La Révolution mène les hommes plus que les hommes ne la mènent... Les scélérats mêmes qui paraissent conduire la Révolution n'y entrent que comme de simples instruments ; et dès qu'ils ont la prétention de la dominer, ils tombent ignoblement... Voyez ce Mirabeau qui a tant marqué dans la Révolution : au fond, c'était le *roi de la halle*. Par les crimes qu'il a faits et par ses livres qu'il a fait faire, il a secondé le mouvement populaire ; il se mettait à la suite d'une masse déjà mise en mouvement, et la poussait dans le sens déterminé ; son pouvoir ne s'étendit jamais plus loin ; il partageait avec un autre héros de la Révolution le pouvoir d'agiter la multitude, sans avoir celui de la dominer, ce qui forme le véritable cachet de la médiocrité dans les troubles politiques. Des factieux moins brillants, et en effet plus habiles et plus puissants que lui, se servaient de son influence pour leur profit. Il tonnait à la tribune et il était leur dupe. Il disait en mourant que, s'il avait vécu,

il aurait rassemblé les pièces éparses de la monarchie ; et lorsqu'il avait voulu, dans le moment de sa plus grande influence, viser seulement au ministère, ses subalternes l'avaient repoussé comme un enfant... Enfin plus on examine les personnages en apparence les plus actifs de la Révolution, et plus on trouve en eux quelque chose de positif et de mécanique. On ne saurait trop le répéter, ce ne sont point les hommes qui mènent la Révolution, c'est la Révolution qui emploie les hommes. On dit fort bien quand on dit qu'*elle va toute seule*. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain ; si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer... »

Pour régénérer. Tout est là aux yeux de J. de Maistre. On dit qu'il est sombre, amer et qu'il décourage. On en fait un pessimiste, un misanthrope, un homme qui se complaît à dire des injures aux hommes et à souffler sur leurs flambeaux d'espoir. Je n'en connais pas au contraire qui invite plus aux robustes espérances. Il ne croit certes pas au bienfait de l'illusion ; il ne nous offre pas de ces gerbes d'ivraie fleurie et de ces fariboles lyriques avec quoi l'on fait de lamentables croisades et de lamentables naufrages. J. de Maistre ne croit qu'au seul pouvoir de la vérité et des idées justes. Mais il croit à leur triomphe aussi. Il est persuadé que la

Révolution est autre chose qu'un accident historique, qu'elle est une « époque », comme il dit, mais que cette époque ne durera point et qu'une fois le ciel balayé de ses lourds nuages le soleil se lèvera et rayonnera de nouveau. La Providence travaille, non pas en puissance aveugle et vindicative, encore moins en dilettante néronien que le spectacle des ruines amuse ; la Providence travaille pour la France, pour l'avenir de la France et du roi.

J'avoue que ma main tremble à transcrire deux derniers fragments des *Considérations sur la France*. On sera tenté de croire que je songe aux choses d'aujourd'hui en exhumant deux prophéties de J. de Maistre qui s'accomplirent comme il avait dit. Mon Dieu ! je suis bien innocent de ce crime et ma pensée ne va pas au-delà d'illuminer d'un peu d'espoir nos résignations ou nos lassitudes.

La première de ces pages concerne la République issue de la Révolution, ce régime qu'il appelait, « ce météore qu'on appelle *république française* ». Voici ce qu'il écrit d'elle: « On croit ce gouvernement fort parce qu'il est violent ; mais la force diffère de la violence autant que de la faiblesse, et la manière étonnante dont il opère dans ce moment fournit peut-être seule la démonstration qu'il ne peut opérer longtemps ! La nation française ne *veut* point ce gouvernement ; elle le *souffre*, elle y demeure soumise, ou parce qu'elle ne peut le secouer, ou parce

qu'elle craint quelque chose de pire. La république ne repose que sur ces deux colonnes qui n'ont rien de réel ; on peut dire qu'elle porte en entier sur deux négations. Aussi il est bien remarquable que les écrivains amis de la république ne s'attachent point à montrer la bonté de ce gouvernement ; ils sentent bien que c'est le faible de la cuirasse : ils disent seulement, aussi hardiment qu'ils peuvent, qu'il est possible ; et, passant légèrement sur cette thèse comme sur des charbons ardents, ils s'attachent uniquement à prouver aux Français qu'ils s'exposeraient aux plus grands maux, s'ils revenaient à leur ancien gouvernement. C'est sur ce chapitre qu'ils sont diserts ; ils ne tarissent pas sur les inconvénients des révolutions. Si vous les pressiez, ils seraient gens à vous accorder que celle qui a créé le gouvernement actuel fut un crime, pourvu qu'on leur accorde qu'il n'en faut pas faire une nouvelle. Ils se mettent à genoux devant la nation française, ils la supplient de garder la république. On sent, dans tout ce qu'ils disent sur la stabilité du gouvernement, non la conviction de la raison, mais le rêve du désir. » Il y aurait de l'indiscrétion à transporter d'une république à une autre les observations de de Maistre. Tous les gouvernements issus de la Révolution sont marqués de la même tare qui les rend infiniment fragiles : ils sont à la merci d'un souffle parce qu'ils reposent sur le sable mouvant des volontés populaires.

Et comment se fera la contre-révolution ? C'est le second fragment que je voudrais faire lire. J. de Maistre a, sur ce point, des idées et une vision très simples. Il me suffira de les indiquer ici. La contre-révolution n'est pas pour lui une révolution à rebours, qui serait faite par les victimes contre les bourreaux et qui se réduirait à une simple liquidation des crimes commis. De Maistre ne songe pas à la vengeance. Dans quelques mois il entendra dire que le roi de Sardaigne organise déjà des commissions militaires et des chambres ardentes pour juger les coupables ; de Maistre s'indigne, il écrit à Vignet des Etoles : « Je vous avoue que je ne voudrais pas faire partie de pareils tribunaux. Comment ? La première idée du roi est de punir. A-t-on jamais rien imaginé de plus impolitique ? Tandis que les trois quarts de la Savoie sont sous le couteau, on s'amuserait à pendre en effigie !... Belle imagination en vérité ! » Non, pas de représailles, pas de proscriptions, pas de terreur blanche après la terreur rouge, mais tout simplement le relèvement des ruines et le coup de balai parmi les paradoxes mortels. La phrase de J. de Maistre sur la contre-révolution a le relief d'une inscription lapidaire : *Ce ne sera point une révolution contraire, mais le contraire de la révolution.* Et alors, il se la représente, il la décrit. Il y a des sceptiques autour de lui qui ne croient pas à la possibilité d'une restauration monarchique ; de Maistre

réduit la chose à un simple fait divers et il le raconte avec une bonhomie et une verve charmantes : « Quatre ou cinq personnes peut-être donneront un roi à la France. Des lettres de Paris annonceront aux provinces que la France a un roi, et les provinces crieront : *Vive le Roi !* A Paris même, tous les habitants, moins une vingtaine peut-être, apprendront en s'éveillant qu'ils ont un roi. « Est-ce possible, s'écrieront-ils, voilà qui est d'une singularité rare »... Un courrier arrivé à Bordeaux, à Nantes, à Lyon, etc., apporte la nouvelle que le roi est reconnu à Paris, qu'une faction quelconque (qu'on nomme ou qu'on ne nomme pas) s'est emparée de l'autorité, et a déclaré qu'elle ne la possède qu'au nom du roi, qu'on a dépêché un courrier au souverain, qui est attendu incessamment, et que de toutes parts on arbore la cocarde blanche. La renommée s'empare de ces nouvelles, et les charge de mille circonstances imposantes. Que fera-t-on ? pour donner plus beau jeu à la république, je lui accorde la majorité, et même un corps de troupes républicaines. Ces troupes prendront peut-être, dans le premier moment, une attitude mutine ; mais, ce jour-là même, elles voudront dîner et commenceront à se détacher de la puissance qui ne paye plus. Chaque officier qui ne jouit d'aucune considération et qui le sent très bien, quoi qu'on en dise, voit tout aussi clairement que le premier qui criera : *Vive le Roi !* sur ce

grand personnage : l'amour-propre lui dessine d'un crayon séduisant l'image d'un général des armées de *Sa Majesté très chrétienne*, brillant de signes honorifiques, et regardant du haut de sa grandeur ces hommes qui le mandaient naguère à la barre de la municipalité... C'est bien autre chose parmi les citadins : on va, on vient, on se heurte, on s'interroge ; chacun redoute celui dont il aurait besoin, le doute consume, les heures et les minutes sont décisives : partout l'audace rencontre la prudence, le vieillard manque de détermination et le jeune homme de conseil : d'un côté sont des périls terribles, de l'autre une amnistie certaine et des grâces probables. Où sont d'ailleurs les moyens de résister ? Où sont les chefs ? à qui se fier ? Il n'y a pas de danger dans le repos et le moindre mouvement peut être une faute irrémissible : il faut donc attendre. On attend ; mais le lendemain on reçoit l'avis qu'une telle ville de guerre a ouvert ses portes ; raison de plus pour ne rien précipiter. Bientôt on apprend que la nouvelle était fausse ; mais deux autres villes, qui l'ont crue vraie, ont donné l'exemple, en croyant le recevoir : elles viennent de se soumettre et déterminent la première, qui n'y songeait pas. Le gouverneur de la place a présenté au roi les clés *de sa bonne ville de*... C'est le premier officier qui a eu l'honneur de le recevoir dans une citadelle de son royaume. Le roi l'a créé, sur la porte, ma-

réchal de France ; un brevet immortel a couvert son écusson de *fleurs de lis sans nombre* ; son nom est à jamais le plus beau de France. A chaque minute, le mouvement royaliste se renforce ; bientôt il devient irrésistible. *Vive le Roi !* s'écrient l'amour et la fidélité, au comble de la joie. *Vive le Roi !* répond l'hypocrite républicain au comble de la terreur. Qu'importe ! il n'y a qu'un cri et le roi est sacré... Citoyens, voilà comment se font les contre-révolutions. » Et de Maistre ajouterait volontiers : Ce n'est pas plus difficile que cela ! Le livre des *Considérations* plonge en plein dans nos luttes contemporaines. On en tirerait sans effort toute une série de maximes, de réflexions, et même de tableaux à l'usage de ceux qui refusent de remonter le courant, sous prétexte qu'il est irrésistible, et qui ne voient d'autre politique sage que de le renforcer en le suivant.

*
* *

Il va sans dire que le livre de J. de Maistre fut interdit en France. Il ne fut pas interdit à tout le monde. Quelques mois après l'apparition de l'ouvrage, un jeune général entrait à Milan à la tête de son armée victorieuse. A la vitrine des librairies, il distingua cette brochure qui était déjà à sa cinquième édition. Il lut et il comprit. On lui disait que cette république

n'était pas viable, on lui disait que nul gouvernement ne peut se passer de Dieu, on lui disait encore que rien n'est plus facile que de s'emparer du pouvoir quand on le veut et que les hommes qui le détiennent en sont indignes. On lui disait tout cela et il s'attribua le rôle pour lequel on ne songeait pas à lui. Bonaparte en conçut une vive admiration pour de Maistre ; de Maistre ne la lui rendit jamais.

Il était mûr maintenant pour les grandes pensées et les grandes œuvres. Dans une lettre à Vignet des Etoles, je trouve cette phrase laconique : « Tous mes biens sont vendus, je n'ai plus rien. » La Révolution a dépouillé de Maistre de tout ce qu'il avait ; mais, en échange, elle lui a révélé son génie. Elle l'a porté à ce point de force et de maturité qu'il n'eût peut-être pas atteint sans le choc douloureux de tant d'épreuves et la douloureuse leçon de tant de spectacles. Il la hait, il l'abomine, il déchaîne contre elle toute la puissance de sa foi et de sa raison, toute la violence de ses passions généreuses. Il est son œuvre pourtant, en un certain sens : elle l'a placé si haut qu'il la domine, qu'il la juge et que dans le verdict qu'il prononce contre elle on croit surprendre souvent la voix de Dieu lui-même, au tribunal du dernier jour, séparant les bons d'avec les mauvais, la vérité d'avec l'erreur, une voix toujours sereine, impassible, comme la voix de la justice et de l'éternité.

CHAPITRE IV

Le caractère

« Je n'ai jamais eu ce que je voulais, mais j'ai toujours eu ce qu'il me fallait », c'est de Maistre lui-même qui résume ainsi sa vie. Cette vie est le plus flagrant contraste que l'on puisse imaginer entre les goûts d'un homme et sa destinée, entre ce qu'il a souhaité et ce qu'il a obtenu. La Providence l'avait fait pour l'intimité d'un foyer et d'un cabinet d'études, l'un communiquant avec l'autre et celui-là pour le reposer de celui-ci. Au lieu de ce décor, nous allons le voir sur les routes d'exil, dans le lointain isolement d'une ambassade qui ressemble à une déportation à perpétuité. Il va vivre en proie à toutes les souffrances, à toutes les détresses, et, en même temps, séparé de ces soutiens du cœur qui font la souffrance moins amère et la détresse supportable. Qu'importe? Il a toujours eu ce qu'il lui fallait. Il faut l'en

croire quand il le dit. Et l'acte de foi devient très facile quand on suit du regard cet homme que l'on pourrait appeler « l'ambassadeur-martyr ». Les amateurs de belles âmes tressaillent de joie au spectacle de celle-ci et l'on dirait que la Providence ne l'a isolée, là-bas, à Saint-Pétersbourg, dans la splendeur d'une lumière boréale, que pour la faire apparaître plus radieuse, plus attirante, plus conquérante. Il y a chez de Maistre un cœur magnifique ; j'en dirai bientôt les richesses innombrables. Mais, en même temps que la tendresse, et plus visible à tous les regards, c'est la force qui éclate chez lui. Il fut un passionné de l'honneur, un héros de dévouement ; il fut l'homme qui s'oublie, qui se sacrifie à l'idée qu'il représente, à la cause qu'il sert... Il serait peut-être fastidieux de raconter dans les menus détails l'histoire des années qui vont suivre. Un caractère apparaît, un cœur se dévoile au cours de cette longue et cruelle aventure. J'esquisse d'abord le caractère.

I

Un portrait manque dans la collection que nous a laissée J. de Maistre : c'est celui du courtisan. Il en connaissait plus d'un pourtant ; à

la cour de Turin et à la cour de Saint-Pétersbourg, il avait côtoyé un certain nombre de ces personnages qui devaient étrangement exciter sa bile. Ne croire à rien, sourire dans un fauteuil en tournant les pouces, flatter toujours, n'avoir peur de rien autant que de dire la vérité, jouer la comédie des grands dévouements, des immolations sublimes, et ne jamais songer qu'à soi, — à soi d'abord, à soi ensuite, à soi sans cesse, — réduire le rituel du service à deux actes : l'acte d'adoration et l'acte de demande, être à genoux pour aduler et pour solliciter, pratiquer l'exercice de ce que de Maistre appelle « les politesses ventre à terre »... ; on pourrait accumuler d'autres traits encore, et l'on aurait une image du courtisan. Et cette image n'aurait rien de commun avec la figure de J. de Maistre. S'il ressemble à quelqu'un, c'est plutôt à l'Alceste de Molière, le bourru dont le cœur est plein d'amour et qui ne peut s'empêcher de dire de grosses vérités, même à son idole, un Alceste en belle humeur, par exemple, qui gronde souvent, mais ne grogne jamais, et dont la gaieté, tout de même, fait songer aux deux vers d'Alfred de Musset :

Cette mâle gaîté, si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on voudrait en pleurer.

Tel fut de Maistre : un bourru cordial, un être de franchise nette et de noble passion, le plus

fier et le plus dévoué des serviteurs, c'est-à-dire l'homme qui ressemble le moins à un courtisan.

Suivons-le un moment, avant le grand exil de Russie. Trois ou quatre épisodes nous prépareront à l'admirable spectacle que doit donner au monde le chevalier errant de l'honneur et du droit royal.

Voici l'Alceste bourru. — Au mois de janvier 1797, Charles-Emmanuel IV, successeur de Victor-Amédée, rappelle de Maistre à Turin. Il lui attribue une modeste pension de 2.000 liv. Ce n'est qu'un morceau de pain, mais de Maistre sait que le roi est pauvre : il ne se plaint pas. Il arrive donc à Turin. Il trouve la ville en proie au désordre. Le roi est mis en tutelle par le Directoire; son trône n'est plus qu'une fiction caduque. La monarchie de Savoie, « noyée au milieu des républiques comme un clou de girofle dans un pâté », selon le mot du marquis Costa, est à la merci d'un mouvement populaire. Et la cour ne songe qu'à se venger : on tue au hasard pour contenir par l'épouvante les jacobins du pays. Le roi ne sait que faire dans cette tragi-comédie qui se joue autour de lui : un jour, il se livre aux emportements de la colère, un autre jour, il consulte le Directoire « pour savoir s'il doit ou non se laisser assassiner ». C'est l'abdication totale de toute autorité et de tout bon sens. Que voulez-vous que fasse de Maistre ? Il entre dans la

maison et, au pli de son front, à un haussement de ses larges épaules, il est facile de voir qu'il n'est pas content. Ce n'est point pour offrir des fleurs ou des madrigaux qu'il est revenu à Lausanne. Le marquis Costa lui-même s'effraie de le voir si intraitable ; il écrit à sa femme : « Maistre a vu les puissants, et l'on a déjà trouvé qu'il parlait trop haut, qu'il était trop tranchant. Autant on a raison d'être toujours soi-même, autant il serait bon, pour les formes, de se plier au goût d'autrui ; mais il sera toujours le même, regorgeant de bonnes qualités et de toutes sciences, et avec cela raide et dogmatique, c'est-à-dire peu fait pour réussir ici, où l'on ne sait rien, mais où en revanche les échines ont la souplesse de l'osier. Pour le moment, il vit dans un grenier, où il s'est enfermé pour travailler à je ne sais quoi ; il s'épargne ainsi d'entendre bien des sottises et de dire ces belles vérités qu'il dit si crûment et qui ne réussissent pas ». Non, de Maistre n'a rien à faire au pays où l'on ne sait rien, où les échines ont la souplesse de l'osier, où le marquis Costa lui-même le trouve trop roide et trop dogmatique. Il se tait, puisqu'on ne veut pas l'écouter ; il se retire, comme Alceste, en son petit coin noir avec son noir chagrin, et, jusqu'à nouvel ordre, vous n'obtiendrez de lui que des ruades et des boutades. Il écrira plus tard au souvenir de cette triste année où les hommes lui parurent si petits dans leurs incertitudes et

si grotesques dans leurs vaines complaisances : « Si j'avais eu l'honneur d'être ministre influent en 1798, je n'ai pas la fatuité de croire que j'aurais maintenu le trône (j'aurais essayé cependant) ; mais s'il avait dû tomber, je l'aurais fait tomber avec un tel fracas que nous aurions fourni une page brillante à l'histoire. Mais pouvez-vous douter, monsieur, que le ministre n'eût été blâmé, maudit, anathématisé par tous nos grands politiques ? Doutez-vous qu'ils n'eussent dit en se soufflant les joues : « Voilà ! voilà cependant où nous a mis cet écervelé. Sans lui, nous serions tranquilles ; il fallait savoir ménager la chèvre et le chou, se tenir ami de tout le monde et voguer entre deux eaux... » Alceste portait le deuil de son amour brisé, méprisé, inutile...

Mais les dédains et les mépris n'empêcheront jamais Alceste d'aimer et d'aimer de tout son cœur. On l'a tenu à l'écart, il s'obstine à ne point perdre des yeux ce qu'il chérit plus que tout au monde. On a refusé l'aide de son génie ; vous ne pouvez lui interdire d'offrir au moins ses larmes, et même son sang, s'il le faut. Une page émouvante s'intercale ici dans la vie de J. de Maistre. Le roi vient de quitter Turin, devant les Français qui sont maîtres de tout. Suivre le roi, ce serait se mettre à la charge d'un exilé, d'un dépouillé : de Maistre ne le veut point. Il se retirera à Venise, en attendant un appel de son seigneur et maître.

Et la scène du voyage est pathétique à l'infini. De Maistre, sa femme et ses deux filles aînées, descendent sur une barque le cours du Pô. La rive gauche est occupée par les Autrichiens, la rive droite par les Français. A chaque instant, tantôt de la rive droite et tantôt de la rive gauche, la barque est appelée au contrôle. Le fleuve est encombré de glaçons, et, quand la manœuvre est trop lente, les soldats menacent de faire feu. A un moment donné, ils mettent en joue les enfants en larmes. On aborde enfin. On présente le passe-port. Les soldats ne savent pas lire. Le sergent propose qu'on envoie les papiers au commandant ; un caporal objecte : « A quoi bon ? On dira que tu es une bête... ». Enfin, on laisse partir la barque. Un soldat grossier s'approche de de Maistre : « Je suis fâché, dit-il, de n'avoir pas envoyé une balle dans cette voiture d'aristocrate ». — « Vous auriez fait une belle action ! répond de Maistre, vous auriez blessé ou tué deux jeunes enfants et je suis sûr que cela vous aurait causé des chagrins ». — « Vous avez raison, — répond l'autre, — j'en aurais été plus fâché que la mère ». Et c'est ainsi, au milieu de ces angoisses mortelles, que de Maistre arrive à Venise. Là, c'est la pauvreté, c'est la misère noire. « Réduit, — écrit Rodolphe de Maistre — pour tout moyen d'existence, à quelques débris d'argenterie échappés au grand naufrage, sans relation avec la cour, ni avec ses

parents, sans amis, il voyait tous les jours diminuer ses dernières ressources et, au delà, plus rien ! » Plus rien que sa conscience en paix, sa foi sans défaillance, son immuable dévouement à l'honneur et au devoir. Je ne sais rien de plus beau qu'Alceste en son taudis de Venise, Alceste pauvre et fier, crucifié à son unique amour. On se pâme d'admiration devant un Metternich qui promène par les cours sa cravate hautaine, ses habiletés et ses ironies fastueuses. J'aime mieux de Maistre à Venise, sans cravate et sans collier, n'ayant que sa bourse vide et son cœur intact. Je l'aime mieux même quand il se fâche et qu'un flot de bile lui vient aux lèvres. Vous ne pouvez pas cependant le condamner au perpétuel sourire. Il ne serait plus dans la sincérité de sa nature, dans la réalité de son rôle. Il est, d'ailleurs, très amusant quand il rue dans les brancards. Le roi, retiré dans l'île de Sardaigne, a fait un signe à son serviteur : de Maistre accourt aussitôt. Il est nommé régent de la chancellerie royale et chargé de remettre un peu d'ordre dans l'administration. Il accepte, mais que le pays est donc triste, grand Dieu ! et que les hommes y sont peu intéressants ! Ecoutez les rugissements d'Alceste : « Le Sarde est plus sauvage que le sauvage, car le sauvage ne connaît pas la lumière, et le Sarde la hait. Il est dépourvu du plus bel attribut de l'homme, la perfectibilité. Chez lui, chaque profession fait

aujourd'hui ce qu'elle a fait hier, comme l'hirondelle bâtit son nid et le castor sa maison. Le Sarde regarde stupidement une pompe aspirante (je l'ai vu), et va épuiser un bassin à force de bras et de seaux emmanchés. On lui fait voir l'agriculture du Piémont, de la Savoie, de la Suisse, de Genève : il est retourné chez lui, sans savoir greffer un arbre. La faux, la herse, le râteau, lui sont inconnus comme le télescope d'Herschell. Il ignore le foin (qu'il devrait cependant manger) comme il ignore les découvertes de Newton. Enfin, je doute beaucoup qu'il soit possible d'en rien faire... » En arrivant en Sardaigne, il avait adopté comme devise : « Vous qui entrez, laissez toute espérance... » Quand il partit, il n'en avait guère davantage. Dix ans plus tard, il disait encore de ce malheureux pays : « Tous ses vices sont des lois et toutes ses lois sont des vices ». Laissons Alceste pester à son aise ; cela ne durera point. A force de souffrir, il apprendra ce secret qui ajoute une parure supplémentaire à la souffrance : le sourire, la belle humeur, ce quelque chose qui scintille sur le visage des martyrs et qui leur permet le luxe d'une âme sereine, joyeuse même, au milieu des tourments.

Il me semble que la physionomie se dessine déjà, avant de rayonner dans sa pleine lumière. Au fur et à mesure qu'elle sort de l'ombre, on voit apparaître un homme de haute taille, très droit,

un peu roide, un peu trop même, si l'on veut. Il a les lèvres bien fendues, et c'est pour dire la vérité ; il a des yeux qui regardent bien en face, et cela signifie qu'il n'a peur de rien. Et le cœur se laisse voir dans les paroles vives, dans les gestes brusques, dans le coup d'œil intrépide. Vous ne le ferez pas reculer celui-là quand il dit : « Je crois... J'aime... Je veux ». Il meurt où il s'attache, quand il est sûr de ne s'être pas trompé en s'attachant. Et, si vous voulez savoir jusqu'où il est fier, à quel point il lui est impossible de se courber trop bas et de n'avoir à la bouche que ce qu'il a dans le cœur, lisez donc ce bout de lettre. Durant la dernière année de son séjour en Sardaigne, — en août 1802, — de Maistre a lu dans les gazettes qu'une loi d'amnistie vient d'être votée en faveur des émigrés qui sont nés dans les départements réunis à la France. Aussitôt, il écrit à M. Alquier, le résident français à Naples : « Je demande justice : on la doit même à l'ennemi. Loin de vouloir me donner pour ce que je ne suis pas, je me fais, au contraire, un devoir de déclarer, en commençant, que nul homme peut-être n'a plus haï la Révolution française et n'en a donné plus de preuves. Cette révolution alarmait les consciences, elle impatientait l'honneur ; enfin, il n'était pas en mon pouvoir de la supporter. D'ailleurs, je devais tout au roi ; je quittai donc ma patrie, bien résolu de suivre jusqu'au bout le sort de la maison de la Savoie. Cette résolu-

tion, qui eût été excusée, célébrée même par un ennemi généreux, fut traitée comme un crime par des hommes auxquels on reprochera éternellement d'avoir ôté à d'autres le pouvoir d'être justes... Je demande d'être rayé de la liste, comme étranger, n'ayant jamais été Français, ne l'étant pas et ne voulant pas l'être ; et quand même on s'obstinerait à me regarder comme tel, ne pouvant pas empêcher le gouvernement français de vouloir ce qu'il veut, je n'en persiste pas moins à demander la radiation, sans obligation de rentrer en France comme la loi l'exige injustement, car je ne veux pas quitter le service du roi de Sardaigne... » Il osa envoyer cette lettre et, comme il est écrit que la fortune favorise parfois les audacieux, un an après, il obtint une réponse qui lui donnait gain de cause. Il en fut le premier étonné... Imagine-t-on un suppliant qui rédige ainsi ses prières ? L'Alceste de Molière a un procès vers la fin de la comédie et on lui conseille d'apprivoiser ses juges par des moyens qui ne furent inédits que tout à fait à l'origine du monde. Si l'Alceste de Molière consentait à la démarche, je suis sûr qu'il l'aurait faite dans ce style, sur ce ton et sans plus de prostrations.

II

Mais Alceste est un excessif. Il y a des traits de caricature dans ce héros théâtral. Et ce serait abuser que de prolonger la comparaison outre mesure. De Maistre, à une certaine époque, par sa situation plus encore que par son attitude, prête peut-être à un demi-sourire; et l'on a vraiment quelque peine à rester tout à fait sérieux quand on l'entend traiter la Sardaigne en Béotie et les Sardes en Béotiens. Il lui arrive de crier trop fort et il écume pour des riens. C'est l'excès de son âme chevaleresque, l'outrance de cette belle franchise dont il disait un jour : « Quant à mes opinions, Dieu me garde de les cacher ; c'est la clef dont je me sers pour entrer partout ». Il est nécessaire, non pas qu'il retranche quelque chose dans sa nature généreuse, mais seulement qu'il adoucisse légèrement, qu'il arrondisse les angles, qu'il atténue les éclats et qu'il arrive à la mesure dans la force, à l'harmonie dans le sublime. Ce fut la grâce de son ambassade à Saint-Pétersbourg ; il ne changea point le fond de son âme, mais il me paraît qu'à ce moment-là il mit sur son visage quelque chose qui n'y était point d'abord et qui va faire de lui l'exemplaire le plus achevé de l'honneur et du dévouement.

Au mois de septembre 1802, J. de Maistre reçoit un pli cacheté qui le nomme ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne à la cour de Russie. C'était un honneur, et c'était surtout le plus accablant des fardeaux. On demandait à de Maistre de quitter sa famille, de se séparer de ce cher foyer où l'on souffrait à certains jours, mais où flambait le bon feu de l'amitié. On le condamnait à une sorte de bannissement. On l'envoyait dans l'inconnu, dans le mystère, vers un but qui était un défi à toute espérance humaine. Il était ambassadeur, mais de qui? D'un roi *in partibus*, qui n'avait presque plus d'Etats et dont le sceptre n'était plus qu'une fiction. Il était pauvre, et le maître ne pouvait donner à son serviteur plus qu'il n'avait lui-même. Il hésita, paraît-il, mais ce ne fut pas long. Quelques mois après, J. de Maistre est sur la route ; et la première chose que je remarque, chez lui, est sa belle humeur, sa gaieté, ce sourire volontaire sans quoi le dévouement n'est plus qu'une corvée sans grâce. Jusqu'aujourd'hui, il se fâchait et grondait contre la mauvaise fortune ; il se fâchera encore, certes, mais plus tout à fait de la même manière : il sera moins amer et à la façon dont il parle de ses mésaventures, on jurerait qu'il s'en est amusé et qu'il veut nous en amuser.

Le roi lui a donné pour faire la route un carrosse qu'il a acheté trois cents piastres. Le roi s'est fait voler. De Maistre n'est pas encore à

Florence que déjà la vieille patache tombe en morceaux : « Je vous demande s'il n'y a pas de quoi sauter aux nues », écrit-il ; et tout de même il ne saute pas aux nues, mais ils se console presque en blaguant son véhicule : « Les glaces s'embarrassaient avec les jalousies, la chaîne du sabot s'est rompue à la deuxième ou troisième fois qu'il a fallu enrayer ; le timon s'est rompu au beau milieu d'un beau chemin, sans aucun effort, et l'inspection des morceaux nous a fait voir un bois vermoulu, vernissé pour tromper l'œil. Les moulures, attachées pour la forme, tombaient d'elles-mêmes... Voilà, monsieur, la belle machine que le roi a payée trois cents piastres ». A Bologne, à Venise, à Trevise, à Clagenfürth, il faut s'arrêter pour permettre à la patache de reprendre haleine, de se refaire une roue ou un essieu : « Avant hier, mon valet de chambre vit mon coffre ouvert et sonna l'alarme, me croyant volé : tous les fers s'étaient détachés des planches pourries, par le seul mouvement de la voiture ». Dans cette berline épique, J. de Maistre dut comprendre que son ambassade comportait le vœu de pauvreté. Il ne s'en plaignit point, il ne s'en plaindra jamais. Les diplomates piémontais se reconnaissent à ce qu'on appelle la *faccia de tola* — le visage de fer-blanc — ; celui-ci se reconnaît plutôt à son visage franc, ouvert et de bonne humeur.

Il arrive à Saint-Pétersbourg, et, durant dix années, il va servir son maître, comme les

moines servent leur Dieu, dans la pauvreté la plus absolue. Jamais on n'a vu un ambassadeur comme celui-là, un ambassadeur qui est logé dans l'appartement d'un dentiste et qui n'a pas même l'argent nécessaire pour remplacer le ruban de sa croix. Ses lettres sont pleines, de confidences douloureuses et qui feraient pleurer si l'on ne s'apercevait qu'il s'égaie en les griffonnant. Il écrit à la comtesse Trissino ; « Je suis certainement le seul être humain vivant en Russie qui a passé deux hivers sans bottes et sans chapeau ». Une autre fois et à un autre : « Je viens de congédier mon valet de chambre, pour me donner un domestique plus simple et moins coûteux. Je verrai s'il y a moyen de faire d'autres économies... » A un ami : « Je ne puis sortir à pied car je n'ai que la pelisse du carrosse ». Au chevalier de Saint-Réal : « Je prends le parti de vous envoyer tout uniment une feuille de mon livre de compte, tel qu'il est griffonné par mon valet de chambre. Lisez cette belle pièce, vous y admirerez surtout le prix du peu de repas que je prends chez moi : il vous annonce une soupe et quelquefois un poulet maigre... Dernièrement, une couturière s'excusait auprès d'une dame de ma connaissance de n'être pas venue au jour marqué, disant que son mari avait eu besoin de la voiture et qu'*ils n'en avaient qu'une*. Pauvres gens ! L'appartement que je quitte me fut cédé par un dentiste : celui que je prends est quitté

par un chanteur d'opéra. Vous voyez que je ne *chante* pas très haut ». Et cependant il chante, il fredonne, au moins, quelque chose qui ressemble à une chanson. On se demande comment de Maistre a pu supporter une pareille vie pendant dix ans. Il eut deux secrets. Il me semble que le premier fut sa gaieté, une gaieté qui était une vertu, un sourire qui fut la pudeur des larmes. Les bons serviteurs ne sont pas grincheux ou grognons ; ils s'efforcent de faire bon visage dans le service, fût-il dur et même insupportable. C'est le grand effort et le touchant succès de J. de Maistre. Il n'a point voulu qu'on pût lire sur sa figure la pauvreté de son roi, et il se mit un masque d'homme heureux. Le tsar le rencontre quelques jours après son arrivée, et, lui trouvant si bonne mine, il lui dit : « Comment avez-vous fait pour vous acclimater si vite ? » Et de Maistre de répondre : « Sire, dans les serres de Votre Majesté toutes les plantes croient être chez elles ». Il y avait de l'héroïsme dans ce mot. Et cet héroïsme ne se démentira point ; il sera d'autant plus méritoire que de Maistre aura renoncé, pour se soutenir, aux illusions et à tout ce qui fait les supplices plus courts. Témoin ce bout de lettre au comte de Schullembourg (septembre 1811) : « Mon sort est décidé ; l'aimable espérance n'est plus faite pour moi. Son prisme charmant ne s'interpose plus entre mon œil et les objets. Je les vois tels qu'ils sont, cou-

leur de sang et de fumée. Il y a dix ans que ma femme est veuve ; il y a dix ans que mes filles sont orphelines ; et cependant je vis, — à ce qu'on dit — mais on dit tant de choses fausses. Jamais cet état ne changera pour moi... Ah ! Napoléon, mon cher ami, que je te dois de bonheur ! viens que je t'embrasse... » Il embrassait Napoléon comme il avait embrassé Alexandre : stoïquement, il jouait à l'impassible. Il aurait pu dire, avec notre vieux poète médiéval : « Ma bouche fait semblant que je rie quand je sens mon cœur pleurer ». Il a donc pris son parti de tout : il est décidé à faire de nécessité vertu, et à montrer à la mauvaise fortune un visage sans rides trop profondes. Il écrit à une amie : « Je suis bien, ou, si vous voulez, pas du tout mal ». A la comtesse de Goltz, il expliquait ses moyens de mettre un peu de rose là où il n'y avait que du noir : « Je tâche, avant de terminer ma journée, de retrouver un peu de cette gaîté *native* qui m'a conservé jusqu'à présent : je souffle sur ce feu, comme une vieille femme souffle pour rallumer sa lampe, sur le tison de la veille... Puis je soupe comme un jeune housard, puis je dors comme un enfant, et puis je m'éveille comme un homme, je veux dire de grand matin ; et je recommence, tournant toujours dans ce cercle, et mettant constamment le pied à la même place, comme un âne qui tourne la meule d'un battoir ». Au comte de Schullembourg il répétait

à peu près la même chose et sur le même ton badin : « Je dis quelquefois que *je serais heureux si je n'étais malheureux*, et ce mauvais calembour explique assez bien ma situation. Je suis fort bien ici... Mais... mais... ah ! mon cher comte, vous n'êtes pas marié ; vous avez un souverain, une patrie et des biens. J'en suis charmé et je vous en félicite. Pour moi, je suis accablé de tous les maux, excepté la maladie et le remords. Il est vrai que ces deux exceptions sont grandes, et capables seules de faire couler des flots d'ambroisie dans la coupe amère que je dois avaler jusqu'à la lie. J'espère avec ce concours ne jamais faire la grimace ». Et ce fut son effort, ce fut aussi sa victoire de ne jamais faire la grimace. L'Ecriture dit que Dieu aime ceux qui donnent avec un visage souriant ; c'est toujours ainsi qu'il faut donner et se donner. J. de Maistre a été le héros du dévouement joyeux.

Il a une seconde force pour supporter la rude et longue épreuve : c'est le sentiment de l'honneur, de l'honneur de son roi et de son honneur à lui. L'honneur de son roi, comme il l'a aimé et comme il l'a servi ! On peut dire qu'il n'a rien demandé au roi sinon la faveur de souffrir et de s'immoler pour lui. Il y a tel fragment de ses lettres qui donne la sensation du sublime dans le dévouement. Il écrivait un jour à Charles-Emmanuel : « Si les affaires de Votre Majesté devaient mal tourner pendant

que je suis ici, j'aimerais mieux être condamné à vendre toute ma vie des fruits dans une boutique ; et si je devais, au contraire, signer sa restauration complète, à la charge que mon bras tomberait sur la table d'abord, après, je signerais avec la même tranquillité que j'écris à Votre Majesté ». La pauvreté ne lui fut une souffrance, sa pelisse ne lui parut trop râpée que le jour où il lui sembla que le prestige de son roi en serait peut-être diminué. Quelqu'un lui a dit un jour : « Il faut avouer que si vous jouissez ici d'une grande considération, ce n'est pas aux frais de votre maître » ; il recueille ce mot et il ajoute aussitôt : « Ah ! je ne veux plus entendre de pareils discours ». Une ironie à l'adresse de son maître malheureux le blessait jusqu'au fond de l'âme. Et pourtant on ne l'aimait guère à la cour de Sardaigne. Il restait le suspect, l'incompris, le gêneur. On le mettait en tutelle : un certain comte de Front, ministre du roi à Londres, lui était imposé comme conseil et comme tuteur. Et les rapports étaient parfois tendus entre ces deux hommes. De Maistre s'en consolait aisément : « La différence entre M. le comte de Front et moi, — disait-il, — est que j'ai assez de philosophie pour ne pas condamner la sienne, et qu'il manque de cette philosophie à mon égard ». Mais qu'est-ce que cela fait qu'on lui préfère un petit maître ? Est-ce que par hasard on aime et on s'immole pour l'honneur d'un premier rang ?

De Maistre se résigne à tout pourvu qu'on lui laisse le droit de servir. On s'explique le mot que lui disait un jour le chancelier Woronsoff : « Le roi de Sardaigne est bien heureux d'avoir ici un homme comme vous ». Il y a vraiment des minutes où la taille de cet ambassadeur se grandit jusqu'à la sublimité des martyrs. Je ne citerai plus qu'un dernier trait. En 1803, la cour de Sardaigne doit à de Maistre 4.500 livres et on ne lui envoie rien. Mme de Maistre est à Turin dans une détresse épouvantable et il lui est impossible de la secourir. Alors l'idée lui vient de lui adresser 3.000 livres en à compte sur la somme due par le roi et de les prendre sur l'argent qui revient à la cour : Mais aussitôt la rougeur lui monte au front ; le procédé lui semble médiocre et il demande que, si le roi ne l'approuve point, il veuille bien faire réclamer les 3.000 livres à Mme de Maistre. Ni le budget ni le cœur du roi n'étaient bien brillants à ce moment-là. Une lettre de change fut tirée sur la malheureuse et elle remboursa la somme qui lui était due, avec le surcroît des frais et de la commission. Et de Maistre se console de tout avec un mot qui dépasse tout ce qu'il y a de plus beau : « C'est le sang de ses enfants, mais ce sang est encore au roi ». Il continuera de souffrir, d'attendre, d'être déçu encore et toujours, et la conclusion ne changera pas sur les lèvres du bon et fidèle serviteur : « Souffrir par le roi, c'est souffrir pour

le roi : c'est le devoir... que dire à tout cela ? Ce que nous avons toujours dit : « Vive le roi ! »

Il n'y a qu'une limite au dévouement de J. de Maistre, c'est son honneur à lui. Il était de la race de ces hommes qui disent avec le maréchal de Montluc : « Mon âme à Dieu, mon cœur au roi, mon honneur à moi ! » Il ne pouvait disposer de son honneur : il le tenait de ses aïeux et il devait le transmettre intact à ses enfants. J. de Maistre ne transige point sur l'honneur. « Dès que le point d'honneur s'empare de l'homme, — écrit-il, un jour, — il n'est plus libre ». Et, le cas échéant, il n'hésite point à marquer les bornes au-delà desquelles il ne relève plus que de sa conscience : « Sa Majesté peut m'envoyer à la mort, je suis tout prêt ; mais au ridicule, non ; pour cela, je suis poltron ». On riait de lui à la fin dans les salons de Saint-Pétersbourg : il était en butte aux ricaneurs. Le roi lui refusait tout, et, non seulement l'argent nécessaire, mais même ces rubans et ces décorations auxquels de Maistre ne tenait que pour le prestige du maître dont il était le représentant. Aux yeux des Russes, cet homme aux habits usés, pauvre jusqu'à la misère et qui n'avait même pas la grand'croix de son ordre, n'était qu'une sorte de pis-aller envoyé, faute de mieux. On disait de lui à la cour : « Voilà le phénix de l'humiliation..., le ministre unique pour qui son maître a créé un déshonneur tout exprès ». Il est à bout de force, il n'y tient plus. En 1803, il rédige un

Mémoire par lequel il offre sa démission. C'est une lettre très vive et de laquelle on doit dire ce que de Maistre a dit lui-même : « C'est la colère de l'amour qui l'a dictée, et c'est la froide raison qui l'a écrite » Le noble comte y passe en revue toutes les humiliations subies : il fait entendre cette rumeur d'ironie qui le suit partout où il va, ces papotages indiscrets et blessants qui l'atteignent en son honneur personnel : « J'aime mieux la mendicité, — dit-il, — j'aime mieux la mort qu'une telle humiliation... J'aime mieux descendre et me cacher. Comme homme, comme père, comme ministre, je suis poussé à bout. Il est visible que je déplais ; il est visible que je suis proscrit ; il n'y a plus qu'un parti à prendre. Je supplie très humblement Sa Majesté de vouloir bien me permettre de lui présenter ma démission et de chercher le repos où j'ai déjà trouvé l'estime... l'honneur parle, il faut partir ». Et il termine par un mot qui n'était pas sous sa plume une clausule de style : « Le roi sentira que j'obéis à une force invincible et que, si j'abandonne son service, ce n'est que pour conserver son estime, le seul bien du monde que je préfère à ses faveurs ». Le roi répondit qu'il avait besoin des services du comte de Maistre et envoya la grand'croix. Alors, ce noble cœur fut honteux d'avoir paru la solliciter : « Si cela était, — écrit-il, — il faut avouer que cette grand'croix serait une grande croix. Tranquille désormais sur le plus essentiel de

l'honneur, j'irai en avant et m'étourdirai sur le reste tant qu'il y aura moyen d'exister ». Non, ce n'est plus de l'Alceste de Molière qu'il faut parler quand de Maistre passe, mais bien plutôt de ces héros de Corneille qui respirent l'honneur par tous les pores, ne vivent que de lui et pour lui et pour qui rien ne compte plus dès lors que l'honneur est en jeu.

III

Un dernier trait l'achève : l'immuable sérénité de son âme. Rien ne l'a troublée, sinon le scrupule de l'honneur. Il dit quelque part qu'il refuse de s'échauffer le sang pour « les coups fourrés de cette vieille guenon qui s'appelle *Fortune* ». La Fortune, — ou plutôt l'Infortune — devait lui apparaître sous d'autres images, plus nobles, sinon plus clémentes. C'était la France, en dernière analyse, qui l'exilait après l'avoir dépouillé. C'était la France et c'était Bonaparte dont les victoires prolongeaient ainsi une détresse qui approchait de la misère et des séparations aussi cruelles que la mort. Et il est remarquable que de Maistre garde tout son amour pour la France et qu'il sait être juste pour Bonaparte.

Il avait dit autrefois : « Il me semble que ma

nature m'a créé pour la France » ; il refusait de se dédire. Et tandis qu'autour de lui on maudissait l'insolente nation qui promenait ses drapeaux de capitale en capitale, de Maistre s'obstinait à l'aimer. On disait : « Elle est corrompue, elle est finie », il répondait : « Les esprits célestes qui entendent ces exclamations, rient comme des fous ». On disait que c'en était fini de la mission de la France ; il ripostait : « La mission des Français, qui a toujours été la même, est bien extraordinaire en ce moment. Je les vois qui s'avancent vers une gloire immortelle.

Quanta nec est, nec erit, nec visa prioribus annis. »

Le roi de Sardaigne cherchait en des alliances, en des amitiés les moyens d'un retour de fortune ; de Maistre lui écrivait : « Ce qui trompe, c'est qu'on les cherche hors de France, tandis qu'il ne faut les chercher que dans son sein. La prépondérance de la France est inévitable, mais elle peut être changée et modifiée ; et très certainement, Sire, cette prépondérance est appelée à faire beaucoup plus de bien qu'elle n'a fait de mal ». Il la défendait, il plaidait pour elle les circonstances atténuantes, il l'exaltait même, comme s'il n'avait reçu d'elle que des bienfaits. Et c'est une chose qui n'est point banale : la victime qui excuse son bourreau, le magnifie, et ne se croit quitte envers lui

qu'après l'avoir idéalisé dans le prestige de quelque mission céleste.

Il ne faut pas demander à de Maistre plus qu'il ne peut donner. Il ne se résignera jamais à admirer Bonaparte, encore moins à l'aimer. La Révolution couronnée ne le séduit pas plus que la Révolution anarchique. Mais enfin il reconnaît son génie, son ascendant sur les foules. Il écrit à la comtesse Edling : « Il faut avouer que cet aimable homme ne sait pas mal son métier. Je tremble en voyant les manœuvres de cet enragé et son ascendant incroyable sur les esprits. Quand j'entends parler, dans les salons de Saint-Pétersbourg, de ses fautes et de la supériorité de nos généraux, je me sens le gosier serré par je ne sais quel rire convulsif, aimable comme la cravate d'un pendu ». Ses amis se partagent en deux camps, lorsqu'il s'agit de Bonaparte ; les uns le méprisent, les autres sont disposés à s'incliner devant lui. Il n'est ni avec les uns, ni avec les autres. Il proteste contre les dédains sommaires et inintelligents : « Un usurpateur qu'on arrête aujourd'hui pour le pendre demain, — écrit-il, — ne peut être comparé à un homme extraordinaire qui possède les trois quarts de l'Europe, qui s'est fait reconnaître par tous les souverains, qui a mêlé son sang à celui de trois ou quatre maisons souveraines, et qui a pris plus de capitales en quinze ans que les plus grands capitaines n'ont pris de villes en leur vie. Un tel homme sort

des rangs. C'est un grand et terrible instrument entre les mains de la Providence, qui s'en sert pour renverser ceci ou cela... J'avais l'honneur d'écrire, l'année dernière, à l'auguste frère de S. M. : « *Bonaparte vient de s'intituler* Envoyé de Dieu... Jamais on n'a rien dit de plus vrai, il est parti du ciel comme la foudre. En effet, la foudre en vient tout comme la rosée. Si donc on trouvait quelque moyen d'adoucir cet homme, ou d'en tirer quelque parti, on ferait très mal d'en laisser échapper l'occasion ». Et, en 1808, ce patriote ardent demandera à son roi la permission de voir le « fléau de Dieu » et d'entamer avec le Corse des négociations dont il lui semblait que le salut de la Savoie pouvait sortir.

Donc une âme sereine en ses jugements et qui ne permet point à la rancune ou au dépit de s'interposer entre les hommes et elle. Et, de l'esprit, cette sérénité passe dans le cœur de J. de Maistre. Il n'avait plus rien, et cependant il était riche et le plus riche des mortels, car il lui restait ce beau domaine qu'on ne pouvait lui arracher et qu'il nomme un jour « les vastes plaines de l'espérance ». On demandait à Sieyès ce qu'il avait fait durant la Terreur ; il répondit : « J'ai vécu ! » C'était assez pour lui, et il bénissait les dieux propices qui avaient gardé à la France le rédacteur de tant de constitutions éphémères. Si l'on avait demandé à de Maistre : « Qu'avez-vous fait à Saint-Pétersbourg ? Qu'a-

vez-vous fait durant l'horrible tempête de fer et de feu que Bonaparte déchaînait sur l'Europe ? », il aurait répondu : « Moi, j'ai cru et j'ai espéré ». Il n'a jamais douté une minute ni de la légitimité de la cause royale, ni de la victoire définitive du droit royal. C'est que, pour ce triomphe, il comptait sur la divine Providence. Il aimait ce mot de Bossuet : « Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir ; puis il agit ». Et, le citant en 1807 dans une lettre au comte d'Avaray, il ajoutait : « Mille fois cette pensée m'est venue en tête en songeant à vos affaires, qui sont celles du monde, sans pouvoir m'empêcher d'ajouter chaque fois, comme le fait Bossuet : *Sperabamus* ». Ainsi espéraient les disciples d'Emmaüs dans la nuit noire, alors que tout semblait anéanti et que le moindre espoir avait l'air d'une folie. *Sperabamus*... De Maistre a toujours espéré. Au-dessus des armées impériales, plus haut que le vol des aigles, à travers la fumée des canons d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram, il voyait un grand geste se dessiner, une grande figure apparaître : le geste et la figure de l'acteur mystérieux qu'il appelle : « Sa Majesté la Providence », qui sait ce qu'elle veut, qui a marqué son heure et qui se réserve de donner au drame gigantesque un dénouement imprévu. Au surplus, il n'était point pressé. « Il faut savoir, — disait-il, — ce que décidera le temps que j'appelle le premier

ministre de la Divinité au département des souverainetés ». Il croyait, il espérait, il attendait. Cela dura dix ans, quinze ans, vingt ans ; cela aurait pu durer des siècles, il n'aurait jamais cessé ni de croire, ni d'espérer, ni d'attendre.

*
* *

Il écrivait, un jour, après une victoire française qui le déconcertait : « Il y a une fatalité incroyable attachée à la bonne cause..., cependant, j'y mourrai ». Ce sont de ces serments qui faisaient jadis sourire le poète latin : il conseillait de les écrire sur les ondes du vent et la surface des eaux rapides :

In vento et rapida scribere oportet aqua,

C'est que l'antiquité ne connaissait point ce type d'hommes dont J. de Maistre est un merveilleux exemplaire. Ils ont l'esprit net, juste, clair comme une eau de roche, ils ont le cœur chaud, d'une passion qui est d'autant plus ardente qu'elle est plus calme, ils ont la conscience illuminée des clartés de la foi, et, quand ils sont à bout de leurs forces, ils savent bien qu'ils peuvent toujours compter sur l'intervention de Dieu. Ils sont fiers, d'ailleurs, indépendants : ils donnent tout, leur honneur excepté ; ils se

résignent à tout, sinon à ne pas voir et à ne pas dire la vérité. Qu'est-ce que cela leur fait, des échecs, des disgrâces, la pauvreté, l'exil? Est-ce que tous ces menus détails peuvent empêcher que le droit ne soit le droit et que la Providence ne soit tenue à faire triompher le droit un jour ou l'autre?... Ils disent : « J'y mourrai », et ils vivent de leur serment, pour leur serment. Et ils dressent sous le ciel l'image de cet « homme juste et tenace » qu'un autre poète latin n'avait entrevu que dans les légendes mythologiques et qu'il montrait, — dans le fracas de l'univers aboli, — intrépide, impavide, au milieu de toutes les ruines.

CHAPITRE V

Le cœur

Il est arrivé à de Maistre de se définir un jour, sans la moindre fatuité d'ailleurs : « Une tête saine qui surmonte un cœur droit ». Il est tout entier dans cette formule. Mais, quand on parle de lui, on en oublie souvent la moitié : on voit la tête, on néglige le cœur. Et je crois bien qu'il est un peu responsable de cette mutilation. S'il ne restait de lui que ses grandes œuvres, ses polémiques contre Locke et Bacon, ses traités de philosophie ou de théologie, ses dithyrambes à la guerre et au bourreau, on aurait peut-être le droit de douter de son cœur. Il ne le prodigue point, il le laisse à peine deviner çà et là en une demi-phrase, en un bref frisson de sensibilité. Il s'est appliqué certainement à contredire le XVIIIe siècle, même en cela. Les philosophes avaient toujours le cœur sur la main et c'est sans doute cela qui explique qu'on en sente si

peu dans leur poitrine. « Tendres, sensibles et vertueux », ils furent tout cela avec une persévérance et un étalage qui les rend ridicules. J. de Maistre n'étale rien ; on dirait plutôt qu'il s'efforce de dissimuler. Mais il a dit lui-même : « En mettant la main sur l'issue d'une fontaine, on ne réussit qu'à la faire jaillir plus loin un instant après ». Le cœur de de Maistre jaillit dans sa correspondance intime, et c'est là qu'il faut aller le chercher. La découverte est à la fois facile et pleine de charmes ; il est si bon de découvrir un homme et un homme de cœur là où l'on ne voyait qu'un raisonneur à froid, un satirique au sarcasme sonore, éclatant, écrasant. « Aimer et connaître, c'est la véritable destinée de l'homme », a-t-il écrit ; je voudrais dire comment il a aimé.

I

Son portrait est connu : une belle figure large, rayonnante d'esprit ; un vaste front illuminé de génie. Les yeux vous regardent bien en face et vous taraudent comme des vrilles. Des lèvres fines, mais narquoises, railleuses même. Le buste se cambre, la tête se redresse ; on voit que cet homme a toisé et même défié les autres hommes. L'ensemble manque un peu de dou-

cœur cordiale. On se dit, en regardant de Maistre, qu'il devait intimider au premier abord et qu'il n'était point de la congrégation du perpétuel sourire. Il n'en était pas à coup sûr. Il eut de bonne heure la manie de bâiller et même de s'endormir devant ceux qui l'ennuyaient. Quand il ne bâillait pas, il avait — c'est lui-même qui l'avoue — « un certain rire mécanique » qui signifiait à peu près ceci : Prenez garde ! vous dites une bêtise... Il avait d'ailleurs le parti pris de la franchise brutale. Il se confesse impénitent sur ce point dans une lettre à la baronne de Pont qui l'a excité à la prudence : « Je fais consister *la* prudence ou *ma* prudence bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. Si vous veniez à toucher ma poche par hasard, je n'en serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez que mon mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille : si je portais un poignard ou un pistolet de poche il en serait autrement. Je tiens donc mes poches nettes, mais je les tourne volontiers... Je continuerai toujours à dire ce qui me paraît bon et juste, sans me gêner le moins du monde. C'est par là que je vaux si je vaux quelque chose ». Il est donc inutile d'insister : on n'obtiendra pas de J. de Maistre qu'il mette sur ses lèvres un *oui* ou un *non* qui ne seraient pas de stricte sincérité.

Il est donc franc ; il est entier, comme on

dit, entier dans ses idées, dans ses passions, dans les convictions et les sentiments qui constituent le fond de son âme. Mais, on l'a souvent remarqué, le libéralisme de l'esprit ne coïncide pas toujours avec les libéralités du cœur. Les cœurs larges sont plutôt voisins des esprits intransigeants. Et cela fut vrai de J. de Maistre : il est sans pitié pour l'erreur, il est pitoyable aux égarés. Et c'est le premier trait que je veux relever dans l'histoire de son cœur. Oui, ce géant fut un homme bon, et presque un bonhomme par instants. Parmi ses amis, je découvre des protestants, des schismatiques, des gallicans, toute une collection d'individus qui furent les intimes de son cœur et qui sont tout à fait étrangers à son esprit. A Lausanne, par exemple, il s'est lié d'amitié avec une vieille calviniste de Genève, Mme Huber. Il a beaucoup discuté avec elle ; c'est peut-être par elle qu'il a connu Necker et Mme de Staël. Un jour, après une de ces passes d'armes où il déployait toute sa verve cruelle, elle lui a dit : « Cher comte, promettez-moi qu'avec votre plume si acérée vous n'écrirez jamais contre M. Necker personnellement ». Il promit. Longtemps après, en 1809, une brochure anonyme parut où Necker était maltraité et dont le ton rappelait assez bien celui de J. de Maistre. On croit qu'elle est de lui ; on dit à Mme Huber : « Eh bien ! votre cher comte, il a bien tenu parole ». Et Mme Huber de répondre : « Je n'ai pas lu le

livre, ni ne le lirai, mais si M. Necker y est attaqué, il n'est pas du comte de Maistre, car en tout il n'a que sa parole ». Elle le connaissait bien... Et c'est un des épisodes les plus touchants de la vie de de Maistre que sa fidèle amitié pour cette vieille hérétique. Il lui écrivait une fois de Saint-Pétersbourg : « Jamais je ne me vois en grande parure, au milieu de toute la pompe asiatique, sans songer à mes bas gris de Lausanne et à cette lanterne avec laquelle j'allais vous voir à *Cour*. Délicieux salon de *Cour* ! C'est cela qui me manque ici. Après que j'ai bien fatigué mes chevaux le long des belles rues, si je pouvais trouver l'amitié en pantoufle et raisonner pantoufle avec elle, il ne me manquerait rien. Quand vous avez la bonté de dire avec le digne ami : *Quels souvenirs ! Quels regrets !* prêtez l'oreille, vous entendrez l'écho de la Néva qui répète : *quel souvenirs quels regrets* ! » Mme Huber meurt ; J. de Maistre s'attriste, se plaint à cette nouvelle, et la lettre qu'il écrit au comte de Golowkin est aussi triste que s'il pleurait sur le cercueil de ses grands amis catholiques, Blacas ou Bonald : « Vous ne sauriez croire à quel point cette pauvre femme m'est présente, — dit il ; — je la vois sans cesse avec sa grande figure droite, son léger apprêt genevois, sa raison calme, sa finesse naturelle et son badinage grave... Je ne passerai pas de meilleures soirées que celles que j'ai passées chez elle, les pieds sur les chenets, le coude sur

la table, pensant tout haut, excitant sa pensée et rasant mille sujets à tire d'aile... Elle est partie et jamais je ne la remplacerai ! Quand on a passé le milieu de la vie, les pertes sont irréparables... Séparé sans retour de tout ce qui m'est cher, j'apprends la mort de mes vieux amis, un jour, les jeunes apprendront la mienne. Dans le vrai, je suis mort en 1798, les funérailles seules sont retardées. » Voilà qu'il commence déjà d'apparaître. Non, J. de Maistre n'est pas un intraitable dans la vie, s'il est intransigeant dans la doctrine. Il a, comme dit Sainte-Beuve, « la chaleur sans l'aigreur », et il consent à toucher terre par ces condescendances, ces indulgences et ces contrats d'amitié. Il écrivait, vers la fin de sa vie, à un ami qui connaissait son humeur vive et ses colères d'idées : « Si j'avais le plaisir de vivre avec vous sous le même toit, vous ne seriez pas peu surpris de reconnaître en moi le roi des paresseux, ennemi de toute affaire, ami du cabinet, de la chaise longue et *doux même jusqu'à la faiblesse inclusivement.* » Il se calomniait peut-être, ce jour-là ; je n'ai point trouvé de faiblesse dans l'analyse de son cœur, mais seulement ce qu'on appelle le point faible. Et, ce point faible c'est tout simplement l'endroit où il est vulnérable ; c'est son cœur tendre, bon, dévoué, accessible à tous les sentiments qui permettent à l'homme de quitter les cimes éthérées pour vivre avec les autres hommes.

Il me serait facile d'en multiplier les preuves. En ce moment, je ne veux que déblayer l'avenue qui mène au sanctuaire, au magnifique cœur de J. de Maistre. Avant d'y entrer, il faut qu'on sache qu'il existait, qu'il était ouvert, — non pas certes comme le moulin où tout le monde a accès, — mais comme la maison dont la porte s'ouvre pourvu qu'on en ait la clé et dont le foyer éclaire et réchauffe. Mme Swetchine, je le dirai bientôt, n'en douta jamais, même au temps où elle s'obstinait dans son schisme russe. Et l'amiral Tchitchagoff, moins que personne encore. Entre de Maistre et celui-ci, ce n'est pas seulement la religion qui creusait un fossé : Tchitchagoff est une âme sombre qui ne pardonne pas à la vie de l'avoir rudoyé. On devine chez lui une sorte de pessimisme amer qui se satisfait dans le rêve noir et les longs silences farouches. Et de Maistre est doux à ce solitaire morose. Il lui parle de celle qu'il pleure, de cette femme aimée qu'il a perdue après quelques mois à peine de bonheur commun : « Il n'y a rien que je conçoive mieux — lui écrit-il, — que le *charme du désespoir*. C'est ce qui vous retient en Angleterre ; mille souvenirs tendres et déchirants vous attachent à cette terre où votre bonheur naquit pour durer si peu. Moi qui ne suis qu'un ami, je suis cependant visité souvent par l'ombre de votre chère Elisabeth. Elle m'apparaît toujours entre vous et moi : je crois la voir, l'entendre, et lui tenir

quelques-uns de ces discours dont elle avait la bonté d'écrire de temps en temps quelques mots dans ce journal que vous feuilletez le jour et qui vous garde la nuit. Combien ce souvenir doit être horriblement doux pour l'époux qui l'a perdue, qui se promène sur cette même terre où son cœur rencontra le sien, où il entendit pour la première fois ce *oui* sérieux, dont le suivant n'est qu'une répétition légalisée, et que l'homme le plus heureux n'entend qu'une fois dans sa vie ! Je voudrais que les objets qui vous environnent et qui ne vous parlent que de votre perte, vous apprissent à pleurer : vous auriez fait un grand pas vers la consolation, je veux dire vers la douleur sage. Dieu vous a frappé, mon cher ami, très justement comme juge, et très amoureusement comme père ; il vous a dit : *C'est moi* Répondez-lui : *Je vous connais,* et venez pleurer avec nous, quand vous aurez assez pleuré ailleurs ». Et il terminait en sollicitant quelques nouvelles de sa santé et de son état d'âme : « Ne m'envoyez point du vinaigre, je veux une lettre toute à l'huile d'olive ». Vint-elle jamais ? Je n'en sais rien. L'huile d'olive coule rarement de ces âmes que le romantisme slave claquemure dans le désespoir sans issue. Longtemps après, de Maistre était encore auprès de ce sombre ami ; il lui disait : « Ne vous permettez pas de m'oublier ; ce serait un crime qui crierait vengeance. Pour moi, je vous retrouve

toujours peint en première ligne sur cette *toile légère*... qu'on appelle *mémoire*. Je pourrais vivre mille ans sans rencontrer jamais rien qui vaille nos soupers. La foudre les a frappés. Ils n'en restent pas moins gravés au rang de ces souvenirs adorables qui nous déchirent et qu'on chérit ».

Tel il fut dans le monde et dans la vie, roide et souple à la fois, roide comme une idée et souple comme une tendresse. Et c'est charmant déjà, parce que c'est très rare : n'avoir rien abdiqué de ses idées, n'avoir rien refusé de son âme. Entrons plus avant : essayons de surprendre de Maistre dans le commerce des vraies et profondes amitiés.

II

En 1816, il écrivait au marquis Costa : « J'ai eu deux amis dans ma vie (c'est un nombre prodigieux), le bon Salteur et vous ». Ce jour-là, il comptait mal : il a eu quelques intimes seulement, mais beaucoup d'amis. Il tenait à l'amitié. Il y tenait pour elle-même, pour le charme d'aimer, et sa voix presque toujours un peu rude s'attendrit quand il parle de l'amitié. Qu'on lise plutôt ce bout d'élégie : « L'homme n'a que des rêves, il n'est lui-même qu'un rêve.

Exceptons cependant, pour nous consoler, l'amitié, la reconnaissance, tous les bons sentiments, tous ceux surtout qui sont faits pour unir les hommes estimables ». Ne vous y trompez point : quand il affirme qu'il est heureux à Saint-Pétersbourg, il n'est pas tout à fait sincère, car il ajoute une autre fois : « Il y a deux choses dont le souvenir s'efface difficilement : le *soleil et les amis* », et l'idée qu'il ne reverra plus le ciel d'Italie l'oppresse étrangement : « Le *jamais* ne plaît *jamais* à l'homme ; mais qu'il est terrible lorsqu'il tombe sur la *patrie*, les *amis* et le *printemps* ! Les souvenirs dans certaines positions sont épouvantables : je ne vois au delà que les remords ». Il tient à l'amitié surtout parce qu'elle lui permet de sortir de lui-même. A certaines heures, il est tenté de bâiller devant la couleur sombre de ses pensées et devant tout ce qu'il y a de secret orgueil dans l'isolement intérieur. Alors il écrit à sa fille Constance : « Je n'aime pas *moi*, je ne crois pas *moi*, je me moque de *moi*. Il n'y a de vie, de jouissance que dans *toi*. Il y a longtemps que j'ai écrit dans mon livre de maximes : *L'unique antidote contre l'égoïsme, c'est le tuïsme*. C'est toi surtout, ma chère Constance, qui me verse cet antidote à rasades ; j'en boirai donc de ta main et de celle d'un petit nombre d'autres *tois*, jusqu'à ce que je m'endorme sans avoir pleinement vécu ». Il serait mort d'ennui, s'il n'avait pas trouvé le moyen de sortir de lui-même et de la cellule

close où il n'avait d'autres compagnes que sa pensée et sa nostalgie.

Les amitiés intellectuelles de de Maistre sont d'autant plus intéressantes que le cœur s'en mêle aussitôt et qu'il lui est impossible de ne s'attacher qu'avec son esprit. Il faut choisir dans le tas et j'aurais bien envie d'esquisser rapidement l'histoire de ses rapports avec de Bonald. Ils ne se sont jamais vus et ils se sont beaucoup aimés. Il y a entre ces deux esprits une sorte d'harmonie préétablie : ils jugent les hommes et les choses d'après les mêmes principes, à la lumière des mêmes vérités éternelles. De Maistre peut écrire un jour du philosophe qui semble son frère jumeau : « Est-il possible, Monsieur, que la nature se soit amusée à tendre deux cordes aussi parfaitement d'accord que votre esprit et le mien ! c'est l'unisson le plus rigoureux, c'est un phénomène unique ». Ils se touchaient par toutes les pensées : même jugement sur la Révolution française, mêmes vues sur le rôle historique et la mission providentielle de la France, mêmes certitudes sur l'avenir de l'Eglise, mêmes espérances et mêmes angoisses au milieu des mêmes tourmentes sociales et religieuses. Ils s'écrivaient et leurs lettres se répondaient en écho fraternel Pas toujours cependant, car il leur arrivait de se perdre en route, et de Maistre s'en amusait : « Les lettres, — écrivait-il, — sont comme les dames : quand elles sont extrêmement aimables,

on leur pardonne volontiers d'arriver un peu en retard ». Il se consolait avec les ouvrages de de Bonald ; il lui disait : « Vos ouvrages sont faits pour les lecteurs de mon espèce. On les ouvre où l'on veut ; on les lit, on pense, on vous aime. Arrive un suppliant avec ses papiers, il faut bien écouter, mais il s'en va enfin. Où en étais-je donc ? ma foi, je n'en sais rien. Ouvrons ailleurs : on lit, on pense, on vous aime. Vous êtes bien aimable, Monsieur le vicomte, de vouloir être *tout entier* dans mon cabinet ; vous y êtes placé avec toute sorte de révérence et d'attachement ». Ils ont vécu ainsi, séparés toujours, unis malgré tout, répétant au-dessus des cataclysmes et des ruines la même élégie et les mêmes prophéties. La voix de ces deux hommes domine tout, quand on prête une oreille attentive à autre chose qu'au bruit du canon et aux entretiens des diplomates. Ils observent avec le même œil et jugent avec le même esprit. L'un et l'autre sont plus occupés de l'avenir que du présent et ils le restaurent sur des assises semblables. Le 4 décembre 1820, de Maistre avouait à l'invisible ami : « Souvent, en vous lisant, il m'arrive d'éclater de rire en retrouvant les mêmes pensées et jusqu'aux mêmes mots qui reposent dans mes portefeuilles. Cette conformité est bien flatteuse pour moi. Il n'y a rien de si consolant qu'un tel accord. Il faudrait que cet accord fût général, car le malheur du bon parti est l'isolement. Les loups savent se réunir ;

mais le chien de garde est toujours seul ». Le mot est à retenir : de Maistre et de Bonald sont les deux « chiens de garde » de la vérité, en un temps où tout le monde l'offense ou l'attaque. Ils veillent chacun de son côté, tous deux dans la même consigne, l'œil au guet et l'oreille au vent. Et le cri d'alarme qu'ils jettent dans la nuit exprime la même haine des pillards, le même amour de l'Eglise et de la société, la même passion du salut commun dans l'ordre éternel.

Mais avec de Bonald nous ne sommes encore que dans le vestibule du cœur de J. de Maistre. De Blacas va nous conduire plus loin : après cela, il n'y aura plus que le sanctuaire. De Blacas est, lui aussi, une victime de la Révolution. Il a quitté la France en 1789, pour rester fidèle à son Dieu et à son roi. Il a rencontré de Maistre à Florence et il l'a séduit dès le premier contact. C'est une figure fine, douce, exquise de grâce et de bonté. J'ai vu son portrait ; il est charmant. Des lèvres minces, un regard clair, un grand air de distinction aristocratique. Les cheveux sont ébouriffés : au premier abord, on prendrait de Blacas pour un frère de René ou d'Obermann, pour un de ces jeunes rêveurs qui encombraient la route de Chateaubriand et qui laissaient flotter sur leur front toute la mélancolie des déserts et des océans. Mais de Blacas vaut mieux que cela ; il est le descendant de ce Blacas d'Aulps, dont un troubadour pro-

vençal disait : « Si vous voulez avoir du courage, venez manger du cœur de Blacas ». Il était fait pour comprendre de Maistre et pour être compris de lui. Ils s'étaient donc rencontrés à Florence, ils se retrouvèrent à Saint-Pétersbourg. Ils se regardèrent un moment ; ni l'un ni l'autre ne ressemblait au Philinthe de Molière, au banal accroche-cœurs qui embrasse tous les passants avant même de savoir leur nom : « Dans le monde, — écrit de Maistre, — je le salue froidement sans lui parler ». Mais l'heure était proche où la glace serait brisée. L'âme commune et les destinées communes allaient faire deux amis de ces deux proscrits qui représentaient l'un et l'autre un roi *in partibus*. Une des premières lettres de de Maistre à de Blacas se termine par cette clausule qui est presque un serment : « Tout à vous, Monsieur le comte, dans les siècles des siècles ». Elle est de juin 1807 ; ils se sont reconnus et le pacte est conclu maintenant : c'est à la vie et à la mort. Blacas s'en va ; il se voue à la fortune de son maître, celui qui doit être un jour Louis XVIII. Sa vie est un voyage circulaire à travers l'Europe inhospitalière, les cours défiantes et inclémentes. Et les lettres de J. de Maistre le suivent sur la route, tendres, chaudes d'affection ; elles s'oublient même parfois en un couplet de romance sentimentale : « Je suis toujours pendu à votre cou », écrit de Maistre. Et c'était à peine une exagération. Blacas était

mélancolique à certains jours ; un nuage noir passait sur sa figure délicate et il adressait à de Maistre d'élégiaques adieux. Et celui-ci souriait, se moquait, protestait : « Mon cœur vous ordonne de vous bien porter, — répondait-il. — J'ai regret à cette formule latine que je trouve tout à fait française quand je vous écris... Laissez-moi partir le premier ! Rien n'est plus juste... Je ne sais comment vous dire ce que je sens » Quelquefois une discussion s'élevait entre eux. De Maistre était ultramontain, Blacas gallican. Ils s'envoyaient par-dessus les frontières des bordées d'arguments sans réplique. Certaines de leurs lettres évoquent à l'esprit l'image de ces théologiens d'autrefois qui faisaient voler à travers l'espace leurs syllogismes barbelés et qui s'assommaient réciproquement de majeures et de mineures écrasantes. De Blacas citait Bossuet ; de Maistre répondait par Bellarmin, et après s'être insultés comme on s'insulte toujours quand il s'agit de politique, ils s'embrassaient et se réconciliaient. De Blacas opposait à son ami la Déclaration de 1682 et les Pères du Concile de Paris, et de Maistre répondait : « Ils sont de jolis papas, vos Pères français ». De Blacas argumentait avec son esprit fin et ses subtilités enveloppantes ; il disait à son adversaire : « Je suis de votre avis sur plusieurs des torts que vous reprochez aux Français... ; mais avouez, mon cher comte, que votre esprit en passant les

Alpes ne vous a pas entièrement sauvé du péché originel ». Et de Maistre se fâchait, criait très fort, traitait l'assemblée de 1682 de *tripot*, de *club*, et les évêques d'alors de *courtisans en camail*. Ah ! s'il avait tenu de Blacas à bout portant, il lui aurait fait passer un bien mauvais quart d'heure. Heureusement, ils étaient séparés ; heureusement aussi, de Blacas avait bon caractère, et chaque duel se terminait par une réconciliation sur le terrain.

Il ne pouvait en être autrement. Les âmes étaient pareilles et semblables les destinées. De Blacas, comme de Maistre, était à Saint-Pétersbourg, l'ambassadeur fantôme d'un roi fantôme. De temps à autre, dans une antichambre de la cour, dans la coulisse mystérieuse, on voyait se profiler une ombre élégante et triste : c'était de Blacas. Il avait l'air d'un souvenir qui passe, d'un revenant qui surgit à l'improviste du fond des sépulcres, comme pour empêcher la prescription de se faire et pour rappeler au tsar, aux ambassadeurs, qu'il y avait quelque part, même au lendemain d'Austerlitz et d'Iéna, un prince oublié... qui ne s'oubliait pas. Les ministres ne le recevaient plus qu'à titre privé ; on l'avait même obligé de cacher dans sa poche la croix de Saint-Louis. On le fuyait comme la peste. Louis XVIII lui avait dit, en lui précisant les difficultés de son rôle : « C'est marcher sur des charbons », et il le sentait bien, et il souffrait, et il s'obstinait dans l'immuable fidé-

lité. Après la paix de Tilsitt, de Maistre lui écrivait : « Mon cher comte, tout est perdu, fors l'honneur. Voici le moment prédit par l'immortelle chanson de 1775 :

Les rois se croyant des abus
Ne voudront plus l'être.

De Maistre riait ; de Blacas était plus grave, il répondait : « Peut-être faut-il tout cela pour nous ramener au seul ordre de choses qui puisse rendre le calme et le bonheur au monde, car ce n'est pas seulement pour le bonheur de la France qu'il faut lui rendre son légitime souverain ; c'est pour assurer celui de tous les peuples et pour raffermir tous les trônes ». De Maistre était un voyant, de Blacas un croyant ; ils avaient l'un et l'autre la foi qui fait les martyrs.

Ils s'en iront ainsi, inséparables, quoique souvent séparés, infrangibles dans leurs convictions et dans leurs espoirs. Ils seront un jour à la victoire, ils ne seront ni l'un ni l'autre à la curée. L'âge venait ; de Blacas se plaignait de ses yeux, de Maistre disait : « Je suis blanc comme un cygne et radoteur en proportion ». Leurs lettres se bordaient de noir ; ils s'agenouillaient tour à tour sur des tombes chères. De Maistre était de plus en plus pauvre et un jour, voici qu'il rêve d'acheter, comme il dit, « un jardin avec une maison au milieu ». Dis-

crètement, un ami lui fait passer l'argent nécessaire : c'est de Blacas. Et le geste est si délicat que le fier Savoyard n'a pas le moyen de se sentir humilié. Il écrit à de Blacas : « Lorsque au milieu de la triste indifférence, de l'égoïsme glacé et de quelque chose de pire encore, on vient à rencontrer une âme comme la vôtre, on respire, on se console ; on est comme le voyageur qui traverse les déserts de l'Arabie et qui trouve tout à coup un bosquet et une fontaine : il s'assied à l'ombre et il boit ». Le dernier mot de de Maistre à de Blacas fut celui-ci : « Je ne cesserai de vous aimer qu'en cessant de vivre ». Quand il écrivait cela, il avait de la terre jusqu'aux genoux ; le front et le cœur émergeaient toujours, le front avec l'idée qu'il avait maintenue, le cœur avec l'amitié qui l'avait soutenu. Ici et là, le nom de Blacas restait gravé.

Hi sunt duo fratres... Ce sont deux frères, et non seulement par l'esprit, mais par le cœur. A écouter le dialogue qu'ils échangent, on se fait une très haute idée de l'âme de J. de Maistre. L'amitié est pour lui autre chose qu'un commerce agréable : elle est la mise en commun de toutes les pensées, de toutes les joies, de toutes les souffrances. Elle confère le droit de dire la vérité, le devoir de l'entendre. Elle est un soutien et elle fait songer au mot des Ecritures : « Le frère qui est aidé par son frère est pareil à une forteresse inébranlable ».

III

Il serait facile de prolonger la liste des amis de J. de Maistre. Mme Swetchine aurait droit à un chapitre ; elle aura un paragraphe plus loin. J'ai hâte de pénétrer plus avant dans les secrets de ce grand cœur et d'en révéler enfin les vraies et profondes tendresses.

Il fut un fils admirable, je l'ai dit, et l'on n'a pas oublié les larmes qu'il versa sur la tombe de sa mère, avec quel désespoir il disait à la chère ombre : « Ma mère, tu ne m'attendras pas longtemps ! »

Il fut un frère pieux, délicat, attentif à tout et spécialement à ne pas laisser pousser l'herbe sur la place du foyer familial. Et ce serait très long si je me résignais à choisir, à sacrifier... Il ne faut pas lui en vouloir d'avoir aimé son frère Xavier plus que tous les autres. « *Ban* vous me l'avez donné... *Ban* je vous le ramène », disait une fois Mme Xavier de Maistre aux frères et sœurs de son mari. Pour Joseph, Xavier fut toujours le *ban* qu'il avait aimé aux jours de sa jeunesse, *ban* à la façon de La Fontaine, c'est-à-dire un distrait, un bonhomme perdu dans les songes, un enfant par l'esprit et par le cœur. Quelques mois avant de mourir,

Xavier de Maistre écrivait au comte de Gabriac : « Mon frère et moi, nous étions comme les deux aiguilles d'une même montre ; il était la grande, je n'étais que la petite, mais nous marquions la même heure, quoique d'une manière différente ». La comparaison est plus que charmante, elle est vraie. Joseph marquait surtout l'heure où l'on pense, Xavier l'heure où l'on rêve ; mais c'était sur le même cadran. Car les deux frères furent inséparables. Xavier vient rejoindre son frère à Saint-Pétersbourg, et Joseph, pour la seule fois de sa vie, finasse et intrigue afin de faire quelque chose de celui que l'on regardait généralement comme bon à rien. Et il réussit au delà de ses espérances : Xavier est colonel dans l'armée russe, membre honoraire du département de l'Amirauté, directeur du Musée. Il a tant de titres qu'il ne sait plus s'y reconnaître ; il distingue seulement qu'il doit tout à son frère. Il lui doit même une partie de sa gloire littéraire : c'est J. de Maistre qui lui donna le goût d'écrire et de publier. Et celui-ci en est plus fier que de sa propre renommée ; en 1817 il écrit de Turin à un ami : « Un certain clerc de paroisse disait avec une belle emphase, à propos d'un sermon qu'il entendait porter aux nues : *C'est bien moi qui l'ai sonné* ! J'aurais quelque droit de m'approprier un mérite à peu près de ce genre, au sujet du *Lépreux*, car c'est bien *moi* qui l'exhumai, il y a cinq ou six ans, du portefeuille où le plus in-

souciant des hommes le tenait enseveli, et qui le jetai dans le monde à Saint-Pétersbourg, malgré l'auteur, qui disait très sérieusement : *Peut-être que cela ne vaut rien* !... » Il sonna aussi pour Xavier l'heure où l'on se souvient du devoir et où on l'accomplit. *Ban* avait la mémoire courte et, au cours de sa vie nomade, il avait oublié les pratiques chrétiennes. Le jour où son frère arriva à Saint-Pétersbourg, Joseph s'aperçut qu'il était fort peu dévot, si peu même qu'il ne l'était plus du tout et qu'il était particulièrement brouillé avec le confessionnal. Aussitôt il résolut de rapprendre au cher distrait les chemins négligés. Xavier ne résista point, mais il fut bien angoissé à l'idée qu'il devrait faire le compte de ses fautes, après avoir omis depuis si longtemps d'en faire le détail. Dans sa naïve inquiétude, il alla trouver M. de la Saussaye, un ministre protestant, son ami. Et la scène est délirante. Xavier tient à la main une espèce de note, très longue ; il est pâle et plus triste que le Lépreux de la cité d'Aoste. Il confie ses soucis, ses effrois ; il agite la feuille, il implore un conseil. Le ministre protestant lui parle en sage, il l'excite à suivre les avis de son frère. « Que tenez-vous donc là à la main ? » demande-t-il. Et Xavier de balbutier que c'est la liste de tous ses péchés, qu'il a dû fouiller sa mémoire et rédiger cette note pour ne rien oublier. M. de la Saussaye sourit, regarde. — « Mais la note est bien courte, ce sera vite

fait ». — « C'est ce qui vous trompe, répond Xavier, en brandissant ses feuilles, il n'y a que quelques mots sur ce papier, c'est vrai, mais ce sont des têtes de colonne !... des têtes de colonne !... » Et il s'enfuit en répétant : Des têtes de colonne ! des têtes de colonne !... Enfin tout s'arrangea. Et ce fut certainement une des plus grandes joies de J. de Maistre d'avoir ramené le cher *ban* à toutes les croyances et à toutes les piétés.

Quel bon frère il fut ! Il est de moitié dans toutes les joies et dans tous les deuils fraternels, et je n'en finirais point d'accumuler les traits et les traits. Un peu d'orgueil parfois se mêle à son affection et par exemple il est très fier des succès oratoires de son frère l'abbé, le futur évêque d'Aoste, qui prêche à Genève. Mme de Staël est allée l'écouter ; elle a dit au prédicateur : « J'ai entendu votre sermon sur l'enfer, vous m'en avez entièrement dégoûtée ». J. de Maistre est content et je suis sûr que pour une fois, « la science en jupons » lui semble une personne de bon sens et de bon goût. Son frère meurt : il sanglote devant le cercueil, il écrit à un ami : « Jouissez de ce que vous vous possédez, et ne soyez jamais écrasé comme je viens de l'être. Jamais je ne me consolerai de cette perte : tout ce que le temps peut sur une telle douleur, c'est de la changer en mélancolie ». Mais avant de pleurer sur les tombes, il avait tressailli de joie devant les nouveaux

foyers et les berceaux neufs. Et c'est une surprise charmante de voir un de Maistre en gaieté, un de Maistre qui s'amuse à parler le langage de tous les jours et à badiner comme au temps de son enfance délurée. Sa sœur Thérèse vient de se marier, il lui écrit : « Eh bien, ma chère Thérézine, te voilà donc *cheu* toi ! Oh ! le grand mot et qu'il est agréable à prononcer ! Dis-moi donc, mon cœur, combien tu as fais de tours dans ta campagne, combien as-tu de chambres et de cabinets ?... combien as-tu de *journaux* de terre, de bœufs, de vaches, de moutons, de poules et de coqs ! J'espère bien qu'on ne dira pas de toi comme de Perrette : « Adieu, veaux, vaches, cochons, couvée ! » Et, après avoir plaisanté avec sa sœur, il plaisante avec son beau-frère : « Tout est commun entre époux, mon cher ami, — lui dit-il ; — ainsi je *vous fais la présente* sur la même feuille pour vous dire que, pour les femmes comme pour les montres, on a six mois d'essai ; ainsi, mon très cher, si tu n'es pas content de la tienne (femme), si elle ne marche pas exactement, si elle a des quintes, si la répétition t'ennuie, tu peux me la renvoyer. Si, au contraire, tu es content... il faut aussi m'en faire part, afin que je puisse te témoigner ma satisfaction de voir que tu aies trouvé une bonne pièce dans mon magasin ». Le jeune marié, lisant cela, devait s'applaudir d'avoir épousé la sœur, rien que pour le plaisir de recevoir des lettres du frère.

J'aurai l'occasion plus loin de parler de l'époux. Il n'y a rien dans la littérature épistolaire de plus tendre, de plus ému et de plus émouvant que les lettres du père. La séparation, l'espace, l'exil ont approfondi ce cœur, si profond déjà ; trente ou quarante lettres de J. de Maistre sont absolument ce qu'il y a de plus beau dans les archives de l'âme paternelle.

Il était bien triste, là-bas, à certaines heures. Il écrivait en 1806, et c'était vrai dès 1803 : « Ma vie s'écoule tristement. Je regarde les minutes qui tombent l'une après l'autre dans l'éternité, je les compte, je les assemble, j'en fais des heures et des jours sans n'éprouver jamais qu'amertume. A mon âge, toutes les illusions sont finies : il ne reste que la famille et c'est ce qui me manque ». Il ajoutait dans la même lettre à sa fille Adèle : « Le bonheur est comme l'*oiseau vert* qui se laisse approcher, et puis fait un petit saut : je croirai cependant le tenir si vous arrivez ». Il n'avait qu'une ressource, en attendant que l'oiseau vert se laissât prendre : rêver qu'il était pris et se consoler avec cette illusion. Qu'elles sont donc jolies les lettres de ce père qui joue avec l'oiseau vert ! Et cela a commencé dès la première séparation. Adèle, sa fille aînée, est encore toute jeune ; elle a besoin de leçons de grammaire et de toutes sortes de leçons, et le bon papa lui en donne qu'elle n'oubliera jamais : « Je veux te

donner, — lui écrit-il — un petit échantillon de conjugaison, mais je m'en tiendrai à l'indicatif ; c'est bien assez pour une fois. Je *te chéris*, ma chère Adèle ! tu *me chéris* et maman *te chérit* ; nous vous *chérissons* également, Rodolphe et toi, parce que vous êtes tous les deux nos enfants, et que vous nous *chérissez* également l'un et l'autre ; mais c'est précisément parce que vos parents vous *chérissent* tant qu'il faut tâcher de le mériter chaque jour davantage. Je te *chérissais*, mon enfant, lorsque tu ne me *chérissais* point encore, et ta mère te *chérissait* peut-être encore plus, parce que tu lui as coûté davantage. Nous vous *chérissions* tous les deux lorsque vous ne *chérissiez* encore que le lait de votre nourrice, et que ceux qui vous *chérissaient* n'avaient point encore le plaisir du retour. Si je t'*ai chérie* depuis le berceau, et si tu m'*as chéri* depuis que tu as pu dire : Mon papa m'*a* toujours *chérie* ; si nous vous *avons chéris* également et si vous nous *avez chéris* de même, je crois fermement que ceux qui *ont* tant *chéri* ne changeront point de cœur. Je te *chérirai* et tu me *chériras* toujours, et il ne sera pas aisé de deviner lequel des deux *chérira* le plus l'autre. Nous ne *chérirons* cependant nos enfants, ni moi ni votre maman, que dans le cas où vous *chérirez* vos devoirs. Mais je ne veux point avoir de soucis sur ce point, et je me tiens pour sûr que votre papa et votre maman vous *chériront* toujours ». Il me paraît difficile après

cela qu'Adèle oublie jamais le verbe *chérir*. Il s'en va maintenant à Saint-Pétersbourg et, avant de partir, il dit à sa chère Adèle : « Adieu, je t'emporte dans mon cœur, afin que tu m'échauffes sous le soixante et unième degré de latitude ». Puis, le lendemain, recommencent des enfantillages charmants : « Quand ta mère devrait en être jalouse, c'est par toi que je veux commencer, ma bien-aimée Adèle... Je sais bien que tu es *sotte*, que tu ne sais ni *parler*, ni *caresser* : que tu es *cruelle, barbare*, *traîtresse,* etc. ; n'importe, l'amour est aveugle... ; enfin je t'épouserais, si je n'étais pas marié ». Il y a, parmi ces lettres, des leçons, des conseils ; de Maistre a dit un jour à sa fille : « Je serai toujours un bon confesseur pour toi » ; il est aussi un excellent directeur, et je le dirai plus loin. Mais avant tout il est un bon père qui est heureux d'aimer, d'être aimé, de le dire, de se l'entendre dire et à qui on ne le dira jamais assez : « Tu dis donc, ma chère Adèle, que tu aimes extrêmement mes lettres ? Tant pis pour toi, ma chère enfant ; car, lorsqu'une petite fille aime les lettres d'un homme, c'est marque presque infaillible qu'elle aime aussi l'homme. Ainsi te voilà à peu près convaincue d'une bonne inclination pour un vieux radoteur de cinquante ans, ce qui est bien, sauf respect, l'excès du ridicule. Au demeurant, tout le monde a ses faibles ; que ceci demeure entre nous ». On voudrait tout citer, mais ce serait

trop long, et Adèle n'est pas seule à recueillir ce badinage adorable. Il est temps de passer à Constance.

Elle était née la dernière, et il n'avait pu que l'entrevoir au berceau, avant son émigration. L'image de cette enfant le suivait partout ; il s'était fabriqué dans la tête une petite figure espiègle et fine qui lui semblait être la figure de sa Constance. Il la regardait. il lui parlait. Mais l'original lui manquait toujours. De Cagliari, il écrivait au mois de janvier 1802 : « Mon très cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment, mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa. Ma chère petite Constance, comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise ? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi ; mais prends garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit comme si nous ne nous étions jamais perdus

de vue... » Et tout cela se termine par ce mot, je puis dire par ce cri : « Adieu, mon cœur; adieu, ma Constance. Mon Dieu, quand donc pourrai-je te voir? « Il y a, dans la première lettre datée de Saint-Pétersbourg, un couplet pour la chère petite inconnue. On dit à de Maistre qu'elle vient de rentrer au foyer et qu'elle aime beaucoup sa vraie maman. Et il est heureux ; il dit : « C'est un bon augure pour moi ; je mourais de peur que tu n'aimasses pas assez ton vieux papa, quand tu le verrais ». Il promet d'envoyer son portrait, il a soin d'ajouter qu'il est plus joli garçon que sur cette abominable image, et il termine par ces lignes délicieuses : « Adieu, mon petit cœur, je t'embrasse amoureusement. Parle souvent de moi avec ta maman, ton frère et ta sœur, et quand vous êtes à table ensemble, ne manquez jamais de boire le premier coup à ma santé ». Je crois bien qu'il eut au fond du cœur une secrète préférence pour elle. Il la devinait, à travers les lettres, toute semblable à lui, vive, pétillante, sémillante, pleine d'idées et toujours en mal d'un bon mot. Il la contredisait bien, il l'appelait « follette » et « petit singe », mais comme il était fier d'elle ! « Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien, car tu pourrais m'être fort utile *col senno et col mano*. Je n'ai pas de rêve plus charmant ; et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châ-

teaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu dis : parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation ! Jamais, jamais, jamais !... Tu peux te fier sur ma tendresse, et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître est une des plus épouvantables qui puisse se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas, mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure nécessité qui m'a toujours séparé de toi : c'est la tendresse multipliée par la compassion ». Néanmoins, J. de Maistre se résignait au provisoire, à la séparation, à toutes les échéances qu'il entrevoyait pour l'avenir. Il ne connaissait pas sa petite fille, et elle grandissait, et, sans doute, pour le taquiner, elle lui parlait déjà de son mariage. Il répondait : « Les figuiers sont faits pour porter des figues ; cependant j'accepte avec beaucoup de plaisir les choses aimables que tu me dis sur notre *inséparabilité !* Je suis transporté de l'idée de te voir, de te connaître et de jouir de tes soins tant que je me promènerai sur cette petite *boule.* Cependant je ne suis point égoïste, et si quelque honnête homme, tourné comme je l'imagine, vient te demander à moi, en parlant bien poliment, je suis prêt à te céder, à condition que

tu viendras de temps en temps cultiver ta nouvelle connaissance ». Je ne prends, pour cette fois, que la fleur de toutes les lettres ; elles contiennent autre chose et J. de Maistre n'est pas homme à oublier que son enfant est une plante à cultiver, à redresser, à tailler. Mais il y a cela d'abord dans cette correspondance : la fleur et le parfum de l'amour paternel, je ne sais quoi dont le charme ne s'analyse point et qui me semble aussi beau que tout ce qu'il y a de plus beau chez Mme de Sévigné.

Enfin, voici Rodolphe, le fils unique, le « fils inique », comme il dit, en riant. A lui aussi, il parle la même langue du cœur paternel, avec quelque chose de plus robuste, de plus grave et de plus fier. Le badinage lui-même s'y rehausse d'une note moins abandonnée. De Maistre parle à un homme et l'on voit tout de suite qu'il veut en faire un chef de famille. Il lui écrit de Saint-Pétersbourg, dès l'arrivée, en lui parlant de son rôle auprès de Mme de Maistre : « Il faut que tu sois son mari pendant que je n'y suis pas et que tu me la rendes gaie et bien portante... Ton âme est un papier blanc sur lequel nous n'avons point permis au diable de barbouiller, de façon que les anges ont toute liberté d'écrire tout ce qu'ils voudront, pourvu que tu les laisses faire ». Il lui recommande le travail : il lui dit en une magnifique image : « Dans le naufrage universel, tu ne peux aborder que sur une

feuille de papier; c'est ton arche, prends-y garde ». Rodolphe ira le rejoindre en Russie, en 1805, comme gentilhomme de légation; mais le roi de Sardaigne oublie de donner un grade au jeune homme, et le grade est nécessaire à la cour. Joseph de Maistre s'afflige de cette nouvelle distraction : « C'est à peu près, — dit-il, — comme si on m'ordonnait de le présenter en chemise un jour de gala ». Le pauvre père en est réduit à le faire entrer au service du tsar. Rodolphe est bientôt officier aux chevaliers-gardes. Tout va bien; il ne paraît que dans les revues, les parades et les services de cour. Mais, en 1807, ce petit soldat de 17 ans demande, à l'insu de son père, qu'on l'envoie à la guerre. De Maistre n'en peut plus d'inquiétude; il écrit au comte Déodati : « Il est parti, il s'en va, faisant sept à huit lieues par jour, rencontrer... Ah! mon cher comte, je n'ai point d'expressions pour dire cela... Il a fallu avaler ce breuvage amer et tenir le calice d'une main ferme... Dites, dites-moi, je vous en prie, si vous pouvez vous représenter ce Rodolphe de Lausanne, criant l'épée à la main : *Mort et carnage*! Il a le diable au corps, et c'est un de ces diables froids, les plus diables de tous... Je ne vis pas. Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils ». Ah! quelles journées et quelles nuits il passe. Il écrit à Rodolphe : « Souvenez-vous que vous êtes toujours devant mes yeux comme mes

paupières ». Le lendemain de Friedland, il a cru son fils mort sur le champ de bataille ; il avoue à sa sœur de mortelles angoisses : « Seul, du moins sans autre compagnie qu'un fidèle valet de chambre qui pleurait devant moi, me jetant comme un fou tantôt d'un sopha sur mon lit, tantôt de mon lit sur un sopha, pensant à la mère, à toi, à tous, à je ne sais qui enfin ! A neuf heures du matin, mon frère vint m'apprendre que les chevaliers-gardes n'avaient pas donné... Enfin, mon cœur, je me rappellerai cette nuit ». De Maistre n'est qu'un homme et un père. « Permis, — écrit-il encore, — aux dames lacédémoniennes de regarder d'un œil sec le corps de leurs fils qu'on rapportait sur leurs boucliers. Pour moi, je ne suis pas si sublime. Plutôt la mort sans doute et mille fois la mort, je ne dis pas que la plus petite lâcheté, mais que la plus petite grimace anti-militaire. Mais aussi plutôt la vie que la mort, même la plus honorable ! Ce n'est pas l'avis de mon fils, et c'est dans l'ordre, mais c'est le mien, et c'est aussi dans l'ordre... » Rodolphe fera la campagne de 1812 : « J'ai été blessé moi-même à Borodino », écrira un jour de Maistre, en parlant de la blessure de son fils. Il tremblait, et pourtant il savait parler à son cher soldat le langage de l'honneur. Il lui disait, à la veille de quelque bataille : « Il est inutile de vous communiquer des *pensées molles*, celles qui naissent involontairement

dans le cœur d'un père. Allez bravement votre chemin, mon cher Rodolphe ! Vive la conscience et l'honneur ! *Cetera diis permittenda. Avec cela ou sur cela*, disait cette mère de Sparte. Elle avait raison. Jamais vous ne trouverez dans mes lettres ni craintes ni lamentations, c'est un mauvais ton à l'égard d'un soldat. Tout cela sans préjudice de ce qui se passe dans mon cœur, et dont vous vous doutez sans doute un peu ». C'est ainsi que de Maistre savait aimer. Le rôle de père est difficile à bien tenir à certaines heures tragiques. Il l'a tenu noblement, héroïquement. Ce père n'essaie point de se hausser vers un stoïcisme faux, surhumain, inhumain. Il est inquiet, il pleure même ; mais il se ressaisit aussitôt et l'on surprend sous sa plume des mots qui font songer au vieil Horace de Corneille :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

*
* *

Il n'osait plus espérer la réunion de sa famille dispersée. Depuis 1811, il en avait fait son deuil ; il disait : « L'espérance n'est plus faite pour moi... La tristesse monte sur ma gaîté, comme l'huile sur l'eau ». Cependant, au mois d'avril 1814, l'avenir lui apparaît moins sombre ; il songe à faire venir sa femme et ses

enfants et il distribue à l'avance les rôles et les places dans le futur gouvernement domestique. Il écrit à Constance : « Françoise est ministre de l'intérieur et trésorier général; Rodolphe, ministre au département des affaires étrangères et payeur en chef; Adèle, secrétaire en chef pour la politique, et toi pour la philosophie et la littérature avec appointements égaux et communauté de fonctions pour le besoin. Moi, je serai le souverain avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter ». Quelques mois après, en octobre 1814, le petit royaume était reconstitué à Saint-Pétersbourg, et J. de Maistre, surpris de se trouver si heureux après avoir longtemps souffert, écrivait à Mme de Bonar : « Heureusement, il y a en nous quelque chose qui ne vieillit point ». Ce quelque chose qui ne vieillit point chez de Maistre, c'est son cœur. Il reste par le cœur incurablement jeune. Treize ans de solitude ont accumulé chez lui des trésors incommensurables. Il n'a pas été avare; seulement il a dû faire des économies forcées. Il va achever sa vie dans la mélancolique sérénité des rentiers qui ont beaucoup thésaurisé pour leurs vieux jours. Le visage s'est ridé un peu, les cheveux ont blanchi; l'heureux père a peur qu'on ne le prenne pour le prophète Elie qui revient au monde. Mais ce n'est que l'extérieur : l'âme est aussi neuve, aussi fraîche, aussi tendre que le jour où elle s'ouvrit à la

douceur d'aimer. Ce philosophe, ce grand penseur que ses ennemis appellent parfois « l'ogre théocratique » fut tout simplement le plus humain des hommes. Ceux-là seuls en doutaient qui n'ont pas lu ses lettres. Ils n'auront plus maintenant l'excuse de l'ignorance.

CHAPITRE VI

L'esprit

Il y a tout un livre écrit sur l'*Esprit de J. de Maistre*, et ce n'est qu'un recueil de ses pensées et de ses plus beaux fragments. Il ne s'agit point de le rééditer (1).

Je voudrais tout simplement analyser le génie du comte de Maistre, démonter pièce à pièce l'arme puissante qu'il avait entre les mains. Il a exposé certains points de la vérité catholique avec une éloquence qui rappelle celle de Bossuet ; il attaque l'erreur philosophique, politique et sociale avec une vigueur et de mordantes ironies qui font songer à un Pascal de bonne santé et en belle humeur. Il enseigne, il défend, il attaque, il polémique ; c'est un théologien, c'est un philosophe, c'est un satirique, c'est un prophète. On distingue chez

(1) *L'Esprit du comte Joseph de Maistre*, par Charles BARTHÉLÉMY (Paris, Gaume, 1859).

lui une plénitude de dons variés, qui s'harmonisent admirablement dans un équilibre parfait et dans une totale consécration à la même idée, à la même cause. De Maistre est un homme presque unique ; je ne vois dans notre histoire littéraire que Bossuet à lui comparer pour la force et la souplesse du génie, pour la solidité des principes et le robuste éclat de la langue. On définissait l'esprit au XVIIe siècle : le bon sens qui brille. Bossuet et de Maistre représentent le bon sens élevé jusqu'au sublime.

Il est plus difficile d'entrer dans le détail de cette nature opulente : elle apparaît comme une masse imposante où tout se tient et se complète. Essayons tout de même. Les anatomistes font des coupes minutieuses dans l'être qu'ils observent et qu'ils veulent décrire. La méthode est bonne et même il n'y en a pas d'autre. Nous allons l'appliquer à de Maistre.

I

Rappelons les origines d'abord ; elles ont ici leur importance. C'est un savoyard, et même, comme disait une femme d'esprit, un savoyard qui a « le cachet authentique ». La plupart de ses compatriotes qui ont laissé leur nom dans

les lettres françaises ont passé par Paris ; ce ne sont pas de purs « Allobroges » ; ils ont quelque chose en plus ou quelque chose en moins. Saint François de Sales lui-même garde dans son caractère et son style, sinon dans son imagination, un je ne sais quoi qui sent le voyage et le séjour à Paris. De Maistre est l'enfant de la montagne alpestre : un génie âpre, sourcilleux, escarpé. Des fleurs en bas et à mi-côte, mais rien que là : les sommets sont simples, farouches même, si près du ciel qu'ils donnent parfois le vertige. Le philosophe Saint-Martin rencontra de Maistre encore jeune et il eut l'impression d'une nature riche, mais un peu inculte : « C'est une excellente terre, disait-il, mais qui n'a pas reçu le premier coup de bêche ». Et, rappelant ce mot, en 1816, au comte de Vallaise, de Maistre ajoutait : « Je ne sache pas que dès lors personne n'ait labouré ». Non, il s'est labouré lui-même, ensemencé lui-même. Il n'a mis le pied à Paris qu'une seule fois, et vers la fin de sa vie. C'est un authentique, un autochtone, si l'on veut, un de ces Savoyards que nulle culture artificielle n'a atteints, et qui ont dans l'esprit quelque chose de l'essor et de la solidité de leurs montagnes.

Ajoutons tout de suite que, parmi ce que de Maistre appelle les « atomes massifs » du sang de Savoie, circulent quelques gouttes du sang de France. Les de Maistre sont d'origine languedocienne ; dès le XV[e] siècle, le nom figure

sur la liste des capitouls de Toulouse. Ils ne s'en viennent vers Chambéry que par de lentes étapes : au XVIIe siècle, ils sont installés à Nice, et c'est encore à Nice que débutera le président de Maistre. On dirait qu'ils ne s'éloignent de France qu'à petites journées et comme à contre-cœur. Ils prennent le temps d'emporter de chez nous tout ce qu'ils peuvent : ils auront dans leurs veines « le soufre de Provence », comme dit de Maistre, quelque chose qui s'enflamme facilement ; ils auront aussi l'amour de la clarté, l'instinct de l'ordre en toutes choses, la passion de la lumière. A regarder cette famille qui émigre lentement vers Chambéry, on se dit que la France et la Savoie échangent déjà les présents de fiançailles et que le mariage est prochain. Quand de Maistre rentrera à Turin, après son long séjour en Russie, on l'appellera à la cour *il francese*. Il est Français, non seulement par les affections de son cœur, mais par les secrètes affinités de son esprit. Sa fille Constance aura le droit de dire un jour : « L'illustre père que je pleure était tout gaulois par le cœur et par l'esprit. Tout le précipitait vers elle (la France) et ce n'était que par un effort continuel de sagesse et d'honneur qu'il résistait à la pente. » J'ai dit tout à l'heure qu'il est un savoyard autochtone ; le mot n'est vrai que si nous prenons le savoyard à ce point de maturité après lequel il doit tomber pour se mêler tout de bon dans la race française.

C'est le fond premier, tout cela, et la substance primitive du génie. Les études furent excellentes ; à cinq ans J. de Maistre a un précepteur, il a surtout un grand-père, le sénateur de Motz, qui est un érudit et un fin lettré et qui écrira dans son testament : « Je lègue à mon très-cher fils et filleul, Joseph-Marie de Maistre, tous les livres de ma bibliothèque, tant de droit que d'autres, en quoi qu'ils consistent... » A quinze ans, Joseph de Maistre avait entre les mains de riches instruments de travail, et il n'était pas homme à les laisser se rouiller. Il a terminé ses études chez les Jésuites de Chambéry et il a laissé parmi ses camarades la renommée d'un écolier extraordinaire. Un jour — c'est le comte Eugène Costa qui racontait ceci — un jour on l'a défié de pouvoir, dès le lendemain, réciter devant le collège assemblé un chant entier de l'*Enéide*. Il relève le gant et gagne le pari. En 1818, un vieux prêtre rappelait à de Maistre cet exploit de jeunesse : « Eh bien ! curé, lui répondit-il, croiriez-vous que je serais homme à vous réciter sur l'heure ce même livre de l'*Enéide* aussi couramment qu'alors ? » Sa mémoire était prodigieuse : elle s'ouvrait à tout et ne perdait rien. Un jour, il comparera son cerveau à un vaste casier plein de tiroirs étiquetés où il était toujours sûr de trouver le souvenir d'histoire, de poésie, de philologie ou de science dont il avait besoin. Ce casier, il l'a emporté du collège de Cham-

béry : il n'a fait toute sa vie que l'enrichir en y maintenant toujours un ordre souverain.

Enfin, dès l'adolescence, sa puissance de travail est étonnante. Hiver comme été, il est debout dès quatre heures du matin et il s'enferme dans la chère bibliothèque dont il a compté les volumes un à un. Et il passe là de longues heures, dans la société des philosophes, des orateurs, des poètes de tous les pays et de tous les âges. Il sait déjà cinq ou six langues. Il travaille quinze heures chaque jour, se reposant de l'étude de la jurisprudence par celle du grec ou de l'algèbre, de la lecture d'Aristote ou de Platon par celle de la Sainte Bible. Sa fenêtre donne sur la place de Lans, et quand les fermières de Savoie commencent de jargonner en face devant leurs légumes étalés, J. de Maistre en est déjà à sa seconde heure de lecture et de travail. Il s'exerce au labeur de la composition, comme ferait un écolier volontaire qui songerait à sa mission dans l'avenir. Il prend une idée, une idée difficile et complexe, il s'astreint à la développer, à la parer de lumière et d'éloquence. C'est ainsi qu'il se fait la main. Et la solitude est profonde autour de lui ; il n'en sort que rarement. Rien ou presque rien ne sort de ce sanctuaire où il médite. Il se réserve pour l'heure toute proche de la maturité.

E voluntate ingenium, disaient les Anciens. Il y a de l'effort et de la longue patience dans

le génie de J. de Maistre. Ce prophète a débuté dans la cellule d'un moine. Mais il y apportait cependant une rare intelligence, un magnifique esprit, une de ces têtes que Dieu ne fait sans doute qu'après avoir pris la mesure de tout ce qui doit y entrer et de tout ce qui doit en sortir.

II

Entrons maintenant dans ce cerveau. Les années ont passé. C'en est fini, — non pas des études certes, car de Maistre sera un écolier toute sa vie, — mais des exercices préparatoires. De Maistre pense, de Maistre écrit. Il est intéressant d'assister à l'incubation et à l'éclosion de sa pensée.

Le cerveau d'où elle sort est d'abord admirablement meublé. — Il y a dans le *Journal intime* une petite note qui a son prix. Elle est de 1791. De Maistre fait le dénombrement de sa bibliothèque. Il signale les legs de livres qui lui furent faits, leur format, leur valeur vénale même. Il termine l'inventaire par cette ligne : « Aujourd'hui, 24 septembre 1791, ma bibliothèque, composée de 2.534 volumes, vaut 8.880 livres. » Voilà les amis, les amis intimes, avec lesquels il a vécu et dont il ne s'est jamais séparé. Il s'embarque avec eux ; tout le long de

la traversée, il en augmentera le nombre avec « ses petits écus » et, grâce à eux, elle sera à peu près supportable.

L'étude ne fut pas pour lui une simple consolation, mais plutôt une passion qui aboutissait à une sorte d'ivresse. « Elle est pour moi — écrit-il un jour, — ce que l'opium est pour les Orientaux : elle m'étourdit avec autant d'effet et moins de danger. » Il étudie partout et toujours : à Lausanne dans son réduit, à Turin dans son « grenier », à Venise, dans son entre-sol. Le jour où il arrive à Cagliari, il découvre un Dominicain, très versé dans les langues orientales, le Père Hintz, et tout de suite l'amitié s'établit entre ces deux hommes qui ont les mêmes goûts. Et chaque jour, le dîner à peine achevé, on voit le Père Hintz arriver chez de Maistre, les bras chargés de gros in-folio, et ce sont des après-midi de discussions et de dissertations sans fin sur le grec, l'hébreu et le copte. A Saint-Pétersbourg, le décor change et le Père Hintz n'est plus là, mais la scène est à peu près la même, avec cette différence qu'il n'y a plus d'interruption dans l'étude. De Maistre ne quitte plus pour ainsi dire sa table de travail. Il a un fauteuil tournant. Toute la matinée il est resté courbé sur des livres ; le valet de chambre apporte la « soupe » et quelquefois le « poulet maigre ». Un demi-tour au fauteuil : de Maistre ne lâche point le livre, et, pendant qu'il démembre la

volaille étique, il continue de dévorer la pâture intellectuelle. Il n'y a que quelques minutes entre le *Benedicite* et les grâces. Un nouveau demi-tour au fauteuil et la séance continue. Et c'est de cet homme que Lamartine a écrit : « Il ne savait rien que par les livres et il en avait lu très peu. » Entendant cela, M[me] Swetchine se fâche presque ; elle répond : « Où donc M. de Lamartine a-t-il pu prendre cela ? J'ai connu M. de Maistre avant lui ; je l'ai vu pendant de longues années donner habituellement à l'étude douze ou quinze heures, dont la lecture prenait sa bonne part. Il lisait immensément : les livres encombraient sa table et s'y succédaient. » Ce diplomate vivait en bénédictin ; lui qui n'avait presque rien à se mettre sous la dent, il s'accordait des ripailles de science. On songe, en le voyant en son cabinet de travail, qui est aussi sa salle à manger, à ces humanistes de la Renaissance que nul savoir ne rassasiait et qui désiraient toujours plus. Il écrivait en 1805 à la baronne de Pont : « Je me sens brûlé plus que jamais par la fièvre de savoir. C'est un redoublement que je ne puis vous décrire. Les livres les plus curieux me poursuivent et viennent d'eux-mêmes se placer sous ma main. Dès que l'ineffable diplomatie me laisse respirer un moment, je me précipite, malgré tous les avertissements de la politesse, sur cette pâture chérie, sur cette espèce d'ambroisie dont l'esprit n'est jamais rassasié. » Ah ! ses livres, ses chers

livres, comme il les aimait ! Que de joies il leur devait et quelle force aussi ! Il disait un jour : « Le plus grand esprit ne sait que ce qu'il a appris » ; la science de J. de Maistre est étonnante parce que son labeur fut presque surhumain.

Il faut ajouter que ses goûts sont universels. De Maistre s'intéresse à tout et l'on ne voit pas en vérité la science qui ne l'a pas au moins tenté. La théologie, la philosophie, l'histoire, les mathématiques, la philologie, les lettres, et toutes les lettres, les lettres anciennes et les lettres modernes, il a des clartés de tout, et non seulement des clartés, mais des notions précises, quelquefois une connaissance profonde. Et sa correspondance est infiniment curieuse à ce point de vue. Telle de ses lettres n'est pour ainsi dire qu'un long mémoire d'érudition où l'on voit apparaître d'innombrables témoignages de ses innombrables lectures. En 1807, le comte de Varges lui a envoyé quelques objections contre le déluge biblique, et de Maistre lui répond par une espèce de dissertation qui groupe, en rangs compacts, autour de Moïse des avocats venus de tous les points du monde. Voici les modernes : le docteur Lardner, Addison, Grotius, le Père Colonia ; voici les anciens : Ovide, Lucien. Il est au courant de tout : des traditions recueillies parmi les sauvages de l'Amérique, dans les livres sacrés des Chinois et des In-

diens, des découvertes géologiques, des hiéroglyphes même que l'on commence de lire sur les murailles des temples égyptiens. Une certaine fierté le prend à la fin de se voir si bien armé en face de son contradicteur. Il me semble qu'il a aux lèvres un petit sourire d'orgueil quand il écrit ces phrases : « C'est de quoi je m'assure que vous ne douterez pas, si vous prenez seulement la peine de lire les mémoires de l'Académie de Calcutta et l'Histoire de l'Indostan de Maurice. Il ne s'agit pas moins de dix ou douze mortels volumes in-4°. Je les ai lus patiemment, la plume à la main... C'est le diable. On a commencé à traduire le premier volume en français ; mais le traducteur me paraît découragé : ces livres graves, solides, fondamentaux ne se lisent pas en France. » Il conclut par ce mot : « Vous verrez de quelle école je suis ». Je la vois bien son école : c'est l'école des dévoreurs de livres, des « pantophiles », des hommes qui lisent tout et qui se spécialisent étroitement dans le domaine de tout ce qui fut pensé, écrit et publié. Le savant universel n'existe point ; J. de Maistre en est au moins une ébauche. Il sait tant de choses et si variées, que je songe malgré moi à ce petit bonhomme énorme par la tête, et qui montre son vaste front bombé avec ce mot superbe : *Je sais tout !*

Une telle science suppose plus qu'un immense labeur ; elle nécessite une excellente

méthode. Car le miracle n'est pas de tout lire, mais de tout retenir. Et J. de Maistre retenait tout et ne perdait rien. Son secret était bien simple. Il lisait la plume à la main : « Il écrivait, — dit le comte Rodolphe, — dans un volume relié, posé à côté de lui les passages qui lui paraissaient remarquables et les courtes réflexions que ces passages faisaient naître ; lorsque ce volume était à sa fin, il le terminait par une table des matières par ordre alphabétique, et il en commençait un autre. » Il avait donc sa mémoire extérieure : ces gros registres in-folio où il déposait au jour le jour son butin de ravageur. L'histoire a gardé le souvenir d'un certain abbé Trublet qui « compilait, compilait, compilait... » ; de Maistre ne compile pas. Il accumule une immense collection de documents qui seront entre ses mains un arsenal de faits et de textes. Il y puisera sans cesse ; ils seront son répertoire et ce que Balzac appelait son « garde-manger ». Il y a de tout là-dedans et tout viendra au premier appel, comme une réserve avec quoi on termine les batailles. Dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, quand le sénateur demande : « Eh bien ! Monsieur le Comte, êtes-vous prêt sur cette question dont vous nous parliez hier ? » De Maistre étend la main vers sa table et les registres, et voilà qu'il s'émeut en évoquant tous les souvenirs que lui rappellent ces compagnons de sa vie errante : « C'est là que depuis plus de trente

ans j'écris tout ce que mes lectures me présentent de plus frappant. Quelquefois je me borne à de simples indications ; d'autres fois je transcris mot à mot des morceaux essentiels ; souvent je les accompagne de quelques notes, et souvent aussi j'y place ces pensées du moment, ces *illuminations soudaines* qui s'éteignent sans fruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture. Porté par le tourbillon révolutionnaire en diverses contrées de l'Europe, jamais ces recueils ne m'ont abandonné ; et maintenant vous ne sauriez croire avec quel plaisir je parcours cette immense collection. Chaque passage réveille dans moi une foule d'idées intéressantes et de souvenirs mélancoliques mille fois plus doux que tout ce qu'on est convenu d'appeler plaisirs. Je vois des pages datées de Genève, de Rome, de Venise, de Lausanne. Je ne puis rencontrer les noms de ces villes sans me rappeler ceux des excellents amis que j'y ai laissés, et qui jadis consolèrent mon exil. Quelques-uns n'existent plus, mais leur mémoire m'est sacrée. Souvent je tombe sur des feuilles écrites sous ma dictée par un enfant bien-aimé que la tempête a séparé de moi. Seul dans ce cabinet solitaire, je lui tends les bras, et je crois l'entendre qui m'appelle à son tour. Une certaine date me rappelle ce moment où, sur les bords d'un fleuve, étonné de se voir pris par les glaces, je mangeai avec un évêque français un dîner que nous avions préparé

nous-mêmes. Ce jour-là, j'étais gai, j'avais la force de rire doucement avec l'excellent homme qui m'attend aujourd'hui dans un meilleur monde ; mais, la nuit précédente, je l'avais passée à l'ancre sur une barque découverte, au milieu d'une nuit profonde, sans feu ni lumiére, assis sur des coffres avec toute ma famille, sans pouvoir nous coucher, ni même nous appuyer un instant, n'entendant que les cris sinistres de quelques bateliers qui ne cessaient de nous menacer, et ne pouvant étendre sur des têtes chéries qu'une misérable natte pour les préserver d'une neige fondante qui tombait sans relâche... Mais bon Dieu ! qu'est-ce donc que je dis ? Monsieur le Chevalier, vous êtes plus près ; voulez-vous prendre le volume B de mes recueils ! » Ainsi de Maistre s'attendrissait en face de ses registres de notes. Ils représentaient pour lui quelque chose de l'histoire de son cœur. Ils étaient aussi, et surtout, un mémorial pour son esprit. « Voulez-vous prendre le volume B ?... » Que de fois il a lui-même fait ce geste et saisi sur son berceau le volume nécessaire !... C'était son journal de bord, son carnet de route ; c'était son carquois aussi, et mille flèches en sortaient dont le bois n'était pas toujours de ses domaines propres, mais dont il avait aiguisé la pointe et bien marqué le but.

III

Le savant se double chez de Maistre d'un observateur, ou si l'on veut, d'un contemplateur. On a dit de lui qu' « il ne lui est jamais arrivé d'aller à la promenade ». Le mot n'est vrai que dans un certain sens. De Maistre ne fut jamais le promeneur oisif qui déplace son ennui et qui n'a d'autre but que de tuer le temps. Je dirais volontiers qu'il lisait encore et qu'il travaillait toujours, même en ses promenades. Il lisait dans le grand livre du monde qui s'entr'ouvrait devant lui ; il lisait sur les figures, à travers les gestes, parmi les paroles et même entre les mots. Il faisait comme Molière, duquel on a dit qu'il n'était jamais sans ses yeux, comme les voleurs ne sont jamais sans leurs mains.

De Maistre observe donc. Il est admirablement placé pour tout voir et ne rien perdre ; sa vie errante le sert à souhait, s'il a le goût de regarder, car tous les spécimens d'humanité défilent devant lui. Et justement il a ce goût avec tous les autres. Il bâille en vous regardant ; à certaines minutes, on croit même qu'il dort mais ne vous y fiez pas : de Maistre écoute, de Maistre ne vous perd pas de l'œil, et le petit croquis qui illustrera demain sa correspon-

dance ou son journal est d'un homme qui a bon œil et main vive. Voici un crayon du cardinal Maury ; de Maistre l'a rencontré à Venise en 1799, il a causé avec lui et la vision du grand homme n'a rien de précisément sublime : « A la première visite que je lui fis, il me parla avec intérêt de ma position embarrassante, et toujours avec le ton d'un homme qui pouvait la faire cesser. En vain je lui témoignai beaucoup d'incrédulité sur le bonheur dont il me flattait : *Nous arrangerons cela*, me dit-il.

« Peu de jours après, je le vis chez la baronne de Juliana, Française émigrée qui avait une assemblée chez elle. Il me tira à part dans une embrasure de fenêtre ; je crus qu'il voulait me communiquer quelque chose qu'il avait imaginé pour me tirer de l'abîme où je suis tombé. — Il sortit de sa poche trois pommes, qu'on venait de lui donner, et dont il me fit présent pour mes enfants.

» Après avoir vu une fois ma femme et mes enfants, il en fit des éloges si excessifs qu'il m'embarrassa. « Je n'estime jamais à demi », me dit-il un jour, en me parlant de moi. Je ne comprends pas cependant pourquoi l'estime ne serait pas graduée comme le mérite... »

Et de Maistre nous donne enfin une esquisse de la conversation de Maury. C'est un flux de paroles, un torrent de mots, un laisser-aller dans les jugements et les formules qui peint l'homme tel qu'il fut. Maury blague, prononce

et juge au hasard. Il éreinte les académies, la France, l'Angleterre, le Vatican, les cardinaux, le roi, le Pape, avec les lourdes ironies dont il est familier. De Maistre rapporte sans commentaire, et il est difficile d'imaginer une miniature plus vraie, plus saisissante que cet instantané.

La correspondance est remplie de ces tableautins lestement enlevés en un coup de crayon, comme ils furent saisis en un coup d'œil. De Maistre est à la cour, il va dans le monde, il est dans un salon, il assiste à un bal ou à un banquet ; il est bien rare qu'il revienne les mains vides. Il sort par exemple de l'ambassade d'Autriche et il écrit : « Chez le comte de Stadion, c'est la morgue autrichienne dans toute sa pompe. La comtesse surtout est parfaite. Elle a fait un grand travail intérieur pour savoir de combien elle doit s'incliner sur sa chaise lorsque le ministre de Sardaigne entre. L'angle me paraît de deux degrés et demi, plus ou moins. Si jamais il se fixe, j'avertirai. » Une autre fois, c'est au sortir de l'ambassade française qu'il prend son crayon d'humoriste ; il a été frappé de tout ce qu'il y a de vulgaire sous ces habits chamarrés d'or et que les ministres de Bonaparte ne sont pas plus distingués que lui : « Le spectacle qui m'a continuellement frappé depuis le commencement de la Révolution, — écrit-il, — c'est la médiocrité des personnes pour qui de si grandes choses s'exécu-

tent. Dès que ces fameux personnages sont isolés, je vous assure que personne n'est humilié. Dans ce moment, il y a un homme véritablement extraordinaire qui mène tout, mais s'il disparaissait vous verriez crouler l'édifice en un clin d'œil. Je m'amuse beaucoup à considérer le général Caulaincourt. Il est bien né et il s'embarque ; il représente un homme qui fait trembler le monde. Il a 6 ou 700.000 francs de rente ; il est le premier partout, etc. Je vous assure cependant qu'il a l'air fort commun sous sa broderie ; qu'il est roide en bonne compagnie comme s'il avait du fil d'archal dans les jointures, et qu'au jugement de tout le monde il a l'air de Ninette à la cour. Ce phénomène de la puissance balbutiant devant la véritable dignité m'a frappé mille fois depuis l'ouverture de la grande tragédie. »

Je suppose que tous ces traits et ces portraits, s'ils ne pèchent pas par un excès d'indulgence, ne sont pas cependant de cruelles injustices. Il y en a des milliers dans cette correspondance ; elle nous révèle un de Maistre imprévu, un homme qui est toujours aux aguets, recueille les mots, note les attitudes, moissonne les anecdotes et se réjouit devant le butin qu'il ramasse, à peu près comme un collectionneur devant les bibelots qu'il accumule.

Mais la comparaison ne vaut pas. Le collectionneur est un dilettante de la menuaille, de

Maistre n'accumule les détails que pour se donner une vue d'ensemble du monde qu'il traverse, du peuple auquel il est mêlé. L'homme qui pose devant lui est un spécimen d'humanité, l'exemplaire détaché d'une collection plus intéressante que lui. Il précède ou il suit une centaine d'individus qui représentent tour à tour un aspect d'une nation et de Maistre, de ces visions successives et fragmentaires, en arrive à des vues générales de psychologie ou de moralité. Il assiste par exemple à un dîner chez le duc de Serra-Capriola. « La table est... dévorante ; tous les vins,tous les fruits des pays étrangers sont sur toutes les tables. J'ai mangé un melon de six roubles, un pâté de France de trente, des huîtres d'Angleterre à douze roubles le cent. L'autre jour, dans un souper en petit comité, on but une bouteille de champagne : « Combien vous coûte-t-il, princesse ? » demande quelqu'un. — « A peu près dix francs de France. » J'avais la bouche ouverte pour dire : *C'est boire assez chèrement*, lorsqu'une dame s'écria à côté de moi : « Mais c'est pour rien ! » Je vis que j'avais été sur le point de faire le Savoyard ; je me tus. Au reste, voici le résultat : *parmi les fortunes énormes, tout le monde est ruiné, personne ne paye ses dettes, et il n'y a point de justice.* » De Maistre ne se contente pas de faire bonne mine au champagne qui mousse : il juge la conscience de ceux qui le boivent. Il va par delà les apparences et rien

ne l'éblouit : il voit clair et il parle clair. Vous lui vantez les popes russes ; il a vu ce clergé-là de trop près pour l'avoir en très haute estime et il vous répond : « Entre un pope et un tuyau d'orgue, je ne vois pas trop de différence. Tous les deux chantent et voilà tout. » Vous croyez qu'il s'est laissé séduire par la Russie et qu'il va entonner, cent ans à l'avance, le dithyrambe de M. de Voguë à la louange du peuple slave ? vous vous trompez. De Maistre ne monte pas sur le trépied romantique ; il dit avec justice des choses qui sont justes et il les dit même au prince Kolowski, dût celui-ci s'en offenser : « Je ne crois pas qu'il y ait dans ce moment, pour un bon observateur, un plus grand et plus beau champ que votre pays, mon cher prince. Ce que vous avez de bon est évident. Vous êtes bons, humains, hospitaliers, spirituels, intrépides, entreprenants, heureux imitateurs, nullement pédants, ennemis de toute gêne, préférant une bataille rangée à un exercice, etc., etc. A ce beau corps sont attachés deux fistules qui l'appauvrissent : l'instabilité et l'infidélité. Tout change chez vous, mon prince : les lois comme les rubans, les opinions comme les gilets, les systèmes de tout genre comme les modes ; on vend sa maison comme son cheval : rien n'est constant que l'inconstance, et rien n'est respecté parce que rien n'est ancien : voilà le premier mal. Le second n'est pas moins grave. Je ne sais quel esprit de mauvaise

foi et de tromperie circule dans toutes les veines de l'Etat. Le vol de brigandage est plus rare chez vous qu'ailleurs, parce que vous n'êtes pas moins doux que vaillants ; mais le vol d'infidélité est en permanence. Achetez un diamant, il y a une paille ; achetez une allumette, le soufre y manque. » Vous croyez qu'il supporte la Prusse, parce qu'il déteste l'Autriche et qu'à tout prendre il préfère Frédéric II à Joseph II ? c'est une erreur : « Il n'y a rien de si corrompu que cette Prusse. J'en sais plusieurs anecdotes ; en voulez-vous une ? la voici. Un professeur de l'Université d'Iéna s'avisa de composer un livre où il niait ouvertement l'existence de Dieu. Le sage électeur le chassa et fit supprimer le livre, mais comme la chose était fort inutile si le livre pouvait être imprimé et vendu à Berlin, le digne prince fit passer un office à Berlin pour que cet abominable livre fût défendu. La note fut communiquée au Synode, lequel fut d'avis unanime qu'il n'y avait pas lieu à répression. Un monsieur Zollner, chef du Consistoire, ministre du Saint Evangile, à qui on demanda si c'était vrai répondit : « Oui, sans doute, j'ai été de cet avis. Pour moi je ne sais ce que c'est qu'un Dieu qu'on ne peut attaquer. Il faut au contraire qu'on puisse dire tout ce qu'on veut contre lui. S'il existe, qu'est-ce que cela lui fait ? pas plus que de cracher à terre. » Et il cracha noblement. N'est-ce pas qu'il doit y avoir une belle moralité

dans un pays où les ecclésiastiques pensent ainsi ? J'en sais bien d'autres. » Il en sait bien d'autres. Sa mémoire regorge de ces traits cueillis au hasard des rencontres et des conversations C'est qu'il avait feuilleté les hommes, comme il feuilletait les livres, avec la même attention et la même passion studieuse. Il écrivait une fois : « On ne sait bien que ce qu'on a appris » ; il connaissait admirablement le monde et les hommes parce qu'il les avait longuement et patiemment observés.

VI

Le contemplateur achève l'observateur. Un jour — c'est Sainte-Beuve qui raconte l'anecdote, — quelques amis l'invitaient à venir avec eux jouir d'un soleil de printemps, et de Maistre répondit en riant : « Le soleil ! je puis m'en faire un dans ma chambre avec un châssis huilé et une chandelle par derrière. » Il voulait dire que la solitude lui était plus chère que le soleil et qu'à toute la joie de la lumière du jour il préférait la douce clarté des idées pures. Il faut distinguer : il y a les rêveurs et il y a les contemplateurs. Il y a le paresseux romantique qui s'enferme dans le vide de son moi pour y vivre de ses songes, de ses ennuis et des larves de sa

pensée. Il y a le contemplateur, l'homme de la réflexion têtue qui se passionne sur une idée ou sur un fait, sur les causes et sur les effets, et que les moindres choses jettent en des méditations sans fin. Dans le monde, le contemplateur se reconnaît à ses silences, à ses distractions, à son air vaguement lointain. Il est celui que le poète a défini : « Un étranger pensif dont l'esprit est ailleurs. » De Maistre est un contemplateur. Il a sa légende derrière lui, partout où il passe et où il s'arrête. Tout le monde parle de ces « coups de sommeil » qui le saisissent au beau milieu d'une conversation et qui l'emportent dans la région des nues, de son chapeau qu'il égare sans cesse, de toutes ces éclipses passagères qui ressemblent à des absences et dont il n'est pas le maître. Lui-même se distrait à nous raconter ses distractions. Ceci se passe chez le duc de Serra Capriola : « Un soir que j'étais absorbé dans mes méditations au point de ne savoir pas même où j'étais, une dame vint me demander brusquement : « *Qu'avez-vous* ? » Je lui répondis : « *Je suis amoureux* » ; et, en effet, je ne mentais pas, car je brûle réellement d'amour pour la rivière de Gênes. » La même scène s'est répétée des centaines de fois. De Maistre n'était pas réellement là où on le voyait. Devant lui, autour de lui, on causait, on papotait, on riait ; au loin, les armées s'entre-choquaient, les diplomates causaient, l'histoire se faisait. Ici.

c'était la comédie du monde ; là-bas, c'était le grand drame. De Maistre contemplait le drame ; il suivait passionnément le jeu d'un grand acteur auquel personne ne songeait et qu'il appelle « Sa Majesté, la Providence ». Et le présent ne l'absorbait pas tout entier, il plongeait dans l'avenir, et sachant bien les lois divines qui gouvernent le monde, il se donnait la vision de jours lointains, des victoires décisives du droit et de la vérité. Un de ses axiomes était celui-ci, qu'il formulait à de Bonald : « Le monde physique n'est qu'une image, ou si vous voulez une répétition du monde spirituel ; et l'on peut étudier l'un dans l'autre. » Il croyait donc à la permanence des lois qui gouvernent le monde moral, comme le monde physique : et, de même que l'astronome prédit les phénomènes célestes, ce contemplateur prédisait les phénomènes terrestres. Je sais bien qu'il s'est trompé plus d'une fois : il est presque aussi difficile de connaître l'avenir que le passé et c'est prudence de douter des prophètes comme on doute des historiens. Oui, « le prophète allobroge » s'est parfois trompé, pas toujours cependant. Il dit au lendemain du 21 janvier 1793 : « Chaque goutte du sang de Louis XVI en coûtera des torrents à la France ; quatre millions de Français peut-être paieront de leurs têtes le grand crime national d'une insurrection anti-religieuse et anti-sociale, couronnée par un régicide. » Les hécatombes prochaines

lui ont donné raison. — Il dit de Napoléon en 1811, alors que rien encore ne fait prévoir la débâcle : « Pour moi, si le grand Napoléon doit établir une dynastie légitime et durable, je renonce de tout mon cœur à ma qualité d'être raisonnable. » Trois ans après il était justifié. — Bonaparte revient de l'île d'Elbe ; de Maistre écrit le 11 avril 1815 : « Nous verrons encore de grands malheurs. La France sera baignée dans le sang et le mérite bien. L'armée qui a replacé Bonaparte sur le trône sera détruite. Il peut se faire qu'il fasse quelque conquête, qu'on sera même obligé de ratifier, mais à la fin, il tombera et la famille royale reprendra sa place » Il ajouta même : « Ce sera un beau spectacle que Wellington aux prises avec Bonaparte... Les voilà en présence. » Et il attend. Trois mois après Waterloo réalisait sa prophétie. — Le 3 mars 1819, il regarde à l'œuvre les libéraux et les parlementaires de France : tout ne va pas à son gré ; Louis XVIII lui semble assis, non pas sur le trône de ses ancêtres, mais sur le trône de Bonaparte , il écrit donc : « La Révolution est debout, sans doute, et non seulement elle est debout, mais elle marche, elle court, elle rue. — Rangez-vous, Messieurs et Mesdames. La seule différence que j'aperçois entre cette époque et celle du grand Robespierre, est qu'alors les têtes tombaient et qu'aujourd'hui elles tournent. J'ai peine à croire que l'état actuel ne finisse pas de quelque

manière extraordinaire et peut-être sanglante. » Onze ans plus tard, la Révolution de 1830 éclatait.

Et que de choses il a dites et prédites qui se sont réalisées tantôt à la lettre, tantôt partiellement, à travers lesquelles on aperçoit au moins de ces éclairs qui déchirent les nuages de l'avenir et que nous gardons comme un motif d'espoir au milieu des angoisses contemporaines. En 1805, il écrit à la baronne de Pont : « Souvenez-vous de ma prophétie chérie : cette grande et terrible révolution fut commencée, avec une fureur qui n'a pas d'exemple, *contre le catholicisme*. Le résultat sera *pour le catholicisme* ». Le 3 mars 1819, il esquisse à l'avance un tableau du mouvement religieux au XIXe siècle, dans une lettre au chevalier d'Olry : « Il est infiniment probable que ces Français nous donneront encore une tragédie, mais que ce spectacle ait ou n'ait pas lieu, voici ce qui est certain, mon cher chevalier : l'esprit religieux, qui n'est pas du tout éteint en France, fera un effort proportionné à la compression qu'il éprouve, suivant la nature *de tous les fluides élastiques*. Il soulèvera des montagnes, il fera des miracles. Le Souverain Pontife et le sacerdoce français s'embrasseront, et, dans cet embrassement sacré, ils étoufferont les maximes gallicanes. Alors le clergé français commencera une nouvelle ère et reconstruira la France, — et la France prêchera la religion à l'Europe, —

et jamais on n'aura rien vu d'égal à cette propagande ; — et si l'émancipation des catholiques est prononcée en Angleterre, ce qui est possible et même probable, et que la religion catholique parle en Europe français et anglais, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, mon cher auditeur, il n'y a rien que vous ne puissiez attendre. — Et, si l'on vous disait que dans le courant des siècles, on dira la messe à Saint-Pierre de Genève et à Sainte-Sophie de Constantinople, il faudrait dire : Pourquoi pas ?

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Quelques membres de cette longue phrase prophétique sont déjà entrés dans l'histoire. Attendons pour le reste et ne soyons pas plus pressés que de Maistre. Croyons toujours, comme il disait, que « si la Providence *efface*, sans doute c'est pour *écrire* », et dans le pêle-mêle des idées contradictoires, des efforts cahotiques, des illusions qui s'en vont et des espérances qui renaissent, souvenons-nous de la promesse qu'il faisait, au mois de janvier 1815, au comte de Bray : « Pour nettoyer la place il fallait des furieux, vous allez maintenant voir arriver l'architecte. »

Ainsi le contemplateur soulevait d'une main furtive les voiles d'ombre ou de sang qui l'encerclaient de toutes parts. A la table de la cour, au foyer de la famille, dans le salon de

Mme Swetchine, on le croyait « absent » ; il était absent de fait, il était loin, très loin, de dix ans, de vingt ans, de cent ans en avance sur cette aiguille de la pendule qui lui semblait si lente. Il était au milieu de nous, il nous contemplait de son regard fixe et profond et il inscrivait pour nous les formules de certitudes avec quoi les espoirs sont moins impatients, les courages plus calmes et les efforts plus continus.

V

La foi catholique achève l'intelligence de J. de Maistre. Ici non plus, il ne faut pas jouer sur les mots. Il y a le sentiment religieux et il y a l'esprit catholique. Le sentiment religieux domine tout le XIXe siècle, l'esprit catholique y est plutôt rare. Dans son livre, *La Colline inspirée*, M. Barrès dramatise la rencontre et le conflit de ces deux forces. Il suppose un dialogue entre la prairie et la chapelle : « Je suis, dit la prairie, l'esprit de la terre et des ancêtres les plus lointains, la liberté, l'inspiration. » Et la chapelle répond : « Je suis la règle, l'autorité, le lien ; je suis un corps de pensées fixes et la cité ordonnée des âmes. » La prairie promet d'agiter les âmes et de les inspirer, de les arracher à la terre

et de les mettre en communication avec l'infini. La chapelle répond : « Visiteurs de la prairie, apportez-moi vos rêves pour que je les épure, vos élans pour que je les oriente. » Elle annonce l'ordre harmonieux, la solide discipline, la contrainte salutaire. La prairie est le lieu des enthousiasmes qui durent ou ne durent pas, se liquéfient en flots de larmes et se volatilisent en nuages ou en soupirs. La chapelle est la salle du trône : là commande le chef, là s'impose la règle, de là rayonne l'autorité romaine qui maintient la vérité des croyances et l'unité des esprits. Chateaubriand, Lamennais, Lamartine, — et combien d'autres dont j'hésite à écrire le nom ! — sont les visiteurs de la prairie romantique. J. de Maistre, comme L. Veuillot, est le serviteur de la chapelle catholique et romaine.

Il fut l'homme de la vérité et l'homme de l'autorité. En son esprit, les deux choses sont inséparables. Sa doctrine vient de là, ses jugements aussi. Il a pensé, il a écrit, il a jugé à la lumière de la vérité et pour mettre très haut, au-dessus de toute atteinte, le magistère spirituel de l'Eglise.

La fantaisie religieuse n'a aucune prise sur de Maistre. Elle se démène furieusement autour de lui. Voici la fantaisie *sentimentale* : c'est le mal de Rousseau, « un fou du grand genre », comme il dit avec sa franchise ordinaire. Elle proclame la bonté naturelle de l'homme et, par

conséquent, l'inutilité de la rédemption. Elle fonde la religion des tendresses, la liturgie des larmes, des rêves, des clairs de lune et des levers de soleil. Elle se plaît dans le nuage et rien n'est plus contraire à son rituel que le flambeau droit et vif de la vérité catholique. Le Dieu qu'elle adore est un père et même un grand-père : il a des cheveux blancs, des lèvres qui sourient, une main qui absout, et rien ne l'offenserait comme de le prendre pour un juge qui puisse condamner et punir. De Maistre n'est point de cette église de Jean-Jacques. Ne venez point lui parler de la bonté native de l'homme ; il vous répondra : « L'homme est mauvais, horriblement mauvais », et, avec une éloquence qui rappelle celle de Pascal, il vous montrera les mystérieuses dégradations de l'être humain : « Dans l'état où il est réduit, il n'a même pas le triste bonheur de s'ignorer : il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir ; sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui des penchants abominables qui le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé et l'*homme entier n'est que maladie*. Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu,

de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime. » Ah ! il l'a vu, lui, l'homme abandonné à sa belle nature ; il l'a vu l'homme imaginé par Rousseau ; dans la naïveté de ses instincts libres de toute contrainte, et ce fut un beau spectacle : « En un clin d'œil, les mœurs des Iroquois et des Algonquins ; les saintes lois de l'humanité foulées aux pieds ; le sang innocent couvrant les échafauds qui couvraient la France ; des hommes frisant et poudrant des têtes sanglantes, et la bouche même des femmes souillée de sang humain. » Et là-dessus, sur cette base fondamentale de la faute originelle évidente, constatée dans l'histoire du monde et de l'homme, il asseoit son majestueux édifice : dogme de la rédemption, dogme de la Providence, dogme de la prière, dogme de l'expiation. Tout y est. Ici je me contente d'une vue générale. Telle et telle idée de J. de Maistre sont sujettes à caution ; telle opinion effraye par l'outrance de la pensée et l'audace de la formule. Ce que je veux retenir pour maintenant, c'est que la fantaisie sentimentale, la religiosité romantique n'a rien de commun avec la théologie de J. de Maistre.

Voici la fantaisie *rationaliste*. Elle a sévi à travers tout le siècle que de Maistre termine ; elle a opposé la science au dogme, tantôt avec des airs de pédante gourmée, tantôt avec des

ricanements indécents. De Maistre n'a le fanatisme ni de la science ni des savants. La science moderne lui apparaît sous des images qui excitent sa verve de parodie ; il la voit « sous l'habit étriqué du Nord, la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle et vieille de travaux, elle se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. » Et il insulte sans merci la prétention des savants à vouloir être les guides de l'esprit humain : « Aujourd'hui, on ne voit que savants : c'est un métier, c'est une foule, c'est un peuple ; et parmi eux l'exception, déjà si triste, est devenue la règle. De toutes parts, ils ont usurpé une influence sans bornes ; et cependant, s'il y a une chose sûre dans le monde, c'est, à mon avis, que ce n'est point à la science de conduire les hommes. Rien de ce qui est nécessaire ne lui est confié : il faudrait avoir perdu l'esprit pour croire que Dieu ait chargé les académies de nous apprendre ce qu'il est et ce que nous lui devons. » Et il a fait un beau massacre des Voltaire, des Locke, des Condillac, des Bacon, de tous ceux qui ont fait servir la raison humaine à la guerre contre Dieu. Mais d'un excès il ne tombera pas dans un autre ; il ne sera ni le disciple de Kant, ni le précurseur de Lamennais, ni l'avant-garde des immanentistes et des pragmatistes contempo-

rains qui se défient de la raison et qui construisent sur ses ruines, une vague théologie, malhabile et téméraire. De Maistre a le respect de la raison humaine : elle est faible, sans doute, et elle est courte, elle est incapable d'être pour l'homme un guide unique et sûr, mais elle est et elle demeure, car « dès que vous séparez la raison de la foi, la révélation, ne pouvant plus être prouvée, ne prouve plus rien; aussi il faudra toujours en revenir à l'axiome si connu de saint Paul : « *Que la loi est justifiée par la raison* ». Mais de cette raison, que les philosophes ont enrôlée dans la lutte contre Dieu, de Maistre fait une alliée et la servante de Dieu. Elle est à ses yeux le précurseur évangélique, la voix qui crie dans la solitude et qui prépare les routes à Celui qui doit venir. Et, par une méthode d'apologétique originale, il ramasse à travers les siècles tout ce qu'elle a trouvé, toutes ses conquêtes dispersées, toutes ses lumières fragmentaires. Ce sont les traditions de l'humanité, les vestiges des hautes et profondes vérités qui constituèrent la révélation primitive. Elles sont déformées, sans doute, et plus ou moins oblitérées, elles subsistent cependant. Et la raison universelle apporte ainsi à la révélation divine un témoignage qui contredit les arguments et les sarcasmes de la raison individuelle. Ainsi la fantaisie rationaliste est vaincue par ses propres armes : la raison se rebiffe contre Voltaire et

tous les autres. On a eu raison de le dire, et c'est déjà vrai en ce sens : de Maistre est un Voltaire retourné.

Voici enfin la *fantaisie libérale*. Elle est issue de la Révolution ; elle empoisonne les esprits depuis 1789. Elle n'est même au fond qu'une infiltration protestante dans l'âme catholique, et J. de Maistre est peut-être le premier qui ait signalé les affinités de la Réforme et de la Révolution. Il écrivait en 1817, au comte de Valaise : « Toute la théorie de la Révolution française est contenue dans les protestations des conseils de 1782. Les instruments les plus actifs de cette révolution, depuis Necker jusqu'à Marat, naquirent dans les murs de Genève... Genève est la métropole du système qui soutient la souveraineté du peuple et son droit de juger les rois... J'ai trop étudié la révolution, ses apôtres, ses livres, *etc.*, pour que ses secrets ne me soient connus. » Le libéralisme révolutionnaire est de plus l'aboutissant des doctrines gallicanes : il discute l'autorité du Pape, la mesure, la limite arbitrairement. Il a peur de la couronne, du sceptre, et à la magnifique monarchie instituée par le divin Maître il substituerait volontiers une façon de régime parlementaire, de république où tout le monde obéirait à la condition que tout le monde commandât. Le libéralisme est l'hérésie moderne par excellence : il sape par la base l'œuvre de

Jésus-Christ, car il compromet l'unité, il menace la vérité, en diminuant la souveraineté. De Maistre va porter au libéralisme de terribles coups. Il sera temps de le montrer bientôt : la théologie du Pape est tout entière dans son esprit avant que l'Eglise ne l'ait formulée par ses décisions solennelles. Il suffit pour maintenant de constater l'absolue pureté de son catholicisme : l'illusion libérale n'a jamais obnubilé la conscience de cet homme qui écrivait, en 1815, à l'archevêque de Raguse : « Depuis que je médite sur la religion, j'ai toujours eu en vue ce passage de Bellarmin, non moins avoué par la raison que par la religion : *Savez-vous de quoi il s'agit lorsqu'on dispute sur le Saint-Siège ? Il s'agit du christianisme.* Rien n'est plus vrai, et je crois qu'en ce moment les hommes sensés de tous les pays (et les protestants même) doivent diriger leurs efforts, chacun dans leur sphère particulière, vers le rétablissement du Saint-Siège dans tous ses droits légitimes. Je me croirais même en état de faire comprendre à une société d'athées qu'ils ont, sur ce point, le même intérêt que nous ; car, puisqu'il est assez bien prouvé par l'histoire qu'il faut une religion aux peuples, et que le sermon sur la montagne sera toujours regardé comme un code de morale passable, il importe de maintenir la religion qui a publié ce code. Si ces dogmes sont des fables, il faut au moins qu'il y ait unité de fables, ce qui

n'aura jamais lieu sans l'unité de doctrines et d'autorité, laquelle à son tour devient impossible sans la suprématie du Souverain Pontife. Si j'étais athée et souverain, Monseigneur, je déclarerais le Pape infaillible par édit public, pour l'établissement et la sûreté de la paix dans mes Etats. » Sa simple raison le mettait donc à l'abri de la fantaisie libérale. Avant de faire de la souveraineté du Pape une question de foi, il en faisait une question d'ordre politique et de paix sociale. Il était romain par tout son esprit, toute sa science, toute son expérience.

Le catholicisme de de Maistre est le catholicisme complet. Il apparaît tel, à qui en a seulement exploré les dehors. Et c'est à la lumière de la philosophie catholique qu'il examinera toutes choses. Il n'en cédera ni un iota ni une virgule. A tous les paradoxes du siècle, il opposera la rude vigueur d'une âme non entamée. « Je suis blanc comme un cygne », dira-t-il un jour en montrant ses tempes argentées. Il est plus blanc encore à l'intérieur ; rien n'a maculé la virginale blancheur de son esprit. Il est blanc comme la vérité toute simple... *Incorrupta fides nudaque veritas*.

*
* *

Si l'on se souvient maintenant que de Maistre est un logicien implacable, on aura une idée

complète de son esprit. Sa logique est la force qui lie tous ces dons divers ; elle en fait un bloc massif et d'une infrangible cohésion. Elle achève le génie en l'unifiant, en le subjugant au service d'une idée. De Maistre a la logique de sa foi ; elle le fait apôtre, elle l'oblige à enseigner, à défendre, à combattre. Il s'excuse dans le Discours préliminaire du *Pape*, qu'un homme du monde ose traiter de questions théologiques : « Je ne vois pas, dit-il, pourquoi les gens du monde, que leur inclination a portés vers les études sérieuses, ne viendraient pas se ranger parmi les défenseurs de la plus sainte des causes. Quand ils ne serviraient qu'à remplir les vides de l'armée du Seigneur, on ne pourrait au moins leur refuser équitablement le mérite de ces femmes courageuses, qu'on a vues quelquefois monter sur les remparts d'une ville assiégée, pour effrayer au moins l'œil de l'ennemi. » Il s'excuse et il est bien bon. Je crois que le silence eût été impossible à de Maistre. Sa tête fermentait, son cœur souffrait ; il lui était aussi nécessaire d'écrire que de respirer. Il disait une fois : « Il y a des jours où l'esprit s'éveille au matin, l'épée hors du fourreau, et voudrait tout saccager. » J'imagine que cela devait lui arriver souvent. L'erreur s'obstinait dans le monde, la Révolution ne voulait pas finir, l'impiété devenait chaque jour plus insolente et plus malfaisante. Et il se sentait armé d'une incroyable érudition, d'une expérience de quarante années,

d'une raison vigoureuse, d'une foi solide, d'une plume éloquente, ironique et volontiers agressive. Rester oisif sous la tente, dans le placide bonheur de ceux qui, ayant tout, n'ont rien à désirer. J. de Maistre était incapable de cet héroïsme dans l'égoïsme. Son œuvre n'est pas seulement un hommage, et, comme il dit, « une espèce de *dîme* à Celui dont elle procède » ; elle lui fut d'abord un moyen de libérer son âme d'apôtre, ses convictions et ses indignations de catholique intransigeant.

DEUXIÈME PARTIE

LA PENSÉE

On connaît l'homme désormais. Je n'ai raconté de sa vie que ce qu'il faut en savoir pour bien comprendre son âme. De Maistre est un homme de haute raison, de noble caractère, de cœur tendre et bon. Les meilleurs guides de l'esprit et de la conscience sont ceux qu'on estime et qu'on aime. J'ai voulu faire aimer J. de Maistre avant de le faire parler.

Le gain serait grand déjà d'avoir imposé à l'admiration ce héros de bon sens, de courage et de fidélité cordiale. Un artiste se contenterait de ce résultat. Mais de Maistre n'a-t-il point écrit : « L'homme par lui-même n'est rien : c'est un ballon qui n'est par lui-même qu'un vaste chiffon, dont la grandeur, la beauté et la puissance dépendent uniquement du *gaz* qui le remplit. » L'image serait vulgaire, si on la prolongeait. Je n'insiste pas. L'enveloppe est admirable chez de Maistre ; ce qu'elle contient l'est plus encore, car elle contient de la lumière, de la vérité et de la vie.

CHAPITRE PREMIER

La doctrine religieuse

De Maistre estimait que Dieu l'avait fait pour penser et non pas pour agir. Nul pourtant, parmi les philosophes catholiques du XIX[e] siècle, n'a exercé une plus profonde influence que lui. Lamartine lui écrivait, le 17 mars 1820 : « M. de Bonald et vous, Monsieur le Comte... vous avez fondé une école impérissable de haute philosophie et de politique chrétiennes : elle portera ses fruits et ils sont jugés d'avance. » Mais l'action d'un de Maistre n'éclate point comme celle d'un Chateaubriand. Il n'enchante pas, il n'éblouit point ; son rôle n'est point d'allumer des feux de paille qui jetteront un éclair dans la nuit et ne laisseront après eux qu'un peu de cendre refroidie. De Maistre ne travaille que pour les lointaines échéances ; il est de ces laboureurs qui sont condamnés à ne point voir la moisson, de ces semeurs que la Bible nous représente, tristes et les yeux remplis de larmes

sur le sillon qu'ils ont creusé, y jetant sans trêve la graine féconde pour l'avenir.

Quand il quitta Saint-Pétersbourg, le 27 mai 1817, il n'avait encore presque rien publié : les *Considérations sur la France* (1796) ne sont qu'une poignée de vérités dispersées sous le ciel morne, au beau milieu de la tourmente. De Maistre n'est point pressé ; il attend son heure pour faire son œuvre. A quoi lui servirait-il d'élever la voix pendant que le canon tonne ou que les *Te Deum* des victoires impériales ébranlent la voûte des églises ? Le monde distrait ne l'écouterait pas, l'entendrait à peine. Alors il se tait. Dans la solitude et le recueillement de son ambassade, il travaille, il médite, il écrit. Le jour où il s'embarque pour regagner enfin sa patrie, il emporte avec lui des manuscrits nombreux : *les Soirées de Saint-Pétersbourg* sont inachevées, le livre du *Pape* est prêt à voir le jour. Ses idées essentielles sont formulées : faites-lui crédit de quelques jours de calme et il offrira au monde de fruit de son immense labeur.

La pensée de J. de Maistre se présente sous un double aspect : elle est à la fois religieuse et politique. A vrai dire, il n'a pas séparé les deux domaines. Il n'y a point chez lui une doctrine religieuse d'abord et une doctrine politique ensuite. « Partout où vous verrez un autel, là se trouve la civilisation », dit-il. Il juge les choses de la terre à la lumière d'en haut et

son apologétique religieuse est presque toujours à base d'expérience terrestre. Il faut bien pourtant, sans briser l'admirable unité de cette doctrine, l'envisager tour à tour sous ses deux faces. Je commence par la pensée religieuse.

I

On demandait un jour à Taine pourquoi il avait omis de Maistre et de Bonald dans sa galerie des philosophes du XIX[e] siècle ; il répondit : « Ce ne sont pas des philosophes. » Taine réservait ce nom aux penseurs émancipés qui marchent à travers tout sans se soucier de rien et qui sont libres de toute attache avec une vérité déjà admise ou préconçue. À ce compte, Taine supprimait une bonne moitié de l'espèce philosophique et ceux qui demeurent sont si rares que ce n'est plus la peine d'en parler.

Les théologiens non plus ne reconnaissent point de Maistre comme un des leurs. Ils lui inspiraient une vénération absolument religieuse ; il saluait en eux les pères de toute science et de toute civilisation. « Le sceptre de la science, — dit-il dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, — n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. Elle n'est parvenue à ce haut point de civilisation et de con-

naissances que parce qu'elle a commencé par la théologie ; parce que les Universités ne furent d'abord que des écoles de théologie, et parce que toutes les sciences, greffées sur ce sujet divin, ont manifesté la sève divine par une immense végétation. » Et, dans l'*Examen de la Philosophie de Bacon*, il insiste sur les progrès que la science doit aux études théologiques : « Toutes les nations commencent par la théologie et sont fondées par la théologie... Partout les prêtres sont les fondateurs, les gardiens et les dispensateurs de la science, dont le foyer est dans les temples. Plus la théologie est parfaite dans un pays, plus il est fécond en véritable science... Plus la théologie sera cultivée, honorée, dominante, et plus, toutes choses égales d'ailleurs, la science humaine sera parfaite, c'est-à-dire plus elle aura de force et d'étendue, de plus elle sera dégagée de tout alliage dangereux ou funeste. » Le XVIIIe siècle avait rejeté en bloc toute la scolastique et toute la théologie, comme incompatibles avec la science et la raison ; de Maistre fait le geste contraire et réintègre la métaphysique religieuse au suprême sommet des connaissances humaines.

Mais, pour si peu, il n'est pas lui-même un théologien au sens propre du mot. Il écrit en français d'abord. Il est homme du monde et il s'adresse à des hommes du monde. Une image fera, sans doute, saisir la différence qui sépare

de Maistre d'avec un théologien. Celui-ci est à la fois l'architecte et le défenseur du temple. Il veille sur les remparts élevés par lui, avec de gros in-folios latins qui font songer à quelque lourde artillerie de forteresse. De Maistre, lui, ne s'enferme pas entre les murailles menacées, il fait une sortie et une randonnée dans le camp ennemi. C'est un voltigeur à l'allure française, aux armes maniables et mobiles. Et, tandis que le théologien oppose simplement à l'insulte des adversaires le bloc des vérités et des traditions infrangibles, de Maistre ajoute à la riposte l'impertinence de son verbe, de sa verve et de tout son esprit.

Au surplus, la tactique diffère autant que les armes et l'uniforme. Le théologien n'envisage la doctrine que par ses côtés divins ; il remonte aux sources qui sont la révélation éternelle et la tradition sacrée. Il ne dédaigne pas l'argument de raison, mais il ne l'apporte qu'en dernier lieu et comme un surcroît pour confirmer ses thèses. Le surcroît chez de Maistre devient la partie principale. Il écrit dans la préface de la seconde édition du *Pape*, répondant à ceux qui lui reprochaient d'avoir humanisé le dogme de l'infaillibilité pontificale, en ne l'appuyant que sur des considérations philosophiques : « Dans plus d'un écrit, il (l'auteur) a trouvé l'occasion d'observer que les dogmes et même les maximes de haute discipline catholique ne sont, en grande partie, que des *lois du monde* divinisées,

et, quelquefois aussi, des notions innées ou des traditions vénérables sanctionnées par la révélation. » De Maistre est le chef de file de ces apologistes de l'extérieur qui s'appellent Balzac, Le Play ou P. Bourget et qui se contentent de confronter la vérité divine avec les nécessités de l'ordre social. Balzac disait : « J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la religion et la monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays. » Le Play ne parlait pas autrement : « L'étude méthodique des sociétés européennes m'a appris que le bonheur et la prospérité publics y sont en proportion de l'énergie et de la pureté des convictions religieuses ». Les uns et les autres font de l'apologétique expérimentale : ils constatent une sorte d'harmonie préétablie entre la doctrine et la morale catholiques d'une part et les lois sociales d'autre part, et ils concluent à la divinité de celles-là par la nécessité de celles-ci. C'est un procédé analogue qui dirige J. de Maistre ; avec cette différence pourtant qu'il ne cherche rien pour lui-même, que ses convictions sont préalables à son enquête et que sa méthode est tout simplement une variété dans les précautions oratoires, une adaptation des moyens au but qu'il poursuit.

La stratégie est légitime. Elle est dangereuse aussi. Ceux qui reprochaient à de Maistre d'*hu-*

maniser le dogme sans y prendre garde n'avaient pas absolument tort. Il écrivait, par exemple, dans le livre du *Pape* : « Quand nous disons que l'Eglise est infaillible, nous ne demandons pour elle, il est bien essentiel de l'observer, aucun privilège particulier ; nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes les souverainetés possibles, qui toutes agissent nécessairement comme infaillibles... Dans l'ordre judiciaire, qui n'est qu'une pièce du gouvernement, ne voit-on pas qu'il faut absolument en venir à une puissance qui juge et n'est pas jugée, précisément parce qu'elle prononce au nom de la puissance suprême ? Qu'on s'y prenne comme on voudra, qu'on donne à ce haut pouvoir judiciaire le nom qu'on voudra, toujours il faudra qu'il y en ait un à qui l'on ne puisse dire : *Vous avez erré.* » De Maistre abusait de l'analogie ; il assimilait des choses qui n'ont que des rapports superficiels. Il confondait l'infaillibilité *supposée* et l'infaillibilité *réelle.* La justice humaine peut se tromper, et, si je me soumets à ses décisions dont l'arbitraire saute aux yeux, il me reste toujours le droit de penser et même de dire qu'elle a commis une erreur. Au contraire, lorsque l'Eglise définit et condamne, il est absolument certain qu'elle ne se trompe pas. Ses décisions et ses verdicts sont indiscutables, et non seulement en vertu de l'autorité dont elle dispose, mais de la vérité dont elle a le dépôt.

Il ne s'agit point ici d'opinion respectable ou de vertueuse résignation à la chose jugée. Toute la croyance est engagée en un seul acte de foi. On voit donc la confusion qui se produit dans l'esprit de J. de Maistre : le Saint-Siège est plus qu'une juridiction en dernier ressort et qui peut toujours être faillible ; il est le foyer d'où rayonne l'irréfragable certitude.

De Maistre le savait bien d'ailleurs. Il a pris soin de marquer lui-même la différence qui sépare la souveraineté d'avec l'infaillibilité : « L'Eglise, — écrit-il, — ne demande rien de plus que les autres souverainetés, quoiqu'elle ait au-dessus d'elle une immense supériorité puisque l'infaillibilité est d'un côté *humainement supposée* et de l'autre *divinement promise.* » Sa foi n'a donc point failli, mais sa méthode est en défaut. Il force les analogies, il exagère les similitudes apparentes. Là est sa faute et là seulement. Elle suffit peut-être à bien montrer qu'il n'est pas un vrai théologien. Son point de départ et sa dialectique sont de l'ordre profane.

De Maistre est tout simplement un philosophe catholique. Homme de foi et de raison en même temps, il ne demande à ses études que des preuves nouvelles pour appuyer sa croyance. Il a fait à la vérité l'holocauste de son génie. « Nous touchons, — écrit-il, — à la plus grande des époques religieuses, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édifice auguste dont les plans sont visi-

blement arrêtés. La médiocrité des talents ne doit effrayer personne; du moins elle ne m'a pas fait trembler. L'indigent qui ne sème dans son étroit jardin que la *menthe*, l'*aneth* et le *cumin*, peut élever avec confiance la première tige vers le ciel, sûr d'être agréé autant que l'homme opulent qui, du milieu de ses vastes campagnes, verse à flots, dans les parvis du temple, la puissance du froment et le sang de la vigne. » Il n'est pas un prêtre, il n'est pas un théologien, un interprète autorisé de la parole éternelle; il est simplement « quelqu'un du peuple chrétien », comme disait L. Veuillot, et qui consacre à la défense de la religion toutes les forces de science et de raison qui furent, durant un siècle, un quasi monopole aux mains de l'impiété.

II

La méthode de Joseph de Maistre est donc, en somme, une adaptation humaine et, je dirais volontiers, une adaptation mondaine de la théologie. Il connaissait l'homme du monde, « cet oiseau sauvage et ombrageux » ; il savait, pour l'avoir beaucoup fréquenté dans les cours et dans les salons, « qu'il est incomparablement plus difficile de l'approcher que de le saisir ». C'était un rêve impossible d'aller vers l'homme

du monde avec l'appareil austère et un peu anguleux de la scolastique. Il fallait au moins parler sa langue, entrer dans ses habitudes d'esprit et de discussion. Chateaubriand a poétisé le mystère, de Maistre se contentera d'en vulgariser la langue. Il résumera et réfutera en mots clairs et décisifs les arguments hostiles de l'impiété ; il condensera en des ouvrages lumineux les témoignages de l'histoire et de la tradition qui établissent la perpétuité de la doctrine. Il sera un apologiste dans le monde au service des gens du monde.

Le second caractère de cette apologétique est son *actualité*. De Maistre ne s'est point placé devant l'homme universel, de tous les temps et de tous les lieux, mais devant l'homme de son époque, devant celui qu'il avait rencontré et dont il savait par cœur les besoins et les souffrances. Or, au moment où il prend la plume, le dogme de la Providence est plus que jamais en péril. Voltaire l'a blasphémé naguère à propos du désastre de Lisbonne et ses questions indiscrètes sont encore dans tous les esprits :

Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable !
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier...
Diriez-vous en voyant cet amas de victimes :
Dieu s'est vengé ; leur mort est le prix de leurs crimes ?
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants ?...

La réponse fut faible qu'on adressa à Voltaire. Je ne parle pas de celle de Rousseau ; j'ai toujours peine à saluer un défenseur de la Providence chez le fataliste qui écrit dans la huitième *Promenade*: « L'homme sage et supérieur à tous les revers est celui qui ne voit dans tous ses malheurs que les coups de l'aveugle nécessité. » Herder, l'évêque de Weimar, ne raisonne pas mieux que Jean-Jacques : « Vous osez, — lui écrit-il, — vous plaindre à la Providence de la destruction de cette ville : vous n'y pensez pas ! C'est un blasphème formel contre l'éternelle sagesse. Ne savez-vous pas que l'homme, ainsi que ses poutres et ses tuiles, est tributaire du néant, et que tout ce qui existe doit payer sa dette ? Les éléments s'assemblent, les éléments se désunissent ; c'est une loi nécessaire de la nature : qu'y a-t-il donc là d'étonnant ou qui puisse motiver une plainte ? » De tels plaidoyers font sauter aux yeux le désarroi intellectuel de cette génération. Elle n'a trouvé que cela à opposer aux ironies de Voltaire.

Les crimes et les folies de la Révolution, tant de massacres impunis, la brutalité triomphante, une sorte de fatalité mauvaise attachée à la bonne cause n'ont pas dû rétablir dans les âmes une croyance plus qu'à-demi ébranlée. On se souvient de la visite du marquis Costa aux ruines de Beauregard. Costa est un robuste chrétien, mais tant de revers et de deuils ont obnubilé son esprit. C'est lui en demander trop

que de saluer un dessein providentiel dans la catastrophe dont il est la victime. De Maistre parle ; il dit à son ami : « Vous ne voulez pas comprendre qu'il n'y a en ce monde que des usufruits et que la propriété est à Dieu. Vous ne savez pas vous confier dans cette parole que le Seigneur dicta à son prophète. » Costa branle la tête, son sourire est amer, et sa réponse est d'une douloureuse ironie : « Devant ces ruines, vous avez raison de vous faire l'avocat de la Providence. » Il y a dans les âmes comme une lassitude d'espoir, une impuissance à distinguer à travers les péripéties du drame la main d'un Dieu qui se venge lui-même et qui d'ailleurs n'abat que pour purifier et relever. Il est facile d'imaginer le doute crucifiant qui assaillait les âmes les plus sereines devant l'échafaud insatiable, devant les cimetières remplis, les ruines accumulées et l'éternel échec de toutes les espérances et de tous les efforts. Elles devaient raisonner à peu près comme le Chevalier, dans le premier entretien des *Soirées* : « Vous croyez que les méchants ne sont pas heureux ? Je voudrais le croire aussi, cependant j'entends dire chaque jour que tout leur réussit. S'il en était ainsi réellement, je serais un peu fâché que la Providence eût réservé entièrement pour un autre monde, la punition des méchants et la récompense des justes ; il me semble qu'un petit acompte de part et d'autre dès cette vie même n'aurait rien gâté... Je vous avoue que

je ne suis pas trop informé de quelle manière il plaît à Dieu d'exercer sa justice, quoique, à vous dire vrai, il me semble en réfléchissant sur ce qui se passe dans le monde, que s'il punit dès cette vie, au moins il ne se presse pas. » De Maistre entend murmurer autour de lui toutes ces plaintes, toutes ces impatiences, tous ces sophismes du cœur et de l'esprit. Jamais ces difficultés n'ont fait la moindre impression sur sa raison. Le sujet du gouvernement temporel de la Providence est un de ceux qu'il a le plus souvent médité. Il est prêt à le traiter. Et, lorsque devant le Sénateur et le Chevalier, autour de la table à thé, il prend la parole sur cette grave question, il me semble que le cercle s'élargit étrangement et que J. de Maistre s'adresse à tout un monde, à toute une génération.

Et j'ai regret vraiment de devoir réduire à une sèche analyse ces entretiens si graves et si charmants à la fois qui évoquent, sans que la comparaison les écrase, le souvenir des dialogues de Platon. Les interlocuteurs ne sont point de simples lettres majuscules, des fantômes « myrteux » à peine évadés du pays des ombres, plus flous que les abstractions qu'ils remuent. Ils vivent, ils ont chacun leur façon de parler, de badiner, de sourire, de s'indigner. Le Comte n'est autre que de Maistre lui-même et on le connaît assez pour que je n'aie plus à le présenter. Le Sénateur est un mystique slave

que l'invisible attire ; il a de vifs élans vers les régions supérieures, vers les horizons inaccessibles. Un peu d'illuminisme, le goût des idées aventureuses, un platonicien qui aurait vécu sur les bords de la Néva et dont l'âme serait faite d'un rayon de lumière grecque se mêlant aux brumes qui pèsent sur le steppe russe. Le Chevalier enfin est un vrai... chevalier : de la grâce, de l'esprit, de l'enjouement, un grain de scepticisme et de frivolité, une ardeur généreuse à la lutte des idées. Il est pour l'extrême franchise en toutes choses : « Ce qu'on croit vrai, il faut le dire et le dire hardiment ; je voudrais, m'en coutât-il grand'chose, découvrir une vérité faite pour choquer le genre humain, je la lui dirais à brûle-pourpoint. » Et je comprends qu'on lui réponde en souriant : « Si vous êtes jamais enrôlé dans une armée que la Providence lève en ce moment en Europe, vous serez placé parmi les grenadiers. » Ces trois personnages s'harmonisent entre eux ; du choc de leurs esprits et de leurs idées naît une espèce de drame philosophique qui est passionnant d'un bout à l'autre. Un quatrième convive se mêle à cette symposie. « Nous avons une Minerve bien meilleure que celle des Anciens ; invitons-la à prendre le thé avec nous ; elle est aimable et n'aime pas le bruit : j'espère qu'elle viendra. » Minerve vient, la Sagesse chrétienne, et c'est elle qui préside à ces entretiens sur le gouvernement de la Providence.

Et le Comte, avec son esprit net et clair, tient tout de suite à déblayer le terrain où il veut élever son édifice. Il y a là des ronces de sophismes, une broussaille d'objections mal venues. Il faut défricher et défoncer. Le Chevalier vient de dire que tout réussit aux méchants, que la Providence réserve pour l'autre monde le châtiment et la récompense. Le Comte n'accepte point ce contraste imaginaire : la prospérité des méchants, la misère des bons : « Avez-vous jamais entendu un militaire se plaindre qu'à la guerre les coups ne tombent que sur les honnêtes gens, et qu'il suffit d'être un scélérat, pour être invulnérable ? Je suis sûr que non, parce qu'en effet chacun sait que les balles ne choisissent personne... Il faudrait donc changer la question et demander pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable, et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir. » Alors, comment donc expliquer ce partage des biens et des maux entre tous les hommes sans différence ? Par les lois générales qui régissent le monde matériel et qu'un miracle seul peut suspendre. Et le Comte tire sa première fusée d'esprit, en remarques pétillantes, en comparaisons pittoresques : « Le monde n'étant gouverné que par des lois générales, vous n'avez pas, je crois, la prétention que, si les fondements de la terrasse où nous parlons

étaient mis subitement en l'air par quelque éboulement souterrain, Dieu fût obligé de suspendre en notre faveur les lois de la gravité, parce que cette terrasse porte en ce moment trois hommes qui n'ont jamais tué ni volé; nous tomberions certainement et nous serions écrasés. Il en serait de même si nous avions été membres de la loge des Illuminés de Bavière, ou du Comité de salut public. Voudriez-vous, lorsqu'il grêle, que le champ du juste fût épargné? voilà donc un miracle. Mais si, par hasard, ce juste venait à commettre un crime après la récolte, il faudrait encore qu'elle pourrît dans ses greniers : voilà un autre miracle. De sorte que, chaque instant exigeant un miracle, le miracle deviendrait l'état ordinaire du monde; c'est-à-dire qu'il ne pourrait plus y avoir de miracle, que l'exception serait la règle et le désordre l'ordre. Exposer de pareilles idées, c'est les réfuter suffisamment. » Ne dites donc plus que, dans la répartition des biens et des maux, le privilège est aux méchants, la disgrâce aux bons : les uns et les autres sont soumis aux lois générales dont dépend l'univers.

Au surplus, les parts sont-elles vraiment égales et n'y a-t-il aucune différence, dans la distribution du bonheur, entre l'innocent et le criminel? Et le Comte taille à nouveau dans le fourré d'objections. Il fait éclater l'art divin de la Providence, non pas dans le salaire indivi-

duel, mais dans le tableau général du monde moral : « Supposez que chaque action vertueuse soit *payée*, pour ainsi dire, par quelque avantage temporel ; l'acte, n'ayant plus rien de surnaturel, ne pourrait plus mériter une récompense de ce genre. Supposez, d'un autre côté, qu'en vertu d'une loi divine la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet son vol, on s'abstiendra de voler comme on s'abstiendrait de porter la main sous la hache d'un boucher ; l'ordre moral disparaîtrait entièrement. Pour accorder donc cet ordre avec les lois de la justice, il fallait que la vertu fût récompensée et le vice puni, même temporellement, mais non toujours, ni sur le champ ; il fallait que le lot incomparablement plus grand de bonheur temporel fût attribué à la vertu, et le lot proportionnel de malheur dévolu au vice, mais que l'individu ne fût jamais sûr de rien, et c'est ce qui est établi... Si quelquefois la vertu paraît avoir moins de talent que le vice pour obtenir les richesses et les emplois, si elle est gauche pour toute espèce d'intrigues, c'est tant mieux pour elle, même temporellement ; il n'y a pas d'erreur plus commune que de prendre une bénédiction pour une disgrâce : n'envions rien au crime, laissons-lui ses tristes succès. La vertu en a d'autres, elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer, et, quand elle en aurait moins, rien ne manquerait encore à l'homme juste, puisqu'il lui resterait la paix. »

Tout ce travail préalable et cette sorte d'appropriation du terrain au monument qu'il doit porter est vraiment d'un homme qui sait bâtir, non seulement en solidité, mais en élégance. L'œuvre de vérité ne perdra rien à être une œuvre d'art, à s'élever dans une perspective de belle lumière et de clair horizon. De Maistre veut offrir à l'image de la Providence autre chose qu'un tas de moellons en guise de piédestal : il rêve d'un temple magnifique, d'un sanctuaire aux lignes pures et harmonieuses. Et, dans cette lente et minutieuse préparation, on devine que l'ouvrier de bon vouloir se double chez lui d'un architecte de génie.

Le profit serait mince de réduire à un schéma rigide cette construction grandiose. Un ordre suprême préside au développement des idées, mais c'est un ordre secret, infiniment simple, comme il est convenable en un entretien. Une certaine fantaisie domine le plan de J. de Maistre : il s'attarde ici à une digression, là à un portrait, plus loin à un aperçu ingénieux. Son idée générale est, pour me servir d'un de ses mots, « une chaîne souple qui le retient sans l'asservir ». Le plus simple est de s'arrêter avec lui là où il s'arrête lui-même, d'isoler quelques pensées et quelques fragments qui attirent l'attention dans ce magnifique ensemble.

J'ai souligné tout à l'heure l'actualité du livre. De Maistre n'écrit point l'ouvrage du jour ; mais on sent bien qu'il avait à l'esprit

une société décimée par la Révolution et que c'est devant ces débris d'un monde qu'il veut justifier la Providence.

On disait : « Des innocents ont souffert ; des innocents sont morts. » De Maistre n'en est pas bien sûr. Il écrivait une fois : « Je ne sais ce qu'est la vie d'un coquin, je ne l'ai jamais été ; mais celle d'un honnête homme est abominable. » Maintenant il considère l'innombrable jonchée de victimes et il est tenté de croire que l'innocence n'existe pas : « Où donc est l'innocence, je vous en prie ? où est le juste ? est-il ici ; autour de cette table ? Souvent je songe à cet endroit de la Bible où il est dit : *Je visiterai Jérusalem avec des lampes*. Ayons nous-mêmes le courage de visiter nos cœurs avec des lampes, et nous n'oserons plus prononcer qu'en rougissant les mots de *vertu*, de *justice* et d'*innocence*. Commençons par examiner le mal qui est en nous, et pâlissons en plongeant un regard courageux au fond de cet abîme ; car il est impossible de connaître le nombre de nos transgressions, et il ne l'est pas moins de savoir jusqu'à quel point tel ou tel acte coupable a blessé l'ordre général et contrarié les plans du législateur éternel. Songeons ensuite à cette épouvantable communication de crimes qui existe entre les hommes, *complicité*, *conseil*, *exemple*, *approbation*, mots terribles qu'il faudrait méditer sans cesse ! Rarement l'homme se rend coupable seul ; rarement un crime n'en

produit un autre. Où sont les bornes de la responsabilité ? De là ce trait lumineux qui étincelle entre mille autres dans les psaumes : *Quel homme peut connaître toute l'étendue de ses prévarications ? O Dieu, purifiez-moi de celles que j'ignore, et pardonnez-moi celles d'autrui*... Je ne crains pas de vous le confesser, jamais je ne médite cet épouvantable sujet sans être tenté de me jeter à terre comme un coupable qui demande grâce, sans accepter d'avance tous les maux qui pourraient tomber sur ma tête comme une légère compensation de la dette immense que j'ai contractée envers l'éternelle justice. Cependant, vous ne sauriez croire combien de gens, dans ma vie, m'ont dit que j'étais un fort honnête homme. » De Maistre cite volontiers les psaumes de David ; à certaines minutes, sa pensée se développe elle-même dans une note lyrique et c'est un psaume, un hymne de foi, de pénitence ou d'amour qu'il chante à la divine Providence.

Et l'idée s'élève dans une gradation continue. La Providence n'est pas seulement une justice qui frappe, elle est un artiste qui achève un chef-d'œuvre. Victimes de la Révolution, cœurs broyés, grandeurs abolies, fortunes spoliées, quelque chose compense, et au delà, toutes ces disgrâces : vous vous êtes purifiés, vous avez pris dans le malheur une beauté qui vous était inconnue : « Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le mili-

taire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. » Et, à la belle formule du Chevalier, le Comte ajoute un trait qui met en lumière le bienfait moral de la souffrance providentielle. C'est l'histoire d'une jeune fille de Saint-Pétersbourg : « Elle a dix-huit ans ; il y en a cinq qu'elle est tourmentée par un affreux cancer qui lui ronge la tête. Déjà le nez, les yeux ont disparu, et le mal s'avance sur ces chairs virginales comme un incendie qui dévore un palais. En proie aux souffrances les plus aiguës, une piété tendre et presque céleste la détache entièrement de la terre et semble la rendre impassible ou indifférente à la douleur. Jamais il n'est sorti de sa bouche que des paroles d'amour, de soumission et de reconnaissance ; et comme dans les premiers siècles du Christianisme, on se rendait au cirque par simple curiosité pour y voir Blandine, Agathe, Perpétue, livrées aux lions ou aux taureaux sauvages et que plus d'un spectateur s'en retourna tout surpris d'être chrétien, des curieux viennent aussi dans notre bruyante cité contempler la jeune fille *livrée au cancer*. Comme elle a perdu la vue, ils peuvent s'approcher d'elle sans la troubler, et plusieurs en ont rapporté de meilleures pensées. Un jour qu'on lui témoignait une compassion particulière sur ses longues et cruelles insomnies : « *Je ne suis pas*, dit-elle, *aussi malheureuse que vous croyez ; Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui.* Et lorsqu'un

homme de bien que vous connaissez, Monsieur le Sénateur, lui dit un jour : *Quelle est la première grâce que vous demanderez à Dieu, ma chère enfant, lorsque vous serez devant lui ?* elle répondit avec une naïveté angélique : *Je lui demanderai pour mes bienfaiteurs la grâce de l'aimer autant que je l'aime* ». De Maistre n'avait d'abord demandé que le respect pour la Providence, c'est l'admiration qu'il réclame maintenant : elle sculpte les âmes avec le ciseau de la douleur ; elle les fait si pures, si belles, si radieuses que le monde en est ébloui et que les victimes de la souffrance sont encore ses chefs-d'œuvre les plus achevés.

Elle est un juge, elle est un artiste, elle est une mère aussi. Car ses lois générales, les lois par lesquelles elle régit l'univers, ne sont pas inflexibles. Les souffrances endurées composent une sorte d'immense patrimoine, réversible sur d'autres âmes ; elles peuvent devenir le prix d'un salut, la rançon d'un peuple entier, le triomphe de quelque sainte cause. « Ainsi, il peut y avoir eu dans le cœur de Louis XVI, ou dans celui de Mme Elisabeth, sa céleste sœur, tel mouvement, telle acceptation capables de sauver la France. » A l'humanité souffrante, elle a donné le pouvoir de lutter contre le mal et de le diminuer. Elle lui a donné l'intelligence qui prévoit et remédie. Elle lui a donné surtout l'arme de la prière, la prière qui n'est pas seulement un désir, mais un acte

de foi et de volonté : « Toute prière légitime, lors même qu'elle ne doit pas être exaucée, ne s'élève pas moins jusque dans les régions supérieures, d'où elle retombe sur nous, après avoir subi certaines préparations, comme une rosée bienfaisante qui nous prépare pour une autre patrie. » La prière fait des miracles : elle arrête la main du Dieu vengeur. La prière décide même de l'issue des guerres et des batailles. Il ne faut point maudire la guerre. L'image de la guerre est partout dans le monde, à l'heure où de Maistre écrit : le sol de l'Europe tremble sous le piétinement des légions en marche, et le roulement des canons. Elle angoisse, elle fait douter parfois de la bonté de Dieu. La guerre n'est pas la hideuse chose que l'on croit, le fait de l'orgueil des princes et de leur ambition. La guerre est divine. Il y a dans le succès des batailles quelque chose de mystérieux et d'inexplicable. Qu'est-ce qu'une bataille perdue ? C'est une bataille qu'*on croit* avoir perdue. Dieu fait des déroutes avec des triomphes, des triomphes avec des déroutes ; il est le maître de la peur et le maître des enthousiasmes d'où dépend l'issue des batailles. Il faut donc invoquer le Dieu des armées, car le sort de la guerre est entre ses mains. — Et, avec la prière, il y a enfin le sacrifice pour disposer en notre faveur la Providence de Dieu. Depuis le drame du Calvaire, les holocaustes sanglants ont été remplacés par le sacrifice de

l'autel. Mais le principe reste. Le juste qui souffre volontairement, celui qui offre à Dieu ses douleurs, paye pour les coupables. Par là s'achève l'harmonie du gouvernement providentiel : Dieu permet la souffrance, mais il met dans le mal le remède au mal. Ainsi le monde moral s'éclaire en ses ultimes profondeurs. Des mystères persistent, mais l'ordre général apparaît. Le royaume de Dieu est pareil à un cercle infini où, du centre à la circonférence, il n'est pas un être qui ne soit solidaire des autres êtres, pas un homme en qui ne retentissent les fautes de tous, pour le désoler, et les mérites de chacun, pour le consoler. Une sorte de circulation permanente s'établit dans la société des âmes : aucune ne vit pour elle seule, toutes sont unies et fraternelles. Et le Dieu qui préside à l'immense famille est à la fois un maître qui maintient la loi, un juge qui l'applique et un père aux exquises pitiés qui est toujours prêt à l'adoucir.

Cette apologie de la Providence n'est pas également agréable à tous les esprits. Il va de soi que les jeunes et les vieux romantiques lui préfèrent les variations pratiques et sentimentales de Chateaubriand sur le *Génie du Christianisme*. Les âmes molles et anémiées sont rebutées par cette doctrine austère où il n'y a presque rien pour le rêve, par cette religion dont les rites ne se célèbrent point au clair de lune, entre les eaux du lac d'argent et les étoiles

du ciel. « Le Dieu de Joseph de Maistre, — écrit quelqu'un, — n'est pas un Dieu qu'on puisse aimer. C'est le Jaloux d'Israël ; ce n'est pas le doux Nazaréen, penché sur la misère humaine. Il attire le blasphème... La religion de Bossuet est austère, celle de Joseph de Maistre est terrible. » Elle semble terrible aux yeux qui ne peuvent plus supporter la réalité et que blesse l'exacte vision des choses. Une épidémie de tendre religiosité sévit depuis plus d'un siècle parmi les hommes : ne dites point que le Dieu de bonté est encore un Dieu de justice, n'ajoutez point que la loi d'amour ne supprime pas la loi de l'ordre et que la crainte de Dieu est un des dons de l'Esprit-Saint, toutes ces vérités vous donnent aussitôt un air archaïque et déchaînent contre vous la répulsion d'un monde dont la fantaisie romantique a corrompu l'esprit.

Au surplus, il ne m'en coûte pas d'avouer que J. de Maistre insiste plutôt sur les attributs du Justicier que sur le sourire du Père qui est dans les cieux. « Il n'existe pas de grand caractère, — a-t-il écrit, — qui ne tende à quelque exagération. » Il a été victime, le premier, de la grandeur de son caractère. Les idées fortes le frappent ; les contrastes violents le saisissent ; il s'abandonne facilement à la fougue de son pinceau. Il ne dédaigne pas non plus de rompre en visière, avec des mots effrontés, aux paradoxes qui règnent autour de lui. Et tout cela

fait que son apologie de la Providence prend parfois l'aspect d'un véritable défi jeté au genre humain. Mais ce n'est qu'apparence et l'impression s'atténue pour peu qu'on entre en familiarité avec le fond même de sa pensée. Pour bien comprendre de Maistre, il faut le lire d'abord. Ses détracteurs ne l'ont pas tous lu. Son portrait du bourreau lui a fait une réputation de boucher sanguinaire. Or, il se trouve que personne n'a parlé du bourreau et de sa fonction avec un tel frisson d'épouvante. Il en fait un monstre, un être d'horreur ; l'existence et la permanence du bourreau dans le monde correspond pour lui à des nécessités mystérieuses, inexplicables humainement. L'exécuteur n'est supportable que si Dieu règne sur une société, car Dieu seul a le droit de vie et de mort et cet homme est l'agent visible de son droit terrible. Et je crois bien que J. de Maistre, vivant dans un état qui se proclame athée, hésiterait à voter le maintien de la peine de mort. Si le pouvoir social ne s'exerce pas en vertu d'une délégation divine, son droit de châtier n'est plus qu'un droit de défense. L'assassin est un ennemi comme un autre ; on peut le frapper sur le champ de bataille ; mais, dès lors qu'il est désarmé et enchaîné, il est à peu près dans la condition de l'ennemi vaincu et prisonnier. Le massacre des captifs est une loi païenne. De Maistre crierait à nos maîtres du jour : « Vous ne voulez plus de Dieu, alors

supprimez le bourreau. L'échafaud n'a le droit de se dresser que là où l'on respecte les temples... »

Les idéalistes d'aujourd'hui, les théosophes, les occultistes se sentent pris pour J. de Maistre d'un amour imprévu. Tout le monde sait que les *Soirées de Saint-Pétersbourg* sont un livre inachevé. *Cœtera desiderantur*... Le mot est à la dernière page du onzième entretien. Or, ce onzième entretien est en grande partie consacré aux théories des Illuminés, et le Sénateur prend contre de Maistre la défense de ces novateurs. Il expose la situation religieuse du monde issu de la Réforme et de la Révolution : il lui semble que cet état ne peut se prolonger, et soudain il monte sur le trépied pour annoncer une extraordinaire transformation du monde : « Tout annonce, — dit-il, — et vos propres observations même le démontrent, je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grand pas. » Un peu plus loin, il revient à son rêve de palingénésie ; il refait un tableau du monde religieux divisé et comme anémié : « Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez plus rien ; et l'on ose tout contre vous. Contemplez ce lugubre tableau ; joignez-y l'attente des hommes choisis, et vous verrez si les Illuminés ont tort d'envisager comme plus ou moins prochaine une troisième explosion de la Bonté toute-puissante en faveur du genre humain ».

La prophétie est claire, mais qui donc la fait? Est-ce le Comte ou le Sénateur?... C'est celui-ci, c'est le Russe schismatique dont la pensée est fortement teintée des doctrines vagues, chères aux illuminés. De Maistre les a combattues toute sa vie et c'est une étrange distraction que de lui attribuer des tendances et des idées qui sont à l'antipode de sa conscience. Il répond au Sénateur : « L'illuminisme n'est pas moins mortel sous l'empire de notre Eglise et de la vôtre même, en ce qu'il anéantit fondamentalement l'autorité qui est cependant la base de notre système. » Cette simple phrase suffirait à dégager J. de Maistre de ces confusions paradoxales.

L'entretien est interrompu. Le Comte vient de dire : « Vous attendez un grand événement : vous savez que, sur ce point, je suis totalement de votre avis. » *Sur ce point*... oui ; il attendait un grand événement. Mais il n'était point Joachim de Flore, lequel comptait sur une troisième révélation, sur un dogme progressif conduisant à une religion nouvelle. Il dit souvent : « Le monde est dans l'état d'enfantement. » Il écrit dans les *Considérations* : « Il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses ; ou qu'il va se former une religion nouvelle, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire. » La situation du monde lui apparaissait sous les images d'un effroyable

désordre ; il lui était impossible de croire que cette agonie pût se prolonger. Et il entrevoyait un *rajeunissement* du catholicisme, mais un rajeunissement normal, dans le sens de l'unité et de l'autorité. Fils soumis de la sainte Eglise romaine, il se serait fait un scrupule de la concevoir sous une forme qui ne fût point celle de sa tradition et de ses divines origines. Il attendait un grand événement... Il a fait mieux que l'attendre, il l'a préparé. Le livre du *Pape* est sa part de collaboration à ce rajeunissement dont l'espoir le faisait tressaillir. J'imagine de Maistre au lendemain du concile du Vatican : son front est radieux, tous les nuages sont dissipés, ses prophéties sont réalisées. Et le regard qu'il jette vers l'avenir est désormais aussi confiant que, la veille encore, il était trouble et inquiet.

III

Il semble bien que les livres du *Pape* et *de l'Eglise gallicane* s'adressent surtout à la France. Le *Pape* paraît en 1819, mais J. de Maistre y travaille depuis longtemps déjà ; il y travaille en songeant au grand pays et à l'auguste maison qu'il a comme adoptés par toutes les affections de son esprit et de son cœur. Sa

longue correspondance avec de Blacas (1) n'est pour ainsi dire que le premier jet de l'ouvrage. La dernière lettre, celle du 22 mai 1814, ne laisse aucun doute sur les intentions particulières de J. de Maistre dans le grand effort qu'il médite. Louis XVIII vient de rentrer à Paris et de monter sur le trône : « La France, — écrit de Maistre, — a fait des maux énormes au monde. C'est au roi de les guérir, et ce sera le plus beau rôle de l'univers. Rappelez-vous cette chaîne de raisonnements : *Point de morale publique ni de caractère national sans religion* ; *point de religion européenne sans le christianisme* ; *point de véritable christianisme sans le catholicisme ; point de catholicisme sans le Pape* ; *point de Pape sans la suprématie qui lui appartient.* » Il espère beaucoup de la haute sagesse du nouveau maître, du « grand et excellent prince », mais il ne veut rien négliger pour que le roi soit éclairé sur le devoir urgent et nécessaire : « Je ne crois pas inutile de vous prier, de vous supplier, de vous conjurer d'aider encore cette sagesse par vos bons conseils. Vous auriez rendu un grand service à l'Etat, à la religion et à l'Eglise gallicane en particulier si vous pouviez seulement parvenir à faire envisager dans son vrai point de vue cette fatale Déclaration de 1682 qui fut en vé-

(1) Joseph DE MAISTRE et BLACAS, *Leur correspondance inédite et l'histoire de leur amitié*, 1804-1820, par Ernest Daudet (Paris, Plon, 1908).

rité un solécisme monstrueux contre la logique, contre la politique, contre le catholicisme. Que les parlements aient eu droit non seulement sans l'aveu, mais contre l'aveu du souverain, de convertir en lois de l'Etat et de faire jurer comme telles par tout le sacerdoce gallican des propositions que le Pape et tout le reste de l'Eglise catholique jugent absurdes et et anticatholiques, c'est en conscience un *monstre* que le XVIIIe siècle seul a pu enfanter, nourrir et aimer. » Et la vision surgit à ses yeux de l'harmonie religieuse et sociale restaurée enfin sur le sol de la France, par la France dans le monde entier : « Qui osera attaquer la souveraineté soutenue par l'Eglise ! qui osera attaquer l'Eglise défendue par la souveraineté ? » Quel dommage que, de toute la correspondance avec de Blacas sur cette question de la souveraineté pontificale, il ne nous reste que des fragments ! Ce serait un plaisir savoureux de retrouver le livre du *Pape* dans sa verdeur originale, écrit à bâtons rompus... rompus souvent sur le dos d'un ami qui était gallican et qui tenait à son idée avec cette passion froide et courtoise qui est la marque de son esprit.

Le livre demeure et il s'insère naturellement dans l'œuvre totale de J. de Maistre. Il avait affirmé et défendu une vérité essentielle dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg ;* il va affirmer une vérité et défendre l'autorité religieuse dans

le Pape. Et c'est toujours en face du XVIIIe siècle qu'il se place. Une sorte d'allégresse jeune s'empare du cœur de ce vieillard en ce nouveau duel. Dans sa belle dédicace latine adressée à Pie VII, il dit au Souverain Pontife : « J'ai toujours pensé qu'à notre époque on ne pouvait rendre un meilleur service à la Religion que de combattre l'impiété en français, afin que l'idiome qui fut pour l'exécrable philosophie du dernier siècle un moyen de victoire fût aussi l'instrument de sa défaite, et que ceux qui, durant toute une époque, ont versé au monde d'une main large et néfaste les poisons mortels devinssent à leur tour l'opprobre et la risée de tous les royaumes de la terre » (1). De Maistre a soixante-cinq ans ; il se rue à la bataille avec l'élan impétueux de sa verte jeunesse. Il écrit dans l'Eglise gallicane : « Pourquoi résister à l'espérance ? Je veux qu'elle m'entraîne tant qu'elle aura des forces. » Une espérance soulève ce sexagénaire, l'espérance de rétablir les esprits dans l'ordre et la discipline romaine, et cela suffit à renouveler l'ardeur de ses vingt ans.

Il se demande, en cette lettre liminaire, s'il

(1) *Ipsi quoque traderentur in opprobrium et in parabolam et in proverbium et in maledictionem omnibus regnis terræ*. Cette lettre a été publiée pour la première fois par M. A. de Margerie dans son beau livre : *Le Comte J. de Maistre avec des documents inédits* (Paris, 1883).

n'a point laissé échapper « de sa plume si peu autorisée quelques mots qui sembleront peu corrects aux oreilles romaines justement intransigeantes. » J'ai déjà relevé dans ce livre un défaut de méthode ou plutôt, dans le point de départ, un certain abus de l'analogie qui prête à des confusions regrettables. Mais ces fautes se corrigent d'elles-mêmes par le contexte et l'intention générale de l'auteur, et le livre du *Pape* reste en dernière analyse un superbe et victorieux effort pour restaurer dans les esprits la vraie notion du gouvernement de l'Eglise. Peut-être même les inexactitudes de J. de Maistre s'atténueraient encore si l'on considérait les nuances variées de l'auditoire auquel il s'adresse. S'il ne parlait qu'à des catholiques, il irait droit devant lui, sans user de ces courbes et de ces détours qui sont toujours un péril dans les questions théologiques. Mais son zèle religieux élargit singulièrement l'assemblée qu'il veut convertir : « Maintenant, — dit-il, vers la fin du livre premier, — je m'adresse à la foule, hélas ! trop nombreuse encore des ennemis et des indifférents, surtout aux hommes d'Etat qui en font partie et je leur dis : « Que voulez-vous et que prétendez-vous donc ?... Le *Sermon sur la Montagne* vous paraît-il un code passable de morale ; et si le peuple entier venait à régler ses mœurs sur ce modèle, seriez-vous contents ? Je crois vous entendre répondre affirmativement. Eh bien !

puisqu'il ne s'agit que de maintenir cette religion que vous préférez, comment auriez-vous, je ne dis pas l'impéritie, mais la cruauté d'en faire une démocratie, et de remettre ce dépôt précieux aux mains du peuple ? » En faisant du dogme de l'infaillibilité pontificale une question politique, il l'inclinait seulement vers les esprits où il voulait entrer. L'audace de sa méthode était tout simplement un effort pour aplanir des chemins et pour ouvrir des brèches.

Cette stratégie savante apparaît d'ailleurs d'un bout à l'autre du livre. Ils connaissent bien peu J. de Maistre, ceux qui font de lui une manière de fier-à-bras, de dompteur doctrinal qui enseigne, l'insulte à la bouche et le fouet à la main. Quand il le veut et quand c'est nécessaire, il se fait habile, insinuant, et c'est plaisir de le voir ruser pour mieux arriver à son but. Il a toujours la France à l'esprit et le roi de France devant les yeux. C'est la France et c'est Louis XVIII qu'il veut gagner d'abord à sa sainte cause. Et il n'oublie pas la louange nécessaire de la maison de Bourbon : « Cette maison, — écrit-il dans l'*Eglise gallicane*, — appartient à l'Europe qui doit faire des vœux pour que les jours du trône ne finissent point... Puisse-t-elle jeter de nouvelles racines dans cette terre privilégiée, la seule de l'Europe où la Souveraineté soit indigène. Bientôt ses amis pourront juger leurs propres espérances. Une vocation sublime fut déléguée, dès l'origine, à

cette grande dynastie qui ne peut subsister que pour la remplir. Nous avons vu tout ce que l'unité catholique doit à la maison de France ; nous avons vu les plus absolus de ses princes, même dans ces moments de fougue et d'irritation inévitables de temps à autre, au milieu du tourbillon des affaires et des passions, se montrer plus sages que leurs tribunaux ; quelquefois même plus sages que le sacerdoce ; et lorsqu'ils se sont trompés, on a pu toujours montrer à côté d'eux l'homme qui les trompait. » Cette louange est un hommage sincère sous la plume de J. de Maistre ; les Bourbons sont pour lui « la clef de voûte de l'Europe », la gloire du passé, sa meilleure espérance pour l'avenir. Mais il est habile autant que sincère et l'apologiste de la souveraineté pontificale sait autant que le plus fin des diplomates les moyens de plaire aux rois en leur offrant une leçon. — Tout le livre d'ailleurs est un vrai chef-d'œuvre de diplomatie. On s'y est trompé. En 1819, la France, comme il disait au comte de Marcellus, « était trop préoccupée pour être juste ». Elle lui reprocha d'avoir malmené trop rudement les maximes antiques de l'Eglise gallicane et le grand nom de Bossuet. De Maistre avait le droit de répondre : « Il faut avoir sur les yeux ce *quadruple bandeau* dont je parle quelque part, pour déraisonner à ce point. J'ai dit que l'Eglise gallicane était un des foyers de la grande ellipse ; qu'elle avait été, pendant la Révolution,

l'honneur du sacerdoce catholique ; qu'on ne pouvait rien sans elle et que l'œuvre de la restauration commencerait par elle quand elle voudrait. Que veut-elle de plus ? Que j'adopte ses insupportables préjugés et que je lui dise : *Vous avez raison, Madame*, quand ses erreurs arrêtent tout ? — Oh ! pour cela non. Il faudra bien qu'elle avale le calice de la vérité. » Oui, il lui offrait le calice de la vérité, mais la vieille métaphore du miel sur les bords de la coupe pouvait s'appliquer ici. De Maistre nous flattait, nous encensait, nous exaltait. « Le Français, une fois assis, se trompe peu, — disait-il, — ce qui l'égare, c'est de juger debout. » Et il nous invitait à nous asseoir pour mieux l'écouter. Il nous disait sans doute de rudes vérités, mais aussi toutes nos vérités, et celle-ci surtout que nulle église n'était comparable à la nôtre pour la pureté de la foi, l'honneur de la vertu et le prestige des grands souvenirs. Il soulignait, quelquefois d'un trait de plume un peu vif, les erreurs commises par Bossuet, il le montrait « tournant en spirale autour de la vérité » et s'égarant dans le nuage trouble des préjugés gallicans ; mais aussitôt il ajoutait : « Où trouver plus de candeur, plus d'amour pour la vérité, plus d'instruction, plus de talent, plus de traits saillants du cachet antique ?... » Au livre II de l'*Eglise gallicane* (Ch. XII), il esquissait un portrait de l'évêque de Meaux qui ferait envie au plus fervent des bossuétistes : « Jamais l'auto-

rité n'eut de plus grand ni surtout de plus intègre défenseur que Bossuet... Nul homme ne fut jamais plus maître de lui-même, et ne sut mieux dire ce qu'il fallait, comme il fallait et quand il fallait... Toujours semblable à lui-même, toujours prêtre et rien que prêtre... » Il faudrait tout citer. Jamais l'admiration sincère ne fut plus large de louanges, plus émue dans l'acte de justice, plus lyrique même dans l'expression de ses hommages. J. de Maistre est un maître dans l'art de persuader ; à la légende de la brusquerie et de la rudesse, il est temps de substituer l'histoire simple et vraie de ses condescendances habiles et qui n'imposaient du reste aucun sacrifice à son strict amour de la vérité.

C'est à ce prix qu'il fut dans l'Eglise de France le précurseur et le préparateur du grand mouvement qui a rempli les trois quarts du siècle dernier. Que le Pape fût infaillible, nul ne le discutait chez nous. Ultramontains et gallicans s'unissaient pour reconnaître la nécessité et l'existence au sommet de l'Eglise catholique d'une autorité suprême, incapable d'erreur. Bossuet la reconnaît et s'incline ; il l'oppose victorieusement à la démocratie religieuse du protestantisme. Toute la question était de définir où réside cette autorité infaillible. Les gallicans ne la voyaient que dans le corps de l'Eglise ; ils disaient avec la Déclaration de 1682 : « Quoique le Pape ait la part principale dans les questions de la foi et que ses décrets re-

gardent toutes les Eglises et chacune d'elles, son jugement n'est pas cependant irréformable, à moins que le consentement de l'Eglise n'intervienne. » Alors J. de Maistre intervient. Son argumentation est très simple. Vous dites que l'Eglise est une société vivante, que l'unité de foi lui est nécessaire et par conséquent l'erreur doit y être signalée et réprouvée au jour le jour. Et, pour répondre à cette nécessité quotidienne, vous n'avez que cela : un concile intermittent, des assemblées qui s'espacent à de longs intervalles et qui sont toujours difficiles à réussir. Mais, entre un concile et un autre, qui fera le triage de la vérité et de l'erreur? qui séparera la lumière d'avec les ténèbres? Comment se fera la consultation de l'Eglise dispersée? Il suffit de poser ces questions pour reconnaître que la doctrine gallicane aboutit à la suppression effective de l'infaillibilité doctrinale : « Une souveraineté périodique ou intermittente, — conclut J. de Maistre, — est une contradiction dans les termes ; car la souveraineté doit toujours vivre, toujours travailler, toujours agir. Il n'y a pour elle aucune différence entre le sommeil et la mort. Or, les conciles étant des pouvoirs intermittents dans l'Eglise, non seulement intermittents, mais de plus extrêmement rares et purement accidentels, sans aucun retour périodique et légal, le gouvernement de l'Eglise ne saurait leur appartenir. Les conciles d'ailleurs ne décident rien sans appel s'ils ne

sont pas universels ; et ces sortes de conciles entraînent de si grands inconvénients qu'il ne peut être entré dans les vues de la Providence de leur confier le gouvernement de son Eglise. » Toutes les subtilités gallicanes s'évanouissent au souffle de cette dialectique du simple bon sens. De Maistre dit : « Il ne s'agit pas de savoir si le Pape *est* infaillible, mais s'*il doit* être infaillible. » Le problème est admirablement posé : dans l'Eglise, tout doit être dans l'ordre, en harmonie avec les lois de sa vie éternelle. Il est impossible que l'Eglise de Jésus-Christ soit la plus mal organisée de toutes les sociétés existantes. Dès lors, puisque vous admettez que l'Eglise doit être infaillible, vous devez admettre que cette infaillibilité réside dans son chef suprême, le Pape de Rome.

Ainsi, le livre de de Maistre tranchait à l'avance la grande question du siècle ; il ruinait, avant qu'elles n'eussent vu le jour, les objections et les arguties du libéralisme. Il offrait aux défenseurs de la vérité romaine un arsenal d'arguments et de faits où ils n'auraient qu'à puiser et d'où devait sortir bientôt la victoire définitive de la cause sacrée. Tous les discours de Mgr. Dupanloup, tous les libelles du P. Gratry, tous les efforts de la politique et de la science libérales, sont annihilés dès 1819 par ce livre qui prévoit et disperse en une sorte d'élan prophétique les dernières hostilités. Certes, il y a autre chose dans le livre du *Pape*. De Maistre

a écrit de magnifiques pages sur l'action civilisatrice de l'Eglise par la papauté, sur les rapports du Pape avec les souverainetés temporelles. Mais sa pointe pénétrante est avant tout dirigée contre le préjugé gallican et la future hérésie du libéralisme. C'est par là qu'il est une grande date dans l'histoire de l'Eglise ; c'est par là qu'il a préparé les voies à la lumière et qu'il semble une préface humaine à la divine manifestation du Concile du Vatican.

IV

« Ce livre, — écrivait de Maistre, — me donnera peu de contentement dans les premiers temps ; peut-être me donnera-t-il beaucoup de désagrément ; mais il est écrit et il fera son chemin en silence ; Rodolphe peut-être en recevra des compliments. » Une fois de plus, il était bon prophète : il y eut des cris de douleur dans le camp de gallicanisme. Il fut même question de l'interdire en France : on recula devant le scandale du ridicule. L'assassinat du duc de Berry (13 février 1820) détourna les attentions. Cependant l'ouvrage ne passa point inaperçu. Un évêque disait : « Après l'avoir lu, je serai peut-être moins gallican que je n'étais : mais, si j'étais mécréant, j'en serais plus chrétien, et, si

j'étais dissident, j'en serais plus catholique. » De Bonald saisissait bien le sens et la portée du livre et il écrivait à de Maistre : « Je ne peux assez vous dire combien j'y ai trouvé de raison, d'esprit, d'élévation, d'érudition, de choses neuves et originales ; mais, comme je l'ai dit, les rois, pour le goûter, ne sont peut-être pas assez chrétiens, et les évêques ne sont pas assez politiques. Il faut avoir considéré la religion dans ses grands rapports avec la société pour en sentir toute l'importance et en goûter toute la vérité. » L'abbé de Lamennais était aussi enthousiaste : « Le bien que vous avez fait, — disait-il à de Maistre, — est immense : il restera. On ne guérit pas certains préjugés dans certaines têtes et le temps, que rien ne supplée, rend à la vérité tous ses droits. » Dans la presse, il y eut quelques éloges mêlés à quelques réserves : l'opposition ne fut audacieuse que dans les salons et les antichambres. On évita par prudence un contact et un combat publics avec le redoutable champion du Pape infaillible.

Aujourd'hui, les livres du *Pape* et de l'*Eglise gallicane* devraient être des manuels à l'usage du clergé de France. Que de choses nous y apprendrions et qui ne sont jamais assez profondes dans les esprits ! — J'ose dire que neuf sur dix des erreurs religieuses, politiques et sociales, que nous ajoutons à l'innombrable catalogue des erreurs condamnées déjà, seraient évitées si la doctrine pontificale de J. de

Maistre nous était plus familière et plus ancrée dans nos consciences catholiques.

Je ne voudrais pas forcer les analogies et découvrir en J. de Maistre toute la figure du temps présent. Et cependant combien de portraits il a esquissés, en marge de ses thèses, et auxquels il suffirait de changer le nom pour en faire des portraits contemporains !... Voici un groupe d'hommes qu'il a rencontrés dans l'histoire et qui continue d'errer, ce me semble, dans le monde contemporain : « Les autres sectaires sont au moins des ennemis avoués qui attaquent ouvertement une ville que nous défendons. Ceux-ci, au contraire, sont une portion de la garnison, mais portion révoltée et traîtresse, qui, sous les livrées même du souverain, et tout en célébrant son nom, nous poignarde par derrière, pendant que nous faisons notre devoir sur la brèche. » Ces malheureux sont la proie d'un charme que de Maistre analysait avec sa sagacité ordinaire ; ils ont beaucoup lu, travaillé un peu, médité parfois, et, à les voir gaspiller le trésor des vérités dont ils ont la garde, on se demande à quel démon ils obéissent, on se demande avec de Maistre « quel est donc le charme indéfinissable qui, dans le doute, fait pencher l'homme vers l'hypothèse la plus scandaleuse, la plus absurde ? » Et l'on écoute sa réponse, laquelle est éternellement vraie : « C'est le plus puissant de tous les charmes, le plus dangereux pour les meilleurs

esprits, les délices du cœur humain, — le charme de la révolte. »

Le mot les scandalise. Eux, des révoltés ! vous les calomniez. De Maistre avait déjà surpris, dans les rangs de ces frondeurs honteux, la protestation de l'obéissance filiale : « Il admet l'autorité, il la déclare divine, il écrira même en sa faveur et nommera hérétiques ceux qui ne la reconnaissent pas ; mais c'est à la condition qu'elle ne prendra pas la liberté de le condamner lui-même, car dans ce cas... il ne sera plus qu'un insolent rebelle, mais sans cesser de lui soutenir qu'elle n'a jamais eu, même en ses plus beaux jours, de vengeur plus zélé, ni d'enfant plus soumis ; il se jettera à ses genoux en se jouant de ses anathèmes ; il protestera qu'elle a les paroles de la vie éternelle, en lui disant qu'elle extravague. » N'essayez pas surtout de lui dire qu'il se met lui-même hors de l'Eglise, encore moins que l'Eglise l'a rejeté : « Il lui prouve qu'elle ne connaît pas ses enfants, qu'elle ignore ses propres dogmes, qu'elle ne comprend pas ses propres décrets, qu'elle ne sait pas lire enfin ; il se moque de ses décisions ; il en appelle, il les foule aux pieds ; tout en prouvant aux autres hérétiques qu'elle est infaillible et que rien ne peut les excuser. »

J'arrête ici ce parallèle. A quoi bon le prolonger ? Il prouverait seulement que l'erreur aime à repasser par les mêmes routes, en s'affublant du même costume. Le gain serait mince.

J'aime mieux conclure cette étude sur la doctrine religieuse de J. de Maistre par l'appel qu'il adressait à tous les prêtres de France et qui a toujours son actualité : « Si l'ardente profession des mêmes principes, si des intentions pures, un travail obstiné, une longue expérience, l'amour des mêmes choses, le respect pour les mêmes personnes, si tout ce qui peut enfin réunir les opinions ne peut les empêcher de s'écarter à l'infini, voyez au moins dans cette calamité la preuve évidente de la *nécessité*, c'est-à-dire de l'*existence* d'un pouvoir suprême, unique, indéfectible, établi par CELUI qui ne nous aurait rien appris s'il nous avait laissé le doute ; établi, dis-je, pour commander aux esprits dans tout ce qui a rapport à sa loi, pour les tenir invariablement unis sur la même ligne, pour épargner enfin aux enfants de la vérité l'infortune et la honte de diverger comme l'erreur. » Il parlait ainsi au clergé de France, en le conviant à de nouveaux combats, au surlendemain des hétacombes de la Révolution, au lendemain de la servitude dorée de l'Empire. Il lui donnerait sans doute les mêmes conseils aujourd'hui, mais en les étendant à tous les catholiques de France, aux chefs, aux soldats, aux hommes d'œuvres, aux semeurs de paroles, aux jeunes, aux vieux, à tous enfin, car il n'y a point d'armée véritable sans unité et il n'y a de victoire possible que dans l'obéissance au chef unique.

CHAPITRE II

La doctrine politique

Toute question religieuse est déjà pour de Maistre une question politique ; je veux dire qu'il considère presque toujours l'ordre religieux dans ses rapports avec l'ordre social. S'il exècre, par exemple, le jansénisme, c'est sans doute que le jansénisme fut une hérésie doctrinale ; mais c'est encore et surtout que le jansénisme fut l'avant-garde de la Révolution. La secte n'a servi qu'en second, « comme le valet de l'exécuteur », dans l'immense hécatombe, mais « elle est peut-être, dans ce principe, plus coupable que les ignobles ouvriers qui achevèrent l'œuvre ; car ce fut le jansénisme qui porta les premiers coups à la pierre angulaire de l'édifice par ses criminelles innovations. Et dans ces sortes de cas où l'erreur doit avoir de si fatales conséquences, celui qui argumente est plus coupable que celui qui assassine ». De là sa rage contre l'esprit de Port-Royal ; Voltaire

ne lui inspire pas plus de haine que le grand Arnault et il ne cesse de désigner à la vindicte du pouvoir les derniers disciples de l'homme à la calotte lugubre : « Tout Français, ami des jansénistes, est un sot ou un janséniste. Quand je pourrais pardonner à la secte ses dogmes atroces, son caractère odieux, sa filiation et sa paternité également déshonorantes, ses menées, ses intrigues, ses projets et son insolente obstination, jamais je ne lui pardonnerais son dernier crime, celui d'avoir fait connaître le remords au cœur céleste du Roi Martyr. » La pensée de J. de Maistre ne se distrait jamais tout à fait du point de vue politique. Et c'est en cela encore qu'il se sépare des théologiens. Il est également vrai de dire de lui qu'il fait de la politique en marge de la religion, ou bien de la religion en marge de la politique. C'est sa position prise en face du XVIIIe siècle qui l'oblige à ces contacts perpétuels. Le XVIIIe siècle fut à la fois celui de l'anarchie et celui de l'impiété : « Il serait inévitable, écrit de Maistre, que la philosophie du siècle ne tardât pas de haïr les institutions sociales dont il ne lui était pas possible de séparer le principe religieux. C'est ce qui arriva : tous les gouvernements, tous les établissements de l'Europe lui déplurent, *parce qu'ils* étaient chrétiens. » En fait, l'institution sociale est toujours solidaire de l'institution religieuse. Un homme simplement raisonnable ne peut toucher à l'une sans toucher à l'autre ;

de Maistre, en philosophe catholique, accentuera les rapports.

Il procède par principes et il affirme une doctrine. Ces principes et cette doctrine ont été singulièrement déformés par le préjugé libéral et les passions révolutionnaires. Il me suffira de les exposer pour placer de Maistre au premier rang parmi les grands ouvriers de l'ordre politique et social.

I

L'adversaire de J. de Maistre est ici J.-J. Rousseau. Une note des *Soirées de Saint-Pétersbourg* exécute sommairement le rêveur genevois : « Jean-Jacques Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de son siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots. Le mérite du style ne doit pas être accordé à Rousseau sans restriction. Il faut remarquer qu'il écrit très mal la langue philosophique ; qu'il ne définit rien, qu'il emploie mal les termes abstraits ; qu'il les prend tantôt dans un sens poétique, tantôt dans le sens des conversations. Quant à son mérite intrinsèque, La Harpe a dit le mot : *Tout, jusqu'à la vertu, trompe dans ses écrits.* » De Maistre insiste à l'occasion :

vingt fois à travers son œuvre, il se heurte à Rousseau et il l'écarte chaque fois d'un geste irrité. Il le méprise et il le hait au même titre que Voltaire. Toute sa politique est d'ailleurs la réfutation du *Discours sur l'Inégalité* et du *Contrat social*. Entre les deux œuvres, il s'établit une sorte de parallélisme contradictoire et permanent : il est bien rare que Rousseau soit nommé, il est encore plus rare qu'il ne soit point réprouvé. De Maistre a sous les yeux plus et mieux que les livres du grand anarchiste ; il contemple son règne, cette sorte de dictature que la chimère démocratique exerce depuis 1789 sur les institutions et sur les peuples. Le roi Voltaire domine dans les esprits, le roi Jean-Jacques gouverne les nations ; le roi Voltaire perpétue le sarcasme irréligieux, le roi Jean-Jacques éternise le désordre mortel dans les mœurs politiques. De Maistre les combat l'un et l'autre, mais par des armes différentes : il retourne contre Voltaire le rire homérique dont celui-ci emplit le monde, il oppose à Jean-Jacques la calme et patiente riposte de l'idée juste et du bon sens.

Et la première chose que je remarque c'est que la méthode de J. de Maistre est tout à fait différente des procédés de Jean-Jacques. Celui-ci conçoit la science politique à peu près comme une variété du roman. Il écrit naïvement, dans la préface des *Discours sur l'inégalité* : « Commençons par écarter tous les faits,

car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques et conditionnels, » Il va donc nous raconter ses songes ; c'est un homme qui s'éveille et qui balbutie ce qu'un génie fantaisiste lui murmura durant le sommeil. Il ne nous prend pas en traître d'ailleurs, il insiste sur la qualité de ses révélations : « O homme, voici ton histoire *telle que j'ai cru la lire*.... C'est *pour ainsi dire* la vie de ton espèce que je te vais décrire... Il y a. *je le sens*... etc. » A défaut d'autre vertu, Rousseau a au moins une certaine franchise ; il avoue qu'il a rêvé ; et, comme dit M. J. Lemaître, « que ce livre ait eu un tel retentissement et une telle influence, voilà une des plus fortes démonstrations qu'on ait vues de la bêtise humaine. » Rousseau se claquemure dans l'irréel ; au contraire, J. de Maistre se confine dans la réalité. Il ne raisonne que sur les données de l'histoire qui est « la politique expérimentale ». Il a beaucoup étudié, beaucoup observé, toujours médité. Sa tête est pleine de livres, mais plus pleine encore de documents humains recueillis à même l'histoire, à même la vie. Il voit dans la politique une science, une vraie science, qui amasse des faits, les contrôle, et en déduit des lois générales. Il écrit : « L'ordre moral a ses lois, comme le physique, et la recherche de ces lois est tout à fait digne d'occu-

per les méditations du véritable philosophe ». Rousseau se vante d'avoir lu la fameuse inscription du temple de Delphes qui invite l'homme à se connaître soi-même. Il ne l'a lue que dans son cauchemar. De Maistre connaît l'homme pour l'avoir étudié dans l'histoire, dans le monde et dans les plus belles œuvres de l'esprit humain.

La méthode est différente, le point de départ aussi. « L'homme naît bon, dit Jean-Jacques, et la société le déprave », et, sur ce thème initial, il imagine l'homme sortant des mains de la Nature, naïf, affectueux, robuste, spontanément vertueux, de sorte que l'institution sociale ne doit avoir d'autre but que de restaurer sur la terre cet âge d'or de la vie paisible, reposée, dans une demi-animalité intelligente et satisfaite de peu. La doctrine de Rousseau — si l'on peut appeler cela une doctrine, — tend donc à réduire le lien politique à un strict minimum, à atténuer les contraintes sociales, les disciplines traditionnelles, de façon à ne point pervertir outre mesure par la vie de la cité l'être bon qui naquit dans la solitude et qui est fait pour elle, Au contraire, J. de Maistre croit à la faute originelle et au lieu d'en atténuer les conséquences, il les exagère plutôt. Le second entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg* est une sombre analyse des ruines que la chute accumula dans l'âme humaine : « L'homme est mauvais, horriblement mauvais.... Il cherche

dans le fond de son être quelque partie saine sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé, et *l'homme entier n'est qu'une maladie.* Assemblage inconcevable de deux puissances différentes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme dans son essence la plus intime ». Et, après cela, il bafoue la chimère de Jean-Jacques, le bon petit sauvage qui se rassasie sous un chêne, se désaltère au ruisseau, trouve son lit sous les ramures et qui serait l'homme dans sa beauté native. Non, le sauvage n'est pas ce qu'a cru Rousseau, le chef-d'œuvre que la société déflore : « Il n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre par une prévarication quelconque, mais d'un genre qui ne peut plus être répété, autant qu'il m'est permis d'en juger, car je doute qu'il se forme de nouveaux sauvages..... On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente... Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant ; il le déchire, il le rôtit et le dévore en chantant ; s'il tombe sur nos liqueurs fortes, il boit jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fièvre, jusqu'à la mort, également dépourvu

de la raison qui commande à l'homme par la crainte et de l'instinct qui écarte l'animal par le dégoût. Il est visiblement dévoué ; il est frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale ; il fait trembler l'observateur qui sait voir. » Il est inutile de mesurer l'abime qui sépare désormais J.-J. Rousseau d'avec J. de Maistre. Celui-ci se met en face de la réalité ; il la pousse même au noir ; celui-là devant un fantôme abstrait ou déformé, issu de son cerveau malade. On ne gouverne pas de la même façon, d'après les mêmes principes, l'homme de Jean-Jacques et l'homme de J. de Maistre. Il est naturel que la politique de l'un soit juste à l'antipode de la politique de l'autre.

II

Le premier principe posé par J. de Maistre est celui de l'*origine divine de la société et de la souveraineté*.

Pour Rousseau et son école, le contrat social est un contrat purement humain. « Ce qui constitue l'unité de l'état, — est-il dit dans une des *Lettres écrites de la Montagne*, — c'est l'union de ses membres. Mais quel est le fondement de cette obligation ? C'est le libre contrat qui les a

associés les uns aux autres. Le pacte social est un pacte d'une espèce particulière, par lequel chacun s'engage envers tous, d'où s'ensuit l'engagement réciproque de tous envers chacun. » Rousseau ne démord point de sa chimère originelle : un jour les sauvages dispersés se trouvèrent las de leur solitude et de leur liberté, ils se réunirent et chaque individu abdiqua tous ses droits au profit de la communauté. Cet acte d'association produisit un corps moral et collectif. Ainsi la société humaine naquit de la volonté humaine. Le contrat social est un fait aussi naturel et aussi banal que le plus simple des contrats de vente.

De Maistre n'a point de peine à saisir tout ce qu'il y a d'enfantin dans cette explication, que l'hypothèse du contrat social est une hypothèse gratuite, fantaisiste, absurde en soi. A ce roman idyllique, il se contente de substituer la vérité nécessaire de l'histoire. La société est le corollaire de la création : Dieu a créé l'homme sociable, et puisqu'il a voulu la société, il a voulu aussi la souveraineté, car il n'y a point de société sans souveraineté. Toute sa doctrine peut se résumer en cette proposition toute simple. Il la développe dans son *Etude sur la Souveraineté*, dans les *Considérations sur la France* et le *Principe générateur des constitutions.* Il raille Jean-Jacques, il le poursuit d'une ironie sans pitié ; surtout, il formule en une langue claire et vigoureuse les vérités élémen-

taires que les sophismes de Genève sont parvenus à ébranler dans les esprits : « A proprement parler, — écrit-il dans l'*Etude sur la souveraineté,* — il n'y a jamais eu pour l'homme de temps antérieur à la société, parce qu'avant la formation des sociétés politiques l'homme n'est pas tout à fait l'homme, et qu'il est absurde de chercher les caractères d'un être quelconque dans le germe de cet être. Donc la société n'est point l'ouvrage de l'homme, mais le résultat immédiat de la volonté du Créateur. Et c'est une erreur capitale de se représenter l'Etat social comme un état de choix, fondé sur le consentement des hommes, sur une délibération et sur un contrat primitif qui est impossible. Quand on parle de l'état de *nature* par opposition à l'état social, on déraisonne volontairement ». La société est donc de droit divin, et ce droit divin consacre du même coup la souveraineté. L'une ne va pas sans l'autre : « Il est aussi impossible de se figurer une société humaine, un peuple, sans souveraineté qu'une ruche ou un essaim sans reine, car l'essaim, en vertu des lois éternelles de la nature, existe de cette manière ou n'existe pas. La société et la souveraineté naquirent donc ensemble ; il est impossible de séparer ces deux idées. Le premier homme fut roi de ses enfants, et chaque famille isolée fut gouvernée de la même manière. Mais dès que les familles se touchèrent, il leur fallut un souverain ; et ce

souverain en fit un peuple en lui donnant des lois » En sortant de chez Rousseau pour entrer chez de Maistre, on a l'impression de quitter ces cavernes fuligineuses où les sybilles antiques rugissaient leurs oracles ambigus et de revenir à l'air pur, à la claire lumière du jour. On salue le soleil, et l'on s'étonne surtout que tant et tant d'hommes lui préfèrent l'ombre opaque de la nuit où vaticine Jean-Jacques.

Et quand de Maistre entre dans le détail de sa doctrine, il écrit quelques pages qui égalent ce qu'il y a de plus beau dans la langue française, de plus vrai dans la philosophie politique. Des races royales, des dynasties de chefs, des usurpateurs glorieux surgissent devant son regard; il les décrit en leurs ascensions et en leurs chutes et l'on songe à Bossuet dramatisant la naissance et la mort des empires : « Il est écrit : *C'est moi qui fais les souverains*. Ceci n'est point une phrase d'Eglise, une métaphore de prédicateur ; c'est la vérité littérale, simple et palpable. C'est une loi du monde politique. Dieu *fait* les Rois, au pied de la lettre. Il prépare les races royales, il les mûrit au milieu d'un nuage qui cache lenr origne. Elles paraissent ensuite couronnées de gloire et d'honneur ; elles se placent et voici le plus grand signe de leur légitimité. C'est qu'elles s'avancent comme d'elles-mêmes, sans violence d'une part, et sans délibération marquée de l'autre : c'est une espèce de tranquillité magnifique qu'il n'est pas aisé

d'exprimer. *Usurpation légitime* me semblerait l'expression propre (si elle n'était point trop hardie) pour caractériser ces sortes d'origines que le temps se hâte de consacrer. Qu'on ne se laisse donc point éblouir par les plus belles apparences humaines ! Qui jamais en rassembla davantage que le personnage extraordinaire dont la chute retentit encore dans l'Europe ? Vit-on jamais de souveraineté en apparence si affermie, une plus grande réunion de moyens, un homme plus puissant, plus actif, plus redoutable ? Longtemps nous le vîmes fouler aux pieds vingt nations muettes et glacées d'effroi ; et son pouvoir enfin avait jeté certaines racines qui pouvaient désespérer l'espérance. Cependant il est tombé, et si bas que la pitié qui le contemple recule de peur d'en être touchée ». Donc, pour de Maistre, non seulement la société et la souveraineté viennent de Dieu, mais toute famille souveraine ne règne que parce qu'elle est choisie par un pouvoir supérieur. Elle est *royale* par une sorte de décret éternel. Nie qui voudra ce droit divin des chefs de peuple et de leur race, il n'en reste pas moins qu'il plane sur leurs origines une sorte de mystère profond, un nuage pareil à celui qui enveloppe la déesse de Virgile. Ce n'est pas le peuple qui les a choisis. Ils lui sont donnés on ne peut dire au juste comment. Un secret demeure autour de leur berceau et de leur premier sceptre. De Maistre dit : « C'est Dieu

qui fait les Rois. » Il le dit avec le livre des *Proverbes*. Et, pour peu que l'on médite sur l'énigme de ces élévations lentes et irrésistibles, il faut bien avouer qu'elles ont en elles-mêmes quelque chose d'inexplicable, de plus qu'humain et qui ressemble étrangement à une divine élection.

Le second principe qui domine la politique de J. de Maistre est que les *constitutions ne sont pas non plus l'œuvre des hommes, mais une œuvre divine et que ce qu'il y a de plus essentiel dans les lois d'une nation ne saurait être écrit.*

Rousseau et ses disciples proclament que les institutions civiles s'improvisent, la plume à la main, et qu'il suffit d'écrire de belles choses sur de beau papier pour que la vie d'un peuple soit ordonnée. Ils considèrent l'homme en soi, l'homme abstrait et artificiel, c'est-à-dire « un être sensible, capable de former des raisonnements et d'acquérir des idées morales », comme disait Condorcet ; ils le séparent de son histoire, de ses traditions, de ses habitudes, de son tempérament séculaire, et c'est pour lui qu'ils rédigent des constitutions et des lois. Ils font table rase du passé ; ils ignorent ou négligent tout ce qu'il y a de varié, de contradictoire même, entre une race et une autre race, et ils enferment tous les hommes en un code idéal, géométrique, complètement neuf, en dehors et au-dessus des préjugés d'autrefois. Les idéologues se servent tour à tour de la pioche et de

la truelle ; ils sont des démolisseurs et des rebâtisseurs. Ils renversent la vieille demeure qui abrita tant de générations et ils élèvent à la place la maison nouvelle où, bon gré mal gré, il faudra bien que s'entasse l'humanité régénérée. Rien n'égale leur folie et ils se figurent que rien n'égale leur génie. De Maistre les regarde à l'œuvre et il se sent pris devant ces insensés d'un sentiment où il entre à la fois de la fureur et de la pitié. Il se moque de ceux pour qui « une constitution est un ouvrage d'esprit, comme une ode ou une tragédie », ou qui disent comme Thomas Payne : « Une constitution n'existe pas tant qu'on ne peut la mettre dans sa poche. » Il raille ces jouvenceaux qui ne doutent de rien et ne se doutent de rien et qui, au sortir du collège, font au moins trois choses : une *néopédie*, une constitution et un monde. Il stigmatise avec de cruelles ironies « la profonde imbécillité de ces pauvres gens qui s'imaginent que les législateurs sont des hommes, que les lois sont du papier et qu'on peut constituer les nations avec de l'encre », et, quand il évoque les puérilités politiques de 1789, il ne peut retenir des mots de colère : « Les plus insensés des hommes furent ceux qui se rangèrent autour d'une table et qui dirent : Nous ôterons au peuple français son ancienne constitution et nous lui en donnerons une autre, celle-ci ou celle-là, peu importe... Cette idée est le maximum de

l'extravagance, et de tous les *bedlams* de l'univers il n'est jamais sorti rien d'égal. La palme de la scélératesse appartient de droit aux Jacobins, mais la postérité, d'une commune voix, décernera aux constitutionnels celle de la folie. » Il y a dans l'*Etude sur la Souveraineté* et dans le *Principe générateur* toute une partie de vive satire où se donnent libre cours la verve et le bon sens irrités de J. de Maistre.

A la théorie idéologique des constitutions artificielles, il oppose la théorie expérimentale des constitutions naturelles. Dieu est à l'origine des constitutions, comme il est à l'origine des sociétés : « C'est une vérité à laquelle le genre humain en corps n'a cessé de rendre le plus éclatant témoignage. Ouvrons l'histoire (qui est la politique expérimentale) nous y verrons constamment le berceau des nations environné de prêtres et la Divinité toujours appelée au secours de la faiblesse humaine... C'est toujours un oracle qui fonde les cités ; c'est toujours un oracle qui annonce la protection divine et les succès du héros fondateur. Les Rois surtout, chefs des empires naissants, sont constamment désignés et presque *marqués* par le ciel de quelque manière extraordinaire. Combien d'hommes légers ont ri de la sainte ampoule, sans songer que la sainte ampoule est un hiéroglyphe et qu'il ne s'agit que de savoir lire... Si la base est purement humaine, l'édifice ne peut tenir... Par la raison

contraire, plus l'institution est divine dans ses bases et plus elle est durable... Comme c'est le principe religieux qui a tout créé, c'est l'absence de ce même principe qui a tout détruit... Partout *Lucrèce* annonça *César* ». Le XVIII[e] siècle s'obstinait devant cette vision : Siéyès ou un autre, et le premier venu des ronds-de-cuir politiques, assis à une table, devant un parchemin, et traçant au compas les lignes de l'édifice social. De Maistre rit de cette caricature. Et ce n'est pas trop à son gré de l'architecte divin pour dessiner les plans de la maison qui veut vivre et durer.

Dieu a des collaborateurs dans l'œuvre des constitutions. Et ce ne sont pas ceux qui mettent les lois en écrit, qui les gravent sur la pierre ou les formulent sur le papier. « Plus on écrit et plus l'institution est faible... La loi écrite n'est rien du tout, si elle n'a reçu une sanction antérieure et non écrite. » Les collaborateurs de Dieu sont infiniment variés : c'est le temps, c'est la nature, c'est l'usage, ce sont les circonstances, c'est la vie ; un homme aussi parfois, mais cet homme merveilleux n'appartient qu'à la jeunesse des nations. Des germes sont déposés « ès-cœurs » d'une nation, et ces germes se développent, fleurissent, fructifient. Une constitution s'achève dans la divine inconscience de l'instinct, lentement, sûrement, au jour le jour, et sans que les hommes s'en mêlent avec la langue ou la plume : « Considé-

rons, par exemple, la constitution d'Angleterre. Certainement elle n'a pas été faite *a priori*. Jamais des hommes d'Etat ne se sont rassemblés et n'ont dit : *Créons trois pouvoirs, balançons-les de telle manière*, etc. ;. personne n'y a pensé. La constitution est l'ouvrage des circonstances et le nombre des circonstances est infini. Les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les lois féodales, les coutumes saxonnes, normandes et danoises, les privilèges, les préjugés et les prétentions de tous les ordres ; les guerres, les révoltes, les révolutions, la conquête, les croisades ; toutes les vertus, tous les vices, toutes les connaissances, toutes les erreurs, toutes les passions ; tous ces éléments enfin agissent ensemble, et formant par leur mélange et leur action réciproque les combinaisons multipliées par myriades de millions, ont produit enfin après plusieurs siècles l'unité la plus compliquée et le plus bel équilibre de forces politiques qu'on ait vus dans le monde. »

Toute cette analyse de la puissance et de la sagesse de l'instinct social ne range pas de Maistre parmi les déterministes pour qui les choses sont fatalement ce qu'elles sont et qui ne voient dans le monde aucune place pour la liberté et la responsabilité. Au contraire, il laisse une belle marge au jeu de l'activité humaine et à l'intervention de la Providence. De Maistre ne cesse de dire que « c'est le devoir des hommes d'Etat de chercher à conjurer

l'orage soulevé par la Révolution. » Les chefs de peuple sont responsables, les peuples aussi, car « les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent », et si de Maistre rencontre des hommes que tourmente la fièvre du mieux, il leur dit : « Vous avez un moyen sûr d'opérer de grandes et salutaires révolutions. Au lieu d'écouter les prédicateurs de la révolte, travaillez sur vous-mêmes : car c'est vous qui faites les gouvernements et ils ne peuvent être mauvais si vous êtes bons. » En est-il bien sûr ? Et tel ou tel régime n'est-il pas nécessairement, étant fondé sur l'absurde, voué au mal par surcroît, en dépit de toutes vertus individuelles ?... Mais ce n'est qu'une idée accessoire dans la thèse de J. de Maistre, et je veux seulement le mettre à part d'une école qui raisonne à peu près comme lui, pour aboutir à des conclusions qu'il eut réprouvées de toute la force de sa foi catholique et de son allègre optimisme chrétien.

Tels sont les principes dont s'inspire la science politique de J. de Maistre. Cette fois, c'est bien une « science », et non plus les rêves et les enfantillages de sociologues sous le ciel de lit ou confinés dans la cellule des abstractions. L'imagination ou le cœur échauffent chez lui les idées, mais ne les créent point. Il vit dans le réel, le réel de l'histoire et de la vie. Si Rousseau est le « promeneur solitaire » qui nous apporte des songeries écloses sur le bord

du lac ou dans l'ombre des forêts, de Maistre est le moissonneur qui fait sa gerbe de faits et de pensées dans l'immense champ de l'expérience séculaire. Si Rousseau est un homme de sensibilité morbide qui raisonne avec ses nerfs et qui est toujours entre deux crises nerveuses, de Maistre est un homme de raison, d'intelligence droite et calme dont rien au monde ne saurait troubler les claires visions. Rousseau, c'est la fièvre, le délire, l'hallucination malsaine ; de Maistre est la lumière sereine, l'évidence, la certitude puisée aux sources éternelles. Rousseau fabrique des ruines ; de Maistre les relève. Il pourrait au moins les relever. Il y a dans son œuvre de quoi démolir tout le Voltaire ; elle contient aussi tout le remède au Rousseau.

III

Mais j'entends dire qu'il est le théoricien de l'absolutisme, d'une sorte de théocratie universelle dont le Pape serait le chef suprême, avec les rois en sous-ordre et le bourreau comme premier ministre : on y élèverait un autel au Dieu de la guerre et l'Inquisition fonctionnerait en permanence... Les plaisanteries sont faciles sur ce thème et je m'étonne qu'on n'ait pas encore reproché à l'écrivain qui insulta la Terreur

rouge d'avoir posé en son œuvre tous les principes de la Terreur noire. On l'a fait d'ailleurs, ou autant vaut dire. Le « conventionnel » des *Misérables* de Hugo évoque l'ombre de de Maistre quand on lui jette le souvenir de Marat. Lamartine oublie qu'il encensa de Maistre en sa correspondance juvénile et il ose écrire au tome II de son *Histoire de la Restauration* : « Contraindre pour sauver, amputer pour assainir, imposer la tyrannie de la foi par les licteurs et par le glaive, voilà la doctrine qu'il osait présenter à un monde énervé de scepticisme et devenu tolérant au moins par incertitude de vérité. Le scandale de ces défis d'un philosophe absolu à l'esprit humain attira l'attention publique sur ses œuvres.... On n'imaginait pas alors qu'une secte religieuse prendrait au sérieux les hardiesses de style du comte J. de Maistre.... et qu'on ferait de son livre le code d'une doctrine de terreur. » Lamartine ne se souvenait plus, en 1851, de ses enthousiasmes de 1820 : le miel ranci est plus aigre que le fiel. Et je n'en finirais point d'amener ici tous les rhéteurs rancuniers ou ignorants qui se sont plu à déformer l'idée politique de J. de Maistre. Il n'y a pas jusqu'à Villemain lui-même qui ne stigmatise avec de grands gestes l'homme « de la haine aveugle contre toute espèce de liberté, de la justification théorique du pouvoir absolu, de la proscription des principes, même de justice et d'humanité qui

avaient précédé les violences de la Révolution, de l'anathème sur les lettres et les sciences, du regret de l'ignorance du moyen-âge, de l'apothéose de l'inquisition et de la tyrannie ». Je ne ferai ni à Villemain ni à Lamartine le tort de croire qu'ils ont lu de Maistre : la mauvaise foi est moins excusable encore que la fausse rhétorique et que la fatuité ignorante. Il écrivait un jour : « Défions-nous de ces systèmes tranchants qui nous font regarder comme des lépreux tous ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme nous. Ne disons pas comme le personnage de Molière :

« Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis. »

Villemain, Lamartine et d'autres encore auraient pu prendre d'excellentes leçons de tolérance à l'école de J. de Maistre.

Pour réduire à néant toute cette critique tonitruante, ce sera assez d'analyser la pensée politique de J. de Maistre. Elle est très humaine, tout en étant divine dans ses principes, et je crois bien que le monde serait plus heureux sous le sceptre d'un de Maistre que la France ne l'eût été sous le sceptre de M. de Lamartine.

Il a donc posé les principes de la souveraineté, du droit divin de l'autorité politique. Mais aussitôt il se sent pris d'un vague effroi : si le souverain allait abuser de sa prérogative ! Il sait bien qu'il n'a pas d'intérêt plus grand et

plus général que d'être juste, mais tout de même il peut se faire qu'il ne le soit pas toujours. Et alors quel sera le recours des peuples? Comment concilier les droits du souverain et les droits de l'individu?.... La solution est simple pour les orientaux ; ils n'y vont point par quatre chemins. Ils disent au chef : *Faites tout ce que vous voudrez, et lorsque nous serons las nous vous égorgerons*. Ce droit public, très court et très clair, n'est pas l'idéal de J. de Maistre. Le problème demeure donc : comment peut-on restreindre le pouvoir souverain sans cependant le détruire !

La Révolution intervient. Elle écrit la *Déclaration des Droits de l'Homme ;* elle grave sur tous les monuments et en lettres majuscules, le mot LIBERTÉ. Elle invente le parlementarisme, avec l'espoir que le gouvernement gouvernera le moins possible, que le gouverné sera aussi peu gouverné que possible. Et J. de Maistre n'a pas grande confiance dans la solution parlementaire. Même la tribune athénienne ne lui inspire qu'un médiocre respect : « On a tant parlé des orateurs d'Athènes — écrit-il dans le livre du *Pape*, — qu'il est devenu ridicule d'en parler encore. La tribune d'Athènes eût été la honte de l'espèce humaine, si Phocion et ses pareils, en y montant quelquefois avant de boire la ciguë ou de partir pour l'exil, n'avaient pas fait un peu d'équilibre à tant de loquacité, d'extravagance et de cruauté. » Les rhéteurs

de la Révolution lui sont moins sympathiques encore : toute cette salive dépensée, tout ce souffle qui passe en tempête, tant de discours, tant de lois surtout, il ne peut se résigner à prendre cela au sérieux. Et le pouvoir de légiférer à jet continu lui semble une monstrueuse absurdité : « Le législateur ressemble au Créateur ; il ne travaille pas toujours ; il enfante et puis il se repose. Toute législation vraie a son *sabbat* et l'intermittence a son caractère distinctif... Si la perfection était l'apanage de la nature humaine, chaque législateur ne parlerait qu'une fois. » De Maistre ne voit en somme dans les parlements politiques qu'une institution contre nature, et ce n'est pas sur eux qu'il compte pour restreindre le pouvoir souverain.

Le système politique de J. de Maistre est tout simplement la monarchie chrétienne : « Le Christianisme, — dit-il, — épousa la souveraineté ». Il l'épousa à deux fins, pour la sacrer et pour la tempérer. Le sacre des rois fait d'eux quelque chose comme des pères. Il met sur leur front un reflet de la majesté divine et dans leur cœur la tendre affection du Père qui est dans les cieux. Et de Maistre décrit amoureusement les caractères de la royauté chrétienne, sa pitié pour les douleurs d'en bas, son esprit de justice, son rôle de patronage et de protection, sa familiarité avec le peuple, laquelle, par la seule force de l'instinct, établit une à une

entre le souverain et les sujets une représentation permanente. Des corps, des *conseils*, des *assemblées* se forment spontanément qui maintiennent le contact du roi et du peuple et qui portent légalement au père les plaintes et les vœux de la famille.

Et surtout le Christianisme, en épousant la royauté, lui a retiré le pouvoir absolu. Il lui a interdit le domaine de la conscience. Il lui a ordonné de respecter la vie de ses sujets et les lois fondamentales de la nation. Il lui commande enfin d'écouter la voix du peuple qui expose ses besoins, dénonce les abus et demande que les fardeaux soient allégés qui pèsent sur ses épaules.

Je ne vois pas bien en tout cela le panégyrique du despotisme. Au contraire, si quelque chose est odieux à J. de Maistre, c'est la tyrannie, de quelque nom qu'elle se pare. Il repousse la dictature impériale aussi carrément que la dictature jacobine ; le règne du sabre ne lui plaît pas plus que le règne du couperet. Il écrit, le 20 août 1810 : « La monarchie européenne m'a toujours paru, en fait de gouvernement, le plus haut point de perfection que notre pauvre nature puisse atteindre ; elle est morte, et me paraît encore plus belle, mon cher Comte, comme le corps humain est bien plus admirable, étendu et dépecé sur la table anatomique que dans les belles attitudes de la vie. Voilà un soldat élu de sang-froid par les représentants

d'une nation (1) ; c'est un événement plus triste peut-être que le meurtre du roi de France. Nous marchons droit au droit romain sous les empereurs. Je tue, tu tues, il tue, nous tuons, vous tuez... Je serai tué, tu seras tué... *etc.*, en un mot tout le verbe. La guerre est déclarée indistinctement à toutes les races royales et Napoléon a dit un grand mot lorsqu'il a dit qu'il voulait que *sa dynastie fût la plus ancienne de l'Europe*... Les anciens baignèrent dans le sang l'Europe et l'Asie, que feront les modernes ? » Il me serait facile de multiplier les témoignages identiques. Le 28 octobre 1794, il écrit de Lausanne au baron Vignet des Etoles : « Vous me dites que les peuples ont besoin de gouvernements forts ; sur quoi je vous demande ce que vous entendez par là. Si la monarchie vous paraît *forte* à mesure qu'elle est plus absolue, dans ce cas Naples, Madrid, Lisbonne, *etc.*, doivent vous paraître des gouvernements vigoureux. Vous savez cependant, et tout le monde sait, que ces monstres de faiblesse n'existent plus que par leur aplomb. Soyez persuadé que pour fortifier la monarchie, il faut l'asseoir sur les lois, éviter l'arbitraire, les mutations continuelles d'emplois et les tripots ministériels. » Il écrivait encore à la cour de Turin, vers la fin de sa mission diplomatique :

(1) Il s'agit de l'élection de Bernadotte comme roi de Suède.

« Personne n'aime le despotisme ; celui qui dit le contraire ment. » Et c'est pourtant de lui qu'on a fait un farouche partisan du despotisme, d'une théocratie sanguinaire !.....

Mon Dieu ! ces hypothèses ne sont pas défendues. Je me représente M. Villemain sous l'Empire : quoi qu'il n'ait point la figure de M. de Fontanes, il en remplit admirablement le rôle et nul ne sait mieux que lui balancer l'encensoir à longue chaîne. Et, pendant qu'il accomplit les rites de son culte aux pieds de l'idole énorme, de Maistre souffre en son lointain exil pour n'avoir voulu ni de cette idole, ni de cette idolâtrie.

IV

Quel est donc aux yeux de J. de Maistre le meilleur des gouvernements ? — Si vous lui posez la question, il ne la tranchera point par une réponse rigoureuse, absolue, qui conviendrait à tous les peuples et à tous les temps. Il ne dira point : « C'est la monarchie », ou « c'est la république. » La loi des régimes naturels commande toute sa politique ; et il ne comprendrait pas qu'on imposât la royauté aux cantons suisses comme il ne comprend point que la France soit allée « gueuser une constitution à l'étranger ». Chacun chez soi, dans la

maison qui fut bâtie pour chacun. Qu'est-ce qu'une constitution? se demande-t-il dans les *Considérations sur la France*, et la solution est infiniment simple: « Etant données la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les bonnes et mauvaises qualités d'une certaine nation, trouver les lois qui lui conviennent. » Il n'y a donc point de constitution idéale, faite pour tous les peuples et qu'on aurait le droit d'imposer ou seulement de proposer à tous les peuples.

Vous insistez; vous dites: « S'il n'y a point quelque chose qui soit le meilleur gouvernement pour toute nation, il y a pourtant quelque chose qui est le meilleur gouvernement pour une nation déterminée. Quel est-il ce gouvernement? » Et J. de Maistre ne vous répond point par des mots à lettres majuscules et des turlutaines idéologiques. Il se met d'abord en face des peuples, car il sait bien qu'ils sont les premiers intéressés et que, s'il est vrai de dire que les hommes sont faits pour telle ou telle constitution, il ne l'est pas moins d'ajouter que les constitutions sont faites aussi pour les hommes; et voici sa définition du meilleur gouvernement: « C'est celui qui, dans l'espace de terrain occupé par cette nation, est capable de procurer la plus grande somme de bonheur et de force possible, pendant le plus longtemps possible. » Le bonheur et la grandeur d'une

nation, c'est le but à atteindre ; le gouvernement n'est qu'un moyen. De Maistre veut seulement adapter les moyens à la fin.

Quelque chose vous inquiète pourtant. Vous craignez que, dans ce système, on ne tienne pas un compte suffisant de l'autorité et que le peuple, ayant droit au bonheur, n'ait droit aussi à la résistance, en certaines heures, à l'émeute, à l'insurrection. De Maistre a répondu déjà. Il vous a dit ce qu'il pense des impatiences populaires, des dangers mortels de l'anarchie. En tous cas, si les princes mauvais ne sont pas au-dessus de la critique et de l'opposition, il faut toujours se bien garder de toucher à la constitution elle-même. Les abus ne sont souvent qu'« une dissonance inévitable dans le clavier général... C'est une des lois les plus générales et les plus évidentes de cette force à la fois cachée et frappante qui opère et se fait sentir de tous côtés, que le remède de l'abus naît de l'abus ; et que le mal, arrivé à un certain point, s'égorge lui-même... Il existe comme le chancre qui ne peut achever qu'en s'achevant ». Rassurez-vous donc : la définition de J. de Maistre n'ouvre point la porte à la révolte ; elle l'ouvre à peine aux réformes, car il compte sur le temps, plus que sur les hommes, pour opérer les réformes nécessaires.

Mais je vois qu'on sourit. Ce ne sont pas précisément les idées libertaires qui effraient chez J. de Maistre et l'on se préoccupe plus de sa-

voir par quoi il limite le pouvoir du prince. La question est posée et j'y réponds avec lui. Entre le prince et le peuple, il a déjà mis des assemblées, des corps et des conseils ; il a supprimé le *vizirat*, c'est-à-dire cette omnipotence ministérielle qui isole le roi d'avec ses sujets « comme un père et ses fils qui ne communiqueraient que par des domestiques ou des gens d'affaires ». De Maistre a l'horreur des maires du palais, des gens qui s'emparent du sceptre et se le divisent en petits fragments proportionnels à l'importance de leur place, en sorte que tout le monde est roi, excepté le roi. Il ne veut pas que les cœurs s'*estrangent* entre le prince et ses sujets. Un royaume n'est pour lui qu'une façon de famille agrandie, et il renforcerait plutôt l'autorité du roi afin de lui rendre sa qualité de père et de rétablir la correspondance naturelle entre lui et tous ses enfants. Et c'est ici qu'intervient une idée qui ameute contre J. de Maistre les éternels effrontés à qui l'audace du mensonge tient lieu de tout l'esprit du monde. Entre les souverains et les peuples, il a proposé l'arbitrage du Souverain Pontife ; et là-dessus on l'accuse de vouloir fonder une immense république théocratique dont le Pape serait le président.

De Maistre n'y a jamais songé. Dans le livre du *Pape*, il présente avec une discrétion infinie et même timide, la thèse sur le *Pouvoir indirect des Papes*. Pour la défense des intérêts

les plus sacrés de la civilisation chrétienne, par exemple pour le maintien de la famille et des libertés de l'Eglise, le Souverain Pontife est souvent intervenu entre les rois et les peuples, quelquefois même jusqu'à délier ceux-ci de leur serment de fidélité. De Maistre convient du fait, mais il ajoute aussitôt : « Je n'entends nullement prêcher le droit indirect des Papes. Je dis seulement que ces idées n'ont rien d'absurde... Je prends la liberté de dire à mon siècle qu'il y a contradiction manifeste entre son enthousiasme constitutionnel et son déchaînement contre le Pape... S'il fallait absolument en venir à poser des bornes légales à la puissance souveraine, j'opinerais de tout mon cœur pour que les intérêts de l'humanité fussent confiés au Souverain Pontife ». Ici encore de Maistre s'inspire du noble souci de défendre les peuples contre les excès possibles du pouvoir. Il sait qu'en pratique il est difficile de limiter la souveraineté ; de tous les moyens imaginés par les politiques, il dirait volontiers le mot de Tacite : *Laudari facilius quam evenire, vel si evenerit, haud diuturna esse potest.* Et alors, au-dessus des rois et des peuples, il rappelle qu'il y eut jadis un tribunal suprême qui était la garantie des peuples et il souhaite discrètement que cette haute magistrature soit rétablie. Il remarque que la puissance pontificale « est par essence la moins sujette aux caprices de la politique. Celui qui l'exerce est de plus toujours

vieux, célibataire et prêtre ; ce qui exclut les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des erreurs et des passions qui troublent les Etats. Enfin, comme il est éloigné, que sa puissance est d'une autre nature que celle des souverains temporels, et qu'il ne demande jamais rien pour lui, on pourrait croire assez légitimement que si tous les inconvénients ne sont pas levés, ce qui est impossible, il en resterait du moins aussi peu qu'il est permis de l'espérer, *la nature humaine étant donnée* ; ce qui est pour tout homme sensé le point de perfection ». Il soumet d'ailleurs l'exercice de l'intervention pontificale à des règles précises, celles-là mêmes que Pie IX formulait expressément dans son discours du 20 juillet 1871. Je sais bien, et de Maistre sait bien aussi, « que les temps où nous vivons sont changés », selon le mot de Pie IX, et il ne va pas au delà d'un regret pour le passé, d'un vœu pour l'avenir. Cette idée qu'il jette en passant ne suffit pas à faire de lui le tenant de la théocratie universelle (1).

Au reste, le problème est toujours là. Comment contenir l'autorité et comment la maintenir ? Où est la protection contre la tyrannie, contre celle des parlements démocratiques aussi bien que contre celle des trônes ? Où est

(1) Discours de Pie IX à l'Académie *della religione cattolica* (recueillis par le P. de Franciscis, t. I, p. 202-203).

le préservatif efficace contre les révolutions? Plus que jamais, il se fait sentir dans le monde le besoin d'un tribunal d'arbitrage au milieu des conflits quotidiens. Vous n'avez que les platoniques Congrès de la paix contre les périls de guerre européenne. Vous n'avez rien, absolument rien, contre les menaces du socialisme. Chaque fois que le monde tremble, vous cherchez autour de vous l'institution qui pourrait bien conjurer le cataclysme. Elle n'existe plus. Et quel est le recours des peuples contre le despotisme d'où qu'il vienne, contre l'autocratie des tsars ou l'autocratie des assemblées? Un organe manque désormais qui était pourtant nécessaire. De Maistre en signale l'absence, en souligne l'utilité. Et, quelles que soient d'ailleurs les croyances religieuses, il faut bien avouer que l'arbitrage pontifical proposé par lui n'est pas aussi absurde que l'on croyait. Je ne vois personne qui ne puisse, en dépit des passions de l'heure, souscrire à cette formule politique de J. de Maistre : « Il paraît que, pour retenir les souverainetés dans leurs bornes légitimes, c'est-à-dire pour empêcher de violer les lois fondamentales de l'Etat,... l'intervention plus ou moins puissante, plus ou moins active de la suprématie spirituelle, serait un moyen pour le moins aussi plausible que tout autre. »

*
* *

Quelqu'un écrivait à J. de Maistre, en 1814, après avoir lu les *Considérations sur la France* : « Le *Moniteur* est le développement le plus volumineux de votre livre. C'est là que sont consignés les efforts des hommes en actions et en paroles, et la nullité de ces efforts. » Au *Moniteur* de 1814, il faudrait maintenant ajouter toute l'histoire du XIXe siècle pour démontrer la justesse des vues de J. de Maistre. La vérité ne se prouve pas seulement par ses résultats directs ; les fruits de l'erreur en sont souvent la plus évidente des confirmations.

Et nous ne sommes pas précisément en train de donner un démenti aux idées politiques de J. de Maistre. Plus que jamais l'abstraction néfaste est reine de France. Il disait du XVIIIe siècle : « Hélas ! il n'a fini que dans nos almanachs. » Ce siècle dure toujours. Entre l'année où Rousseau vaticinait et l'année où nous vivons, il n'y a que la différence du temps des semailles et du temps de la moisson. Le désordre se perpétue, comme s'il avait désormais les promesses de la vie éternelle. Et, ce qu'il y a de plus effrayant dans ce fléau vivace, c'est notre incurie du remède. Je me souviens que, le jour où on célébrait l'apothéose centenaire de Rousseau au Pan-

théon, un journal qui est l'organe d'une partie de la jeunesse de France saisissait l'occasion d'insulter J. de Maistre. Le sophisme révolutionnaire est tellement dans nos veines qu'il nous a fait comme une seconde nature et que la haine du médecin s'ajoute brutalement à notre maladie. L'ordonnance de salut est signée depuis plus d'un siècle ; au lieu de la lire au moins, on préfère outrager le thérapeute. On sait qu'il ne confond point la fièvre avec la force et l'ivresse avec la vie ; on sait que la santé est pour lui synonyme de l'ordre. On le renvoie, comme on ferait pour les vieux empiriques qui projettent leur silhouette dans la comédie de Molière... Il vieillit et il mourut triste ; s'il revenait pour une heure parmi nous, il me semble qu'il y serait plus triste encore et qu'il s'étonnerait surtout de voir qu'on puisse associer ici ou là, en des ferveurs simultanées, l'esprit de la Révolution et l'étiquette — sinon l'esprit — du catholicisme.

Le spectacle que donnent nos maîtres d'aujourd'hui ne le consolerait point du désarroi intellectuel de la jeunesse. Une nation ne lui semblait promise à la durée qu'à la condition de mettre en sa vie sociale le plus possible de divin. Vers la fin de son livre sur le *Principe générateur des Constitutions*, il dramatise en un tableau saisissant le cataclysme révolutionnaire. Il évoque l'image de cette France qu'il aimait tant ; il l'entend crier vers le ciel, au

milieu de la coupable Europe : « Laisse-nous ! Faudra-t-il donc éternellement trembler devant des prêtres, et recevoir d'eux l'instruction qu'il leur plaira de nous donner ? La vérité dans toute l'Europe est cachée par les fumées de l'encensoir ; il est temps qu'elle sorte de ce nuage fatal. Nous ne parlerons plus de toi à nos enfants ; c'est à eux, lorsqu'ils seront hommes, à savoir si tu es, et ce que tu es, et ce que tu demandes d'eux. Tout ce qui existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur tout ce qui existe. Nous voulons tout détruire et tout refaire sans toi. Sors de nos conseils ; sors de nos académies ; sors de nos maisons : nous saurons bien agir seuls, la raison nous suffit. Laisse-nous. » Et, après ce discours de folie sacrilège, il ajoute cette conclusion qui résume en un mot sublime tout ce dénoûment de la tragédie : « Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire ? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole. Il a dit : FAITES ! — Et le monde politique a croulé. »

Les discours n'ont guère changé depuis lors, si ce ne sont plus les mêmes orateurs. On prononce les mêmes mots et l'on dirait que Dieu accorde les mêmes permissions. Un frisson d'angoisse nous étreint le cœur à cette pensée et, pour ne point désespérer, on en est réduit à se souvenir que quelqu'un, plus grand encore que J. de Maistre, a dit un jour : « Dieu a fait les nations guérissables ».

CHAPITRE III

Les Idées sur l'Education des Femmes

J. de Maistre ne croyait pas à la vertu des traités sur l'éducation. Autour de lui, la mode était aux systèmes abstraits et universels : on raisonnait à peu près comme ferait un jardinier qui voudrait cultiver toutes ses plantes d'après la même méthode et les soumettre toutes au même régime. En pédagogie, comme en politique, il n'y avait plus que l'*homme*, une vague entité identique à elle-même sous tous les climats, taillable et malléable à merci d'après un patron uniforme. De Maistre est un réaliste. Il me semble pourtant que certaines idéologies de l'*Emile* ont légèrement déteint sur son esprit. En 1794, il écrit dans le *Discours à Mme la Marquise Costa* : « Il faut beaucoup de sagesse et d'attention pour ne pas gêner la croissance de la plante humaine par des soins mal entendus ; pour écarter d'elle les plantes parasites et vénéneuses qui se hâtent de lui disputer

les sucs de la terre et la rosée du ciel; pour ne pas la courber enfin en cédant mal à propos à l'envie de la diriger. Peut-être que l'éducation se réduit à cela. Comment se persuader, en effet, que la nature se soit contredite au point de rendre difficile la chose du monde la plus nécessaire? » Cette façon de se confier à la bonne nature et d'attendre de sa spontanéité le développement de l'être humain révèle un demi-contact avec les paradoxes de Rousseau. Mais, tout de suite, il se sépare du sophiste, par son peu de foi dans l'utilité des pédagogies abstraites. Il ajoute, en effet, dans le même ouvrage et à la même page : « Les traités sur l'éducation ont une grande influence sur ce siècle, qui croit si fort aux livres; mais, avant de lire aucune de ces doctes productions, ne faudrait-il pas se demander s'il peut y avoir un système général d'éducation? » Nous pouvons donc nous rassurer : de Maistre n'écrira point une *Emilie* à l'usage de ses filles, ou de lourdes considérations sur la culture intense de cette plante humaine qu'il vient de nommer. Et, s'il lui arrive d'être un pédagogue à l'occasion, il ne sera jamais un pédant.

I

Il est nécessaire de préciser d'abord comment se sont formées les idées de de Maistre sur

l'éducation des femmes. De Maistre n'est pas un idéologue, l'homme qui part d'un principe abstrait et qui dit comme Jean-Jacques : « Commençons par écarter les faits ». Au contraire, il se soumet au fait et l'expérience est à la base de de toutes ses conclusions. Or, il fut en contact avec quelques esprits féminins ; il les a fréquentés, il les a étudiés, il les a observés dans le commerce de l'amitié ou les simples rencontres d'un jour. Ses convictions seront donc le résultat de son expérience, un acquiescement total aux réalités et aux nécessités de la vie.

Sa mère fut naturellement la première femme qu'il connut et qu'il aima. Christine de Motz est la fille du sénateur de Motz, de Chambéry. Elle est d'une famille à qui le duc de Savoie a donné cette devise : *Ne obdormiant* ! Les de Motz ne dorment point : soldats, hommes d'Eglise ou hommes de loi, c'est une lignée de laborieux et d'infatigables. Le sénateur de Motz a l'esprit ouvert, très cultivé, et il a fait donner à ses filles une éducation à la fois solide et brillante. L'idée ne lui vient pas que le bas-bleu soit nécessairement l'enseigne de la distinction, mais il veut que ses enfants aient « des clartés de tout ». A son foyer, la journée commence par la prière en commun et se termine par la récitation des vers de Racine. Christine de Motz, jeune fille, avait aimé la poésie, mais la prose de la vie quotidienne ne la déconcertait point. Elle fut une admirable épouse, une ad-

mirable mère. Un chef-d'œuvre au moins est sorti de ses mains ; l'âme et l'esprit de J. de Maistre. C'est à elle, à ses leçons et à ses soins, qu'il fera remonter un jour, non seulement la pureté de sa conscience, mais la pureté de son goût. Elle aimait Jean Racine, elle le fit aimer à son enfant et il en sut les plus beaux vers avant même de pouvoir les lire : « Je ne le comprenais pas, — écrira-t-il un jour à sa fille Adèle, — lorsque ma mère venait le répéter sur mon lit et qu'elle m'endormait avec sa belle voix, au son de cette incomparable musique. J'en savais des centaines de vers avant de savoir lire, et c'est ainsi que mes oreilles, ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la *piquette* ». Pour se représenter l'idéal de la femme et de la mère, de Maistre n'avait besoin d'interroger ni Molière ni Fénelon ; il lui suffisait de regarder en sa mémoire et au plus profond de son cœur.

Après sa mère, il connut et il aima sa femme, Il l'avait désirée telle que Dieu la lui donna. De Maistre est un incomplet ; il n'est, chez lui, que dans le domaine des idées, sur les hautes cimes, à mi-chemin entre le ciel et la terre. Les détails de la vie le dépassent et, s'il lui arrive de compter de temps à autre ce qu'il appelle « mes petits écus », il a vite fait de prendre quelque féroce migraine. J'imagine que, vers l'âge de vingt-cinq ans, quand d'aventure il songea qu'il était encore célibataire et que cela

ne pouvait durer, il dut se souhaiter devant Dieu une compagne qui serait un parfait comptable, qui saurait l'heure des repas et les secrets qui les font meilleurs, qui serait capable de mener de front le souci de sa garde-robe, de sa fortune et de ses petits-enfants. Et il fut servi à souhait. Françoise-Marguerite de Morand fut bien l'épouse qu'il fallait à J. de Maistre. La veille du grand jour, il se sentait pris de vagues effrois et il écrivait à son ami, Costa de Beauregard : « Le mariage, pour l'homme tant soit peu sage, se fait comme le salut *avec crainte et tremblement*... Mon occupation de tous les instants sera d'imaginer tous les moyens possibles de me rendre agréable et nécessaire à ma compagne, afin d'avoir tous les jours devant mes yeux un être heureux par moi. Si quelque chose ressemble à ce qu'on peut imaginer du ciel, c'est cela ! » Il se rassura dès le lendemain. Il avait découvert ce trésor que l'Ecriture proclame à peu près introuvable : la femme forte, qui fait peu de bruit mais beaucoup de bien, qui sait peu de chose mais qui le sait bien et qui surtout n'ignore rien de ce qu'il faut savoir, une femme modeste, pieuse, tendre et pratiquant cette maxime que « dans une maison, la mère doit être devinée partout et ne se montrer que dans ses enfants ». Lui et elle, c'était l'antithèse vivante et cela fit une harmonie complète. La devise du blason des de Morand était analogue à la devise des

Maistre : *L'honneur avant tout !* Cette femme fut à la fois l'honneur de son foyer, et, comme a dit le marquis Costa, « l'honneur de la Savoie ». Vingt ans après le mariage, de Maistre écrira de celle que, dans l'intimité, il appelait *Madame Prudence :* « Le contraste entre nous deux est ce qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir, le sénateur *pococurante* et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. *Elle*, au contraire, n'affirmera jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient, qui, autrement, arriverait dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. — « *Mais, mon cher ami, tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne pense à mal. Moi, je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je prévois, je t'avertis...* » — « *Mais, ma chère enfant, laisse-moi donc tranquille, tu perds ta peine, je prévois que je ne prévoirai jamais, c'est ton affaire...* » Elle est mon supplément, et il arrive de là que, lorsque je suis garçon comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé de penser à mes affaires ; j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, Madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne et qui me sont revenues de plusieurs côtés, sur la manière dont elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas,

car pour moi je n'ai pas ce talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit : c'est celui d'une certaine persécution amoureuse au moyen de laquelle *il lui est donné* de tourmenter ses enfants du matin au soir *pour les faire s'abstenir et apprendre,* sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle? Je l'ai toujours vu sans le comprendre, car pour moi je n'y entends rien ». Mme de Maistre s'entendait à tout, même à l'héroïsme. Elle sera héroïque à l'heure où l'héroïsme sera l'attitude nécessaire des femmes chrétiennes devant la Révolution. Elle suivra son mari fugitif à Lausanne, à Turin, à Venise, en Sardaigne, elle supportera, pour faire honneur à sa tendre fidélité, des privations sans nombre : « Mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, — écrit Constance de Maistre, — ont vécu quatre ans, en état d'émigration, d'une petite somme de trois mille francs sauvée de la confiscation jacobine. Ma mère faisait la cuisine, ma sœur balayait, mon frère portait un petit panier de charbon pour le pot-au-feu journalier ; toute cette stricte économie, afin de ne pas faire d'emprunt. Ma mère en était à son dernier louis lorsque mon père fut appelé en Sardaigne ». Elle ne suivra pas Joseph de Maistre à Saint-Pétersbourg ; elle l'attendra dix années là où il faut qu'elle soit et où elle apparaît, veuve avant la séparation, comme l'âme attardée de son mari, une âme

qui croit, qui espère, qui ne se lasse ni de croire en la justice de Dieu ni d'espérer les représailles de la Providence. Françoise de Morand n'avait pas le génie de la pensée, elle eut le génie du cœur. Et je suis sûr que de Maistre songera à cette héroïne de l'amour conjugal et de l'amour maternel dans ses discussions avec sa fille sur l'épouse et sur la mère idéales.

Ainsi se forment les idées de J. de Maistre ; les unes sont des souvenirs de son berceau, les autres sont des images de son foyer ; les unes et les autres sont de même qualité et se précisent dans les mêmes admirations.

Après cela, il a vécu et il a lu. C'est à peu près la même chose pour lui, car il vit ses lectures ; et ses notes livresques, aussi bien que ses relations mondaines, continuent au jour le jour l'éducation de son esprit. Il a rencontré dans le passé les femmes de Port-Royal, et celles-ci lui ont donné comme un frisson d'horreur. Toutes ces recluses illustres, les Sœurs Agnès et les Sœurs Angélique, « pieuses comme des anges et orgueilleuses comme des démons », qui discutaient de la grâce et qui disputaient avec le Pape, l'agacent jusqu'à la fureur. Il se déchaîne contre elles avec des mots qui manquent évidemment de galanterie ; il les appelle des « vierges folles » et toute leur sainteté, ne lui semble qu'une forme de cet orgueil d'hérésiarque, « immense sous le bandeau de la mère Agnès, comme sous la lugubre calotte d'Arnaud

où de Quesnel ». Il a rencontré Mme de Staël à Lausanne ; elle lui a fait les honneurs de sa conversation romantique, vive, enthousiaste, fleurie d'images et de mots. Elle lui est apparue « à califourchon sur le sublime » et il l'a punie... en s'endormant. Mme de Staël l'a dégoûté pour toujours de la femme qui a de l'encre au bout des doigts et qui se mêle de philosopher sur des choses qui la dépassent. En 1805, la marquise de Priero lui écrit qu'elle a rencontré Mme de Staël et que la voyageuse garde le souvenir de l'entrevue de Lausanne, et de Maistre répond avec des ironies où percent de vieilles rancunes : « C'est donc vous, Madame la marquise, qui avez promené la science en jupon ! Je vous en félicite et je suis charmé que vous ayez pu, comme moi, examiner de près cette femme célèbre ou fameuse, qui aurait pu être adorable, et qui a voulu n'être qu'extraordinaire... Je ne connais pas de tête aussi complètement pervertie : c'est l'opération infaillible de la philosophie moderne sur toute femme quelconque, mais le cœur n'est pas mauvais du tout. Quant à l'esprit, elle en a prodigieusement, surtout, comme vous le dites fort bien, lorsqu'elle ne cherche pas à en avoir. N'ayant étudié ensemble ni en théologie, ni en politique, nous avons donné en Suisse des scènes à mourir de rire, cependant sans nous brouiller jamais ». Il se contient ici et je suis sûr qu'il ne va pas jusqu'au bout de sa pensée. Son horreur du

jupon scientifique se modère dans une courtoisie de galant homme. Mais ce n'est que sacrifice provisoire. En 1818, l'occasion se présente à lui de dire tout ce qu'il pense de cette femme philosophe, de son œuvre et de son action sur les esprits ; et, dans une lettre au prince Kolowski, il salue en elle « une impertinente femmelette qui ne comprend pas une des questions qu'elle traite ». Il reconnaît son talent, mais c'est « le talent du mal » ; son œuvre n'est qu' « une brillante guenille... » Toutes les erreurs de la Révolution y sont concentrées et sublimées. Tout homme qui peut lire cet ouvrage sans colère peut être né en France, mais il n'est pas Français. Quant aux autres hommes, je n'ai rien à dire... Boive qui voudra l'élixir du protestantisme, du philosophisme, et de toute autre drogue en *isme*. Pour moi, je n'en veux point. Je le mettrai dans ma bouche cependant, car il faut tout connaître ; mais je le rejetterai bientôt en disant, devant qui voudra l'entendre : *Je n'aime pas cela*. Quand on méprisera ces sortes d'ouvrages autant qu'ils le méritent, la révolution sera finie ». Aux yeux de de Maistre, Mme de Staël est la femme qui oublie sa nature et ses droits : elle philosophe quand elle est faite surtout pour sentir ; elle discute de politique et de religion malgré qu'elle soit ignorante des choses de la politique et de la religion, c'est tout cela qui le met hors de lui et qui lui ar-

rache ce mot où se condense tout son mépris : « Pour moi, je préfère infiniment Polichinelle de la place Château ; il est plus décent et non moins raisonnable ».

Mais remarquez bien que ce n'est pas le don de l'esprit qu'il condamne chez Mme de Staël ; c'est seulement l'abus ou le mauvais usage de l'esprit. De Maistre n'est pas un barbare : chacun à sa place et chacun dans sa fonction, c'est la grande règle qui domine ses jugements. Il aurait aimé Mme de Sévigné, pas autant tout de même que Mme de Grignan, et pourtant l'une et l'autre ne manquaient précisément d'esprit. Il disait : « Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre ». C'est que Mme de Grignan lui semblait plus calme, plus pondérée, moins lyrique. Manquer de justesse en quoi que ce soit, c'est le péché par excellence, celui auquel il refuse son absolution.

Mme Swetchine est, après Mme de Grignan, sa grande amitié féminine. C'est qu'elle fut un peu son œuvre. Mme Swetchine doit deux grâces à de Maistre : il l'aida à devenir catholique et à rester femme. Elle était attirée vers le catholicisme, mais elle n'y voulait venir que par un effort de l'intelligence. Elle étudiait, elle pâlissait sur des in-folio d'histoire et de théologie. Elle pouvait dire : « Je me suis livrée à des recherches froides, sèches, aux faits dépouillés

de tout prestige, et me suis abandonnée tout au plus à l'entraînement du syllogisme ». De Maistre la voyait souvent à Saint-Pétersbourg ; elle lui plaisait, parce que, comme il l'écrivait à de Bonald, il n'avait jamais vu « plus de morale, d'esprit et d'instruction unis à tant de bonté ». Il pouvait aborder avec elle les sujets les plus élevés et la rectitude de cet esprit féminin le récompensait de son effort « pour rendre les hauts lieux de la philosophie accessibles même à des pieds habillés de soie ». Mais quand il la voyait, pour sortir de ses angoisses religieuses, ouvrir et compulser les gros traités des théologiens et des historiens, il haussait les épaules. Il lui écrivait : « Comment vous peindre, Madame, l'impression que m'a faite l'état que vous me décrivez ? Que je voudrais être votre voisin ! Un ami véritable est, au pied de la lettre, un conducteur qui soutire les peines, — surtout les peines de ce genre. Si vous saviez comme je vois clair dans votre propre cœur. Vous me rappelez l'arrêt que j'ai porté contre lui ; je ne le rétracte pas. L'entreprise que vous avez formée est un crime ; j'espère que vous m'entendez sur ce mot *crime*. Pauvre excellente femme ! Vous voulez donc jeter dans les bassins de votre balance, d'un côté, Bossuet, Bellarmin et Malebranche ; et, de l'autre, Clarke, Abadie et Sherlock ! — et vous les péserez sans doute ! — Mais pour les peser, il faut les soulever : belle entreprise pour

votre élégante main ! C'est là le crime. Jamais, Madame, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris :... Vous lisez maintenant Fleury, condamné par le Souverain Pontife ; c'est fort bien fait, Madame, mais quand vous aurez achevé je vous conseille de lire la Réfutation de Fleury, par le docteur Marchetti ; ensuite, vous lirez Febronius contre le siège de Rome, et d'abord après (en votre qualité de juge qui entend les deux parties) l'*Anti-Febronius* de l'abbé Zaccharia. Il n'y a que huit volumes in-8° et ce n'est pas une affaire. Puis, si vous m'en croyez, Madame, vous apprendrez le grec, pour savoir ce que signifie cette fameuse *Eginomie* que saint Irénée attribuait à l'Eglise romaine, dès le IIIe siècle... Croyez-moi, Madame, lisez encore cela, autrement vous ne serez jamais tranquille, etc., etc. » Il la plaisantait donc de tant de livres ouverts sur sa petite table de lecture et dont la poussière secouée menaçait de ternir ce visage de femme. Et, après cela, quand il la voyait un peu triste et découragée par lui, il ajoutait : « Aimable vigne battue par la tempête, à quel ormeau vous *gripperez-vous* ? Quand votre cœur sera gonflé, bouffi d'amertume et de contradiction, qu'en ferez-vous ? L'écraserez-vous entre deux pierres ? Ne faites point cela, au nom de Dieu, et quand vous en aurez envie, écrivez-moi ! » Le drame est long, pénible ; au dernier acte, le rideau se lève sur une femme qui rayonne de

joie parce qu'elle est dans la vérité et qui reste charmante de grâce parce qu'elle ne l'a point déflorée dans les études trop savantes. Elle a renoncé à des travaux pédantesques qui étaient sa coquetterie; elle dit à de Maistre : « Monsieur l'ambassadeur, je n'écris plus que pour le portefeuille et je n'écris plus que pour quelques amis. » Toutes les idées de de Maistre sur l'esprit des femmes seront toujours les siennes; elle écrira : « Qu'un homme ait plaisir à publier ses écrits, je le trouve tout simple ; les idées et les faits lui appartiennent. Mais plus de réserve me semble imposé aux femmes, elles n'ont guère que leurs sentiments à exprimer : le sentiment est ami du demi-jour ». Ses *Airelles*, ces pensées qui sont la partie la plus gracieuse de son bagage littéraire et qu'elle comparait aux petites fleurs rouges qui éclosent sous la neige, dans le grand steppe russe, seront écrites pour elle toute seule et pour la consolation de son âme. « Ce sont — dira-t-elle, — des voix qui s'échappaient de mon cœur et qui n'arrivaient à aucun autre ; des impressions qui se revêtaient d'images pour peupler ma solitude ». Elle les écrira la nuit pour charmer ses longues insomnies ; elle les jettera sur de petits chiffons de papier informes, comme pour se protéger à l'avance contre le zèle indiscret de ses amis ; elle les écrira au crayon, afin qu'ils soient presque indéchiffrables et surtout parce que « écrire au crayon — comme elle disait — c'est

parler à voix basse »... Telle fut la femme qui incarna aux yeux de J. de Maistre un des aspects sublimes de l'âme féminine : elle avait de l'esprit et n'en faisait point montre, elle avait le goût de l'étude et s'arrêta au point précis où ce goût se transforme en une manie. Elle fut la grâce, l'élégance ; elle fut la bonté et la piété. Elle fut une femme et ne s'avisa point de prendre un odieux air d'homme. C'est pour cela que de Maistre l'a aimée et qu'il a pu écrire d'elle au comte de Noailles : « S'il y en avait seulement deux ou trois cents comme elle (je dis bien peu) à Saint-Pétersbourg, toutes les autres capitales devraient lui céder ».

Donc une mère admirable, une épouse modeste, mais héroïque au besoin, une sainte et spirituelle amie, et puis, comme antithèse, les « vierges folles » de Port-Royal, la « science en jupon » chez Mme de Staël, ce sont tous ces types divers qui ont précisé peu à peu l'idée fixe de de Maistre sur l'esprit et la fonction des femmes. Il me reste à l'exposer.

II

Je le répète, J. de Maistre n'a pas écrit de traité sur l'éducation des femmes. Seulement il lui est arrivé d'être séparé par l'exil des deux enfants qu'il adorait, sa fille Adèle et sa fille

Constance. Et voilà que ce père se fait pour elles quelque chose comme une bonne maman. Lui, si grand par l'esprit, il se courbe vers elles et jusqu'à elles ; il devient à distance leur maître de grammaire, de style et de philosophie. Leurs lettres lui semblent des compositions françaises qu'elles lui envoient : il les lit avec attention, il les épluche, il donne la note, et il ajoute des conseils pour une autre fois. Et c'est un professeur comme on n'en a peut-être jamais vu ; il n'est ni méchant ni pédant, il sait sourire et envelopper sa leçon d'un léger badinage qui en corrige l'austérité. Une fois, il conseille à Adèle de lire les lettres de Mme de Sévigné : « Je te déclare d'avance très solennellement — lui dit-il — qu'il me suffit que tu écrives comme elle ; je ne suis pas comme ces gens qui ne sont jamais contents ». C'est presque toujours sur ce ton qu'il redresse et qu'il enseigne. — Et il arrive aussi que les demoiselles ont la langue bien pendue, surtout cette « follette » de Constance qui est la fille de son père et qui a de l'esprit jusqu'au bout des ongles. Mlle Constance joue avec son papa ; elle le pique au jeu et l'oblige à lui servir des vérités dans une forme amusante. Elle tient ou fait semblant de tenir pour l'émancipation intellectuelle de son sexe ; elle invoque l'opinion de Voltaire, elle demande pourquoi et comment après tout la femme serait condamnée à n'être qu'une remueuse de berceaux. Et le bon

père prend tout au sérieux ; il ne soupçonne pas le machiavélisme de la petite comédienne, il discute et dispute. Et Constance n'est jamais vaincue ; elle revient à la charge, rompt des lances, relève son drapeau insulté. Et tout cela fait le plus charmant des babillages ; et de tout cela naît mieux qu'un traité d'éducation, car c'est quelque chose qu'on lit avec plaisir et dont on emporte d'inoubliables impressions.

Analyser ces lettres, c'est les déflorer ; le mieux serait simplement de les transcrire, en leur conservant leur aimable désordre. Mais faisons plutôt comme il faisait lui-même quand il voulait enseigner et procédons par principes, avec méthode.

Un axiome — je l'ai déjà indiqué — commande les idées de de Maistre sur l'éducation des femmes. C'est celui qu'il exprimait dans une lettre à sa fille Adèle : « Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité ; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime féminin. *Chaque être doit se tenir à sa place et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent* ». Et il se hâte d'illustrer sa pensée d'un exemple pittoresque : « Je possède ici un chien nommé *Biribi*, qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il s'imaginait de sauter sur mes genoux

ou de prendre le café avec moi ». Toute la question pour de Maistre revient donc à celle-ci : « Quelle est ici-bas la fonction de la femme ? Pourquoi Dieu l'a-t-il créée et mise au monde? » A ce problème, il y a d'abord la solution vulgaire, celle du bonhomme Chrysale, dans la comédie de Molière. Chrysale n'y va pas par quatre chemins ; sa maxime est qu' « on vit de bonne soupe et non de beau langage », et par conséquent le rôle de la femme est de tenir la table bien servie, la garde-robe bien meublée et la maison bien propre. Les seuls insignes de la royauté féminine pour Chrysale sont une queue de poêle, un manche à balai et une aiguille à ravauder des bas. Chrysale se contente d'une femme dont le savoir se hausse :

A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

Chrysale est très plat ; son esprit ne fait pas plus d'honneur au sexe qu'il représente qu'au sexe dont il formule l'idéal.

Il y a ensuite la solution idéaliste et révolutionnaire. Elle renverse l'antique table des valeurs et le code des traditions reçues. Elle proclame l'égalité radicale de l'homme et de la femme, l'émancipation de celle-ci. Toutes les distinctions de nature ou d'habitudes semblent aux féministes autant d'iniquités blessantes, et je crois bien qu'ils finiront par protester même contre cet *e* muet dont la vieille ortho-

graphe s'obstine à parer les substantifs, les adjectifs et les participes féminins. — Entre les deux enfin, il y a la solution chrétienne, la solution du bon sens éternel. Il va sans dire que ce sera celle de Joseph de Maistre.

Il faut voir de quelle main il bafoue ce qu'il appellerait volontiers le grotesque féminin. Et ce grotesque c'est tout simplement la femme qui veut faire l'homme, parce que, comme il dit avec sa franchise coutumière : « La femme ne peut être supérieure que comme femme, mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe ». Constance trouve le mot un peu violent, mais si vous croyez que de Maistre va s'en dédire, vous vous trompez bien. Il se contente d'atténuer un tant soit peu. On est à la veille de Pâques et il faut bien qu'il fasse sa paix avec la petite duelliste hérissée : « Je n'ai jamais dit — lui écrit-il, — que les femmes soient des singes ; je te jure sur ce qu'il y a de plus sacré que je les ai toujours trouvées incomparablement plus belles, plus aimables et plus utiles que les singes. J'ai dit seulement, et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes ; or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante... J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poème épique ; mais Dieu me préserve d'être son mari !... J'ai beaucoup goûté l'injure que tu adressais à M. Buzzolini, — *donna barbuta*.

C'est précisément celle que j'adresserais à toutes ces entrepreneuses de grandes choses : il me semble toujours qu'elles ont de la barbe ». Aux yeux de de Maistre, il n'y a rien de plus laid que... la femme à barbe !

La femme grotesque, c'est encore la femme qui voudrait brandir une épée ou lorgner les astres, et cette fois la satire se pare de grâce charmante. Il écrit à sa fille Constance : « Si une belle dame m'avait demandé il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame, si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie, au son des tambourins et des violons ». Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope ; les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets ». Voilà comme on parle aux femmes en vers et en prose. Mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte » Et l'on devine bien que Constance ne rend pas les armes pour si peu. Elle riposte par Voltaire, lequel a dit que toutes les femmes

sont capables de faire tout ce que font les hommes. Et de Maistre ne voit dans cette phrase qu'une des cent mille sottises que Voltaire a dites dans sa vie ; il en oublie presque son histoire littéraire, pour affirmer sans pitié : « Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Enéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le *Livre des Principes*, ni le *Discours sur l'Histoire universelle*, ni le *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni les pompes à feu, ni le métier à bras... » Mon Dieu ! je sais bien ce qu'on pourrait objecter à de Maistre, que les lettres de Mme de Sévigné valent au moins celles de Voiture et même que pas une lettre de Voiture n'approche de celles-là, que le roman de Mme La Fayette est un des plus purs joyaux de notre littérature classique. Mais on ne peut songer à tout et qui veut prouver trop ne prouve pas assez.

Il se hâte d'ajouter qu'à côté du grotesque féminin il y a le *sublime féminin*. Et quand il a bien affirmé que les femmes ne sont responsables d'aucun chef-d'œuvre immortel, il les réhabilite d'un seul mot : « Elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur

leurs genoux que se forme ce qu'il a de plus excellent dans le monde, *un honnête homme et une honnête femme* ». Il revient sans cesse sur cette grande fonction des mères : former des consciences, façonner des caractères, faire des hommes. « Crois-tu, — dit-il à Constance, — que j'aurais beaucoup d'obligation à ta mère, si elle avait composé un roman au lieu de faire ton frère ? Mais *faire ton frère*, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau ; faire ton frère, c'est en faire un brave jeune homme qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon ». Et, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, il exalte de nouveau ce rôle qui fait de la femme une créature tout à fait supérieure et la place tout de bon dans la région du sublime authentique : « C'est à notre sexe sans doute qu'il appartient de former des géomètres, des tacticiens, des chimistes, etc., mais ce qu'on appelle l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, est peut-être formé à dix ans ; et s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère, ce sera toujours un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son fils le caractère divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais ». Il n'y a donc rien de plus beau, rien de plus grand que la mère chrétienne : de Maistre fait d'elle le premier des poètes et des artistes, car elle est seule capable de créer ce chef-

d'œuvre, ce poème sublime, la conscience d' « un honnête homme et d'une honnête femme ».

Que venez-vous après cela, mademoiselle Constance, lui parler du génie des femmes et de leur ascension sociale? Que venez-vous réclamer le droit de la femme à la science, aux lettres et aux arts? Tout cela n'est que bagatelle au prix de la sublime mission. Et d'ailleurs êtes-vous bien sûre que la science soit une chose si souhaitable pour la femme? Votre père ne le croit point : « On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes ; et aux femmes qui ne veulent pas être surpassées ». Tout cela n'est autre chose pour lui qu'une forme de la coquetterie. Et la coquetterie est aux yeux de de Maistre plus qu'un péché, c'est une infirmité qui ne lui inspire aucune pitié : « Une coquette — dit-il — est plus aisée à marier qu'une savante, car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun ». Une coquetterie est permise à Mlle Adèle ou à Mlle Constance, une coquetterie très fine et très innocente : la modestie, le naturel, une distinction élégante en tout ce qu'elle fera : « En te voyant coudre

avec ferveur, on dira : « Croyez-vous que cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse ? » Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse, croirez-vous que cette demoiselle coud à merveille ? » Une autre coquetterie encore ne leur est pas interdite ; il leur permet d'étaler leur science et leur goût du travail manuel. En Savoie, le ravaudage des bas s'appelle le *taconage* : de Maistre veut que ses filles n'aient point leurs pareilles, parmi toutes les commères possibles, dans la renommée du *taconage*. Et il leur conte à ce propos de charmantes anecdotes, celles du savant Haller d'abord : « Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs et le sucre et la pâte d'amandes, etc... Or, donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons ? » Et

celle-ci qui est plus amusante encore : « Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère. Elle est fort aimable et m'aime beaucoup... Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas ; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterai d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance ? il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette ». Je ne sais trop si Mlles Adèle et Constance se mirent au *taconage*, mais je ne vois pas bien les objections qu'elles auraient pu apporter à ce guide paternel. Elles sont ergoteuses, elles ont toujours un argument ou une citation en réserve, mais si elles se réfugient derrière l'autorité de Fénelon, de Maistre leur opposera ces paroles du maître : « La femme forte file, se cache, obéit et se tait », ou encore cet avis qu'il donnait, en 1715, à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille : « Une femme curieuse et qui se pique de savoir beaucoup, se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe ; elle se sait bon gré de mépriser les amusements et les va-

nités des autres femmes ; elle se croit solide en tout et rien ne la guérit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi ; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait... Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité ». Et Mme de Maintenon ne parlait pas autrement : « Les femmes — écrit-elle dans le *VIIIe Entretien sur l'éducation des filles* — ne savent jamais rien qu'à demi, et le peu qu'elles savent les rend communément fières, dédaigneuses, causeuses et dégoûtées des choses solides ». Et, comme de Maistre ne dédaigne pas d'illustrer sa pensée d'une anecdote piquante, il contera cette histoire à ses demoiselles. Un jour, le comte de Kœnigsmarck, un grand seigneur allemand, priait Mme de Maintenon de s'inscrire sur l'album où il recueillait la signature des plus illustres personnages. Elle résista longtemps. A la fin elle prit la plume et sur la page blanche elle écrivit simplement un vers de Sophocle qui veut dire : *Le silence est l'ornement des femmes.*

III

En certaines circonstances, le silence devrait être aussi l'ornement des hommes. Quand on n'a pas lu de Maistre, il serait convenable

de n'en point parler. On se dispenserait ainsi de commettre des injustices et, ce qui est pire encore, d'énormes sottises. On a donc fait de de Maistre un *obscurantiste ;* je lis même cette phrase dans une conférence faite par un prêtre à des jeunes filles : « On a opposé à Mgr Dupanloup Joseph de Maistre. Mais les boutades du grand écrivain sont aussi dépourvues de respect que de raison ». J. de Maistre n'a peut-être manqué de respect que pour les femmes de Port-Royal, et c'est un crime dont je suis tout prêt à l'absoudre. Il a badiné ; il faut savoir pardonner à ceux qui ont de l'esprit et qui s'en servent. Quant à la raison, je dirais volontiers qu'il ne fut jamais sans elle. Et, pour le démontrer, il me suffira d'exposer jusqu'au bout toute la pensée de de Maistre.

Et d'abord a-t-il donc condamné les femmes à l'ignorance ? Pas le moins du monde. Personne n'est plus ennemi que lui de ce qu'il appelle « le fauteuil douillet de l'ignorance », sinon le jour où il voyait sa fille s'étioler, tourner au « petit bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur ». Ce jour-là, il lui disait : « Je te conjure de faire des efforts pour devenir sotte, du moins jusqu'à un certain point ». Mais vous allez voir que ce « certain point » n'était pas précisément une marge incommensurable et qu'en fait de sottise de Maistre interdisait seulement celle de l'excès en toutes

choses. Ecoutez plutôt : « Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis pas ami de l'ignorance, mais dans toutes les choses il y a un milieu qu'il faut savoir saisir : le goût et l'instruction voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent pas chercher à s'élever jusqu'à la science, ni laisser croire qu'elles en ont la prétention (ce qui revient au même quant à l'effet) ; et à l'égard même de l'instruction qui leur appartient, il y a beacoup de mesures à garder : une dame et plus encore une demoiselle, peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la montrer. Voilà, ma bonne Adèle, ce que j'avais à te dire sur ce chapitre important ; et j'attends de ton bon sens, de ta volonté ferme et de ta tendresse pour moi, que tu me donnes pleine satisfaction ».

Voilà qui est parler d'or et qui ne manque ni de respect ni de raison ! Ceci revient à dire : « Sois instruite, mais ne sois pas une femme savante ! Sois instruite, mais pas jusqu'au pédantisme ! Sois instruite, mais ne fais pas étalage de ton savoir ! Sois une femme et ne sois pas un homme, car « le plus grand défaut pour une femme, c'est d'être homme ». Salomon, Fénelon, Molière, — « ce trio infaillible », comme dit de Maistre — n'ont jamais parlé autrement, et, pour ne pas abuser des citations, je n'en donnerai qu'une seule, la fameuse tirade de Clitandre dans les *Femmes savantes :*

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout :
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait.
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

Oui, c'est bien l'avis de de Maistre : que la femme nous laisse à nous toutes ces lourdeurs et toutes ces laideurs ! Etre pédants, cela nous arrive si souvent et si facilement que c'en est presque une seconde nature. Mais que la femme ne nous envie pas ce monopole : qu'elle ne soit ni une Armande mariée à la philosophie et qui fait avec elle un couple sec et morne, ni une Philaminthe qui s'hypnotise sur les astres et qui ne va jamais sans ses règles de grammaire ou son carnet de notes astronomiques, ni une Bélise enfin, une pauvre vieille Bélise, qui a vécu dans le célibat de la science et des sornettes romanesques, et qui en sera réduite vers la fin à offrir à Dieu les restes d'un cœur dont le monde n'a pas voulu. Etudiez, instruisez-vous, mesdemoiselles ; de Maistre le veut bien et même il le demande à sa fille Constance : « Je crois que les femmes en général ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles

doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre-le-Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin ». Sachez donc tout ce qu'il faut savoir; mais avant tout la famille, avant tout la maison, avant tout la grâce de votre nature et la distinction de votre âme. Trissotin ne sera peut-être pas de l'avis de de Maistre, mais *Trissotin* cela veut dire trois fois sot !

Maintenant — et sans prendre d'ailleurs l'allure solennelle d'un doyen de faculté qui ordonne un programme d'études — de Maistre va tracer une esquisse des connaissances qu'il souhaite à ses enfants. Une femme ne doit s'occuper que des choses qui s'harmonisent à sa fin et à ses devoirs, tout est soumis à ce principe. Mais on va voir qu'il est très souple et qu'il accorde beaucoup plus qu'il ne promet à première vue.

Constance est une philologue ; elle avoue à son père qu'elle cultive le jardin des racines grecques, latines et françaises. Ne craignez pas qu'il se fâche ; il badine, mais il approuve : « Je suis bien aise que tu deviennes grammairienne. N'oublie pas les étymologies, et souviens-toi surtout que Babylone vient de *babil* ».

Adèle cite des mots latins ou les mots grecs

dans sa correspondance. Voilà sans doute, qui doit amener un froncement de sourcils sur le front redoutable. Pas du tout De Maistre se résigne de bonne grâce et même il encourage : « A propos, as-tu appris le latin ? Je m'en douterais quand je t'entends dire : *sinite parvulos*. Si tu sais le latin à fond, je te conseille le grec, surtout le *Kyrie eleïson* ». Et à Constance qui babille toujours en dépit des étymologies menaçantes, il fait les mêmes concessions : « Le latin n'est pas des choses qui me choqueraient le plus, mais c'est une longue entreprise ».

Adèle est férue de peinture ; de Maistre se contentera de diriger les goûts de son enfant et de l'arrêter sur les limites de la manie : « Tu fais bien d'adorer la peinture ; il faut bien adorer quelque chose. Ce n'est pas que je me trouve tout à fait en harmonie avec tes idées sublimes. Je voudrais que ton talent fût un peu plus femme... Ah ! si je pouvais te jeter dans le paysage, quand même tu ne ferais pas mieux que Claude Lorrain ou Ruysdaël, je t'assure que j'en prendrais mon parti... » Et une autre fois : « Tu es une folle avec ta *peinture à l'huile* ; ton oncle rit beaucoup de ta grandeur d'âme, et te conseille de ne faire que des tableaux d'histoire. Pour moi, je suis d'un avis contraire et plus grossier. Comme je serais très mortifié de te voir danser comme une danseuse de l'Opéra, je ne vois pas pourquoi tu devrais peindre comme un artiste ». Toujours le même

souci de la mesure et du respect que la femme doit à son caractère et à sa mission essentielle.

Et la musique donc ! Ce n'est pas lui qui interdira jamais « la lyre aux femmes », comme il dit. Il met au défi qu'on découvre jamais un contrat de mariage où se lise cette phrase : « *Et ne pourra la dame, future épouse, manier sa harpe ou son piano* ». La musique est pour lui « au premier rang des remèdes désennuyeurs », et ses filles n'en auront jamais assez.

Une seule chose l'effraie aux mains de la femme, c'est la plume. Il renvoie à son fuseau la femme qui écrit mal, et l'autre il la tient de bien court. Une femme qui se fait imprimer, cela lui donne comme une espèce de frisson. Elle se consolera de ne rien éditer en lisant bien et beaucoup. Il écrit à Adèle : « Je suis enchanté de ton goût pour la lecture ». Il lui conseille Homère, le Tasse, Alfieri, et même saint Augustin. « Tu fais bien, ma chère enfant, de te jeter dans la bonne philosophie, et surtout de lire saint Augustin, qui fut sans contredit l'un des plus beaux génies de l'antiquité. Il a de grands rapports avec Platon. Il avait autant d'esprit et de connaissances que Cicéron : vraiment il n'écrit pas comme Marcus Tullius, mais ce fut la faute de son siècle ». Il en conseille qui sont du nord et qui sont du midi, et Racine voisine avec l'Arioste sur la liste des auteurs permis. Quelques réserves au milieu de tout cela. Réserves morales ; il dit à Adèle :

« Une demoiselle ne doit jamais salir ses yeux... Je ne te conseillerai jamais de regarder dans un bourbier, quand même il ne te ferait certainement aucun mal ». Réserves philosophiques : « Je suis grandement aise que tu comprennes parfaitement et que tu goûtes notre dantesque Alfieri ; il ne faudrait cependant pas l'aimer trop. Sa tête ardente avait été pervertie par la philosophie moderne ». Réserves enfin de bon goût ; c'est encore à propos d'Alfieri et cette fois de ses comédies posthumes : « Le plaisant et l'ironique n'ont rien de commun avec le comique. Voilà pourquoi Voltaire n'a jamais pu faire une comédie ; il fait rire les lèvres, mais le rire du cœur, celui qu'on appelle le *bon rire*, ne peut être éprouvé et excité que par les bonnes gens. Or, donc, ma chère Adèle, quoique Alfieri n'ait point été méchant, cependant il avait une certaine dureté et une aigreur de caractère qui ne me paraissent point s'accorder avec le talent qui a produit l'*Avare* et les *Femmes savantes*. Toutes les fois qu'il ouvrait les lèvres, je croyais en voir partir un peu de bile et je me détournais pour n'en être pas taché. Je suis donc fort trompé si ces comédies sont bonnes ; peut-être ce seront des *sarcasmodies* ». De Maistre est un excellent guide de lectures pour les jeunes filles : il est, non pas étroit, mais sévère ; il a l'esprit juste, le sens délicat, le goût le plus pur et le plus sûr.

*
* *

Pour conclure, il faudrait esquisser le portrait d'une élève de J. de Maistre. Il l'a fait lui-même. Au mois de septembre 1806, il écrivait de sa fille Adèle : « C'est une enfant que j'aime par delà toute expression ; elle a commencé de la manière la plus extraordinaire. Longtemps elle n'a rien annoncé du tout ; elle dormait au pied de la lettre comme un ver à soie ; elle commença à filer en Sardaigne et devient papillon à Turin... J'en suis fou, Elle aime passionnément les belles choses dans tous les genres : elle récite également bien Racine et le Tasse ; elle dessine, elle touche le piano, elle chante fort joliment ; et, comme elle a dans la voix des cordes basses qui sortent du diapason féminin, elle a de même dans le caractère certaines qualités *graves* et *fondamentales* qui appartiennent à notre sexe quand il s'en mêle et qui régentent fort bien tout le reste ». Veuve de très bonne heure, et n'ayant pas d'enfants, Adèle de Maistre se voua à l'éducation des enfants de son frère, le comte Rodolphe, et elle montra bien qu'elle tenait de son père les principes qui aident à faire des chefs-d'œuvre.

L'élève de J. de Maistre respecte en elle le plan divin : elle est une femme et ne s'enlaidit

point à vouloir singer l'homme. Elle se sait créée pour être la reine d'un foyer et elle se prépare à bien porter le sceptre.

Et ses mains sont propres à tout. Elles peuvent errer sur un clavier et sur les cordes d'une harpe, manier un pinceau et tenir un fuseau. Elles savent coudre, ravauder, tricoter, mais les bas qu'elles feront ne seront jamais des... bas bleus. Cette jeune fille tient la plume ; elle écrit de délicieuses lettres, elle aligne des chiffres impeccables pour le budget de la famille. Sa plume est seulement inapte au papier philosophique, scientifique, astronomique, romanesque, au lourd manuscrit qu'on porte chez l'éditeur et qui crée cette dignité infiniment fragile, la dignité de la femme savante ou de la femme de lettres.

Elle sait infiniment de choses, mais son savoir lui est une parure, jamais un fardeau. Elle y voit un moyen de rendre plus facile sa royauté domestique, plus profonde son action sur le petit peuple auquel elle doit commander. Elle parle bien sa langue ; ni le latin, ni le grec, ni les idiomes étrangers ne lui sont tout à fait interdits. Seulement, comme elle est très modeste, on ne s'aperçoit point qu'elle sait tant de choses et elle n'en est que plus aimable.

Et sa tête est bien assise, sa conscience bien nette, ses idées invariablement justes. Elle aime Jean Racine, elle abhorre Voltaire et Rousseau. Elle a le goût des belles et saintes traditions,

la haine des révolutions. Je ne promets pas qu'on la mettra un jour sur les autels ; il est bien sûr au moins qu'elle aura une foi très éclairée, beaucoup de piété et de bon sens, du caractère, de la volonté et qu'elle ira droit son chemin.

Et, si elle se marie un jour, il est bien possible qu'après des années et des années de vie harmonieuse et de bonheur en commun, son époux se souvienne du mot des Saintes Ecritures : *Pars bona mulier bona.*

CHAPITRE IV

La méthode et la Polémique

La méthode de J. de Maistre est une merveilleuse adaptation des moyens à la fin. Il veut venger le catholicisme des attaques dont il fut l'objet au XVIIIe siècle. Or, le XVIIIe siècle a été à la fois le siècle de la science, le siècle de la raison et le siècle de l'ironie. Il a déchaîné contre l'Eglise des faits, des arguments et des ricanements. De Maistre, à lui seul, accepte la tâche de briser ce triple effort : il opposera à l'impiété son érudition, sa philosophie et son immense éclat de rire.

Ce XVIIIe siècle, ce n'est pas assez dire qu'il le hait ; il l'exècre, il l'abomine : « O dix-huitième siècle ! — s'écrie-t-il à la fin d'un chapitre de la *Philosophie de Bacon*, — inconcevable siècle ! qu'as-tu donc cru ? qu'as-tu aimé et qu'as-tu vénéré ? Tout ce qu'il fallait contredire, honnir ou détester ». Et je me souviens d'une admirable page, dans *le Pape*, où il es-

quisse un tableau de ce siècle pervers : « L'arche sainte fut soumise de nos jours à deux attaques inconnues jusqu'alors : elle essuya à la fois les coups de la science et ceux du ridicule. La chronologie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la physique, furent, pour ainsi dire, *ameutées* contre la Religion. Une honteuse coalition réunit contre elle tous les talents, toutes les connaissances, toutes les forces de l'esprit humain. L'impiété monta sur le théâtre. Elle y fit voir les Pontifes, les prêtres, les vierges saintes sous leurs costumes distinctifs, et les fit parler comme elle pensait. Les femmes qui peuvent tant pour le mal comme pour le bien, lui prêtèrent leur influence ; et, tandis que les talents et les passions se réunissaient pour faire en sa faveur le plus grand effort imaginable, une puissance d'un nouvel ordre s'armait contre la foi antique : c'était le ridicule. Un homme unique, à qui l'enfer avait remis ses pouvoirs, se présenta dans cette nouvelle arène et combla les vœux de l'impiété. Jamais l'arme de la plaisanterie n'avait été maniée d'une manière aussi redoutable, et jamais on ne l'employa contre la vérité avec autant d'effronterie et de succès. Jusqu'à lui, le blasphème, circonscrit par le dégoût, ne tuait que le blasphémateur ; dans la bouche du plus coupable des hommes, il devint contagieux en devenant *charmant*. Encore aujourd'hui, l'homme sage qui parcourt les écrits de ce bouffon sacrilège, pleure souvent d'avoir

ri. Une vie d'un siècle lui fut donnée, afin que l'Eglise sortît victorieuse des trois épreuves auxquelles nulle institution fausse ne résistera jamais : le syllogisme, l'échafaud et l'épigramme ». De Maistre venait trop tard ; Voltaire n'était plus, mais son œuvre demeurait, son action se prolongeait. « A nous deux maintenant ! » dit de Maistre, et la bataille commença.

I

La science est formidable. Je l'ai dit déjà. « Pour savoir bien une chose, — écrivait-il, — il faut en savoir un peu mille ». Il en savait des milliers de mille et il les savait admirablement. Sa mémoire regorgeait, ses registres débordaient. Il n'avait qu'à toucher un ressort, et aussitôt une multitude de textes et de documents surgissaient. « Les sciences, — disait-il encore, — sont des auxiliaires qui se vendent à tous les partis, comme les Suisses ». Il ne les achetait point, lui ; il ne les violentait point. Il se contentait de les enrôler, sûr à l'avance qu'elles ne pouvaient contredire sa foi, et que d'elles-mêmes elles devaient servir à la défense de la vérité.

Et ces auxiliaires lui viennent de tous côtés. Il n'en dédaigne aucun, pourvu qu'il puisse

servir sa cause. Son duel avec Voltaire est passionnant comme un drame. Il a deux phases : il est tour à tour sérieux et plaisant. De Maistre est tout prêt à admirer l'esprit de cet homme et même son génie, mais que Voltaire ne joue point la comédie de la science, sinon de Maistre aura vite fait de le réduire au silence. « Le génie condamné à déraisonner, — écrit-il, — pour crime d'infidélité à sa mission, a toujours été pour moi un spectacle délicieux. Je suis sans pitié pour lui... Etait-il *envoyé* pour mentir ? » Voltaire a menti, Voltaire contrefait l'histoire, Voltaire ignore ou déforme. Et alors en avant contre Voltaire tous les penseurs de l'humanité : Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque ! En avant ceux-là mêmes qui n'avaient jamais songé à une telle croisade : les poètes de l'antiquité : Virgile, Horace, Ovide et Catulle eux-mêmes ! En avant les historiens ; ils déposent l'un après l'autre contre le grand menteur ! En avant les philosophes, même ceux du XVIIIe siècle !... Car c'est encore la tactique de J. de Maistre. Il a dit de ces gens-là : « Je ne connais pas un de ces messieurs à qui le titre sacré d'honnête homme convienne parfaitement ». Tant pis, ma foi ! Ils se contredisent : l'un dit blanc, l'autre dit noir : le *oui* et le *non* se croisent et se répondent dans le capharnaüm de cette école où l'on ne s'accorde que dans la haine de l'éternelle vérité. Et en avant Rousseau contre Voltaire, Voltaire contre Rousseau, Montesquieu

contre les deux, un autre contre les trois, tous contre tous ! Cela fait un pêle-mêle d'opinions contraires, une bataille de nuée opposées, après quoi le soleil luit de nouveau, ce soleil de vérité qui inspire de Maistre et dont il a juré de faire respecter la lumière.

La méthode lui est chère ; il en usera contre le protestantisme aussi bien que contre le philosophisme. L'aveu d'un adversaire est toujours précieux à recueillir, et, si cet adversaire dit pis que pendre de l'erreur que vous combattez, le gain est double. De Maistre fait le procès de l'Eglise anglicane, et ce sont ses théologiens, ses historiens, ses législateurs, ses docteurs, ses poètes qu'il appelle à la barre ; c'est D. Hume, c'est Gibbon, c'est Addison, dix autres, vingt autres, qui viennent tour à tour déposer contre leur Eglise et en faveur de l'Eglise catholique. Et de Maistre triomphe : il a jeté le désordre dans les rangs ennemis. Et je le vois d'ici, refermant le registre A ou le registre B, y appuyant la paume de sa main fine, et disant : « Il y en a bien d'autres encore, mais ce sera pour le prochain massacre ».

A certains moments, ses livres prennent l'aspect véritable d'un traité de théologie. Il touche à peine à ce qu'on appelle dans l'école « l'argument d'Ecriture sainte », mais en revanche, la preuve par la tradition est si copieusement développée qu'elle ferait honneur au plus savant des dictionnaires apologétiques. Il écrit, par

exemple, en tête d'un chapitre du *Pape* : SUPRÉMATIE DU SOUVERAIN PONTIFE RECONNUE DANS TOUS LES TEMPS. Et aussitôt commence la cavalcade des textes : il y en a des plus illustres et des plus inconnus, de toutes les mesures et de toutes les origines : Tertullien, saint Augustin, saint Cyprien, saint Ephrem, saint Grégoire de Nysse, saint Léon se présentent avec Optat de Milève, saint Gaudence de Brescia, saint Théodose Studite et vingt témoins, beaucoup plus modestes, dont les noms sont ensevelis dans la poussière des bibliothèques et le clair-obscur des archives conciliaires. Il a fait sur sa route des connaissances imprévues, des alliances de toute espèce ; et, le moment venu, il fait donner la garde. Alors on la voit venir, bien en ordre, vénérable et solennelle, au pas, chaque soldat à son rang, chaque soldat apportant quelque chose, tous répétant d'une seule voix le *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus.* Et je ne sais pas toujours ce que vont en penser les adversaires, mais il me paraît qu'ils admireront au moins cette science imposante et qu'il leur sera difficile désormais de s'inscrire en faux contre le témoignage de la tradition.

D'ailleurs il n'est pas seulement un historien qui rappelle les philosophes au respect de l'histoire. La corporation est infiniment diverse ; il y eut parmi eux des mathématiciens, des physiciens, des naturalistes, des astronomes. J. de Maistre se multiplie pour faire front de tous

côtés à l'émeute impie des savants. Bacon fut un de leurs oracles ; sa doctrine, « mûrie et perfectionnée dans le XVIIIe siècle », a groupé toutes les académies en une vaste conjuration antichrétienne. D'Alembert a dit de lui qu'il « était né dans le sein de la nuit la plus profonde » et il en a fait l'évocateur du soleil, l'homme qui crée la lumière. Bacon fait partie, grâce à ces mandarins, de cette « douzaine d'apothéoses au moyen desquelles il n'y a plus moyen de raisonner » en France. De Maistre va donc le faire descendre de son haut piédestal et confondre avec lui ceux qui ne jurent que par lui. On verra tout à l'heure le ton de cette polémique et la valeur de cette discussion. L'*Examen de la philosophie de Bacon* fait surgir un de Maistre auquel on ne s'attendait point. Il ne s'agit plus maintenant de Bellarmin et de Bossuet, mais de Galilée, de Descartes, de Newton, de Grégory, d'Euler, de Klengenstiern, etc... Il n'est plus question de la Providence divine ou de l'infaillibilité du Pape, mais de cosmogonie, de flux et de reflux, d'histoire naturelle et de physique générale, d'optique, de chaleur et de générations spontanées. De Maistre s'amuse à prendre le dieu en défaut sur toutes ces matières et à lui opposer, non seulement des sarcasmes de satirique, mais des méthodes et des découvertes qu'il n'avait point soupçonnées. Evidemment toute cette discussion scientifique est très superficielle ; il n'y a pas aujourd'hui

un néophyte de laboratoire qui n'en sache beaucoup plus que J. de Maistre et c'est plutôt une joute d'esprit qu'une dissertation profonde. Mais de Maistre se multiplie bel et bien : le métaphysicien se mue en physicien, le théologien en naturaliste et l'historien du dogme en un critique d'hypothèses. Et le coup droit qu'il lance à Bacon, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, atteint en plein front tous ceux qui ont dressé en face du dogme chrétien les statues du dieu hostile : « Le XVIII[e] siècle qui n'a jamais aimé et loué les hommes que pour ce qu'ils ont de mauvais, a fait son Dieu de Bacon, tout en lui refusant néanmoins de lui rendre justice pour ce qu'il a de bon et même d'excellent. C'est une très grande erreur de croire qu'il a influé sur la marche des sciences, car tous les véritables fondateurs de la science le précédaient ou ne le connurent point. Bacon fut un baromètre qui annonça le beau temps, et parce qu'il l'annonçait, on crut qu'il l'avait fait. Walpole, son contemporain, l'a nommé *le prophète de la science*, c'est tout ce qu'on peut lui accorder. J'ai vu le dessin d'une médaille frappée en son honneur, dont le corps est un soleil levant, avec la légende : *Exortus uti aethereus sol*. Rien n'est plus évidemment faux : je passerais plutôt une aurore avec l'inscription : *Nuntia solis* ; et même encore on pourrait y trouver de l'exagération, car lorsque Bacon *se leva*, il était au moins dix heures du matin. » Voilà donc le fétiche sac-

cagé, profané, réduit à sa taille et à son rôle...

Là-dessus, on accuse de Maistre de nier la science et de la blasphémer sous l'unique prétexte qu'elle a souvent blasphémé. On se trompe : de Maistre n'est pas un ennemi de la science ; il se refuse seulement à la respecter quand elle blasphème, Newton lui-même n'est plus qu'un homme comme un autre quand il s'oublie au jeu de l'erreur : « Que lui a-t-il manqué pour justifier pleinement le beau passage d'un poète de sa nation, qui l'a nommé *une pure intelligence prêtée aux hommes par la Providence pour leur expliquer ses ouvrages*. Il lui a manqué de n'avoir pu s'élever au-dessus des préjugés nationaux, car certainement, s'il avait eu une vérité de plus dans l'esprit, il aurait écrit un livre de moins. Qu'on l'exalte donc tant qu'on voudra, je souscris à tout, pourvu qu'il se tienne à sa place ; mais s'il descend des hautes régions de son génie pour me parler *de la grande tête et de la petite corne,* je ne lui dois plus rien : il n'y a dans tout le cercle de l'erreur, et il ne peut y avoir ni noms, ni rangs, ni différences : Newton est l'égal de *Villiers* ». Et ceci est très juste. L'écrire, ce n'est pas annoncer la banqueroute de la science, mais seulement la maintenir en son domaine, lui interdire des sarcasmes qui compromettent sa dignité, des conclusions qui dépassent la portée de son effort et la légitimité de son droit.

II

La défense religieuse a commis une erreur dans sa lutte contre le rationalisme de Voltaire et des philosophes. Blessée par l'impertinence de la raison, elle a nié la raison. Pour se débarrasser de l'ennemie, elle n'a pas trouvé de meilleure tactique que de l'insulter, de faire comme ce personnage de Voltaire qui se hausse jusqu'à l'oreille de Dieu et murmure :

« Je soupçonne entre nous que vous n'existez point »

Elle a repris contre la raison ce procès jadis intenté par Pascal et l'école sceptique. La raison avait, durant un siècle, triomphé bruyamment dans l'orgueil de ses attitudes et la violence de ses attaques contre la vérité divine. Alors Bonald et Lamennais se chargent des représailles : ils lui refusent le pouvoir d'atteindre, par ses seules ressources, à aucune vérité de l'ordre moral. Ils humilient jusqu'à terre l'insolente qui se dressa contre le ciel. Ils lui disent : « Tu ne sais rien, tu ne peux rien », avec l'espoir qu'elle capitulera sans conditions entre les mains de l'Eglise catholique, dépositaire de la révélation, dernier port de refuge

dans l'universel naufrage. Et ils n'ont pas vu qu'ils faisaient comme le bûcheron, coupant la branche d'arbre sur laquelle il est assis : si la raison est incapable de discerner le vrai du faux, comment discernera-t-elle la vraie religion d'avec ses contrefaçons humaines ? Le rationalisme était une erreur, le fidéisme en fut une autre. L'Eglise a condamné l'un, elle répudie l'autre : elle est à la fois la tutrice et la modératrice de la raison humaine.

De Maistre a trop de bon sens et le sens trop catholique pour s'égarer jamais parmi les sceptiques. Si vous lui objectez que le regard de la raison ne va pas très loin dans la pénétration du mystère divin, il vous répond : « Soutenir qu'on n'a aucune idée de Dieu parce qu'on n'en a pas une idée parfaite, et que c'est absolument la même chose d'ignorer *ce qu'il est* ou *s'il est*, ce n'est pas seulement un blasphème contre Dieu même, c'est un blasphème contre le bon sens. Il en résulterait que nous n'avons l'idée de rien, puisqu'il n'existe rien dont l'essence nous soit parfaitement connue ». Tout un chapitre de l'*Examen de la Philosophie de Bacon* est une vigoureuse réfutation du sophisme sceptique, de quelque nom qu'il se pare et quel que soit son but : « Comment apprendre ce qu'on ne sait point encore, — écrit de Maistre, — sinon en vertu de ce qu'on sait déjà ? Comment l'homme recevra-t-il une vérité nouvelle s'il ne porte pas en lui une vé-

rité intérieure, une règle innée sur lesquelles il juge l'autre ? Entre Moïse et Hésiode, qui nous force à choisir ? L'un vaut l'autre, s'ils ne sont jugés d'après une règle intérieure qui déclare l'un historien et l'autre romancier ?... » Telle est donc la position de de Maistre : en face des philosophes hostiles, il ne brise point l'instrument dont ils se sont servis : au contraire, il le protège contre les manies des uns et les imprudences des autres. Il le respecte, il l'exalte même en un certain sens, et je souris de pitié quand j'entends Scherer risquer sur de Maistre cette comparaison qui dénote ou bien la plus profonde ignorance ou bien la plus insigne mauvaise foi : « On dirait l'homme à la lanterne magique qui ferme volets et rideaux afin de rendre la chambre obscure et de mieux faire briller sa fantasmagorie ».

Peut-être cependant de Maistre ne distingue-t-il pas avec assez de précision entre les vérités de l'ordre naturel et celles de l'ordre surnaturel. Dans la préface de la seconde édition du *Pape*, il se défendait avec énergie contre ce reproche. Il faut avouer que sa pensée est un peu flottante. Tantôt il semble croire que la raison ne peut travailler que sur les données fournies par la révélation ; tantôt, au contraire, il élargit le domaine de la philosophie en lui attribuant le pouvoir d'une démonstration scientifique des vérités qui sont l'objet propre de la foi divine. Il écrit : « Le but de la révélation

n'est que d'amener l'esprit humain à lire dans lui-même ce que la main divine y trace ; et la révélation serait nulle si la raison, après l'enseignement divin, n'était pas capable de s'enseigner à elle-même la vérité révélée ». De Maistre est bien près, par moments, d'absorber l'ordre naturel dans l'ordre surnaturel ou *vice-versa*. Il y a des lacunes dans son éducation théologique ; le vocabulaire dont il use n'est pas toujours d'une sûreté rigoureuse. Il croyait à l'harmonie de deux ordres de vérités ; et je suis bien sûr que, si quelque théologien lui avait fait remarquer qu'il exagérait en un sens ou en l'autre, il se serait incliné avec son sourire des grands jours, en demandant seulement qu'on ne se montre pas « trop difficile avec les hommes de bonne volonté » (1).

Ces rares faux pas n'empêchent point que la riposte de de Maistre au rationalisme du XVIIIe siècle, ne soit d'une admirable vigueur ! Il semble dire à l'école de Voltaire : « Vous êtes philosophes... *Et ego, plus ego* ! » Il est plus philosophe qu'eux, car il ne refuse rien des lumières qui sont offertes à l'intelligence humaine. Il sait autant qu'eux et sa science se multiplie de toutes les clartés de la foi. Ces encyclopédistes, il se les représente sous des images banales ou grotesques ; ils sont la science mais une

(1) Sur toute cette question, lire dans le livre de M. A. de MARGERIE, *Le Comte J. de Maistre*, le chapitre complémentaire : *La Philosophie*, p. 369, 370.

science « constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du Nord, la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne, souillée d'encre, et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre ». Je sais bien qu'il a tort de parodier les patientes méthodes de l'esprit qui cherche et qu'il est le premier à s'astreindre à ces rudes labeurs. Mais, tout de même, lui, avec la foi qui prolonge sa raison jusqu'à l'infini, il n'est plus cette petite bestiole de laboratoire. Sa raison, il se l'imaginerait volontiers « volant plus qu'elle ne marche et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel ». Elle regarde le ciel ; même quand elle marche, on sent qu'elle a des ailes. Elle sait au surplus qu'elle est dans la bonne route et que les êtres les plus raisonnables furent des hommes religieux. « L'esprit humain, — dit-elle, — dénaturé par le scepticisme irréligieux, ressemble à une friche qui ne produit rien, ou qui se couvre de plantes spontanées, inutiles à l'homme. Alors même sa fécondité naturelle est un mal ; car ces plantes, en mêlant et entrelaçant leurs racines, durcissent le sol, et forment une barrière de plus entre le ciel et la terre. Brisez, brisez cette croûte maudite ; dé-

truisez ces plantes mortellement vivaces, appelez toutes les forces de l'homme, enfoncez le soc, cherchez profondément les puissances de la terre pour les mettre en contact avec les puissances du ciel. Voilà, messieurs, l'image naturelle de l'intelligence humaine ouverte ou fermée aux connaissances divines ». Elle n'a jamais douté, cette raison ; elle fut assise dès l'aube dans la sérénité des plus hautes certitudes et cinquante années de travaux et de recherches n'ont fait que la confirmer sur son roc. Elle ne sait pas ce que c'est que le doute, ce doute qui « ressemble à ces mouches importunes qu'on chasse et qui reviennent toujours ». Et elle est plus fière de sa soumission à la vérité immuable que Voltaire ne l'est de toute sa révolte et de toutes ses insolences de révolté.

Le duel alors devient passionnant entre de Maistre et ses adversaires. C'est la raison qui ferraille, mais une raison chaude, enthousiaste, lyrique même et qui donne souvent l'impression directe du cœur en ses élans et ses affections. Quand de Maistre a fini de buriner le portrait de Voltaire, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le Chevalier lui dit en riant : « Citoyen, voyons votre pouls ». Et de Maistre de riposter : « Les cheveux blancs vous déclarent assez que le temps du fanatisme et même des simples exagérations a passé pour moi. Il y a d'ailleurs une certaine *colère rationnelle* qui s'accorde fort bien avec la sagesse ; l'Esprit-

Saint lui-même l'a déclaré formellement exempte de péché ». Je serai plus indulgent encore que l'Esprit-Saint : les *colères rationnelles* de J. de Maistre ajoutent un charme singulier à la forme de sa dialectique. Archiloque donne la main à Platon, et l'union de ces deux forces ne s'est peut-être rencontrée qu'une fois, à ce degré au moins, dans la littérature de la pensée. — Il faut expliquer ceci. De Maistre est poète, poète en philosophie, — non pas certes à la manière de ce Bacon dont il dit que chez lui l'image remplace l'idée, — mais poète par la vibration de l'âme et l'éloquence du verbe. Il discute à l'infini et il n'est jamais las de discuter, mais soudain les abstractions s'animent, prennent corps et voilà que le dialogue s'illustre d'images voyantes, colorées, d'un haut relief. On discute de la guerre, et c'est le guerrier qui surgit en une apparition brusque : « Au premier signal, ce jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence et du sang, s'élance du foyer paternel et court, les armes à la main, chercher sur le champ de bataille ce qu'il appelle l'*ennemi*, sans savoir encore ce que c'est qu'un ennemi. Hier, il se serait trouvé mal s'il avait écrasé par hasard le canari de sa sœur : demain, vous le verrez monter sur un monceau de cadavres *pour voir de plus loin*, comme disait Charron. Le sang qui ruisselle de toutes parts ne fait que l'animer à répandre le sien et celui des autres : il s'enflamme par

degrés et il en viendra à l'enthousiasme du carnage ». On parle du Dieu vengeur et, à l'improviste, de Maistre dresse devant nous la figure du bourreau terrestre : « Il est fait comme nous extérieurement, il naît comme nous ; mais c'est un être extraordinaire, et pour qu'il existe dans la famille humaine, il faut un décret particulier... On lui jette un empoisonneur, un parricide, un sacrilège : il le saisit, il l'étend, il le lie sur une croix horizontale, il lève le bras : alors il se fait un silence horrible, et l'on n'entend plus que le cri des os qui éclatent sous la barre et les hurlements de la victime. Il la détache, il la porte sur une roue... Il a fini, le cœur lui bat, mais c'est de joie ; il s'applaudit, il dit dans son cœur : *Nul ne roue mieux que moi.* Il descend ; il tend sa main souillée de sang, et la justice y jette de loin quelques pièces d'or qu'il emporte à travers une double haie d'hommes écartés par l'horreur. Il se met à table, et il mange ; au lit ensuite et il dort. Et le lendemain en s'éveillant il songe à toute autre chose qu'à ce qu'il a fait la veille. Est-ce un homme ? Oui ; Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier ».

Une discussion se termine sur l'infaillibilité du Souverain Pontife ; durant des pages et des pages, de Maistre a bataillé contre les Protestants, contre les Gallicans, contre les Grecs ; il a épuisé contre eux sa science de l'histoire, des monceaux de textes et des armées de raisons.

Et alors, tout au bout, une forme se dessine ; une femme, une mère est debout sur le sommet de l'édifice construit ; et de Maistre s'agenouille en chantant : « O Sainte Eglise de Rome ! tant que la parole me sera conservée, je l'emploierai pour te célébrer. Je te salue, mère immortelle de la science et de la sainteté ! *Salve, magna parens* ! C'est toi qui répandis la lumière jusqu'aux extrémités de la terre, partout où les aveugles souverainetés n'arrêtèrent pas ton influence, et souvent même en dépit d'elles. C'est toi qui fis cesser les sacrifices humains, les coutumes barbares ou infâmes, les préjugés funestes, la nuit de l'ignorance ; et partout où tes envoyés ne purent pénétrer il manque quelque chose à la civilisation. Les grands hommes t'appartiennent. *Magna virum* ! Tes doctrines purifient la science de ce venin d'orgueil et d'indépendance, qui la rend toujours dangereuse et souvent funeste .. Au milieu de tous les bouleversements, Dieu a constamment veillé sur toi, *ô Ville Eternelle* ! Tout ce qui pouvait t'anéantir s'est réuni contre toi, et tu es debout ; et, comme tu fus jadis le centre de l'erreur, tu es depuis dix-huit siècles le centre de la vérité... » J'abrège et je choisis. La raison de J. de Maistre n'est plus cette raison froide qui a empli le XVIIIe siècle de sa maigre petite voix et de son maigre petit rire. Elle est toute proche du cœur, si proche qu'elle en ressent les battements et qu'elle tressaille de tout ce

qui le fait tressaillir. Elle a eu ses colères, mais elle a eu d'abord ses enthousiasmes, ses passions de tendresse. Elle est la raison qui aime, qui pleure et qui chante, une raison de poète qu'on n'enferme pas dans le cercle glacé de la dialectique ou qui a vite fait de s'en échapper par un vaste coup d'aile dans la région du sublime.

III

Mais il faut insister sur les *colères rationnelles* de J. de Maistre. Il y a de la cruauté dans les ironies de Voltaire ; de Maistre lui répond dans la même gamme. On a vilipendé l'Eglise, on lui a jeté de la boue à pleines mains, des hottées d'injures, des tas de calomnies ordurières. De Maistre laisse l'ordure et la boue aux mains qui sont faites pour y toucher. Mais le rire, le sarcasme, l'insolence de l'esprit, il retourne tout cela contre ceux qui s'en étaient attribué le monopole. Et ces impertinences vengeresses ne sont pas de ces mouvements qui lui échappent dans le tumulte d'une mêlée. Non, il les a voulues ; elles sont dans son programme et dans sa stratégie. « Il en faut, disait-il, comme du poivre dans les ragoûts ». Et puis, il croyait qu'il est difficile de discréditer l'erreur si l'on s'obstine à ne pas toucher à

l'égaré. Il disait : « On n'a rien fait contre les opinions, tant qu'on n'a pas attaqué les personnes. Je ne dis pas cependant que, dans ce genre comme dans un autre, il n'y ait beaucoup de vérité dans le proverbe : *A tout Seigneur tout honneur*, ajoutons seulement *sans esclavage.* » Et je crois bien qu'il eût ajouté volontiers une troisième raison, pour expliquer ses représailles : elles étaient dans son tempérament. Un homme de ce rude bon sens et de cette magnifique santé morale ne pouvait pas éternellement garder son sérieux devant les grotesques de l'hérésie ou de l'impiété. « *A tout docteur tout honneur*, — écrit-il un jour, — pourvu qu'on ne me défende pas de rire un peu. » Rire un peu, et même rire beaucoup de ce qui est ridicule, ce précepte fait partie de l'hygiène morale de J. de Maistre. Il ne s'en priva point.

Il n'était pas ennemi de la pointe fine, de l'épigramme dont toute la méchanceté tient en un mot. Il avoue même qu'il a un faible pour l'ironie « lorsqu'elle aiguise le raisonnement et qu'elle fait, pour ainsi dire, le trou pour le faire passer, comme l'aiguille fait passer le fil ». Et rien qu'en prenant dans la *Correspondance*, on composerait une grosse gerbe de ces jolis mots qui feraient aujourd'hui la fortune d'un boulevardier. Il disait d'une dame, la comtesse Potocka : « Elle avoue trente-neuf ans, comme un assassin convient d'une rixe ». Il disait de tel

roi qui flirtait avec la Révolution : « Pour moi, j'aurai l'honneur de mourir sans avoir jamais compris qu'un roi puisse n'être pas royaliste ». Il disait à un ambassadeur de France qui, sous la dictature de Bonaparte, déblatérait contre la monarchie : « Vous avez parfaitement bien fait d'abolir le mot de *monarchie* pour y substituer celui de *gouvernement d'un seul* ; notre langue est assez riche, pourquoi emprunter du grec ? » Il a risqué, sur les députés de la première République, une formule qui était appelée à un bel avenir : « Un député est la sept cent cinquantième partie du pouvoir faire beaucoup de mal » ; — et cette définition du ministre protestant : « C'est un homme habillé de noir, qui monte tous les dimanches en chaire pour y tenir des propos honnêtes... Il me semble entendre chacun de ses auditeurs lui dire avec un sourire sceptique : *En vérité, je crois qu'il croit que je le crois* ». On en ferait un recueil très amusant. Il n'y a presque point de colère dans tous ces traits : de Maistre abhorre le jeu de mots, et cependant il en fait ou du moins il n'est pas loin d'en faire.

Mais, où il est terrible, c'est lorsque la colère le prend. Songez qu'il écrit toujours *ex abrupto* et que la pensée est souvent une passion chez lui. Songez qu'il a dit : « Lorsque j'écris, j'obéis à une sorte d'inspiration ou de transport, car je suis réellement transporté. L'expression qui rend le plus vivement ma pensée est toujours

celle que je choisis : ou plutôt je ne choisis rien, les expressions se précipitent : *Monte decurrens velut amnis*. Quand la pièce est terminée, que voulez-vous que je fasse ? » Oui, que voulez-vous qu'il fasse ? Il se relit. Il s'aperçoit qu'il a écrit sur Bacon une phrase comme celle-ci : « Stupide matérialiste ! brute plus brute que les brutes auxquelles tu demandes des arguments ». Evidemment, ce n'est pas d'une courtoisie insigne. Il voudrait bien atténuer, mais, en atténuant la forme, il a peur de n'être plus ni tout à fait juste, ni tout à fait sincère. Et ce sont deux défauts dans lesquels il ne tombera point. Parfois cependant il y met tout son bon vouloir. Il a écrit sur les chefs de la Réforme : « Ce sont deux *polissons* ». On lui fait remarquer que c'est bien violent. Il en convient, il met une sourdine, il écrit « deux *misérables* », et il ajoute : « Je ne trouve rien de mieux ». Enfin ! on serait mal venu de le taxer d'intransigeance.

Toutefois il y a des degrés dans la colère de de Maistre. Il n'écume pas toujours. Il proportionne son courroux à la dignité de l'adversaire. Contre Port-Royal et les écrivains jansénistes, il se contentera d'une satire un peu vive où il y a plus de dédain que d'indignation. Il définira la maison « une espèce de club théologique, un lieu de rassemblement, *quatre murailles* enfin, rien de plus » ; il vous donnera la recette pour faire un livre de Port-Royal : « Prenez vos sujets dans quelque ordre de connaissances que

tout orgueil puisse se flatter de comprendre, traduisez les anciens ou pillez, au besoin, sans avertir ; faites-les tous parler français ; jetez à la foule, même ce qu'ils ont voulu lui dérober. Ne manquez pas surtout de dire ON au lieu de MOI... Dessinez dans un cartouche, à la tête du livre, une grande femme voilée, appuyée sur une ancre (c'est l'aveuglement et l'obstination) ; signez votre livre d'un nom faux ; ajoutez la devise magnifique : *Ardet amans spe nixa fides*, vous aurez un livre de Port-Royal. » Port-Royal est pervers, il n'est pas considérable par le génie. Il n'a que Pascal, et il ne l'a pas tout entier. De Maistre ne lui fait pas l'honneur d'une véritable colère.

Bacon est trop grotesque pour la mériter sans mélange. Il reste une place pour le fou rire dans la critique de Bacon. Il a dit tant de sottises, il a commis tant de bévues. On en a fait un dieu, mais de Maistre sait bien que ce n'est pas sérieux, et il aborde Bacon avec une forte tentation de lui rire au nez. Il écrira un jour, au souvenir de cette rencontre : « Nous avons *boxé* comme deux *forts* de *Fleet-street ;* et s'il m'a arraché quelques cheveux, je pense bien aussi que sa perruque n'est plus à sa place. » Certes, à certaines minutes, quand le paradoxe est trop violent et que les idées en cause sont essentielles, de Maistre y va de rude main. Mais, la plupart du temps, il reste en belle humeur. Il donne la parole à l'adversaire et le premier

mot de la riposte est celui-ci : « Parodions d'abord ce morceau... » Et il parodie avec une verve intarissable. Il y a là des pages qui sont dignes de la fantaisie copieuse d'un Molière ou d'un Labiche, un feu roulant de plaisanteries et de raisonnements burlesques après quoi le pauvre Bacon apparaît en très piteux état. Sainte-Beuve écrit : « Il eût vu Bacon qu'au premier mot de rencontre et d'accord, au moindre signe commun dans le même symbole, il lui aurait sauté au cou. » Je ne crois pas à cette embrassade posthume ; de Maistre avait trop ri du « trompette de la science » pour terminer la comédie par une scène de mélodrame.

Il y a un moment de colère tragique dans la vie de J. de Maistre : c'est sa rencontre avec Voltaire. Il l'a croisé vingt fois sur sa route, et chaque fois il l'a salué d'un mot irrité. Il l'a appelé « charlatan », il l'a défini « le plus misérable des écrivains lorsqu'on ne le considère que sous le point de vue moral ». Il n'a nié ni son esprit, ni son génie, mais l'un et l'autre lui apparaissent comme une sorte de sacrilège énigme. S'il osait, il se plaindrait à la Providence d'avoir mis dans une tête de si grands dons et une telle perversité. Il l'a donc égratigné au passage chaque fois qu'il en a eu l'occasion. Mais il faut en finir avec le monstre. C'est dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Le Chevalier vient de citer quelques vers de Voltaire. Alors de Maistre bondit : l'homme est mort,

mais l'œuvre vit et elle nous tue. Le haïr n'est que justice, et le portrait de Voltaire par de Maistre est pour ainsi dire le point culminant, la minute la plus solennelle de cette vie vouée tout entière au combat contre l'erreur : « Si quelqu'un, en parcourant sa bibliothèque, se sent attiré vers les *Œuvres de Ferney*, Dieu ne l'aime pas... Il a prononcé contre lui-même, sans s'en apercevoir, un arrêt terrible : *Un esprit corrompu ne fut jamais sublime* ». Suit un jugement sur le théâtre de Voltaire, sur son lyrisme, sur son œuvre d'historien : « Dans les genres qui paraissent les plus analogues à son talent naturel, il se traîne : il est médiocre, froid, et souvent (qui le croirait ?) lourd et grossier dans la comédie ; car le méchant n'est jamais comique. Par la même raison, il n'a pas su faire une épigramme, la moindre gorgée de son fiel ne pouvant couvrir moins de cent vers. S'il essaie la satire, il glisse dans le libelle ; il est insupportable dans l'histoire, en dépit de son art, de son élégance et des grâces de son style ; aucune qualité ne pouvant remplacer celles qui lui manquent et qui sont la vie de l'histoire, la gravité, la bonne foi et la dignité. Quant à son poème *épique*, je n'ai pas le droit d'en parler : car pour juger un livre, il faut l'avoir lu, et pour le lire il faut être éveillé. Une monotonie assoupissante plane sur la plupart de ses écrits, qui n'ont que deux sujets, la bible et ses ennemis : il blasphème ou il in-

sulte. Sa plaisanterie si vantée est cependant loin d'être irréprochable : le rire qu'elle excite n'est pas légitime ; c'est une grimace. N'avez-vous jamais remarqué que l'anathème divin fut écrit sur son visage ? Après tant d'années il est temps encore d'en faire l'expérience. Allez contempler sa figure au palais de l'Ermitage : jamais je ne la regarde sans me féliciter de ce qu'elle ne nous a point été transmise par quelque ciseau héritier des Grecs, qui aurait su peut-être y répandre un certain beau idéal. Ici tout est naturel. Il y a autant de vérité dans cette tête qu'il y en aurait dans un plâtre pris sur le cadavre. Voyez ce front abject que la pudeur ne colora jamais, ces deux cratères éteints où semblent bouillonner encore la luxure et la haine. Cette bouche, — je dis mal peut-être, mais ce n'est pas ma faute, — ce *rictus* épouvantable, courant d'une oreille à l'autre, et ces lèvres pincées par la cruelle malice comme un ressort prêt à se détendre pour lancer le blasphème ou le sarcasme. — Ne me parlez pas de cet homme, je ne puis en soutenir l'idée. Ah ! qu'il nous a fait de mal ! Semblable à cet insecte, le fléau des jardins, qui n'adresse ses morsures qu'à la racine des plantes les plus précieuses, Voltaire, avec son *aiguillon*, ne cesse de piquer les deux racines de la société, les femmes et les jeunes gens ; il les imbibe de ses poisons qu'il transmet ainsi d'une génération à l'autre. C'est en vain que, pour voiler

d'inexprimables attentats, ses stupides admirateurs nous assourdissent de tirades sonores où il a parlé supérieurement des objets les plus vénérés. Ces aveugles volontaires ne voient pas qu'ils achèvent ainsi la condamnation de ce coupable écrivain. Si Fénelon, avec la même plume qui peignit les joies de l'Elysée, avait écrit le livre *du Prince*, il serait mille fois plus vil et plus coupable que Machiavel. Le grand crime de Voltaire est l'abus du talent et la prostitution réfléchie d'un génie créé pour célébrer Dieu et la vertu. Il ne saurait alléguer, comme tant d'autres, la jeunesse, l'inconsidération, l'entraînement des passions, et pour terminer, enfin, la triste faiblesse de notre nature. Rien ne l'absout : sa corruption est d'un genre qui n'appartient qu'à lui ; elle s'enracine dans les dernières fibres de son cœur et se fortifie de toutes les forces de son entendement. Toujours alliée au sacrilège, elle brave Dieu en perdant les hommes. Avec une fureur qui n'a pas d'exemple, cet insolent blasphémateur en vient à se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes ; il ose, du fond de son néant, lui donner un nom ridicule, et cette loi adorable que l'Homme-Dieu apporta sur la terre, il l'appelle L'INFAME. Abandonné de Dieu qui punit en se retirant, il ne connaît plus de frein. D'autres cyniques étonnèrent la vertu, Voltaire étonne le vice. Il se plonge dans la fange, il s'y roule, il s'en abreuve ; il livre son imagination

à l'enthousiasme de l'enfer qui lui prête toutes ses forces pour le traîner jusqu'aux limites du mal. Il invente des prodiges, des monstres qui font pâlir. Paris le couronna, Sodome l'eût banni. Profanateur effronté de la langue universelle et de ses plus grands noms, le dernier des hommes après ceux qui l'aiment ! comment vous peindrais-je ce qu'il me fait éprouver ? Quand je vois ce qu'il pouvait faire et ce qu'il a fait, ses inimitables talents ne m'inspirent plus qu'une espèce de rage sainte qui n'a pas de nom. Suspendu entre l'admiration et l'horreur, quelquefois je voudrais lui faire élever une statue... par la main du bourreau. »

Ce dithyrambe de colère marque le plus haut point des polémiques de J. de Maistre. Ce n'est plus ici, comme on a dit, « la colère de l'intelligence pure » ; c'est une rage sainte, les représailles de l'ange exterminateur contre l'insolence de Lucifer. Le roi Voltaire n'en est peut-être pas détrôné dans tous les esprits ; « le dernier des hommes après ceux qu'il aime » aura des adorateurs aussi longtemps que la vérité aura des ennemis. Mais le soufflet de J. de Maistre restera sur la face au hideux sourire. On ne l'effacera point ; il y demeurera comme la vengeance tardive du ciel offensé, de la terre dupée, des consciences flétries, mais honteuses à la fin et lasses d'avoir trop cru en cet homme et d'avoir trop longtemps subi son joug de servitude.

*
* *

J'imagine parfois que de Maistre naquit soixante ans plus tôt et qu'il est à peu près le contemporain de Voltaire. La fête commence, la grande orgie du rire sec, de l'ironie infernale, de la raison et de la science qui saccagent le sanctuaire. Cela ressemble, si l'on veut, à ces banquets de la décadence romaine où les convives, couronnés de fleurs, chantent la mort des dieux et la douceur de la vie que n'angoissent plus les vaines espérances ou les vaines terreurs de l'au-delà. Il n'est pas un de ces philosophes qui n'ait son paradoxe à jeter : celui-ci contre le ciel, celui-là contre la terre, l'un contre le trône, l'autre contre l'autel, tous contre le Christ et contre son Eglise. Et c'est très gai, d'autant plus gai que nulle voix ne s'élève pour protester ou bien que, si une voix risque une riposte, elle est tellement faible qu'on ne l'entend point... Mais soudain quelqu'un entre dans la salle du banquet. C'est un bel homme au front large et haut, aux yeux pleins de lumière ; ses lèvres bien ouvertes semblent faites pour l'éloquence, elles ont un sourire qui peut être ou bien d'indulgence, ou bien de sarcasme. On ne l'a pas invité ; il vient tout de même, il vient de loin. Il écoute une minute les propos

qui se tiennent à cette table. Il se recueille, il parle enfin :

« Vous, Voltaire, vous avez de l'esprit et vous avez du génie. Vous niez, vous mentez, vous riez. Moi, je crois, j'affirme, je ne mens point... et je demande la permission de faire rire de vous. A insolent, insolent et demi...

« Vous, les historiens, vous mentez. L'histoire n'est entre vos mains qu'une conjuration contre la vérité. On le saura demain. Je me charge de vous discuter, de vous réfuter, de vous éreinter...

« Vous, les savants, vous blasphémez. Patience ! Encore un peu de temps et votre idole sera en miettes. Encore un peu de temps et l'on verra que toute votre science n'est qu'une fantasmagorie sacrilège, que votre Bacon ne fut qu'un baromètre annonçant le beau temps,... sans le faire, que votre Buffon ne fut qu'un... bouffon, et qu'en tout cas toutes vos conquêtes ne sauraient entamer l'immense domaine de la vérité...

« Vous, les philosophes, vous sapez par la base l'institution monarchique. Halte-là ! Il y a une vérité politique, une vérité sociale, comme il y a une vérité religieuse, et je vous avertis que partout où vous ferez une brèche, moi je rétablirai le principe sur quoi vivent les sociétés, sur quoi durent les patries... »

Il parle ainsi. Et je crois bien qu'il termine par le mot qu'il disait un jour à une dame qui

lui demandait son nom : « Joseph de Maistre... Je suis de Chambéry. C'est vous dire qu'on peut tout se permettre ».

Voltaire ne peut s'empêcher de rire. Et, comme il a plus d'une fois plagié son Corneille, il lance la plaisanterie fameuse : « Il est pis qu'Allobroge ! » Et l'on rit avec Voltaire.

Mais, le lendemain, on ne rit plus. Le rire est moins assuré. Il change de camp même : c'est de Maistre qui fait rire et, vraiment, « il est pis qu'Allobroge. « Quel massacre, grand Dieu ! quelles chutes de perruques et quelle hécatombe de bustes ! Ils n'en meurent pas tous, mais tous sont frappés. La main de de Maistre, le rire de de Maistre, la science de de Maistre, la plume de de Maistre réparent une à une les ruines accumulées par Voltaire. Et Dieu est défendu, et l'Eglise est protégée, et la Vérité triomphe.

Hélas ! ce n'est qu'un rêve. De Maistre est venu trop tard. Il a fait bonne besogne au moins ; il eût tout restauré, même, si un seul ouvrier était capable de réparer le mal commis par des milliers et des milliers d'autres. Cela suffit à sa gloire, et cela suffit aussi pour expliquer le culte reconnaissant que nous lui avons voué.

CHAPITRE V

L'école de J. de Maistre

Le 27 mai 1817, J. de Maistre s'embarquait à bord du *Hambourg*, le vaisseau de guerre qui devait le rapatrier ainsi que sa femme et ses enfants. Il avait longtemps souhaité ce départ, même après l'arrivée de sa famille ; il ne soupçonnait pas que ce serait pour lui un véritable déchirement : » En quittant des amis de quinze ans, — écrit-il, — je ne puis exprimer ce que j'ai éprouvé. Je donne à cette séparation éternelle le nom d'amputation : en vérité, c'en est une. On m'a accordé de bien honorables larmes, que je ne pourrai payer que par les miennes et qui ne doivent jamais sortir de ma mémoire. » Pourtant la dernière année de son séjour à Saint-Pétersbourg avait été particulièrement pénible. On proscrivait les Jésuites ; il n'était pas homme à cacher sa douleur, à ne point défendre ceux qu'il aimait. Les conversions au catholicisme se multipliaient à la cour

et dans le monde, et de Maistre fut accusé d'être à l'origine de ce mouvement. Il écrit en 1816 à l'archevêque de Raguse : « Le prince Alexandre Golitzin, ministre des cultes et prodigieusement irrité contre nous, s'était mis, je ne sais pourquoi, à me regarder comme l'arc-boutant du *fanatisme*... J'ai prié ce ministre d'assurer Sa Majesté impériale que jamais je n'avais changé la foi d'aucun de ses sujets, mais que si quelques-uns d'eux m'avaient fait par hasard quelques confidences, ni l'honneur ni la conscience ne m'auraient permis de leur dire qu'ils avaient tort. Les circonstances m'ont conduit bientôt à répéter cette déclaration de vive voix à Sa Majesté impériale même. La chose s'est fort bien passée ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'il ne restât, au moins pour quelque temps encore, un peu de rancune dans le cœur impérial. J'ai bien connu qu'on lui a fait des contes, mais je m'en inquiète peu. Il ne faut pas, comme dit une fable très vraie, s'amuser à tuer les cigales ; il faut attendre paisiblement l'hiver. » L'hiver vint, le printemps ensuite. Au mois de mai suivant, il partait comblé par l'empereur des plus aimables attentions et il pouvait dire en s'en allant : « Je n'ai pas assez d'un cœur pour répondre à tout ce que je dois à cette cour ».

Il embarquait avec lui ses manuscrits, ses registres, sa pensée, toute sa doctrine. Un grand maître, un grand médecin sortait de sa retraite ;

il s'en venait vers un monde ignorant et malade, il apportait le remède de lumière, de quoi ouvrir les yeux aux aveugles et remettre d'aplomb les cervelles ébranlées. Quel accueil lui fit le monde ? Quelle fut l'influence, l'action de J. de Maistre ? C'est la dernière question à examiner.

I

Il ne fit pas école de son vivant. Il touche Paris au passage. Il dîne chez le duc de Richelieu, on le présente au roi et à la duchesse d'Angoulême. Il écrit le 5 juillet 1817 : « J'ai trouvé à Paris un accueil extrêmement aimable et cette espèce de séduction dont tous les voyageurs parlent et qu'on ne rencontre qu'à Paris. Il est difficile d'en sortir... Un caractère particulier de la France, et surtout de Paris, c'est le besoin et l'art de célébrer : on prend ici plus de peine pour faire valoir toutes les espèces de mérites qu'on n'en prend ailleurs pour les contrarier et les étouffer... » Le roi le frappa par sa conversation « aisée, élégante, *lucide*, pleine de courtoisie royale. » Il a, aux Tuileries, dans les salons, un sursaut d'optimisme. Versailles surtout l'émeut au delà de toute expression : « Louis XIV habite encore ce palais, — écrit-il, — tout est plein de lui, et je ne sais comment

les frénétiques de la révolution ont épargné tant de monuments d'un roi qui entendait si peu les *droits de l'homme*. Dans la chambre où ce fameux prince est mort, dans celle où il tenait ses conseils, où Colbert et Louvois opinaient devant Mme de Maintenon, qui filait, devant le portrait en pied d'Adélaïde de Savoie, dans les bosquets où se promena Mme de Sévigné, j'éprouvais une espèce d'oppression. Je n'ai plus rien à voir. » Mais il avait encore à observer, à méditer. Il est heureux, il ne l'est pas tout à fait. Sans doute c'est quelque chose de voir le frère de Louis XVI tranquillement assis en un fauteuil aux Tuileries, mais l'esprit public n'est pas guéri ; il est au contraire plus malade que jamais parce que « l'esprit révolutionnaire se porte bien et se développe, même sous le régime de la justice et de la bonté, avec plus d'aisance que sous le règne de l'usurpateur, qui savait bien le comprimer et l'empêcher de faire certaines étourderies. » Enfin ! de Maistre sait que le sage vit content de peu et il veut être ce sage pratique et résigné. Le roi peut se tromper, il se trompe certainement en ménageant les hommes et les idées de la Révolution, mais « nulle erreur du roi ne saurait faire autant de mal qu'en ferait la résistance à l'autorité royale. » Et il s'en va, comptant sur le temps qui doit mettre les choses au point, dissiper les illusions et ouvrir les yeux aux plus aveugles.

Il rentre à Turin au mois d'août. On l'ac-

cueille avec des sourires qui cachent mal les défiances. Ni le roi ni la cour ne paraissent avoir beaucoup appris dans l'épreuve. De Maistre écrit à Bonald, dès le mois de novembre : « Ma philosophie fait rire le roi qui me dira son mot quand il voudra. » Et, si le roi ne se hâte point de parler, de Maistre n'est pas plus pressé de l'interroger. Une sorte de découragement s'empare de lui : « Une voix intérieure, — écrit-il, — me dit une foule de choses que je ne veux pas écrire... Je suis sans passion, sans désir, sans inspiration, sans espérance. » Il va à la cour, il arpente le pavé de Turin, et se refuse à toute démarche intentionnelle. Il attend qu'on veuille bien se servir de lui et que le *Monsieur de sans affaires* devienne le *Monsieur de cent affaires*. A la fin de 1818, il est appelé à la direction de la grande chancellerie du royaume. Il accepte : c'est le sacrifice de sa liberté, de ses loisirs, de ses études, mais il faut vivre et, pour cela, se résigner. Il est pauvre toujours et le roi très... économe. On le jalouse, et pourtant Dieu sait si sa fonction est autre chose qu'un titre ! Il peut écrire à Constance : « Je ne suis rien dans l'Etat. Je ne puis rien. Il n'y a rien de plus nul que ma place. On m'appelle *chef de la magistrature*. Je puis t'assurer qu'un substitut du procureur général a plus d'influence que moi. »

Que voulez-vous qu'il fasse ? Il ne peut plus écrire. Ses manuscrits sont là, il se décide à

publier *le Pape*. On l'imprime à Lyon, en 1819, mais l'assassinat du duc de Berry absorbe les attentions et le livre passe inaperçu. J'ai déjà dit l'accueil que le livre reçut en France : cris de colère d'un côté, silence systématique de l'autre. Lamartine écrit à de Maistre, le 17 mars 1820 : « Vous avez été surpris que les journaux, surtout ceux qui devaient principalement adopter vos idées, soient restés presque dans le silence à votre égard ; mais cela tient à quelques préjugés du pays dont vous savez admirablement les ridicules prétentions gallicanes, et à *un mot d'ordre* qu'on a cru devoir religieusement observer. » Non, il faut qu'il y renonce : il ne fera pas école de son vivant. Et l'indifférence du monde le blesse d'autant plus que le mal s'étend chaque jour. Les lettres de de Maistre ne sont plus que des élégies sombres : « L'Etat présent de l'Europe fait horreur, — écrit-il au chevalier d'Olry -- et celui de la France en particulier est inconcevable. La révolution est debout, sans doute, et non seulement elle est debout, mais elle marche, elle court, elle rue. Rangez-vous, Messieurs et Mesdames. La seule différence que j'aperçois entre cette époque et celle du grand Robespierre, c'est qu'alors les têtes tombaient et qu'aujourd'hui elles tournent. » Et de tristes prévisions l'assiègent : « J'ai peine à croire que l'état actuel ne finisse de quelque manière extraordinaire et peut-être sanglante... Il est infiniment

probable que les Français nous donneront encore une tragédie ». Il en est presque réduit à regretter la main de fer de Bonaparte ; après tout « sa personne seule est partie, ses maximes nous restent. Son génie pouvait au moins commander aux démons qu'il avait produits et les obliger à ne faire que le mal dont il avait besoin : maintenant les démons restent, et personne n'a la force de les enregimenter. Dieu sait ce qu'ils feront encore ! »

Les derniers jours de J. de Maistre sont infiniment tristes. Le mariage de son fils Rodolphe est sa seule, sa dernière joie. Pourtant il n'abdique rien de ses principes ; il se raidit avec une vigueur d'acier contre les hommes et les choses qui le contredisent, sûr à l'avance qu'un jour ou l'autre il faudra bien lui donner raison. Il a l'air, au milieu de cette société qui ne veut rien entendre, d'un prophète d'Israël accablé sous les durs messages d'en haut et qui n'a pas le droit de ne pas les crier. Il ne s'illusionne sur rien ; une petite victoire accidentelle ne le console pas de la défaite d'un principe. En 1820, les royalistes triomphent de la chute du ministère Decazes : « Ils ont raison sans doute, — dit de Maistre, — mais le principe révolutionnaire momentanément frappé n'acceptera pas sa défaite. Il réagira plus vivement contre la monarchie et la famille royale sera chassée encore une fois de France. » Et, comme on s'étonne autour de lui, il ajoute : « Ne croyez

pas que je sois un prophète. Je suis simplement un homme qui tire les conséquences naturelles de ce qu'il voit. »

Sa santé est ébranlée ; il garde tout son esprit, mais les forces déclinent. Il écrit au comte de Marcellus : « Je meurs avec l'Europe, je suis en bonne compagnie. » Au mois de janvier 1821, il prend la parole une dernière fois au conseil des ministres. Les derniers mots de sa harangue furent ceux-ci : « Messieurs, le sol tremble et vous voulez bâtir. » Il rentre chez lui, fatigué, malade. On l'entoure de soins, il les refuse doucement ; il dit : « Tout cela est inutile, vous ne me tirerez pas d'ici et vous me fatiguerez en vain ». Frappé d'apoplexie, il s'endort dans le Seigneur le 26 février 1821. Quinze jours plus tard, la révolution qu'il avait prédite éclatait à Turin.

Son dernier soupir fut à peine entendu de la ville distraite. Ceux qui s'en aperçurent ne menèrent pas un deuil bien bruyant : de Maistre n'était pour eux qu'un « radoteur enthousiaste », un prophète de malheur dont la voix gênait et fatiguait. Au souvenir d'un tel silence autour d'un tel cercueil, un contemporain écrivait : « C'est vraiment duperie que d'avoir de la sagesse, de l'esprit et du génie »... La grande voix n'avait donc parlé que pour des sourds. Pas un écho n'avait répondu, si ce n'est peut-être dans l'esprit et le cœur de quelques rares amis dis-

persés. Une si haute sagesse, et si éloquente, s'éteignait dans l'universelle indifférence, et le monde malade ne sut même pas qu'il venait de perdre le médecin qui aurait pu le guérir.

II

Il faut dire, pour être indulgent à la distraction des hommes, qu'une partie seulement de l'œuvre de J. de Maistre est connue en 1821. Les *Considérations sur la France* sont oubliées depuis longtemps ; l'assassinat du duc de Berry a détourné l'attention au moment où paraissait le *Pape*. Mais de Maistre n'est pas mort tout entier ; il va parler du fond de sa tombe. En 1821, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* paraissent avec une préface éloquente de M. de Saint-Victor ; en 1822, voici les *Lettres à un gentilhomme russe sur l'Inquisition espagnole* ; en 1836, l'*Examen de la Philosophie de Bacon*. Chacun de ces ouvrages fait une profonde impression sur les esprits. On peut bien nier la pensée d'un de Maistre, on ne la dédaigne point. Des polémiques s'engagent autour de ces livres posthumes et elles ont un écho jusque dans les chaires de Sorbonne. En 1853, le comte Rodolphe publie les *Lettres et Opuscules inédits du Comte J. de Maistre précédés d'une notice bio-*

graphique ; l'*Etude sur la Souveraineté* ne verra le jour que beaucoup plus tard encore, après les *Quatre chapitres sur la Russie.*

Il est intéressant de suivre la trace de J. de Maistre dans l'histoire des idées contemporaines. Elle est peu sensible d'abord, et de Maistre est condamné à n'avoir point de si tôt un vrai disciple. Il aura peut-être quelques lecteurs, aux environs de 1825, mais il est difficile de retrouver quelque chose de sa pensée dans les pensées de la génération qui suit. F. Brunetière s'est donné beaucoup de peine pour montrer que le premier romantisme, catholique et royaliste, a sa source chez de Maistre ; il abuse des analogies, il exagère les moindres rapports. Entre le catholicisme intégral de J. de Maistre et la vague religiosité qui inspire les *Méditations* de Lamartine, il y a un abîme incommensurable. Ces strophes, « pures comme l'air, tristes comme la mort et douces comme du velours » n'ont absolument rien de commun avec la pensée solide, précise, un peu rugueuse même, du prophète allobroge. Les jeunes chanteurs de la maîtrise romantique célèbrent également le trône et l'autel, mais ils sont royalistes, comme ils sont catholiques, par le cœur d'abord et ensuite par l'imagination. V. Hugo écrit bien dans la première préface de ses *Odes* : « Il y a deux intentions dans la publication de ce livre, l'intention littéraire et l'intention politique, mais dans la pensée de l'auteur la dernière est la con-

séquence de la première, car l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses. » C'est bien cela et il n'y a plus moyen de s'y tromper : V. Hugo est catholique et royaliste parce qu'une petite croix d'or et une fleur de lys font bel effet sur le corsage de sa jeune muse. En religion, en politique, ces adolescents sont de la famille de René. Chateaubriand leur a fourni des images, des aspirations, des regrets, toute une sentimentalité frêle et délicate qui ne résistera point au premier souffle des vents contraires. De Maistre n'est responsable en rien de leurs ferveurs primitives et de leurs prochaines apostasies. Il eut tout renié de cette école, même les idées purement littéraires. Je le vois renvoyer à l'école de Boileau les jeunes bandes qui s'agitent autour de V. Hugo ; les révolutionnaires ne lui plaisent pas plus sur la scène dramatique que sur la scène politique. « Plus on examine la chose, — écrivait-il un jour, — plus on est porté à croire que le beau est une religion qui a ses dogmes, ses oracles, ses prêtres, ses conciles provinciaux et œcuméniques : tout se décide par l'autorité et c'est un grand bien. Sur toutes choses, j'aime qu'il y ait des règles nationales et qu'on s'y tienne. Si l'on écoute les *protestants*, voilà tout de suite le jugement particulier, l'intarissable verbiage et la confusion sans borne et sans remède. » A. de La-

touche définissait les romantiques en un vers célèbre :

Voici les *protestants* de la littérature.

J. de Maistre leur eût donné le même nom, et l'on sait qu'il n'aimait point le protestantisme.

Il est donc inutile de chercher une influence quelconque de de Maistre sur l'école littéraire de 1820. Il y a une école catholique. Lamennais en est le chef, car de Bonald est toujours « l'homme égaré dans un désert ». Lamennais a conscience de son rôle et du secours qu'il peut tirer de la doctrine de J. de Maistre. Il lui écrit au mois de mai 1820 : « Il y a partout une tendance marquée vers les bonnes doctrines. Quel dommage si, faute de soins, cet heureux germe ne se développait pas ! Il y a aujourd'hui quelque chose de très favorable au bien. Les méchants n'ont plus de doctrines proprement dites ; ils s'agitent, ils crient, mais ils n'enseignent pas ; ils ont tout détruit, tout perdu, jusqu'à l'erreur même. » Lamennais est attiré vers cette grande pensée autoritaire. A ce moment-là, il est romain et il est royaliste. Mais une sorte de fatalité mauvaise s'attache au pas de ce génie. Il faut qu'il déforme tout ce qu'il touche et qu'il exagère tout ce qu'il adopte. De Maistre a fait la guerre à la raison froide et impie du XVIIIe siècle ; Lamennais ramasse l'arme tombée

des mains du mort, mais pour s'en servir contre la raison elle-même. Dès 1821, il écrit à son maître qu'il ne veut plus des vieilles méthodes théologiques en faveur à Rome. Il déblatère contre la scolastique avec violence ; il ajoute ces mots qui durent donner au vieillard le sentiment précis que ce bouillant novateur cotoyait les abîmes : « Depuis que la raison s'est déclarée souveraine, il faut aller droit à elle, la saisir sur son trône et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu. » Lamennais ira jusqu'au scepticisme sous prétexte de venger la vérité outragée. La pensée de J. de Maistre ne sera plus reconnaissable dans l'erreur traditionaliste de Lamennais.

Il est impossible d'ailleurs que ces deux esprits marchent longtemps de conserve. Lamennais n'est au fond qu'un poète romantique égaré dans le domaine de la théologie. L'individualisme celtique, âpre et maladif, circule dans les veines de ce fils des corsaires de Saint-Malo. Quelle différence entre ces deux hommes ! L'un est une tête saine, une nature homogène et de parfait équilibre, la raison armée, une intelligence bien assise et toujours en garde contre les faux brillants qui éblouissent sans éclairer. L'autre est un nerveux, un homme de sensibilité et d'imagination morbides, ami du songe qui flotte et des sonorités qui étourdissent. Un bruit d'opinion, un souffle de vent,

une amitié qui s'offre ou qui s'en va, disposent de ce solitaire tendre et orgueilleux. Il ne se possède point. La vérité simple n'est pas faite pour ces hommes-là. Ce qui était dans le cerveau de J. de Maistre un ensemble harmonieux de doctrines va devenir dans la tête du prêtre breton un chaos de violences contradictoires. Et Lamennais ne s'en doutera même point. Il a combattu les erreurs gallicanes et il sera bientôt le prophète du libéralisme le plus effronté. Il fut un servant du trône et de l'autel et il s'en ira demain vers l'anarchie révolutionnaire. Lamennais n'est même pas un enfant perdu de J. de Maistre : il est peut-être né dans la maison, mais il partit de bonne heure et le prodigue ne rentra jamais au foyer natal.

Ainsi la pensée du grand maître se mutilait ou s'exagérait en se répandant dans le monde. Parmi ses adeptes, celui-ci s'en allait au libéralisme, c'est-à-dire à l'hérésie qui essaie des pactes impossibles entre la Révélation et la Révolution ; celui-là tombait dans le fidéisme. Bautain, Bonetty, Ubaghs, se réclameront souvent de J. de Maistre : tous ces contempteurs de la raison humaine ne sont pas de sa postérité intellectuelle. L'erreur fidéiste n'est qu'une excroissance parasitaire sur l'œuvre de J. de Maistre. Et il eut été désespéré s'il avait pu prévoir que l'un ou l'autre de ses disciples infidèles encourrait les censures de cette Eglise

romaine dont il était, lui, le fils très humble et toujours soumis.

Dans l'école catholique française je ne vois qu'un homme qui soit vraiment de la famille de J. de Maistre. Ce n'est ni Lacordaire, ni Ozanam, ni Montalembert. C'est Louis Veuillot. Il y aurait un parallèle intéressant à établir entre ces deux hommes, et la conclusion en serait que de Maistre est à l'origine, au milieu et à la fin de L. Veuillot. Quelqu'un de la phalange de l'*Univers* me disait un jour : « Veuillot savait par cœur à peu près tout son de Maistre ». Avec l'histoire de l'Eglise, le *Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg* étaient toujours à la portée de la main du grand polémiste. Il écrivait en 1859, en annonçant la publication des *Quatre chapitres sur la Russie* : « Quand même cet écrit nous serait donné par une autre main, l'authenticité n'en saurait être contestée. Il suffit d'en lire une page pour reconnaître l'auteur. C'est lui, esprit et corps, lui tout entier, avec sa vue de prophète, sa science vaste et sûre, son vaillant langage d'honnête homme et d'homme d'Etat. » Veuillot était assez familier avec de Maistre pour reconnaître, dès un premier mot, le son de sa voix et la nuance de sa pensée. Et l'on voit bien que celui-là est le fils de celui-ci. C'est de part et d'autre la même façon de confronter la loi sociale avec la loi de l'Evangile et de montrer les dépendances étroites qui unissent la vie politique à la vie

religieuse. Ils sont tous deux de la même école théologique, celle de la vérité intégrale et de l'autorité romaine. En politique, Veuillot n'arrivera que lentement, à force d'expériences qui sont autant d'épreuves, aux conclusions de J. de Maistre. Veuillot hait la Révolution autant que J. de Maistre, mais il n'est pas toujours sûr qu'il y ait une vérité politique et que telles institutions soient vouées nécessairement au désordre et à l'anarchie. Il veut, avant de l'accepter ou de le rejeter, faire de tout régime l'expérience religieuse. Il se ralliera à l'Empire et lui restera fidèle, tant que l'Empire respectera les libertés de l'Eglise. La question de la légitimité du pouvoir le laissera tout à fait indifférent jusqu'en 1872. Alors, il ouvrira les yeux et il s'inclinera devant la vérité qui s'impose au milieu des ruines accumulées. Veuillot finit par où de Maistre commence, mais il finit avec de Maistre. Et, tout le long de la route, ils se ressemblent par l'esprit et par leur méthode de polémique. Catholiques effrontés, selon le mot de L. Veuillot, ils ont défendu « effrontément » leur drapeau insulté. Au sarcasme ils répondent par le sarcasme, au coup de boutoir par le coup de boutoir. Ils n'ont voulu ni l'un ni l'autre que l'ironie, la verve, le sifflement des lanières fussent un monopole aux mains de l'impiété. Veuillot a traité Renan, Sainte-Beuve, Hugo, About, Schérer et les autres parangons de l'impiété comme de

Maistre traitait Bacon, Locke, Condillac et Voltaire.

Et il est piquant de remarquer que les catholiques libéraux ont très bien saisi l'étroite filiation qui rattachait Veuillot à J. de Maistre. Ils les ont englobés tous deux dans la même hostilité. Ils s'acharnent contre Veuillot, de Maistre n'est pour eux qu'un maître de style et ils sont plutôt froids quand ils parlent de lui. En juin 1850, Ozanam rend compte dans le *Correspondant* d'un recueil poétique de M. de Francheville, et il prend occasion pour souligner d'un coup de plume un peu vif la parenté de de Maistre et de Veuillot. Il esquisse la physionomie des deux écoles en présence : « L'une — écrit-il, — prétend mettre à sa tête M. de Maistre, qu'elle exagère et qu'elle dénature. Elle va chercher les paradoxes les plus hardis, les thèses les plus contestables, pourvu qu'elles irritent l'esprit moderne. Elle présente la vérité aux hommes, non par le côté qui les attire, mais par celui qui les repousse... » Et il conclut qu'on prend plus de mouches dans une cuillerée de miel qu'avec une tonne de vinaigre. De Maistre eût sans doute répondu qu'il ne s'agit pas seulement de prendre les impies, mais de les empêcher de nuire, — qu'en tout cas entre les mouches et les impies il n'y a plus que des nuances. Il eût ajouté, non sans une certaine humeur, que Veuillot atténuait certaines de ses idées plutôt qu'il ne les exagérait et qu'en fait

de déformation de la vérité il n'en voyait nulle part de plus évidente que dans les revues et les journaux du libéralisme.

III

Ce n'est peut-être pas dans le camp catholique qu'il faut chercher le reflet le plus précis de la pensée de J. de Maistre. En dehors de L. Veuillot (1), je ne vois dans la littérature chrétienne que d'innombrables disciples de Chateaubriand. On poétise le dogme et l'histoire ; la grande vérité simple se voile d'ombres dorées et s'entoure de prudence discrète. La doctrine politique de J. de Maistre surtout effraie ces honnêtes gens qui se sont jurés de réaliser une façon de mariage mixte entre l'Eglise catholique et la société issue de la Révolution. Ils ne le discutent point, mais ils n'auront jamais l'audace de poser en principe une seule des thèses d'incompatibilité que J. de Maistre a développées. Ils se figurent qu'ils ne seraient plus catholiques s'ils n'essayaient au moins de réconcilier les inconciliables. L'action de J. de Maistre est presque nulle sur eux.

(1) Peut-être faudrait-il nommer encore Balzac et Barbey d'Aurevilly.

Au contraire, elle est évidente, quelquefois très profonde sur un certain nombre d'esprits sincères qui ne partagent point nos croyances religieuses, mais qui ne nous opposent point le fanatisme de la passion aveugle. Sans de Maistre, il me semble qu'Auguste Comte n'aurait point rendu à l'action civilisatrice de l'Eglise les hommages que l'on sait. La libre-pensée ne parle plus le même langage sur le catholicisme au lendemain de Voltaire et au lendemain de de Maistre. Condorcet rencontre la Papauté sur son chemin et il la salue d'une bordée d'insultes emphatiques : « Nous rencontrerons cette vieille dominatrice essuyant sur l'univers les chaînes d'une nouvelle tyrannie, les pontifes subjuguant l'ignorante crédulité par des actes grossièrement forgés, mêlant la religion à tous les actes de la vie civile pour s'en jouer au gré de leur avarice et de leur orgueil ; punissant d'un anathème terrible, par l'horreur dont il frappait les peuples, la moindre opposition à leurs lois, ayant dans tous les états une armée de moines toujours prête à exalter, par leur importance, les terreurs superstitieuses, afin de soulever plus puissamment le fanatisme, etc., etc... » J'en passe et des plus belles ; cette page de philosophie est digne d'un Homais du Palais-Bourbon ou d'un congrès de primaires. A son tour Auguste Comte examine la constitution de l'Eglise catholique ; il en est détaché de toute façon et

par l'esprit et par le cœur ; à la doctrine du surnaturel et des mystères il vient opposer celles des faits positifs et des brutales réalités ; il est à un pôle et l'Eglise à un autre. Et pourtant, cet athée, ce positiviste impénitent s'incline parfois devant elle avec une sorte de vénération ; il admire le catholicisme d'avoir créé, à côté de la puissance civile et militaire et pour les harmoniser, la puissance spirituelle « qui est, dit-il, le plus grand perfectionnement qu'ait pu recevoir jusqu'ici le problème social ». Il s'improvise le défenseur du pouvoir temporel des Papes et de l'infaillibilité pontificale ; il loue le clergé d'avoir fondé l'éducation populaire. « La plupart des philosophes, même catholiques, écrit-il, n'ont pas assez apprécié l'heureuse et immense innovation sociale accomplie par le catholicisme quand il a organisé un système d'éducation populaire et surtout moral, s'étendant à toutes les classes de la société. » Il va même jusqu'à faire l'apologie de la confession sacramentelle : « Les puissants effets moraux de cette belle institution pour purifier l'âme et la rectifier par le repentir ont été si bien appréciés par les philosophes catholiques que nous pouvons nous dispenser de toute explication. » Enfin il termine en reprochant au XVIIIe siècle d'avoir méconnu le moyen âge et il déplore « l'ingrate injustice de cette frivole philosophie qui tendait à qualifier de barbare et de ténébreux le siècle raisonnable où

brillèrent simultanément sur les divers points du monde catholique Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Dante, Roger Bacon ». Je sais bien qu'A. Comte ne voit en toutes ces institutions qu'il admire qu'un état provisoire dont il veut faire table rase, mais l'on voit quel abîme sépare l'impiété du XVIIIe siècle de l'impiété contemporaine ; d'un côté des exclamations violentes et passionnées, de l'autre des hommages involontaires et impartiaux. Entre les deux, une œuvre a passé ; elle a réhabilité la mission sociale de l'Eglise, elle a mis en évidence la féconde influence de ses lois et son rôle dans les conflits humains. Elle s'adressait non seulement aux catholiques croyants et pratiquants, mais à tous les hommes sincères, aux athées eux-mêmes. Elle a dissipé des préjugés et chassé de vieilles nuées de mensonges. Et, finalement, elle a imposé le catholicisme à l'admiration de tous ceux qui ont le sens politique, à défaut du sens chrétien, et que préoccupent avant tout la vie et l'harmonie des sociétés.

Parmi ces hommes de bonne foi, le plus profondément touché par la pensée de J. de Maistre est certainement H. Taine. Otez à la doctrine politique de de Maistre son couronnement divin, vous avez toute la doctrine politique de Taine. C'est ici et là la même horreur pour l'idéalisme issu de Jean-Jacques Rousseau. Taine traite les législateurs artificiels de la Révolution avec le même mépris que de Maistre traite les

« légisfaiseurs » de la même époque. L'un et l'autre ont peint sous les mêmes couleurs les rhéteurs ou les bouchers de la Constituante et de la Convention : l'anarchie spontanée, la canaille triomphante n'inspirent pas plus de sympathie à l'historien fataliste qu'au philosophe chrétien. L'un et l'autre ne croient à la bienfaisance et à la durée des constitutions que si elles sont le fruit du temps et l'œuvre de la nature. De Maistre écrivait : « Les préjugés ressemblent à des tumeurs enflammées ; il faut les toucher doucement, pour éviter les meurtrissures. » Taine ne parle pas autrement des abus de l'ancien régime ; il exige que, du passé naturel d'une nation, on respecte tout, tout jusqu'aux préjugés, car « le préjugé héréditaire est une raison qui s'ignore ». Et ce serait très long de marquer un à un tous les points de rencontre entre ces deux esprits. Seulement, là où de Maistre salue la Providence, Taine ne reconnaît que l'aveugle nécessité ; quand de Maistre parle de l'homme déchu, Taine répond par la brute initiale et le carnassier primitif. C'est le fauve qui reparaît sous le Terroriste : « Tout le vêtement que les siècles lui avaient tissé et dont la civilisation l'avait revêtu, la dernière draperie humaine tombe à terre. Il ne reste que l'animal primitif, le gorille féroce et lubrique que l'on croyait dompté, mais qui ressuscite indéfiniment dans l'homme, et que la dictature, jointe à l'ivresse, ressuscite plus laid

qu'aux premiers jours. » Taine n'est souvent qu'un de Maistre qui n'aurait point reçu le baptême et qui aurait fait ses études chez Darwin au lieu de les faire à l'école de la vérité catholique. Et cela ne l'empêche point de s'incliner à l'occasion devant le labeur social accompli par l'Eglise : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, le Christianisme est encore pour 400 millions de créatures humaines l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même. Sans lui, la société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu... Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente fatale,... et le vieil Evangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social. » Ce n'est donc pas en vain que de Maistre a réfuté et houspillé Voltaire : la libre-pensée n'a pas moins d'orgueil qu'autrefois, mais elle est capable désormais de plus de sérieux et d'une justice intermittente.

Notre école historique française révèle souvent le voisinage immédiat de J. de Maistre. Je lis ceci dans un livre intitulé l'*Histoire des institutions* : « Ces institutions étaient conformes à la nature humaine, car elles étaient d'accord avec les mœurs, les lois civiles, les intérêts matériels, la manière de penser et le tour d'esprit des générations d'hommes qu'elles régissaient .. Les institutions politiques ne sont jamais l'œuvre de la volonté d'un homme. La volonté

même de tout un peuple ne suffit pas à les créer. Les peuples ne sont pas gouvernés suivant qu'il leur plaît de l'être, mais suivant que l'ensemble de leurs intérêts et le fond de leurs opinions exigent qu'ils le soient. » Dans un autre livre, la *Cité antique*, on affirme que les institutions sont le produit d'un « esprit du peuple » et que chaque société a une organisation congénitale indépendante de la volonté de ses membres. Un troisième ouvrage, la *Monarchie française*, abonde en formules comme celle-ci : « Chacune de ces sociétés fut un être vivant », on y parle sans cesse de la « continuité des faits et des usages », des institutions qui « se forment d'une manière lente, graduelle, régulière ». Et surtout, un peu partout à travers cette œuvre que j'effleure légèrement, la religion est montrée partout comme un fait dominant, le lien social par excellence, le principe et le secours permanent des institutions qui naissent et qui durent. Vous diriez que cette philosophie et ce vocabulaire sont simplement empruntés à J. de Maistre. Et, de fait, je crois qu'il est pour quelque chose dans les idées et les formules de Fustel de Coulanges. Fustel, lui non plus, n'est pas un catholique. Il écrivait dans son testament : « Je ne suis à la vérité ni pratiquant, ni croyant ; mais je dois me souvenir que je suis né dans la religion catholique et que ceux qui m'ont précédé dans la vie étaient aussi catholiques. Le

patriotisme exige que, si l'on ne pense pas comme les ancêtres, on respecte au moins ce qu'ils ont pensé. » Cette religion nationaliste, cette piété qui se contente du rite ancestral, eût paru bien médiocre à J. de Maistre ; mais il n'eût pas manqué, devant les scrupules d'un historien libre-penseur qui craint de scandaliser la conscience d'un peuple, de se souvenir d'un mot qu'il disait dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « Celui qui parle ou écrit pour ôter un dogme naturel à un peuple, il doit être pendu comme voleur domestique. »

Il est donc incontestable que les doctrines de J. de Maistre s'infiltrent au fur et à mesure dans les grandes intelligences du dernier siècle. Il faut choisir : Rousseau ou de Maistre, le fétichisme démocratique ou le simple culte de la vérité politique et sociale, délirer ou raisonner. Neuf fois sur dix, parmi les historiens qui ont vraiment raisonné au XIXe siècle, vous saisissez les traces d'un contact avec J. de Maistre.

IV

Aujourd'hui, en quelques milieux du moins, le contact se fait plus intime. Et c'est la grande espérance de l'heure présente. Les sophismes de Rousseau gardent évidemment quelques

adeptes : on peut même dire que, si les disciples sont moins nombreux, ils n'en sont que plus fervents. Leur ferveur est proprement un fanatisme : je ne sais point d'état d'âme plus rebelle à l'action de la lumière et du bon sens que celui d'un grand nombre d'adolescents d'aujourd'hui. Ils ont comme un pacte lié avec l'erreur et vous arracheriez plutôt un signe de croix à un athée qu'un aveu sincère d'égarement à ces malheureux illuminés. De Maistre écrivait jadis d'une secte de doux révoltés : « Semblables aux lames d'un aimant artificiel dont la puissance résulte de l'assemblage, ces hommes, unis et serrés par un fanatisme commun, produisent une force totale capable de soulever les montagnes » Les derniers héritiers de Jean-Jacques ne soulèvent plus de montagnes, mais ils se tiennent bien et, si le fanatisme est une vertu, ils ont au moins celle-là.

Il est inutile aussi de chercher un reflet quelconque de la pensée de J. de Maistre dans la prose politique des libéraux d'aujourd'hui. Entre eux et lui, il n'y a que des contacts d'opposition. J'hésite à faire ressortir les contrastes, mais ils sautent aux yeux : « Je ne cesserai de vous aimer qu'en cessant de vivre », écrivait de Maistre à un ami. Sa meilleure amie fut la vérité ; il mourut à son culte, à son service. Il déconcerte les libéraux d'aujourd'hui ; sa foi robuste, ses certitudes sereines scandalisent les

consciences anémiées. Ils ressemblent tous, plus ou moins, à ce vieux sceptique qui, sous la girouette grinçante de son prétoire, disait un jour au divin Accusé : « Qu'est-ce que la Vérité ? » J. de Maistre a cru en la vérité ; il se donna à elle comme par un vœu sacré, et rien au monde ne fut capable de l'ébranler une minute sur le roc d'où il contemplait les hommes, d'où il jugeait l'histoire et la vie.

Il disait une fois : « Je suis blanc comme un cygne ». Il n'y avait pas de tache en son esprit. Au milieu d'un monde où les plus sains avaient un grain de la folie de Rousseau, où les plus religieux n'étaient que des gallicans ou déjà des romantiques, où les sophismes de la raison et les paradoxes du sentiment faisaient l'ombre dans toutes les têtes, il se dressa tout clair, intact, immaculé. Sa figure, dans ce pêle-mêle incohérent de l'époque, acquiert la valeur d'un symbole ; J. de Maistre est l'homme de la vérité éternelle. Et le libéral est l'homme de la vérité du jour, de la vérité d'un jour, de la formule chétive sur quoi on signe des contrats bizarres et des alliances éphémères. Ne parlez donc pas de J. de Maistre au libéral en religion ou en politique. Il le considère comme un obstacle à son effort ; il voudrait pouvoir démontrer que de Maistre n'est pas un chrétien et qu'en tous cas les vrais chrétiens n'ont rien de commun avec lui..... « Et plût au ciel que cet homme ne fût pas né !... », dirait-il volontiers.

L'école posthume de J. de Maistre se bâtit et s'ouvre ailleurs. Elle est infiniment mêlée. Sur la liste de ses auditeurs, vous trouveriez à côté de chrétiens croyants et pratiquants des positivistes et même des athées. Entre ces hommes qui sont venus de tous les horizons de la pensée, il n'y a qu'un lien commun : l'horreur de la Révolution française et la mise en commun des efforts pour relever les ruines qu'elle accumula. Ils n'ont pas la même foi, quelques-uns mêmes n'en ont aucune ; ils ont seulement une même intention, une même méthode : ils font la critique des paradoxes révolutionnaires, au nom de la raison humaine, de la science sociale et de l'expérience politique. Ils ont leurs maîtres, et la liste en est encore très bigarrée : Bonald à côté d'A. Comte, J. de Maistre non loin de Taine et même de Renan. « Si je parlais à des athées... » dit parfois J. de Maistre et il ne croit pas déroger en raisonnant à leur place. Les athées l'ont entendu. En 1900, M. Lucien Moreau dans une conférence à l'Association nationaliste de la jeunesse française s'exprimait ainsi : « Nous devons étudier la pensée politique de tous les Français de ce siècle qui ont véritablement pensé. Il ne peut être ici question de Hugo, de Michelet, de Lamartine ou de leurs disciples, si puissants qu'ils aient été quelquefois par le cœur ou l'imagination. Les maîtres que nous aborderons sont des esprits positifs, que nos pédagogues ont coutume de

méconnaître, de calomnier ou de défigurer : faut-il vous citer J. de Maistre, Bonald, Balzac, le Play, Sainte-Beuve, A. Comte, Taine, Fustel de Coulanges, Renan ? » J. de Maistre n'eût pas été fier de tous les voisinages qu'on lui imposait en l'occurrence, mais il avait en sa vie coudoyé assez d'hérétiques et de mécréants pour accepter après sa mort une collaboration avec A. Comte, Taine et E. Renan.

On devine qu'il s'agit ici de l'école de l'*Action française*. On a dit de ses maîtres que s'ils « ne font pas tout ce que fait l'Eglise, ils ne font rien que l'Eglise n'enseigne et n'ordonne positivement ». La plupart sont des croyants, quelques-uns sont des positivistes athées. Les uns et les autres sont d'accord pour reconnaître la nécessité de l'Eglise catholique dans l'organisme général de la vie française et pour repousser les sophismes religieux et politiques de la Révolution française. Il y a dans leur œuvre littéraire des fantaisies blasphématoires et que nous condamnons aussi violemment que les plus violents parmi leurs adversaires ; mais il est difficile à un esprit loyal d'établir un lien logique entre les doctrines essentielles de l'*Action française* et les quelques paradoxes impies dont le maître d'école s'est rendu coupable. Il est certain que les conclusions politiques de ces penseurs sont en harmonie sur presque tous les points avec l'enseignement politique et social de l'Eglise. Le point de dé-

part est dans la raison lucide et les considérants de l'expérience ; le point d'arrivée est une confirmation humaine de tous les anathèmes portés par les Papes contre l'erreur révolutionnaire.

Il est également sûr que, dans le formulaire de l'*Action française*, se condense le meilleur de la pensée de J. de Maistre. P. Bourget, Ch. Maurras, Bernard de Vesins (1) raisonnent comme lui sur le principe générateur des constitutions. L. Dimier écrit : « La doctrine de M. de Maistre seule fournit une notion raisonnable, conforme aux mœurs des hommes, de la souveraineté et de l'obéissance. » Il le remercie surtout d'avoir enseigné qu'il y a une science politique, qu'elle est une « pratique raisonnable », le fruit de l'expérience et non du raisonnement abstrait. Tout ce premier chapitre des *Maîtres de la Contre-Révolution* est une synthèse limpide et harmonieuse des idées de J. de Maistre. Il est facile de voir que, dans la bibliothèque de la jeune école, les œuvres de de Maistre sont familières à toutes les mains, car la doctrine est familière à tous les esprits.

Avec son don de seconde vue, de Maistre a dû prévoir qu'un jour la postérité le vengerait de l'indifférence des contemporains. Il était

(1) Dans la collection *Nos Maîtres*, le comte B. de Vesins a écrit une très belle préface à une édition des *Considérations sur la France* et du *Principe générateur des Constitutions.*

inévitable qu'après avoir absorbé tous les rêves de Jean-Jacques et en avoir expérimenté les résultats malsains, la société finirait par se tourner vers le sage qui pense juste et dont le conseil est salutaire.

Le 6 novembre 1910, la ville de Chambéry fêtait la mémoire de son glorieux enfant, dans une intimité presque familiale. Des mots furent prononcés, ce jour-là, qui jettent une claire lumière sur l'influence posthume de J. de Maistre. Sa tombe est vraiment le centre d'une école et on le ressuscite, lui, pour lui offrir la chaire principale. Un de ses arrière-petits-fils, le comte Rodophe de Maistre, avait le droit de dire devant la couronne de disciples accourus des quatre coins de la France pour ce tardif hommage :

« Ce n'est pas un hommage platonique que vous rendez à Joseph de Maistre, c'est un hommage actif et vivant comme vous-même. Sa doctrine vous inspire, son esprit vous anime. Vous l'avez reconnu comme l'un de vos maîtres vous partagez sa haine vigoureuse contre la révolution, son dévouement à la cause monarchique, son respect pour l'Eglise. Si Joseph de Maistre revenait parmi nous, il serait un des membres actifs de l'*Action française*, et je tiens pour certain que de là-haut il approuve ses petits-fils de partager vos luttes et vos espérances. Car vos luttes sont opiniâtres et vos espérances invincibles, comme l'étaient les

siennes, et elles ont la même inspiration, les mêmes objets. »

La plus curieuse des harangues est certainement celle de M. J. Lemaître. De Maistre lui-même n'aurait pas osé prédire que sa pensée robuste et toujours provocante à l'action entrerait presque totalement dans cet esprit léger, au moins en apparence et par coquetterie, et qui ne cherche ordinairement dans les claires évidences qu'une joie intellectuelle : « J. de Maistre, — dit J. Lemaître, — est non seulement un des plus grands écrivains de notre littérature, mais un des plus bienfaisants. Je vous propose d'honorer particulièrement en lui le témoin et le juge de la Révolution française ». Après cela il analyse en quelques phrases rapides le jugement porté par de Maistre sur les hommes et les idées de 1789. Il termine par ce parallèle entre de Maistre et J.-J. Rousseau :

« Messieurs, non loin d'ici est la maison où Jean-Jacques Rousseau passa son adolescence et sa jeunesse dans les conditions que vous savez. Nous n'accablerons pas ce malheureux, abandonné dès l'enfance, dont la sensibilité fut si riche et si inventive, et qui fut malfaisant sans être méchant. Mais enfin ce fut lui surtout qui donna à la Révolution ses dogmes stupides et meurtriers ; il est passé demi-dieu de la démocratie ; on proteste en Sorbonne contre ceux qui osent le juger ; la foule même connaît son

nom, et le regarde comme un libérateur. Ce maître d'erreur triomphe, cependant que Joseph de Maistre, maître de vérité, âme haute et pure comme vos montagnes, génie qui ne fut que bienfaisant, n'est connu et honoré que d'un petit nombre. Mais cela n'empêche pas, Messieurs, que ce soit Joseph de Maistre qui ait raison, qui ait vu les choses comme elles étaient et qui ait conformé sa pensée à la réalité. Et nous avons donc raison avec lui ; et puisque la France n'a pas toujours déliré, nous croyons que, un jour prochain, elle cessera de se détruire, de paraître se haïr elle-même, de crier selon le mot de Dante : « Vive ma mort ! » et que enfin, ramenée à la vérité politique par de dures expériences et peut-être par un peu de contrainte utile, elle y retrouvera, avec la paix et le contentement, son titre ancien de plus beau royaume du monde. »

Il suffit de surprendre de telles paroles sur de telles lèvres pour mesurer la route parcourue depuis bientôt cent ans. En 1830, le lettré Villemain insultait sans avoir lu ; en 1910, le lettré Lemaître honore et magnifie après avoir commencé par lire. Ignorer de Maistre est très mal porté, comme on dit ; l'exalter est au moins un signe d'intelligence. J. Lemaître le fait par conviction raisonnée, les autres y viendront à leur tour, ne serait-ce que par snobisme. Les plus aveugles commencent de voir clair. L'éclat de la vérité est plus fort que toutes

les illusions libérales et parlementaires. Sous la Restauration ou la Monarchie de juillet, M. E. Judet eût sans doute raisonné à propos de J. de Maistre, comme les petits rhéteurs de Sorbonne. Aujourd'hui, il ne peut encore se donner tout entier à cette impitoyable philosophie politique. Il fait des choix et des réserves prudentes, il ironise même sur les prédictions manquées du prophète allobroge. Mais de précieux aveux lui échappent qui ont double prix sous cette plume :

« Le meilleur service que rend à un cerveau solide la lecture réfléchie de Joseph de Maistre, ce n'est pas de le fanatiser pour certaines conclusions inflexibles, trop rigoureuses, parfois paradoxales, mais de poser admirablement le problème de la *souveraineté* et du *pouvoir*. Ce problème n'a jamais été complètement résolu. Le sera-t-il jamais? En tout cas, nous ne saurions trop y penser : car nous payons cher en ce moment l'indifférence constitutionnelle qui nous a leurrés de l'illusion que nous nous passerions sans péril de gouvernement. La France a cru s'affranchir d'une foule de règles et d'obligations qu'elle prenait pour des marques de servage, pour des chaînes indignes, et cette prétendue libération qui nous mène à la pire anarchie, autorise des tyrannies sans nom, sans nous offrir les garanties de l'ordre intérieur, les sécurités de la paix extérieure, encore moins le prestige et les bénéfices de la puissance mondiale ».

C'est un triomphe presque inespéré : la conquête d'H. Taine est un miracle moindre que de mettre un peu d'inquiétude et d'hésitation dans l'esprit du plus serein des parlementaires.

*
* *

L'heure est donc passée où le moindre fabricant d'articles de presse se croyait obligé d'ajouter sa pierre d'insulte à toutes celles qui couvrent déjà la tombe de J. de Maistre. On ne le hait plus que dans les cénacles où l'on a découvert et où l'on professe que tout l'Evangile se réduit à la loi d'amour.

Il me semble que cet empressement autour de J. de Maistre est un bon signe pour l'avenir. Il disait : « Les livres ressemblent aux hommes : la protection tient souvent lieu de mérite ». Ni de son vivant, ni après sa mort, les hommes n'ont conspiré en sa faveur. S'il devient populaire, c'est que le temps et l'expérience travaillent pour lui. C'est peut-être aussi que les esprits sont moins rebelles à la vérité et qu'ils ont l'appétit des nourritures substantielles. Le XIXe siècle a vécu d'idéalisme artificiel et scripturaire ; la vérité simple ne fut le mets que d'une élite infiniment restreinte. Mais l'épreuve fut bonne ; on s'aperçoit que les beaux paradoxes et les sentiments généreux sont un via-

tique insuffisant pour faire un long chemin et des armes fragiles pour livrer les bons combats. On veut autre chose, et ne pas recommencer éternellement l'expérience des mêmes avatars ou des mêmes désastres. Le romantisme religieux, politique et social a fait son temps, s'il garde encore en quelques groupes une faveur qui s'explique seulement par l'incurable sottise de l'homme. Tout ce qu'il perd, c'est J. de Maistre qui le gagne ; et il perdra de plus en plus au fur et à mesure que J. de Maistre sera mieux connu. Ballanche écrivait de lui, avec cette parfaite ignorance des hommes et du sens des mots qui caractérise cette génération : « Non, ce grand homme de bien, ce noble théosophe (!!), ce vertueux citoyen d'une cité envahie par la solitude, n'avait reçu d'oreilles que pour entendre la voix des siècles écoulés. Son âme n'était en sympathie qu'avec la société des anciens jours ». Notre siècle est à la veille de donner tort à Ballanche : le solitaire du passé devient l'homme des temps nouveaux, et ces temps seront meilleurs si la pensée totale de J. de Maistre entre profondément dans les esprits pour les éclairer, dans les consciences pour les fortifier et dans les sociétés pour les mieux ordonner.

TABLE DES MATIÈRES

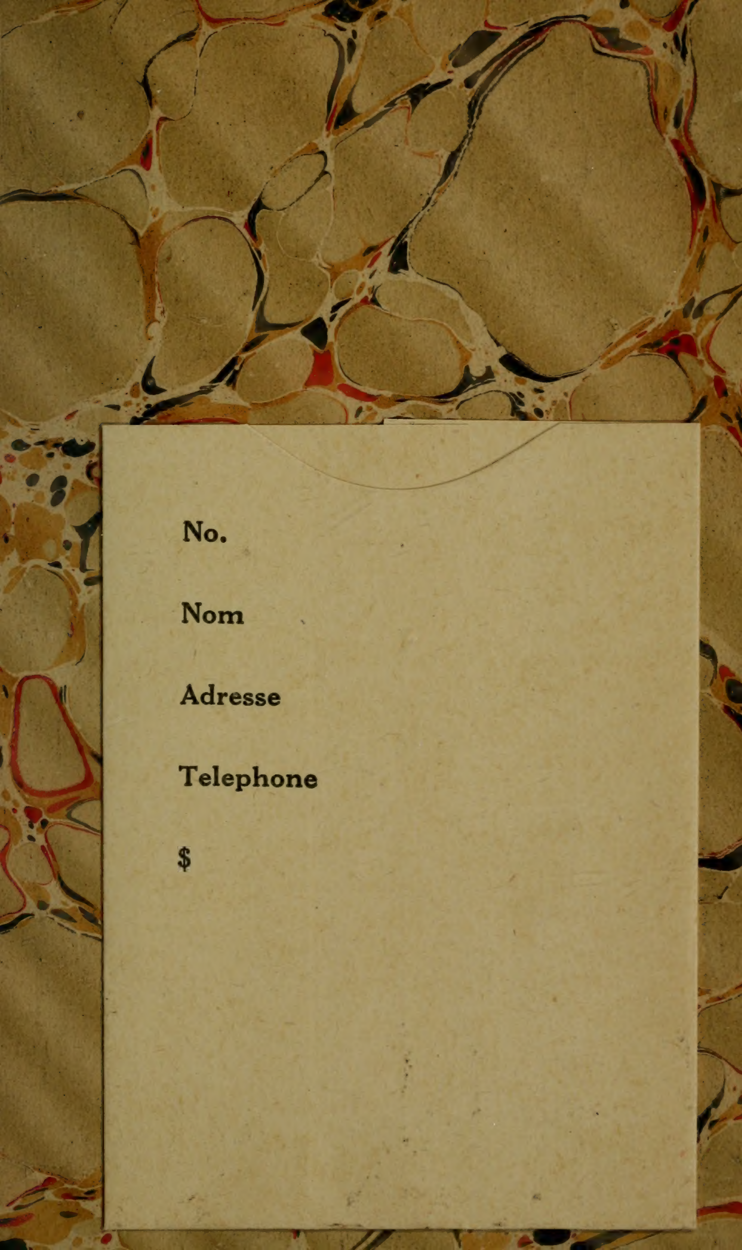
PREMIÈRE PARTIE

L'homme

DEUXIÈME PARTIE

La pensée

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.


No.
Nom
Adresse
Telephone
$

